



First Session
Thirty-ninth Parliament, 2006-07

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Agriculture and Forestry

Chair:

The Honourable JOYCE FAIRBAIRN, P.C.

Thursday, March 8, 2007
Friday, March 9, 2007

Issue No. 20

**Thirty-eighth, thirty-ninth, fortieth
and forty-first meetings on:
Rural poverty in Canada**

WITNESSES:
(See back cover)

Première session de la
trente-neuvième législature, 2006-2007

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de l'*

Agriculture et des forêts

Présidente :

L'honorable JOYCE FAIRBAIRN, C.P.

Le jeudi 8 mars 2007
Le vendredi 9 mars 2007

Fascicule n° 20

**Trente-huitième, trente-neuvième, quarantième
et quarante et unième réunions concernant :
La pauvreté rurale au Canada**

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
AGRICULTURE AND FORESTRY

The Honourable Joyce Fairbairn, P.C., *Chair*

The Honourable Leonard J. Gustafson, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Chaput	Mercer
* Hervieux-Payette, P.C. (or Tardif)	Oliver
* LeBreton, P.C. (or Comeau)	Peterson
Mahovlich	Segal
	St. Germain, P.C.
	Zimmer

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Chaput substituted for that of the Honourable Senator Banks (*March 8, 2007*).

The name of the Honourable Senator Zimmer substituted for that of the Honourable Senator Biron (*March 8, 2007*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE
L'AGRICULTURE ET DES FORÊTS

Présidente : L'honorable Joyce Fairbairn, C.P.

Vice-président : L'honorable Leonard J. Gustafson

et

Les honorables sénateurs :

Chaput	Mercer
* Hervieux-Payette, C.P. (ou Tardif)	Oliver
* LeBreton, C.P. (ou Comeau)	Peterson
Mahovlich	Segal
	St. Germain, C.P.
	Zimmer

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Chaput est substitué à celui de l'honorable sénateur Banks (*le 8 mars 2007*).

Le nom de l'honorable sénateur Zimmer est substitué à celui de l'honorable sénateur Biron (*le 8 mars 2007*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

HUMBOLDT, SASKATCHEWAN, Thursday, March 8, 2007
(51)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 9:10 a.m., this day, in Pioneer Room, at Pioneer Hotel & Motel, Humboldt, Saskatchewan, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Fairbairn, P.C., Gustafson, Mahovlich, Mercer and Peterson (5).

In attendance: Marc Leblanc and Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESSES:

Action Committee on the Rural Economy:

Germain Dauk, Member.

Community Futures Sagehill:

Dianne Olchowski, Chief Executive Officer.

Kenaston & District Chamber of Commerce:

Mary Lou Whittles, President.

*Mid-Saskatchewan Community Futures Development Corporation/
Regional Economic Development Authority:*

Russ McPherson, Economic Development Officer;

Jim Tucker, General Manager.

As an individual:

Linda Nosbush, Chair, Ministerial Advisory Board of Early Learning and Child Care for the Minister of Learning, and Fellow, National Council for Early Child Development.

Northern Development Board Corporation:

Dean Desjarlais, Chief Executive Officer.

The Chair made an opening statement.

Mr. Dauk and Ms. Olchowski each made a statement and, together, answered questions.

Ms. Whittles and Mr. McPherson each made a statement and, together with Mr. Tucker, answered questions.

At 10:40 a.m., the committee suspended.

At 11:07 a.m., the committee resumed.

Ms. Nosbush and Mr. Desjarlais, each made a statement and, together, answered questions.

PROCÈS-VERBAUX

HUMBOLDT, SASKATCHEWAN, le jeudi 8 mars 2007
(51)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 9 h 10, dans la salle Pioneer du Pioneer Hotel & Motel, à Humboldt, en Saskatchewan, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Fairbairn, C.P., Gustafson, Mahovlich, Mercer et Peterson (5).

Également présents : Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires de la Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude de la pauvreté rurale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Comité d'action sur l'économie rurale :

Germain Dauk, membre.

Community Futures Sagehill :

Dianne Olchowski, première dirigeante.

Chambre de commerce du district de Kenaston :

Mary Lou Whittles, présidente.

*Mid-Saskatchewan Community Futures Development Corporation/
Regional Economic Development Authority :*

Russ McPherson, agent de développement économique;

Jim Tucker, directeur général.

À titre personnel :

Linda Nosbush, présidente du Conseil consultatif ministériel sur l'apprentissage en bas âge et la garde des enfants, pour le ministre de l'Apprentissage et membre du Conseil national pour le développement des enfants en bas âge.

Northern Development Board Corporation :

Dean Desjarlais, directeur général.

La présidente fait une déclaration.

M. Dauk et Mme Olchowski font chacun une déclaration et répondent ensuite aux questions.

Mme Whittles et M. McPherson font chacun une déclaration et, avec M. Tucker, répondent aux questions.

À 10 h 40, le comité suspend ses travaux.

À 11 h 7, le comité reprend ses travaux.

Mme Nosbush et M. Desjarlais font chacun une déclaration et répondent ensuite aux questions.

At 12:09 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

HUMBOLDT, SASKATCHEWAN, Thursday, March 8, 2007 (52)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 1:01 p.m., this day, in Pioneer Room, at Pioneer Hotel & Motel, in Humboldt, Saskatchewan, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Fairbairn, P.C., Gustafson, Mahovlich, Mercer and Peterson (5).

In attendance: Marc Leblanc and Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESSES:

Keewatin Career Development Corporation:

Randy Johns, Chief Executive Officer.

Thickwood Hills Business and Learning Network:

Marie Prebushewski, Executive Director.

Agriculture Producers Association of Saskatchewan:

Marvin Scauf, Policy Manager;

Ken McBride, President.

National Farmers Union:

Marilyn Gillis, Women's Advisor.

As an individual:

Dan Hoover.

Saskatchewan Association of Rural Municipalities:

Ray Orb, Director.

Carlton Trail Regional College:

Rob Barber, Chief Executive Officer.

The Chair made an opening statement.

Mr. Johns and Ms. Prebushewski each made a statement and, together, answered questions.

Mr. McBride and Mr. Scauf each made a statement and, together, answered questions.

Ms. Gillis and Mr. Hoover each made a statement and, together, answered questions.

À 12 h 9, la séance est levée jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

HUMBOLDT, SASKATCHEWAN, le jeudi 8 mars 2007 (52)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 13 h 1, dans la salle Pioneer du Pioneer Hotel & Motel, à Humboldt, en Saskatchewan, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Fairbairn, C.P., Gustafson, Mahovlich, Mercer et Peterson (5).

Également présents : Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires de la Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude de la pauvreté rurale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Corporation de promotion de carrière Keewatin :

Randy Johns, directeur général.

Thickwood Hills Business and Learning Network :

Marie Prebushewski, directrice générale.

Agriculture Producers Association of Saskatchewan :

Marvin Scauf, directeur des politiques;

Ken McBride, président.

Syndicat national des cultivateurs :

Marilyn Gillis, conseillère pour femmes.

À titre personnel :

Dan Hoover.

Association des municipalités rurales de la Saskatchewan :

Ray Orb, directeur.

Collège régional Carlton Trail :

Rob Barber, président-directeur général.

La présidente fait une déclaration.

M. Johns et Mme Prebushewski font chacun une déclaration et répondent ensuite aux questions.

MM. McBride et Scauf font chacun une déclaration et répondent ensuite aux questions.

Mme Gillis et M. Hoover font chacun une déclaration puis répondent aux questions.

Mr. Baber and Mr. Orb each made a statement and, together, answered questions.

At 3:22 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

STEINBACH, MANITOBA, Friday, March 9, 2007
(53)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 9:17 a.m., this day, in the Auditorium, at the Mennonite Heritage Village, Steinbach, Manitoba, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chaput, Fairbairn, P.C., Gustafson, Mahovlich, Mercer and Zimmer (6).

In attendance: Marc Leblanc and Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESSES:

Municipality of Steinbach:

Chris Goertzen, Mayor.

Rural Development Institute, Brandon University:

Robert Annis, Director.

Pointe-des-Chênes School:

Dolores Beaumont, Director.

New Beginnings:

Verna Beardy, Director.

Manitoba Food Charter:

Laurel Gardiner, Northern Co-Chair.

South Eastman Health:

Dr. Jan Roberts, Medical Officer of Health.

The Chair made an opening statement.

Mr. Annis and Ms. Beaumont, each made a statement and, together, answered questions.

At 10:29 a.m., the committee suspended.

At 10:34 a.m., the committee resumed.

Mr. Beardy, Ms. Gardiner and Dr. Roberts, each made a statement and answered questions.

MM. Baber et Orb font chacun une déclaration puis répondent aux questions.

À 15 h 22, la séance est levée jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

STEINBACH, MANITOBA, le vendredi 9 mars 2007
(53)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 9 h 17, dans l'auditorium du Mennonite Heritage Village, à Steinbach, au Manitoba, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Chaput, Fairbairn, C.P., Gustafson, Mahovlich, Mercer et Zimmer (6).

Également présents : Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires de la Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude de la pauvreté rurale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Municipalité de Steinbach :

Chris Goertzen, maire.

Institut d'aménagement rural, Université de Brandon :

Robert Annis, directeur.

École Pointe-des-Chênes :

Dolores Beaumont, directrice.

New Beginnings :

Verna Beardy, directrice.

Manitoba Food Charter :

Laurel Gardiner, coprésidente du Nord.

Santé Sud-Est inc. :

Dre Jan Roberts, médecin hygiéniste.

La présidente faite une déclaration.

M. Annis et Mme Beaumont font chacun une déclaration et répondent ensuite aux questions.

À 10 h 29, le comité suspend ses travaux.

À 10 h 34, le comité reprend ses travaux.

M. Beardy, Mme Gardiner et Dre. Roberts font chacun une déclaration et répondent ensuite aux questions.

At 11:43 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

STEINBACH, MANITOBA, Friday, March 9, 2007
(54)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 12:46 p.m., this day, in the Auditorium, at the Mennonite Heritage Village, Steinbach, Manitoba, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chaput, Fairbairn, P.C., Gustafson, Mahovlich, Mercer and Zimmer (6).

In attendance: Marc Leblanc and Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESSES:

As an individual:

Louise Lawrie.

Manitoba Commercial Inland Fishers' Federation:

Allan Gaudry, Vice-Chair.

Chaboillé Community Development Corporation:

Murielle Bugera, Economic Development Officer.

Arborsgate School — La Broquerie:

Elaine Wilson, Principal.

The Chair made an opening statement.

Ms. Lawrie, Mr. Gaudry and Ms. Bugera, each made a statement and, together, answered questions.

At 1:52 p.m., the committee suspended.

At 2:06 p.m., the committee resumed.

Ms. Wilson made a statement and answered questions.

At 2:55 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

À 11 h 43, la séance est levée jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

STEINBACH, MANITOBA, le vendredi 9 mars 2007
(54)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 12 h 46, dans l'auditorium du Mennonite Heritage Village, à Steinbach, au Manitoba, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Chaput, Fairbairn, C.P., Gustafson, Mahovlich, Mercer et Zimmer (6).

Également présents : Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires de la Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude de la pauvreté rurale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

À titre personnel :

Louise Lawrie.

Manitoba Commercial Inland Fishers' Federation :

Allan Gaudry, vice-président.

Corporation de développement communautaire Chaboillé :

Murielle Bugera, agente de développement économique.

École Arborsgate — La Broquerie :

Elaine Wilson, directrice d'école.

La présidente fait une déclaration.

Mme Lawrie, M. Gaudry et Mme Bugera font chacun une déclaration et répondent ensuite aux questions.

À 13 h 52, le comité suspend ses travaux.

À 14 h 6, le comité reprend ses travaux.

Mme Wilson fait une déclaration et répond ensuite aux questions.

À 14 h 55, la séance est levée jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Jessica Richardson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

HUMBOLDT, SASKATCHEWAN, Thursday, March 8, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 9:10 a.m. to examine and report on rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Good morning, senators, witnesses and members of the audience who are here to find out what this is all about. We are pleased that you are able to come out today and we look forward to hearing from you.

We are also very pleased to be able to be in Humboldt. As a number of our witnesses have pointed out, Humboldt is a stellar example of a successful rural community, and the success is due, I have no doubt, to the vibrant German community within Humboldt. The Germanic presence, I believe, is reflected in Humboldt's tourist slogan, "A little bit of Germany in the heart of the Prairies."

We are here to learn from your success, but also to listen to your concerns and the causes and consequences of being poor in rural Saskatchewan communities. We also want to listen to those who either live in poverty or help people find a way out of poverty and the kind of infrastructure that you build in these areas to help those who need the help the most.

This committee has been working on this issue in Ottawa over the past year. However, a couple of weeks ago, we started believing that just listening to so-called experts in Ottawa was not enough, that we should hit the road and go out to the communities. We have been through the four provinces in Atlantic Canada. We started out in the West this week; in Prince George, British Columbia. We have had a rollicking visit in the southwest corner of Alberta, around my hometown of Lethbridge; very good hearings yesterday in the smaller communities; and then we came into the chill, but warm welcome of Humboldt last night.

Our first witness today is Germain Dauk, a member of the Action Committee on the Rural Economy. He is joined by Dianne Olchowski, Chief Executive Officer of the Community Futures Sagehill.

Germain Dauk, Member, Action Committee on the Rural Economy: I must apologize for my very brief written report. All week I have been dealing with a personal problem at home, and it is related to the problem here with rural poverty. My son has got some real problems, and I have been involved in getting him into a drug treatment centre. This morning, I just spent a few minutes putting something together very briefly.

TÉMOIGNAGES

HUMBOLDT, SASKATCHEWAN, le jeudi 8 mars 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 9 h 10 pour examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Bonjour à tous, sénateurs, témoins et membres de l'auditoire qui sont ici pour savoir de quoi il retourne. Nous sommes ravis que vous ayez pu venir aujourd'hui et nous avons bien hâte de vous entendre.

Nous sommes aussi très heureux de nous trouver à Humboldt. Comme un certain nombre de nos témoins l'ont fait remarquer, Humboldt est un parfait exemple d'une collectivité rurale florissante, et son succès est dû, je n'en doute pas, à sa collectivité germanique vibrante au cœur de Humboldt. La présence germanique, je crois, se traduit dans le slogan touristique de Humboldt « un petit coin d'Allemagne au cœur des Prairies ».

Nous sommes ici pour tirer des leçons de votre succès mais aussi pour tenir compte de vos préoccupations et pour connaître les causes et les conséquences de la pauvreté dans les collectivités rurales de la Saskatchewan. Nous voulons aussi écouter ceux qui vivent dans la pauvreté ou qui aident les pauvres à s'en sortir, ainsi que la sorte d'infrastructure que vous avez établie dans ces régions pour venir en aide aux plus nécessiteux.

Notre comité s'est penché sur cette question à Ottawa depuis un an. Cependant, il y a environ deux semaines, nous avons commencé à nous dire qu'il ne suffisait pas d'écouter les soi-disant experts à Ottawa, et que le temps était venu d'agir et de nous rendre dans les collectivités. Nous avons sillonné les quatre provinces du Canada atlantique. Cette semaine nous avons amorcé notre voyage dans l'Ouest en nous rendant à Prince George en Colombie-Britannique. Nous avons eu une visite enthousiaste dans le coin sud-ouest de l'Alberta aux alentours de ma ville natale de Lethbridge; d'excellentes audiences hier dans les petites collectivités, et hier soir nous sommes arrivés à Humboldt où nous avons reçu un accueil chaleureux mais réservé.

Notre premier témoin aujourd'hui est Germain Dauk, membre du Comité d'action sur l'économie rurale. Il est accompagné de Dianne Olchowski, première dirigeante de la Community Futures Sagehill.

Germain Dauk, membre, Comité d'action sur l'économie rurale : Je dois m'excuser du rapport très bref que j'ai rédigé. Toute la semaine, nous avons eu à affronter un problème personnel à la maison et il se rapporte au problème dont il est question ici, soit la pauvreté rurale. Mon fils s'est attiré de sérieux ennuis et je me suis occupé à le faire admettre dans un centre de désintoxication pour toxicomanes. Ce matin, j'ai consacré seulement quelques minutes à coucher des idées sur papier très brièvement.

Rural poverty is a reality. We can use our own farm as an example. Although we are considered to be in a sure-crop district, we have just been hammered in the last five years by two frosts, a drought and now two years of excess moisture. Last year, we did not get to seed a lot of our crop. Almost 40 per cent of our crop we could not seed, and of the 60 per cent that we did, much of that did drown out and was moisture-stressed.

The risk-management tools just do not cut it, and I will give you an example. Crop insurance this year will probably be in the neighbourhood of \$100 an acre, which already sounds like quite a bit, but with increased costs, our costs will be well over \$200 an acre. On a farm of almost 5,000 acres involving two sons, my wife and myself, it is a big loss. If we do not get a crop in, we are looking at a loss of half a million dollars. The Canadian Agriculture Stabilization Program, CAIS, will help to the tune of about \$20, but with the long session of poor crops, our margins are very low. As a result, CAIS really does not help very much.

I talked to Senator Peterson about the difference in the U.S. I have been there with Minister Vanclief a couple of times to talk to senators and congressmen. They consider their risk-management programs as an investment in rural America, and they will go out of their way to get money out to the producers.

I have been involved all these years with programs and they are frightening. This year's crop insurance on barley is \$2.19 a bushel. The corn price is over \$4. The Pool Return Outlooks, PROs, are almost \$3. It is \$3.50 for malt barley, and yet Saskatchewan Crop Insurance has set their highest price at \$2.19, which is almost criminal. That is just an example. You have to remember that food production, food processing in Canada is the second biggest industry, so many sectors of the value chain.

I must express how naive I was, I thought I was here because I chair the Special Crops Value Chain Roundtable, and so I was prepared to talk about value chains and not about acre. They all fit so very closely together that I do not believe it really matters.

We have lost a huge amount of money on our farm. My sons say we will try for one more year and that is it; if the situation does not turn around, they are done. Of course, I am done because I am as old as Senators Peterson and Gustafson.

There is a rural poverty crisis. If our farm is any reflection of other farms, yes, there is a crisis.

La pauvreté rurale est un problème réel. On peut donner notre propre exploitation en exemple. Même si nous sommes censés vivre dans un district où la récolte est assurée, depuis cinq ans nous avons été frappés par deux années de gel, une année de sécheresse et maintenant deux années d'excès d'humidité. L'année dernière, nous n'avons pas pu planter beaucoup de nos semences. On n'a pas pu ensemercer presque 40 p. 100 de nos champs et dans les 60 p. 100 où nous avons fait des semences, la majorité ont été inondées et ont subi un stress dû à l'humidité.

Les outils de gestion du risque ne suffisent tout simplement pas. L'assurance-récolte cette année coûtera probablement aux environs de 100 \$ l'acre, ce qui est déjà pas mal, mais avec l'augmentation des coûts, nos coûts dépasseront bien 200 \$ l'acre. Sur une exploitation de presque 5 000 acres, où travaillent mes deux fils, ma femme et moi-même, c'est une grosse perte. Si la récolte est perdue, cela représente pour nous une perte d'un demi-million de dollars. Le Programme de stabilisation du revenu agricole, PCSRA, nous aidera à raison d'environ 20 \$, mais avec la longue succession de maigres récoltes, nos marges bénéficiaires sont très peu élevées. C'est ce qui fait que le PCSRA n'est pas vraiment d'un grand secours.

J'ai parlé au sénateur Peterson de la différence qui existait aux États-Unis. Je m'y suis rendu deux fois avec le ministre Vanclief pour m'entretenir avec des sénateurs et des membres du Congrès. Ils estiment que leurs programmes de gestion du risque sont un investissement dans l'Amérique rurale et ils se décarcassent pour procurer des fonds aux producteurs.

Je me suis intéressé pendant toutes ces années à des programmes et ils font frémir. L'assurance-récolte cette année pour l'orge est de 2,19 \$ le boisseau. Le prix du maïs est de plus de 4 \$. Les perspectives de rendement, les PDR, sont presque de 3 \$. Le prix est de 3,50 \$ pour l'orge maltée et pourtant, l'assurance-récolte de la Saskatchewan a établi le plus haut prix à 2,19 \$, ce qui est presque criminel. Et ce n'est là qu'un exemple. Il faut se souvenir que la production alimentaire, la transformation des aliments au Canada, est la deuxième industrie en importance. Donc, bien des secteurs de la chaîne de valeur sont impliqués.

Je dois être extrêmement naïf parce que j'avais cru que c'était parce que je préside la table ronde sur la chaîne de valeur des cultures spéciales que j'avais été invité, et j'étais donc prêt à vous parler des chaînes de valeur et non pas des acres. Toutes ces notions s'intègrent les unes aux autres et je ne crois pas que cela importe vraiment.

Nous avons perdu des montants considérables dans notre exploitation agricole. Mes fils veulent bien essayer pendant encore un an, un point c'est tout. Si la situation ne s'améliore pas, ils renoncent. Dans mon cas bien sûr ma carrière est terminée parce que je suis de l'âge des sénateurs Peterson et Gustafson.

Il existe une crise de pauvreté rurale. Si notre exploitation agricole reflète la situation d'autres exploitations alors oui, il y a une crise.

More importantly, what are the solutions? We have to immediately fix the risk-management programs. They are not adequate; they are not doing the job. It is difficult to get credit because they are just not adequate.

I believe there is huge potential for the future. If we can get over this crisis, agriculture has a tremendous potential.

What does it need? What does it need from government? First, the agriculture industry needs the ability for producers to participate in the ownership of value-added industries, such as the biofuel. The U.S. has had a program in place for a number of years to help producers through with guaranteed loans, participation in the ethanol program and biodiesel programs. We need producer ownership.

Second, the research is required. As past chair, I know that Pulse Canada is currently doing clinical trials in the bioproducts area to determine the benefit of consuming pulse crops — two cups a week of peas, lentils, chick peas or beans, or any combination thereof — and the effect on cancer, diabetes, obesity and heart disease. Preliminary results are so exciting. The special crops also include not only pulses, but also crops such as canary seed, mustard, buckwheat, herbs and spices. We believe that food has a tremendous part to play in solving our health care costs. We are spending billions of dollars on health care and really nothing on the research to lower health care costs.

Currently, this research is paid for by the federal government, provincial government and producers. It is so exciting, but the program ends very shortly from Agricultural Policy Framework I, APFI, and goes into the next generation. We need to have a transition. That is extremely important for the future.

All our minerals and fibres are produced from non-renewable resources. That will have to change because we are running out, and research is needed in order to make that change.

I also chair the Advisory Committee on Environmental Farm Planning. I would say that that has been a very successful program. In less than two years, we have put 10,000 farm units through that program. These are one-time payments to improve the environmental sustainability on our farms, and this must be maintained.

There is another aspect to it, and I have alluded to it in my report. On our farm, we have about 50 acres of native trees and several hundred acres of wetlands that are a cost to us. We pay taxes on those acres. We have no income from that land; and yet those wetlands and that native bush provide a great service for society. Is there any opportunity for environmental goods and services to be a source of income for producers?

Ce qui importe davantage c'est de savoir quelles sont les solutions. Nous devons immédiatement bonifier les programmes de gestion de risque. Ils sont insuffisants. Ils ne suffisent pas à la tâche. Il est difficile d'obtenir du crédit parce qu'ils ne sont pas proportionnés à l'importance du risque.

Je crois que l'agriculture a un énorme potentiel pour l'avenir. Si nous pouvons surmonter cette crise, son potentiel est énorme.

Que lui faut-il? De quoi a-t-elle besoin de la part du gouvernement? D'abord, il faut que l'industrie agricole permette aux producteurs de devenir propriétaires des industries de valeur ajoutée, comme le secteur des biocarburants. Les États-Unis ont un programme depuis un certain nombre d'années qui vise à venir en aide aux producteurs grâce à des prêts garantis, la participation au programme lié à l'éthanol et aux programmes de biogazole. Il faut que les producteurs deviennent propriétaires.

Deuxièmement, la recherche est nécessaire. En tant qu'ancien président, je sais que Pulse Canada est actuellement en train de faire des essais cliniques dans le domaine des bioproduits pour établir l'avantage de la consommation de légumineuses — deux tasses par semaine de pois, lentilles, pois chiches ou haricots, ou un mélange de ces catégories — et l'effet sur la cancer, le diabète, l'obésité et les maladies cardiaques. Les résultats préliminaires sont extrêmement excitants. Les cultures spéciales ne comprennent pas seulement les légumineuses mais aussi des plantes cultivées telles que la graine à canaris, la moutarde, le sarrasin, les herbes et épices. Nous croyons que l'alimentation a un énorme rôle à jouer dans la solution des coûts liés aux soins de santé. Nous dépensons des milliards de dollars en soins de santé et pratiquement rien à la recherche visant à abaisser ces frais de soins de santé.

À l'heure actuelle, ce sont le gouvernement fédéral, le gouvernement provincial et les producteurs qui paient cette recherche. Elle est vraiment excitante mais le programme qui relève du Cadre stratégique pour l'agriculture, le CSA, va prendre fin très bientôt et passer à la génération suivante. Il faut offrir une transition. C'est extrêmement important pour l'avenir.

Tous nos minéraux et fibres proviennent de ressources non renouvelables. Il va falloir que cela change parce qu'elles s'épuisent et la recherche est nécessaire pour effectuer ce changement.

Je suis également président du Comité consultatif sur le programme de planification environnementale à la ferme. Je dirais qu'il a donné de très bons résultats. En moins de deux ans, nous avons enrôlé 10 000 exploitations agricoles dans ce programme. Il s'agit d'un paiement unique visant à améliorer la durabilité écologique de nos exploitations agricoles, et il faut qu'il soit maintenu.

Il y a un autre aspect à la question, et j'y ai fait allusion dans mon rapport. Sur notre exploitation, nous avons environ 50 acres d'arbres indigènes et plusieurs centaines d'acres de marécages qui représentent un coût pour nous. Nous payons des taxes sur ces acres. Nous n'en retirons aucun revenu et pourtant ces marécages et ces arbres indigènes rendent un grand service à la société. Y a-t-il une possibilité que des biens et services environnementaux soient une source de revenu pour les producteurs?

We have a short-term crisis; we have to get over that, but we also have to look to the long term. The long term involves research; it involves a plan to enable agriculture to participate in the whole bioproduct industry. That will be so critical. I have great optimism for the future, but we are in a crisis.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Dauk. I should also like to note that Bradley Trost has just come in. He is the member of Parliament for this area. Welcome. Thank you very much for coming.

Dianne Olchowski, Chief Executive Officer, Community Futures Sagehill: Good morning. It is certainly my pleasure to address the members of the Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry, specifically on the issue of rural poverty.

As I prepared for this opportunity, I struggled with those words “rural poverty.” Typically, the word “poverty” is used almost interchangeably with the word “poor,” and the word “poor” is used to describe the lack of income to fulfill basic needs, such as feeding our family or housing.

In my experience, I believe it would be difficult to find many people in the Sagehill region who would willingly describe themselves as poor. In fact, they would more likely point to urban environments where each night on the news we hear about homelessness, about rising crime rates and about children not being in school. However, if you asked those folks whether we are experiencing deficits in our rural areas, they would go on to list health care, transportation networks, education and literacy, communication and labour force issues.

Words are important because they provide the lens we use when developing policy, programs and service. Each of you is keenly aware that the issue of rural poverty encompasses far more than someone’s income level or today’s price of grain; it must also consider the contributing sociological and psychological factors that can ultimately lead to exclusion. Most importantly a conversation about rural poverty needs to include the word “development.”

I am proud to be a member of a Community Futures team. Our focus is on reducing the rural deficit and ultimately growing the regional economy. We do that by strengthening our collective community capacity to innovate, to seize opportunity and by working together. Whether the deficit is in access to capital for small business; the opportunity to educate our children close to home; community literacy issues; immigration strategies; the development of a biofuel industry; defining, capitalizing and improving transportation corridors; rejuvenating the legion of volunteers in our community; facilitating municipal or organizational cooperation; the development of value-added processing strategies; encouraging our youth through leadership and learning opportunities; building on cultural strengths or

Nous traversons une crise à court terme; nous devons la surmonter, mais nous devons aussi considérer le long terme. Celui-ci comporte de la recherche. Il comporte un plan pour permettre à l’agriculture de participer à tout le secteur des bioproduits. Ce sera extrêmement critique. Je suis très optimiste en ce qui concerne l’avenir, mais nous connaissons une crise.

La présidente : Merci beaucoup, monsieur Dauk. J’aimerais également faire remarquer que Bradley Trost vient d’arriver. C’est le député de cette région. Soyez le bienvenu. Merci beaucoup d’être des nôtres.

Diane Olchowski, première dirigeante, Community Futures Sagehill : Bonjour. C’est certes un plaisir pour moi que de venir faire un exposé devant le Comité sénatorial permanent de l’agriculture et des forêts, en particulier sur la question de la pauvreté rurale.

Alors que je préparais mes notes pour cette occasion, j’ai eu du mal avec les mots « pauvreté rurale ». Typiquement, le mot pauvreté est presque toujours interchangeable avec le mot « pauvre » et le mot « pauvre » sert à décrire le manque de revenu pour répondre aux besoins essentiels, tels que nourrir sa famille et se loger.

Selon mon expérience, je crois qu’il serait difficile de trouver bien des gens dans la région de Sagehill qui se décriraient volontairement comme étant pauvres. En fait, ils seraient plus vraisemblablement portés à signaler les milieux urbains où chaque nuit aux nouvelles on entend parler des sans-abri, de la montée de la criminalité et d’enfants qui ne fréquentent pas l’école. Cependant, si vous demandiez à ces gens-là s’ils éprouvent des déficits dans nos zones rurales, ils énuméreraient les soins de santé, les réseaux de transport, l’éducation et l’alphabétisation, les problèmes de communication et de main-d’œuvre.

Les mots sont importants parce qu’ils fournissent la lentille que nous utilisons quand nous mettons en place une politique, des programmes et des services. Chacun de nous sait parfaitement que la question de la pauvreté rurale comprend beaucoup plus que le revenu de quelqu’un ou le prix quotidien des céréales. Il faut aussi tenir compte des facteurs psychologiques et sociologiques qui peuvent ultimement aboutir à l’exclusion. Il faut avant tout, dans une conversation au sujet de la pauvreté rurale, inclure le mot « développement ».

Je suis fière d’être membre d’une équipe qui vise l’aide au développement des collectivités. Nous nous concentrons surtout sur la réduction du déficit rural et la croissance de l’économie régionale en fin de compte. Nous le faisons en renforçant notre capacité communautaire collective pour innover, saisir les occasions et travailler de concert. Que le déficit se traduise par un accès au capital pour de petites entreprises, et l’occasion d’éduquer nos enfants près de chez nous, les questions d’alphabétisation communautaire, les stratégies d’immigration, le développement du secteur du biogazole, la définition et l’amélioration des couloirs de transport, le rajeunissement de la légion de bénévoles dans notre collectivité, ainsi que faciliter la collaboration municipale ou organisationnelle, développer des

navigating the path, so that our region might benefit from available assistance at senior levels of government, Community Futures is on the front line.

Community Futures Sagehill has a total population of about 43,000 and includes 76 municipalities, only one of which has city status. About 88 per cent of the population make their home in towns, villages or on the farm. This scenario poses interesting challenges.

Many of the communities in our region are experiencing population loss. While this situation is similar to many other regions of our province, it is not something that sits well with most folks. Consequently, we are experiencing a growing level of interest in regeneration, discovery of new opportunity and a willingness to explore innovative strategies.

Locally driven initiatives are happening in many of the communities in the Sagehill region. We have a strong manufacturing corridor just east of Humboldt, and we are building on that strength by encouraging the development of businesses that can support or add value to that existing production.

We have a national treasure in the historic site at Batoche and are working with the local Metis community and Parks Canada to substantially enhance that cultural experience. The Resort Village of Manitou Beach continues to build on the unique properties of Manitou Lake in a very concerted way. The community of Nokomis just recently announced its plan to build a biodiesel manufacturing facility.

While these are just a few examples, we know that in every corner of our region communities are making the decision to take control by focussing their energy on creation and implementation of community development plans and the development of volunteer strategies. They are harnessing their energy and their resources to ensure that their piece of rural Canada can remain strong and be a vibrant contributor to our national economy. Community Futures Sagehill is with them every step of the way.

While the projects are different, the drive is the same. The strength of our region is in our people, our natural resources, our willingness to put our money where our mouth is, to try something new and to rally the troops toward a common goal.

While the Sagehill region has a full employment rate at 4 per cent, we know that there are almost 100 jobs in our region that have been vacant for almost one year. We also know that our median age is higher than the provincial average and that our participation rate is higher as well. Our land base is significant, and there is a real and growing interest in a shift away from traditional primary production. We know these factors and are prepared to act by crafting strategies designed to bring people into our communities, to build on organic production, to grow an orchard where there was a cereal crop, to support individuals who

stratégies de transformation à valeur ajoutée, encourager nos jeunes grâce à des occasions d'apprentissage et en faisant preuve de leadership; renforcer nos forces culturelles ou maintenir le cap, pour que notre région puisse profiter de l'aide offerte par les échelons supérieurs de gouvernement, l'aide au développement des collectivités est en première ligne.

Community Futures Sagehill a une population totale d'environ 43 000 personnes, comprend 76 municipalités, dont une seulement a le rang de ville. Environ 88 p. 100 de la population sont établis dans des villes, villages ou à la ferme. Ces scénarios posent des défis intéressants.

La majorité des collectivités dans notre région ont connu une perte de population. Même si cette situation est analogue à bien d'autres régions de notre province, ce n'est pas une chose dont raffolent la plupart des gens. Par conséquent, nous connaissons un niveau croissant d'intérêt dans le repeuplement, les découvertes de nouveaux débouchés et une volonté d'explorer des stratégies innovatrices.

Des initiatives entreprises par les gens de l'endroit sont prises dans bien des collectivités de la région de Sagehill. Nous avons un vigoureux corridor d'entreprises industrielles juste à l'est de Humboldt, et nous tirons parti de cette vigueur en encourageant l'expansion des entreprises qui peuvent soutenir ou ajouter de la valeur à la production existante.

Nous possédons un trésor national dans le site historique à Batoche et nous collaborons avec la communauté locale métisse et Parcs Canada pour promouvoir énormément cette expérience culturelle. Le Resort Village de Manitou Beach continue à s'étendre sur les propriétés uniques du lac Manitou d'une façon très concertée. La communauté de Nokomis vient d'annoncer qu'elle projette de construire des installations de fabrication de biogazole.

Ce ne sont là que quelques exemples, mais nous savons que partout dans notre région, les collectivités décident de prendre les choses en main en concentrant leur énergie sur la création et la mise en œuvre de plans de développement communautaire et l'élaboration de stratégies de bénévolat. Elles utilisent leur énergie et leurs ressources pour faire en sorte que leur partie du Canada rural puisse demeurer forte et contribuer énergiquement à notre économie nationale. Notre organisme les appuie sans réserve.

Les projets sont peut-être différents, mais la motivation est la même. La force de notre région réside dans ses habitants, dans ses ressources naturelles, dans sa volonté de joindre l'acte à la parole, d'essayer quelque chose de nouveau et de mobiliser les troupes en vue de la réalisation d'un objectif commun.

Bien que dans la région de Sagehill le taux de plein emploi se situe à 4 p. 100, nous savons que près d'une centaine d'emplois dans notre région sont vacants depuis presque un an. Nous savons aussi que l'âge médian de notre population est plus élevé que la moyenne provinciale et que notre taux de participation est lui aussi plus élevé. Notre assise territoriale est importante, et on cherche vraiment de plus en plus à s'éloigner de la production primaire traditionnelle. Nous connaissons ces facteurs et sommes prêts à agir en élaborant des stratégies destinées à attirer des gens dans nos collectivités, à miser sur la production organique, à faire

want to pursue small business ownership, to protect the integrity of our environment by ensuring good stewardship and to celebrate our collective history and culture through unique tourism experiences. Generally, we believe that we have a relatively high quality of life. That is not to say we do not have issues.

In many urban environments, fire and police protection is assumed, as is appropriate and available child care. Convenient transportation methods and routes are a given. Health care providers are located around the corner and many times available 24 hours per day. Schools are located in most neighbourhoods and those students that must be bussed typically have less than a 30-minute ride. In rural environments, we volunteer to man our local fire departments, and in terms of a police presence, that may be every couple of weeks, if we are lucky. In rural regions, we form neighbourhood and rural watch committees and are utilizing the Block Parent Program in record numbers, while that same programming in urban environments is going by the wayside. Health care providers may make a weekly visit, but more often we find ourselves organizing volunteers to make a trip to a community 30 miles to 60 miles away so our local residents, who are not able to drive, can see their doctor. Schools in rural communities are under review and many parents face a difficult decision in terms of bus times as they consider options such as home schooling.

We understand that much of this is a function of numbers. However, we are a resilient lot, those of us who choose to call rural Canada home, and there, in part, may lie some of the problem. Our ability to adapt to a changing environment can mask some of our reality. A growing percentage of rural folks are in crisis, family structures are caving under the burden of falling income, distance to service and the feeling of needing to go it alone. Services, which not long ago were available locally — and when I say that I mean a 20 or 30 minute drive — have now been rationalized into much larger urban environments. We are told to download the form from the Internet, but that assumes that people have a computer and that they have access to the Internet. If you have ever tried to download a colourful form that includes many department logos and wordmarks by using dial-up access, you will know it would be less painful to drive the hour to pick up the form in person. In our office each week, we receive a number of requests to download forms that we, in turn, fax to our customer because they do not have access to high-speed Internet, and it becomes an impossible task.

pousser des fruits là où l'on faisait pousser des céréales, à appuyer les individus qui veulent exploiter leurs propres petites entreprises, à protéger l'intégrité de notre environnement en assurant une bonne intendance et à célébrer notre histoire et notre culture collectives par le biais d'expériences touristiques uniques. Nous croyons bénéficier de façon générale d'une qualité de vie relativement élevée. Cela ne veut pas dire que nous ne connaissons pas de problèmes.

Dans la plupart des villes, les services d'incendie et de police sont assurés, tout comme le sont les garderies. Les routes et les moyens de transport sont accessibles. Les soins de santé sont dispensés presque partout et bien des fois ils sont offerts 24 heures par jour. On trouve des écoles dans la plupart des quartiers et le trajet des étudiants qui doivent emprunter l'autobus dure généralement moins de 30 minutes. En milieu rural, ce sont des bénévoles qui assurent les services d'incendie et, si nous sommes chanceux, nous bénéficions d'une présence policière à toutes les deux semaines. Dans les régions rurales, nous formons des comités de surveillance rurale et de quartier et nous avons énormément recours au Programme parents-secours alors qu'en milieu urbain, ces mêmes programmes sont laissés de côté. Il arrive que les dispensateurs de soins de santé nous rendent une visite hebdomadaire, mais le plus souvent, nous devons trouver des bénévoles pour nous rendre dans une collectivité à 30 ou 60 milles d'ici de sorte que les résidents de l'endroit, qui ne peuvent conduire, puissent voir leur médecin. Les écoles, dans les collectivités rurales, sont à l'étude et bien des parents pensent parfois faire l'école à la maison en raison des longs trajets en autobus.

Nous comprenons qu'une bonne partie de tout cela est fonction de nombres. Cependant, ceux d'entre nous qui choisissent de faire du Canada rural leur foyer ont une remarquable capacité de survie et c'est peut-être là, en partie, que réside une partie du problème. Notre capacité à nous adapter à un environnement changeant peut masquer une partie de notre réalité. Un pourcentage croissant d'habitants des régions rurales est en crise, les structures familiales croulent sous le fardeau de revenus en diminution, de la distance envers les services et le sentiment de devoir se débrouiller seules. Des services qui, il n'y a pas si longtemps, étaient offerts localement — et par là, j'entends à 20 ou 30 minutes de distance — ont maintenant été regroupés dans des milieux urbains beaucoup plus grands. On nous dit de télécharger le formulaire d'Internet, mais cela suppose que les gens ont un ordinateur et qu'ils ont accès à Internet. Si vous n'avez jamais essayé de télécharger un formulaire en couleur qui comporte de nombreux mots-symboles et logos de ministères en utilisant un accès téléphonique, vous savez qu'il serait moins pénible de faire le trajet d'une heure en voiture pour aller chercher le formulaire en personne. Nous recevons chaque semaine à notre bureau de nombreuses demandes de téléchargement de formules que nous envoyons par télécopieur à notre client parce qu'il n'a pas accès à Internet haute vitesse; cela devient une tâche impossible.

We need to celebrate innovation in service delivery by creating enabling rural policy. We need to take advantage of programs such as Community Futures because it provides a national opportunity. We need to decide what kind of rural Canada we want and go for it.

In the closing pages of the committee's interim report, *Understanding Freefall: The Challenge of the Rural Poor*, the members insist on their deep faith in rural Canada's ability to develop its own solutions to its own problems with the appropriate support from government. We share that faith.

The Chairman: Thank you very much both of you. It is a great beginning to our discussion today, and we are really glad to be here in Humboldt. When you mention your work along the way, Ms. Olchowski, with the community support that the people you work with give you and give all of Canada, everywhere we go we hear about Community Futures. In fact, just before we left Ottawa, we had a real session with people from Community Futures, who spoke very much like you. Therefore, it is a very good combination to begin our hearing.

Senator Gustafson: I have a few questions, but basically to get right to the bone of it, what is happening to your land prices here, Mr. Dauk?

Mr. Dauk: It varies from region to region; commodity prices have improved. In areas where production was good, land prices actually have increased. Where there have been problems in production, such as our area, where it is very wet and we are extremely worried about seeding a crop for next year, the land prices have been flat or slightly lower. It is very hard to generalize for the province; it is very regionalized. That is not a very good answer, but it is quite variable. With the higher prices and the great optimism for this year, where production was good last year and where there is a potential to have production this year, the prices have actually strengthened somewhat.

Senator Gustafson: We found that in Alberta their land prices are staying so high that it is very difficult to get a profit back on that investment. Therefore, that poses a question of retirement and keeping the farm afloat.

Mr. Dauk: I will say that that very fact is maybe maintaining prices higher than they should be — even here. In our small area, approximately five sections of farmland were recently purchased by an Alberta investment group because land prices are so high in their province. They look at our land prices, which are in the neighbourhood of \$400 to \$500 an acre, and think that is a good deal. In Alberta, the same kind of land would be \$3,000 an acre.

Nous devons préconiser l'innovation dans la prestation des services en créant une politique rurale dynamique. Nous devons tirer parti de programmes comme l'aide au développement des collectivités parce qu'ils fournissent une possibilité à exploiter nationale. Nous devons décider quel genre de Canada rural nous voulons et aller de l'avant.

Dans les dernières pages du rapport provisoire du comité intitulé *Comprendre l'exode : lutte contre la pauvreté en milieu rural*, les députés réitèrent leur profonde conviction que le Canada rural est en mesure de trouver ses propres solutions à ses propres problèmes s'il est convenablement appuyé par le gouvernement. Nous partageons cette conviction.

La présidente : Je vous remercie tous deux. C'est un excellent début pour notre discussion d'aujourd'hui; nous sommes vraiment ravis d'être ici à Humboldt. Madame Olchowski, quand vous parlez de votre travail et du soutien communautaire que les gens avec qui vous travaillez vous offrent ainsi qu'à tous les Canadiens, je peux vous dire que partout où nous allons, nous entendons parler du programme d'aide au développement des collectivités. En fait, juste avant notre départ d'Ottawa, nous avons eu une séance avec des gens du programme d'aide au développement des collectivités, dont les propos ressemblent beaucoup aux vôtres. C'est donc une très bonne combinaison pour entamer notre audience.

Le sénateur Gustafson : J'ai quelques questions, mais pour aller à l'essentiel, qu'arrive-t-il au prix des terres, ici, monsieur Dauk?

M. Dauk : Cela varie d'une région à l'autre; les prix des denrées se sont améliorés. Là où la production était bonne, le prix des terres a en fait augmenté. Là où on a éprouvé des problèmes de production, comme dans notre région, qui est très humide, et nous sommes extrêmement inquiets pour ce qui est de planter les cultures de l'an prochain, le prix des terres a légèrement baissé ou s'est maintenu. Il est très difficile de généraliser pour la province, c'est très régionalisé. Ce n'est pas une très bonne réponse, mais les prix varient. Avec les prix plus élevés et le bel optimisme pour cette année, là où la production a été bonne l'an dernier et où il y a possibilité d'obtenir une production cette année, les prix se sont en quelque sorte renforcés en fait.

Le sénateur Gustafson : Nous avons constaté qu'en Alberta le prix des terres est si élevé qu'il est extrêmement difficile de faire un profit sur cet investissement. Des questions, comme la possibilité de se retirer et de pouvoir continuer à exploiter la ferme, se posent donc.

M. Dauk : Je dirai que le problème, c'est peut-être le maintien de prix plus élevés qu'ils ne devraient l'être — même ici. Dans notre petite région, environ cinq sections de terre agricole ont récemment été achetées par un groupe d'investissement de l'Alberta parce que le prix des terres était très élevé dans leur province. Ils ont considéré que nos prix, qui tournent autour de 400 à 500 \$ l'acre, représentaient une bonne affaire. En Alberta, on paierait 3 000 \$ l'acre pour le même genre de terres.

Senator Gustafson: There seems to be a sense of depression among many of our farmers. Do you find that in your community? There is not the hype to get out there and plant a crop. Usually when spring comes, the weather is warm, the grass is green and everyone is excited to get the crop in.

Mr. Dauk: It varies somewhat again with the situation. We have older farmers who have some equity and are living on this equity. However, we have my sons, who are going through a very difficult time, and they do not have that equity to live on. They are living on a capital cost allowance, depreciation, their off-farm income. People my age, who have a pension and Old Age Pension, we can survive. It is quite depressing for the younger people, and that is the generation we are losing. That really concerns me.

Senator Gustafson: They made that point very clear to us in Alberta, that if one generation of farmers is left out, it is the end of the farm.

Mr. Dauk: My sons are 35 years old and 45 years old. They are both going through very bad times not only on the farm, but also it is reflected in their personal life. That impacts us tremendously. I spent all week dealing with one son and it is just heart-rending. It is reflected in marriage breakups, and that is happening in this case. It is just tragic. It is just so hard to watch. Not all of it can be blamed on the farm issue, but the pressures that are brought to bear on these young people are real. I am a living testament that it is happening.

Senator Peterson: Mr. Dauk, with respect to the biofuels, you talked about producer ownership. Is this an individual or a group?

Mr. Dauk: It can be either. I would like to invest in the biofuel industry. I have cousins in Minnesota and, therefore, have a way of sort of comparing notes. My problem is I do not have any money to invest right now. The banks are reluctant to lend it to me because we are using up our equity in farming. Through guaranteeing loans, et cetera, my cousins in the U.S. would get a payback in a year and a half; they would get all their investment back. That is a huge return. I spoke to them recently, and because of higher corn prices and maybe lower oil prices, they have extended that to two and a half years. That is still a 40 per cent return on their investment. He told me that of all the loans that are guaranteed by the U.S. government, they have not defaulted on any yet. Now, that might happen in the future, but it has allowed ownership of these facilities instead of the multinationals, such as Husky in Lloydminster, owning everything. It allows producers to participate in that ownership. Not only that, but also combines it with what Ms. Olchowski said. There are so many opportunities or will be in the future for the value added, and if we can somehow help producers get involved in that ownership, I feel we would concur on many issues relating to that.

Senator Peterson: You talked about wetlands and treed areas on farms, which you have to pay taxes on, but from which you get nothing back. Would you see any benefit there on carbon credits that others could purchase from you?

Le sénateur Gustafson : Bien de nos agriculteurs semblent déprimés. Constatez-vous la même chose dans votre collectivité? Il n'y a pas cette fébrilité de planter les cultures. Habituellement, à l'arrivée du printemps, la température se réchauffe, l'herbe verdit et tout le monde a hâte de planter ses cultures.

M. Dauk : Encore une fois, cela varie selon le cas. Nous avons des agriculteurs plus vieux qui vivent à même leur capital. Cependant, mes fils, qui traversent une très mauvaise passe, n'ont pas les mêmes moyens. Ils vivent à même une déduction pour amortissement, leur revenu à l'extérieur de la ferme. Les gens de mon âge, qui reçoivent une pension et la pension de vieillesse, peuvent survivre. C'est très déprimant pour les plus jeunes, et c'est la génération que nous perdons. Cela me préoccupe vraiment.

Le sénateur Gustafson : En Alberta, on nous a dit très clairement que si on perd une génération d'agriculteurs, c'est la fin de l'industrie.

M. Dauk : Mes fils ont 35 et 45 ans. Ils traversent tous les deux une très mauvaise passe non seulement sur la ferme, mais aussi sur le plan personnel. Cela a un effet énorme sur nous. J'ai passé toute la semaine avec un de mes fils et c'est tout à fait déchirant. On le voit dans les ruptures de mariage, et c'est ce qui se passe dans ce cas-ci. C'est tragique. C'est un spectacle pénible. On ne peut pas en rejeter tout le blâme sur la question agricole, mais les pressions qui s'exercent sur ces jeunes gens sont réelles. Je suis le témoignage vivant que cela se produit.

Le sénateur Peterson : Monsieur Dauk, concernant les biocarburants, vous avez parlé de la propriété du producteur. S'agit-il d'un individu ou d'un groupe?

M. Dauk : Ça peut être les deux. J'aimerais investir dans l'industrie des biocarburants. J'ai des cousins au Minnesota et j'ai donc d'une certaine façon des points de comparaison. Mon problème, c'est que je n'ai pas d'argent à investir actuellement. Les banques hésitent à m'en prêter parce que nous utilisons notre avoir pour l'agriculture. Grâce à des garanties de prêts, et cetera, mes cousins aux États-Unis rentreront dans leurs frais dans un an et demi; ils récupéreront tout leur investissement. C'est un énorme rendement. Je leur ai parlé récemment, et compte tenu des prix du maïs plus élevés et peut-être des prix du pétrole moins élevés, ils ont rallongé cette période à deux ans et demi. C'est tout de même un rendement de 40 p. 100 pour leur investissement. Ils m'ont dit n'avoir eu aucun défaut de paiement pour tous les prêts garantis par le gouvernement américain. Cela arrivera peut-être un jour, mais cela leur a permis de posséder ces installations plutôt que ce soient les multinationales, comme Husky à Lloydminster, qui possèdent tout. Cela permet aux producteurs de participer à cette propriété. Non seulement cela, mais cela s'ajoute à ce qu'a dit Mme Olchowski. Il existe ou existera tellement de possibilités dans l'avenir pour la valeur ajoutée; si nous pouvons aider des producteurs à participer à cette propriété, je crois que nous arriverons à nous entendre sur bien des questions qui y sont reliées.

Le sénateur Peterson : Vous avez parlé des terres humides et des zones arborées sur les fermes, sur lesquelles vous payez des taxes, mais qui ne vous rapportent rien. Verriez-vous un quelconque avantage à l'existence de crédits de carbone que d'autres pourraient vous acheter?

Mr. Dauk: There is tremendous opportunity for agriculture to be a solution for issues such as climate change. We were sort of pioneers in the direct seeding concept 16 years ago; everybody looked at us and followed our lead. It has become the mainstream now and has the potential to sequester carbon. There is a real desire out there to convert some of our farmland — especially the more marginal grain land — into grass. Grass has the ability to sequester many times more carbon than grain farming. Trees have a much greater potential to sequester carbon because of their size. There is much potential there.

With respect to the ecological goods and services, it is a new area. My concern is that if payments such as those are brought in — and we might relate it to the conservation reserve program in the U.S. — that it will take from one program and give to another. I would not want to see that happen, especially with environmental farm planning, the one-time payment concept as opposed to the annual payment concept. They are both important, but they are based on different principles. I am sometimes concerned that people will roll them into one and say they are the same.

Senator Peterson: On risk-management protection, do you feel we need a totally new program that better reflects the last three or four years, which have all been a negative cash flow?

Mr. Dauk: I have been involved in these programs for a long time. I was on the Agricultural Income Disaster Assistance Program, AIDA, appeal board, and I actually quit. I could not stand the bureaucratic interference and the attempts to take payments away from farmers to which they were entitled. My leaving was kind of mutual because I raised so much heck that they fired me — I am not sure if I quit or got fired; it is a moot point.

I believe the program has potential. It needs some work. I have been very fortunate to have been in Ottawa a few times to talk about it with ministers, including our newest minister, Chuck Strahl. The program has potential, but when we have multi-year disasters, such as those we have had, it just does not work. I do not know how it can be fixed. I get excited about bioproducts, about the health benefits of special crops, herbs, spices, pulses, but I just do not want to put myself up as an expert in this area. It is something that I really have not spent a lot of time working on. I just know the program does not work.

Senator Peterson: Ms. Olchowski, how long do you feel it will be before high-speed Internet and broadband are here?

Ms. Olchowski: We have it in certain pieces of our region. The issue is that it tends to be clustered; therefore, if you are a half a mile over here or a half a mile over there, the service is not there. My best guess might be two years to three years. We try to utilize a program called the Community Access Program, CAP. It is a

M. Dauk : L'agriculture risque fort de représenter une solution pour des questions comme le changement climatique. Nous avons en quelque sorte été des pionniers dans le concept de l'ensemencement direct il y a 16 ans; tout le monde nous a emboîté le pas. C'est devenu commun maintenant et a le potentiel de capter le carbone. Il existe un réel désir de convertir une partie de nos terres agricoles — en particulier les terres à blé plus marginales — en pâturages. Les pâturages ont la capacité de capter beaucoup plus de carbone que la céréaliculture. Les arbres ont beaucoup plus de capacité de capter le carbone en raison de leur taille. Il existe un énorme potentiel.

Pour ce qui est des biens et services écologiques, c'est un nouveau domaine. J'ai peur que si on introduit ce genre de paiements — et nous pourrions y voir un lien avec le Conservation Reserve Program américain — on prenne l'argent d'un programme pour le mettre dans un autre. Je ne voudrais pas que cela se produise, surtout en matière de planification agricole environnementale, le concept du paiement unique par opposition au concept du paiement annuel. Ils sont tous les deux importants, mais ils reposent sur des principes différents. Je crains parfois que les gens finissent par croire qu'il s'agit de la même chose.

Le sénateur Peterson : Pour ce qui est de la protection de la gestion du risque, croyez-vous que nous avons besoin d'un programme tout à fait nouveau qui reflète mieux les trois ou quatre dernières années où nous avons connu un manque à gagner?

M. Dauk : Je me suis occupé de ces programmes pendant longtemps. Je siégeais au comité d'appel de l'ACRA, l'Aide en cas de catastrophe liée au revenu agricole, mais j'ai en fait démissionné. Je ne pouvais plus supporter l'ingérence bureaucratique et les tentatives en vue de ne pas verser les paiements auxquels avaient droit les agriculteurs. Mon départ s'est en quelque sorte fait par consentement mutuel parce je faisais tellement de raffut qu'ils m'ont renvoyé — je ne suis pas certain si j'ai quitté ou si j'ai été renvoyé; c'est sans intérêt.

Je crois que le programme a du potentiel. Il faut y travailler. J'ai eu la chance de venir à Ottawa à quelques reprises en parler avec les ministres, y compris notre nouveau ministre, Chuck Strahl. Le programme a du potentiel, mais quand nous connaissons des catastrophes année après année, comme celles que nous avons connues, cela ne fonctionne tout simplement pas. Je ne sais pas ce qu'il faudrait faire. Les bioproducts m'enthousiasment, de même que les cultures, les herbes, les épices et les légumineuses spéciales, mais je ne tiens pas à me faire passer pour expert en la matière. Je n'ai pas vraiment beaucoup travaillé là-dessus. Je sais seulement que le programme ne fonctionne pas.

Le sénateur Peterson : Madame Olchowski, d'après vous, combien de temps faudra-t-il avant que vous ayez accès à Internet haute vitesse et la large bande ici?

Mme Olchowski : Nous l'avons déjà en certains endroits. Le problème, c'est que c'est éparpillé. Par conséquent, si vous êtes un demi-mille plus loin par ici ou un demi-mille plus loin par là, le service n'est pas rendu. Je vous dirais d'ici deux à trois ans. Nous essayons d'utiliser le Programme d'accès communautaire, le PAC.

federal program to at least be able to put locations in communities, so that people do have access. That program is struggling. It is underfunded and always on the chopping block. That is an issue for us.

Mr. Dauk: We just had an agri-meeting that talked about that whole issue. Saskatchewan has one of the highest percentages of people who are on high-speed Internet and has a great potential for opportunities, especially rural opportunities, to participate in the economy by the use of that. Our recommendations would be to expand high-speed Internet. We think of call centres as being a low-cost industry. However, if we can assemble experts, such as medical experts, nurses, mechanical experts, et cetera, throughout the province, hook them up with high-speed Internet, offer a very high-end call centre — which is being attempted in Kenaston with i-Tracks and Dan Weber's group — then the potential for rural Saskatchewan is huge. It all relates to the high-speed Internet business.

Senator Mercer: Ms. Olchowski, you talked about a biofuel manufacturing facility in Nokomis. Would this be the first biofuel plant in the province?

Ms. Olchowski: There is one in Lloydminster that is in those stages; but in a small community, yes.

Senator Mercer: Who will own this plant?

Ms. Olchowski: The producers intend to have some ownership. They are estimating that the plant will capitalize about \$65 million. The plans are that the producers would invest between \$8 million and \$12 million into that plant. There would be an additional \$5 million to \$7 million that would be based on service delivery contracts. There is an intention that producers will have rights and obligations in terms of being able to deliver grain as well, have that obligation to deliver it.

Senator Mercer: Do you know what crops they plan to use?

Ms. Olchowski: Right now they plan to use just the oilseeds, canola. They have some plans around the glycerine side of the product as well, and their plans also include working with a fairly substantial feedlot in that area. They are hoping that some of those combinations will help secure the plant's future.

Senator Mercer: Would this change some of the traditional crops being planted in that area of the province?

Ms. Olchowski: I expect that over the last couple of years, substantially, it has been canola and oilseeds that have been seeded in that particular region. When we talked with producers just yesterday — because that is when this was announced — there is big excitement about converting some of that acreage into oilseeds.

C'est un programme fédéral en vertu duquel on essaie au moins d'implanter des points d'accès dans les collectivités de sorte que les gens peuvent se prévaloir du service. Le programme traverse une période difficile. Il est sous-financé et il est toujours menacé de disparition. Pour nous, c'est un problème.

M. Dauk : Nous venons de tenir une agri-rencontre au cours de laquelle cette question a été abordée. La Saskatchewan est l'une des provinces où le pourcentage de gens qui utilisent Internet haute vitesse est le plus élevé et c'est la province qui offre un fort potentiel de possibilités, en particulier du côté rural, pour participer à l'économie grâce à l'utilisation d'Internet. Nos recommandations seraient d'élargir l'accès à Internet haute vitesse. Nous voyons les centres d'appels comme un secteur à faible coût. Cependant, si nous pouvons réunir des spécialistes, comme dans le domaine médical, des infirmiers, des infirmières, des spécialistes en mécanique, et cetera, dans toute la province, les relier par Internet haute vitesse, offrir un centre d'appels très haut de gamme — ce que l'on essaie de faire à Kenaston avec i-Tracks et le groupe de Dan Weber —, alors on peut dire que le potentiel pour le secteur rural de la Saskatchewan est énorme. Tout a rapport à Internet haute vitesse.

Le sénateur Mercer : Madame Olchowski, vous avez parlé de fabrication de biocarburant à Nokomis. S'agirait-il de la première usine de fabrication de biocarburant dans la province?

Mme Olchowski : Il y en a une à Lloydminster qui est rendue à ces étapes; mais dans une petite collectivité, oui.

Le sénateur Mercer : Qui sera propriétaire de l'usine?

Mme Olchowski : Les producteurs comptent détenir une partie de la propriété. Ils estiment que l'usine nécessitera des capitaux d'environ 65 millions de dollars. Selon leur plan, les producteurs investiraient entre 8 et 12 millions dans l'usine. Il y aurait de 5 à 7 millions de dollars de plus pour les contrats de prestation de services. L'intention est que les producteurs auront des droits et des obligations pour ce qui est de pouvoir livrer du grain également, qu'ils auront cette obligation de le livrer.

Le sénateur Mercer : Savez-vous quelles cultures ils comptent utiliser?

Mme Olchowski : En ce moment, ils pensent utiliser seulement des graines oléagineuses, du canola. Ils ont des plans concernant l'aspect glycérol du produit, notamment la collaboration avec un parc d'engraissement assez important de cette région. Ils espèrent qu'un certain nombre de ces combinaisons les aideront à garantir l'avenir de l'usine.

Le sénateur Mercer : Est-ce que cela modifierait quelques-unes des cultures traditionnelles de cette région de la province?

Mme Olchowski : Je suppose que ces prochaines années, on a surtout semé du canola et des graines oléagineuses dans cette région précise. Lorsque nous avons parlé aux producteurs hier — car c'est à ce moment-là que l'annonce en a été faite — il y avait beaucoup d'enthousiasme au sujet de la conversion de cette superficie aux graines oléagineuses.

Senator Mercer: You have mentioned, and many others have mentioned, the issue of child care in rural Canada. The current government introduced a program of \$100 to families who qualify, which replaced an agreement between the Government of Canada and the Government of Saskatchewan. Has this had a positive effect or a negative effect?

Ms. Olchowski: That depends on the location in rural Saskatchewan. The issue is not whether people have the money to pay for child care, but whether it is available.

Senator Mercer: The previous agreement was supposed to create spots, and I do not believe this program has created spots.

Ms. Olchowski: It has not created spots in our region.

Senator Mercer: Mr. Dauk, you grow pulse crops. I have another hat on next week. As a member of the Committee on Transportation and Communications, I will be in the Port of Vancouver. I will ask the obvious linkage between both of my committees: How big is your transportation problem to get your crops from Saskatchewan to the port and to the customer?

Mr. Dauk: In the roundtable, we have done a number of bench-marking studies with the help of Agriculture and Agri-Food Canada in red lentils, green peas, buckwheat and so on, and the benchmark tells us what we are good at. We are good at many things in Canada, but we excel at others. We want to use that in our brand development with Branding Canada. The one issue that keeps coming up over and over again in every country and in every product is our transportation system, and it is the one barrier with which we are just so frustrated. We are working on it, but it is so hard to get anywhere. There are so many players; it is so complex. However, if you can do something about that, you will become famous and we will love you forever.

Senator Mercer: I do not know that I will have the solution, but I am sure trying to help. The issue that keeps coming up from both farmers and exporters is the lack of containers. Is that a continuing problem, to have no containers on the ground here in Saskatchewan where you can load the crops instead of shipping them out and repackaging them in Vancouver?

Mr. Dauk: As you know, special crops use containers almost exclusively, and it is so critical. I know Red Williams talks about the concept of a container port in Saskatchewan, which would be very helpful. However, I do not understand all the issues, so I will not spout off and tell you what should be done. It does require much work, study and effort by everybody and all levels of government, all parties to work on this. It is important.

Le sénateur Mercer : Vous avez mentionné, tout comme de nombreux autres, la question de la garde d'enfants en milieu rural au Canada. Le gouvernement actuel a mis en place un programme qui remet 100 \$ aux familles admissibles, en remplacement d'une entente conclue entre le gouvernement du Canada et le gouvernement de la Saskatchewan. Est-ce que cette mesure a eu une incidence positive ou négative?

Mme Olchowski : Tout dépend de l'endroit. Le problème n'est pas de savoir si les gens ont l'argent pour payer les services de garde d'enfants, mais de savoir si le service est offert.

Le sénateur Mercer : L'entente antérieure devait créer des places en garderie, et je ne crois pas que ce nouveau programme l'ait fait.

Mme Olchowski : Il n'a créé aucune place dans notre région.

Le sénateur Mercer : Monsieur Dauk, vous produisez des légumineuses. Je vais porter un autre chapeau la semaine prochaine. En tant que membre du Comité des transports et des communications, je serai au port de Vancouver. Je poserai la question évidente qui fait le lien entre mes deux comités : quelle est l'ampleur de votre problème de transport pour acheminer vos récoltes de la Saskatchewan au port et aux clients?

M. Dauk : À la table ronde, nous avons réalisé plusieurs études comparatives avec l'aide d'Agriculture et Agroalimentaire Canada avec les lentilles roses, les pois verts, le sarrasin, et cetera et l'indice de référence nous dit que nous obtenons de bons résultats dans ce domaine. Nous réussissons dans bien des choses au Canada, mais nous excellons dans d'autres. Nous voulons l'utiliser dans notre développement d'une marque avec le programme de promotion de l'image de marque du Canada. La question qui revient sans arrêt dans chaque pays et pour chaque produit, c'est celle de notre réseau de transport, et c'est l'obstacle qui nous frustre le plus. Nous y travaillons, mais c'est tellement difficile de faire bouger les choses. Il y a tellement d'intervenants; c'est tellement complexe. Cependant, si vous pouvez y faire quelque chose, vous serez célèbre et nous vous en serons éternellement reconnaissants.

Le sénateur Mercer : Je ne sais pas si j'aurai la solution mais une chose est certaine, je vais essayer de vous aider. Le problème que soulèvent constamment les agriculteurs et les exportateurs, c'est celui du manque de conteneurs. Est-ce que ce problème persiste, celui de n'avoir aucun conteneur sur place ici, en Saskatchewan, où vous pouvez charger les cultures au lieu de les expédier et de les reconditionner à Vancouver?

M. Dauk : Comme vous le savez, on a recours presque exclusivement aux conteneurs pour les cultures spéciales, et c'est tellement essentiel. Je sais que Red Williams parle de la notion d'un port à conteneurs en Saskatchewan, ce qui serait très utile. Cependant, je n'en comprends pas tous les tenants et aboutissants de sorte que je ne m'aventurerais pas à vous dire ce qu'il faudrait faire. Il y a tellement de travail, d'études et d'efforts à déployer et tous les paliers de gouvernement, tous les partis doivent s'y attaquer. C'est important.

Senator Mahovlich: You mentioned that you need incentives. Are there other examples in other industries in Canada where the government has given incentives, fisheries or mining, and it has worked?

Mr. Dauk: I get my inspiration from Senator Segal because he spouts eloquently about this very issue. He has very concrete examples of places where industries and companies have had the benefit of government help. I call it investment, whether we go to companies such as Bombardier Inc. or whether we go to the fisheries or forestry industry, especially the oil industry. If we look at the oil industry and count up the incentives that are involved in that — again, I quote Senator Segal on that — they are just huge. They dwarf anything that is being done in agriculture by a tremendous amount. I believe there are incentives that work, I really do. I believe it is that our attitude toward these incentives in Canada is that they are just a bailout, welfare for farmers. That same kind of attitude does not exist when you talk about the oil industry. The automobile industry is huge in terms of incentives, and if we look at all of these, they are not considered from that same negative attitude. In the U.S., it is considered an investment in rural America. There are many examples, but I am not advocating that we get a bunch of money. I am saying work with producers to develop an insurance program that will adequately cover our risk, so that we can get financing, et cetera. It is working with people — different than a bailout.

Senator Mahovlich: Ms. Olchowski, youth is moving out of rural areas, and we have to try to keep them here. Is there enough for them to do? Are they active? Is there enough recreation to keep the youth here? Do we support them in that way?

Ms. Olchowski: I am not convinced that there are enough activities. Just a few years ago when I was younger, I moved too. It is what we do. When we turn 18 years of age, we want to get more education, to see the world. When I was 18 years old, the world was 60 miles down the road in Saskatoon. Now, for youth the distance is nothing. In working with youth — and we used to do this when I was in school — we have tried to talk about civics and civic responsibility and how important it was to manage your home. We find that youth are becoming more actively engaged in their community, and yet when they graduate, they leave to further their education. I have got to tell you, we want them to leave because they will not get that further education in a small town. We want them to get that education. Our strategies need to be more concerted in terms of how we will encourage them to come home.

The community of Bruno, where I live, there are 600 people on a really good day. We are all really good souls, but at the end of the day some of those choices might be limited. The key is to find different ways to encourage them to come back rather than harp on the fact that they should never leave. We do need to do some

Le sénateur Mahovlich : Vous avez mentionné que vous avez besoin d'incitatifs. Avez-vous des exemples dans d'autres secteurs au Canada où le gouvernement a donné des incitatifs, dans les pêcheries ou le secteur minier, et où cela a eu de bons résultats?

M. Dauk : Mon inspiration me vient du sénateur Segal car il est très à l'aise avec cette question-là. Il a des exemples concrets d'endroits où des industries et des compagnies ont eu l'avantage d'avoir l'aide du gouvernement. Je dis que c'est un investissement, que ce soit pour des compagnies comme Bombardier Inc., ou pour le secteur des pêcheries ou de l'exploitation forestière, en particulier l'industrie pétrolière. Si nous prenons cette dernière et comptons le nombre d'incitatifs qu'elle reçoit — encore une fois, je cite le sénateur Segal là-dessus —, ils sont tout simplement énormes. En comparaison, n'importe quoi qui se fait dans le domaine de l'agriculture n'est rien. Je crois qu'il y a des incitatifs qui fonctionnent, j'en suis convaincu. Je pense que notre attitude au Canada vis-à-vis de ces incitatifs est qu'ils ne servent qu'à faire du sauvetage, que c'est du bien-être social à l'intention des agriculteurs. La même attitude existe lorsque nous parlons de l'industrie pétrolière. L'industrie de l'automobile reçoit d'énormes incitatifs, et si nous prenons tous ces exemples, on ne les voit pas du même point de vue négatif. Aux États-Unis, on considère que c'est un investissement dans le secteur rural américain. Il y a de nombreux exemples, mais je ne préconise pas qu'on nous donne énormément d'argent. Je dis tout simplement de collaborer avec les producteurs pour mettre au point un programme d'assurance qui couvrira adéquatement nos risques, pour que nous puissions obtenir du financement, et cetera. Cela fonctionne avec les gens — ce qui est différent d'un sauvetage.

Le sénateur Mahovlich : Madame Olchowski, les jeunes quittent les régions rurales, et nous devons essayer de les y garder. Y a-t-il suffisamment de travail pour eux? Sont-ils actifs? Y a-t-il suffisamment de loisirs pour intéresser nos jeunes à rester? Est-ce que nous les appuyons de cette façon?

Mme Olchowski : Je ne suis pas convaincue qu'il y ait suffisamment d'activités. Il y a à peine quelques années, lorsque j'étais plus jeune, j'ai aussi quitté le secteur rural. C'est ce que nous faisons. À nos 18 ans, nous voulons avoir plus d'instruction, voir le monde. Lorsque j'ai eu 18 ans, le monde était à 60 milles de distance, à Saskatoon. Maintenant, pour les jeunes, la distance n'a pas d'importance. En travaillant avec les jeunes — et c'est ce que nous avons l'habitude de faire lorsque j'étais à l'école —, nous avons essayé de parler de civisme et de responsabilité civique, et à quel point il était important de gérer son ménage. Nous constatons que les jeunes sont engagés plus activement dans leur collectivité et, pourtant, lorsqu'ils obtiennent leur diplôme, ils quittent pour approfondir leurs études. Je dois vous avouer que nous voulons qu'ils partent car ils ne pourront pas approfondir leurs études dans une petite ville. Nous voulons qu'ils obtiennent cette scolarité. Nos stratégies doivent être davantage concertées pour les encourager à revenir.

Là où j'habite, à Bruno, il y a 600 habitants, quand personne n'est absent. Nous sommes tous de très bonnes personnes, mais certains de ces choix pourraient être limités. L'essentiel, c'est de trouver des façons différentes de les encourager à revenir plutôt que de toujours rabâcher qu'ils ne devraient jamais partir. Nous

work in terms of those kinds of activities. Governments all over built skating rinks, put in artificial ice, did all those things, which, now, we are busy closing down. It is utilizing our infrastructure more importantly, even our transportation corridors to some extent. For someone who lives in rural Saskatchewan, driving an hour is nothing. My husband and I will go into Saskatoon, which is an hour down the road, to have dinner with friends. That has become our way of life. I believe that younger people, as they come home, are even more willing to get in the car. The issue would be the condition of the highway.

Senator Mahovlich: I live in the middle of Toronto, and it takes me an hour to get downtown.

Ms. Olchowski: My sister-in-law used to do that, too, and she was mortified that I drove thirty minutes on a highway to work. I said, "You have got to be kidding me, I would never change places with you."

Senator Gustafson: In the interim report, one of the main issues was the Canadian farm bill. I would like to hear your comments on that. Basically, I feel it should be at least 10 years, maybe 15 years.

Mr. Dauk: Of course, and it is kind of silly for you and I to talk about 10 years and 15 years from now, but it is critical; we have to do that. You talk about a Canadian farm bill, and the attractive and exciting aspects of it are that there is an overall plan, and it is longer range. It just seems to me sometimes we lurch from crisis to crisis without an overall plan and, therefore, are not as efficient as we should be.

The Chairman: We very much appreciate you taking the time and the effort; we know that you are under certain pressures. Thank you. To you, Ms. Olchowski, keep going; just fight on.

Our next witnesses are Russ McPherson and Mary Lou Whittles. We have your material and the floor is yours, Ms. Whittles.

Mary Lou Whittles, President, Kenaston & District Chamber of Commerce: Welcome to Saskatchewan. Thank you for taking the time to hear from me. My name is Mary Lou Whittles, and I am about as grassroots as you get. With the exception of a year spent in a small community in Ontario called Manotick and a couple of years in Calgary during the mid 1970s, I have spent my life in Saskatchewan.

After reading your interim report entitled *Understanding Freefall: The Challenge of the Rural Poor*, I felt compelled to appear before you. I am here as a citizen; as president of the Kenaston and District Chamber of Commerce; as a director of Mid Sask, a combined Regional Economic Development Authority, REDA, and Community Futures Development Corporation, CFDC; and as someone whose passion has become regional economic development.

avons du travail à faire concernant ces sortes d'activités. Les gouvernements partout ont construit des arénas, ajouté une glace artificielle, fait toutes ces choses que, maintenant, nous nous employons à fermer. Cela accapare notre infrastructure de façon plus importante, même nos corridors de transport dans une certaine mesure. Pour quelqu'un qui vit dans le secteur rural de la Saskatchewan, ce n'est rien de conduire pendant une heure. Mon mari et moi allons à Saskatoon, qui est à une heure de route de chez nous, pour dîner avec des amis. Cela fait partie de notre vie. Je pense que les plus jeunes, lorsqu'ils arrivent à la maison, sont encore plus prêts à sauter dans la voiture. La question serait l'état de la route.

Le sénateur Mahovlich : Je vis dans Toronto même et il me faut une heure pour me rendre au centre-ville.

Mme Olchowski : Ma belle-sœur aussi avait l'habitude de faire cela, et elle était dans tous ses états à l'idée de savoir que je faisais 30 minutes de route pour me rendre au travail. Je lui ai dit : « Tu n'es pas sérieuse, je ne changerais jamais de place avec toi. »

Le sénateur Gustafson : Dans le rapport provisoire, une des principales questions avait trait à un projet de loi canadien sur l'agriculture. J'aimerais savoir ce que vous en pensez. Essentiellement, j'estime qu'il faudra attendre au moins dix ans, peut-être 15.

M. Dauk : Évidemment, et c'est un peu bizarre que vous et moi parlions de dans dix ou 15 ans d'ici, mais c'est essentiel; nous devons le faire. Vous parlez d'un projet de loi canadien sur l'agriculture, et ce qu'il y a d'intéressant et de fascinant à cet égard, c'est qu'il y a un plan global, et il est à long terme. Parfois, il me semble que nous sautons d'une crise à l'autre sans plan global et, par conséquent, nous ne sommes pas aussi efficaces que nous devrions l'être.

La présidente : Nous vous remercions beaucoup d'être venus et d'avoir déployé ces efforts; nous savons que vous vivez certaines tensions. Merci. Pour vous, madame Olchowski, ne lâchez pas; continuez la lutte.

Nos prochains témoins sont Russ McPherson et Mary Lou Whittles. Nous avons vos documents et nous vous donnons la parole, madame Whittles.

Mary Lou Whittles, présidente, Chambre de commerce du district de Kenaston : Bienvenue en Saskatchewan. Je vous remercie de prendre le temps de venir m'écouter. Je m'appelle Mary Lou Whittles, et il n'y a pas plus de souche que moi. Si l'on fait exception de l'année que j'ai passée dans une petite collectivité de l'Ontario, Manotick, et de quelques années à Calgary au cours des années 1970, j'ai passé toute ma vie en Saskatchewan.

Après avoir lu votre rapport intérimaire intitulé *Comprendre l'exode : lutte contre la pauvreté rurale*, je me suis sentie obligée de comparaître devant vous. Je suis ici en tant que simple citoyenne; présidente de la Chambre de commerce de district et de Kenaston; et administratrice de Mid Sask, une régie régionale de développement économique, REDA en anglais, et de la Société d'aide au développement des collectivités, SADC; et en tant que personne pour qui le développement économique régional est devenu une passion.

For the past 20 years, my husband and I have lived in Kenaston, a farming community of just under 300 people. I do not have charts, graphs and statistics that portray the dismal plight of rural Saskatchewan. I am living in it and see, firsthand, the effect that years of low grain prices, drought, Bovine Spongiform Encephalopathy, BSE — or commonly referred to as “mad cow disease” — and high input costs have had on our farm families and, in turn, local business.

If we adhere to Dr. Mark Partridge’s theory that communities within a 100-kilometre radius of a major city have a better chance to not only survive, but thrive, then Kenaston sits in an enviable location. A mere 80 kilometres south of Saskatoon, Kenaston is located on the crossroads of two major highways. Highway 11 runs north and south, moving large volumes of traffic each day between Saskatoon, Moose Jaw and Regina. Highway 15 sees transport trucks and local traffic heading east and west. If you look at the communities within the 100-kilometre radius of Saskatoon, you will become a believer in the 100-kilometre theory. Although it is reassuring to live within “the zone,” we realize that just being does not necessarily assure survival. As noted in the recent research paper put out by Statistics Canada, “Factors Driving Canada’s Rural Economy,” Ray D. Bollman states, “Successful rural communities in the future will have found new goods and/or services to sell from their communities.”

As part of its business plan a few years ago, the Kenaston and District Chamber of Commerce identified ensuring the future of our school as being imperative to the well-being of our community. An opportunity presented itself that would have brought 60 international students into our high school. In a community of our size, the plan had to be shelved as too ambitious.

With the consolidation of the school districts, we have redefined the project to encompass more schools. This should help to secure and enhance all the participating high schools in the Sun West School Division, which covers 80,000 square miles in West Central Saskatchewan. International students will be secured through a well-known Saskatchewan entrepreneur and corporate solicitor based in Saskatoon.

A North American university degree is prized and sought after by young people in many Asian and European countries. In order to attend a North American university, fluency in the English language is a prerequisite. By attending the last year or two at a North American high school, honing the ability to communicate in English at all levels and graduating with a Grade 12 diploma helps ensure the international student acceptance at a university of their choice. It would appear that their problem is our solution and vice versa.

Au cours des 20 dernières années, mon mari et moi avons vécu à Kenaston, une collectivité agricole d’un peu moins de 300 habitants. Je n’ai pas de tableaux, graphiques et statistiques qui décrivent les tristes malheurs du secteur rural de la Saskatchewan. C’est mon quotidien et je vois de première main l’incidence que les années où le prix des céréales était faible, la sécheresse, l’encéphalopathie spongiforme bovine, ESB — ou ce que l’on appelle communément la « maladie de la vache folle » — et les coûts élevés des intrants ont eue sur nos familles agricoles et, partant, sur les entreprises locales.

Si nous croyons à la théorie de Mark Partridge selon laquelle les collectivités dans un rayon de 100 kilomètres d’un grand centre urbain ont plus de chance non seulement de survivre, mais de prospérer, alors Kenaston est dans une position enviable. Située à tout juste 80 kilomètres au sud de Saskatoon, Kenaston est à la croisée de deux grandes autoroutes. L’autoroute 11, dans l’axe nord-sud, sur laquelle se déplacent d’importants volumes de marchandises tous les jours entre Saskatoon, Moose Jaw et Regina. L’autoroute 15 dans l’axe est-ouest, voit beaucoup de circulation locale et de camions. Si vous prenez les collectivités dans un rayon de 100 kilomètres de Saskatoon, vous croirez à la théorie des 100 kilomètres. Même s’il est rassurant de vivre dans « la zone », nous nous rendons compte que le simple fait d’y vivre ne garantit pas nécessairement la survie. Comme on l’a signalé dans un document de recherche récent publié par Statistique Canada, « Les facteurs stimulant l’économie rurale canadienne », Ray D. Bollman dit « connaîtront le succès à l’avenir les collectivités rurales qui auront trouvé de nouveaux biens ou services à vendre ».

Dans son plan d’affaires d’il y a quelques années, la Chambre de commerce de Kenaston et district a reconnu que l’avenir de notre école était une nécessité pour le bien-être de notre collectivité. L’occasion d’inviter 60 étudiants étrangers dans notre école secondaire s’est présentée. Le plan a dû être mis de côté parce qu’il a été jugé trop ambitieux pour une collectivité comme la nôtre.

Dans le cadre de la fusion des arrondissements scolaires, nous avons redéfini le projet afin d’y inclure un plus grand nombre d’écoles. Cela permettra d’avoir et d’améliorer toutes les écoles secondaires participantes dans la division scolaire de Sun West qui s’étend sur 80 000 milles carrés dans la région centre-ouest de la Saskatchewan. Les étudiants étrangers seront inscrits par un entrepreneur et avocat d’entreprises saskatchewanais bien connus dont le bureau est situé à Saskatoon.

Les jeunes originaires de nombreux pays d’Asie et d’Europe sont très friands des diplômes universitaires nord-américains. Pour pouvoir s’inscrire à une université nord-américaine, il faut d’abord bien maîtriser l’anglais. C’est en s’inscrivant à la dernière année ou aux deux dernières années d’une école secondaire nord-américaine pour améliorer ses connaissances de l’anglais à tous les niveaux et obtenir un diplôme de 12^e année que l’étudiant étranger pourra choisir l’université à laquelle il veut s’inscrire. Il semble que leurs problèmes sont nos solutions et vice versa.

Engaging the 84 rural municipalities, towns, villages and resort villages, which make up the tax base of the Sun West School Division, proved, for lack of a better word, challenging. Given the area covered by the Sun West School Division, it was and remains difficult to communicate and hold meetings, especially on a volunteer basis. However, three meetings have been held, several letters have been sent and four communities will initiate this project.

A successful international student program in our schools will require a homestay-farmstay program. Typically, an international student pays on average \$600 per month to a family for room and board. Each student will bring in \$6,000 per year to a family and, in turn, the community, and approximately \$8,000 to the school division to educate the student. With 16 high schools throughout the division, economic spin-offs and the international spotlight that this project could bring to our region is enormous. We believe that this “thinking outside of the box” approach will assist in not only enhancing our rural schools, but also help to alleviate some of the economic despair prevalent in our region.

Personally speaking, I would like to tell you a little of the path travelled that lead me to you today. I have been married for over 24 years to a man who spent his career as an agricultural lender. I have had a career as a paralegal and work at a law firm in Saskatoon. As much as I was aware of the social and economic asperity that surrounded me, I believed that if I ignored it, it would not affect me. What could I possibly do about it anyway? I do not believe that I am alone in this attitude.

As an agricultural lender, I watched my husband come home day after day, month after month, and year after year, growing more and more stressed out. Over the course of a mere 20 years, I have watched the framework of the world around me change until it is almost unrecognizable. At first, I believed the attitude I was encountering of so many around me was apathy. I have since changed my mind. I believe that many in rural Saskatchewan are frustrated, scared, truly dejected and stretched to the limit. A middle-aged farmer pretty much summed it up for me one evening when he said, “All we hear on the news is how great Saskatoon and many of our cities are doing. Most of us would feel a lot better about things if we had an extra \$20,000 in our pockets and not have to worry about how we will pay the heating bill this winter.” This is a far cry from the attitude of “the bread basket of the world” from when I was a young girl.

I began, in my community, to become involved with the Kenaston and District Chamber of Commerce. I had heard of, but never bothered learning about, the offices of Mid Sask CFDC/REDA. I knew, however, that they had something to do with economic development. That was good enough for me. I volunteered to represent the Village of Kenaston, the Regional Municipality of McCraney and the Regional Municipality of Rosedale on the board, and have spent the last three years learning about and experiencing the ups and downs of economic development in our region.

Il a été très difficile, faute d'un meilleur terme, d'inviter les 84 municipalités rurales, les villes, les villages et les centres de villégiature qui constituent l'assiette fiscale de la division scolaire de Sun West. L'étendue de la région relevant de la division scolaire de Sun West ne permet pas de communiquer et de tenir des réunions facilement, surtout bénévolement. Cependant, trois réunions se sont tenues, plusieurs lettres ont été envoyées et le projet sera lancé dans quatre collectivités.

Si l'on veut que le programme des étudiants étrangers réussisse dans nos écoles, il faudra mettre au point un programme d'accueil. Habituellement, l'étudiant étranger paie en moyenne 600 \$ par mois à une famille pour le gîte et le couvert. Chaque étudiant paiera 6 000 \$ par an à une famille et, à son tour, à la collectivité et environ 8 000 \$ à la division scolaire pour l'enseignement qu'elle dispense à l'étudiant. En comptant les 16 écoles secondaires dans la division, les retombées économiques et l'exposition sur la scène internationale que ce projet peut susciter dans notre région sont considérables. Nous pensons que cette approche « hors des sentiers battus » permettra non seulement d'améliorer nos écoles rurales mais aidera aussi à réduire les difficultés économiques qui prévalent dans notre région.

Sur une note personnelle, j'aimerais vous parler du chemin que j'ai parcouru jusqu'à aujourd'hui. Il y a 24 ans que je suis marié à un homme qui a été prêteur agricole. J'ai travaillé en tant que technicienne juridique dans une société d'avocats à Saskatoon. Bien que je fusse consciente des problèmes sociaux et économiques qui existaient autour de moi, je pensais qu'en les ignorant, ils ne me toucheraient pas. De toute façon qu'aurais-je pu faire? Je ne crois pas être seule à partager ce point de vue.

Quand il était prêteur agricole, je remarquais qu'au fil des jours, des mois et des années mon mari était de plus en plus stressé. En l'espace de 20 ans à peine, j'ai vu le cadre international changer au point de devenir presque méconnaissable. Au départ, je croyais que l'attitude des gens autour de moi était de l'apathie. J'ai depuis changé d'avis. Je pense qu'un grand nombre de personnes des zones rurales de la Saskatchewan sont frustrées, ont peur, sont vraiment découragées et ont été poussées à la limite. Un fermier d'âge moyen l'a bien décrit en me disant un soir : « Tout ce que nous entendons aux nouvelles, c'est la réussite économique de Saskatoon et d'un grand nombre de nos villes. La majorité d'entre nous seraient bien plus heureux avec 20 000 \$ de plus en poche et si le paiement du chauffage cet hiver n'était pas une préoccupation. » On est bien loin du « renier du monde » dont on parlait quand j'étais petite.

J'ai commencé, dans ma collectivité, à travailler à la Chambre de commerce de Kenaston et district. J'avais entendu parler, sans plus, des bureaux de Mid Sask CFDC/REDA. Je savais, toutefois, qu'ils avaient quelque chose à faire avec le développement économique. Cela me suffisait. J'ai offert mes services pour représenter bénévolement le village de Kenaston, la municipalité régionale de McCraney et celle de Rosedale au conseil et j'ai passé les trois dernières années à me familiariser avec les hauts et les bas du développement économique dans notre région.

I consider the Mid Sask CFDC/REDA office as the greatest tool given by my governments to someone such as myself. When one enters the economic development arena from the grassroots level, the lack of leadership and capacity in rural Saskatchewan is difficult to comprehend. If I had the opportunity to make a recommendation to this Senate committee, it would be that Mid Sask CFDC/REDA be given the capacity to continue with the leadership mantle they have assumed in order to bring economic development projects already on the drawing board to fruition.

We will work to sustain schools and subsequently communities while we wait for the tide to turn. This is not a magic bullet, rather a concept to sustain infrastructure while the global economy determines if there is value in a rural way of life. I believe that the value is demonstrable.

Russ McPherson, Economic Development Officer, Mid-Saskatchewan Community Futures Development Corporation/Regional Economic Development Authority: I just preface our remarks by saying that, in terms of background, I live on a family farm, which we have been on for 103 years, and between my grandfather and I, we have represented the same seat on rural council for probably 40 per cent of the time that it has been a municipality. It is a bit of an aggressive approach that we take, but it is not for lack of rural roots.

I will begin with a quotation from the Statistics Canada research paper entitled “Factors Driving Canada’s Rural Economy” — a little expansion on what Ms. Whittles had to say.

The bad news for traditional rural communities is that the primary sector will continue to shed labour. Successful rural communities in the future will have found new goods and/or services to sell from their communities.

This very much underpins the approach we have taken.

Rural communities in Saskatchewan have spent much of the time since World War II in trying to reinvent agriculture. During the bad times in that period, the prairie attitude was to “hunker down, stop spending, tighten your belt” and hope the times get better. That kind of thinking has permeated not only our communities, but also the municipal bodies that govern them. The same culture sense also holds that change is bad — period.

The net result by municipalities has been an inclination to keep property taxes down, to put any substantive planning off, “until things get better.” In both the municipal and the individual case, there has been little or no investment in infrastructure. This came to the fore with the concern over drinking water in the past few years. Many of the homes in our villages were constructed in the early part of the last century. While many have had upgrades, these were wood frame houses not planned to be used well into the next century. Curb and gutter are not common in these villages, and gravel is the common surface.

Pour moi, le bureau de Mid Sask CFDC/REDA est le meilleur outil que les gouvernements peuvent donner à quelqu’un comme moi. Il est difficile pour quelqu’un qui entre dans le domaine du développement économique à partir de la base de comprendre l’absence de leadership et de capacité dans les zones rurales de la Saskatchewan. Si je devais faire une recommandation au comité sénatorial, ce serait de donner à Mid Sask CFDC/REDA la capacité de continuer à jouer le rôle de leader pour réaliser les projets de développement économique qui sont déjà tracés.

Nous travaillerons pour maintenir les écoles et ultérieurement les collectivités en attendant que la situation change. Ce n’est pas une solution miracle, mais plutôt une façon de maintenir l’infrastructure pendant que l’économie mondiale détermine si le mode de vie rural est rentable. Je crois qu’on peut prouver qu’il l’est.

Russ McPherson, agent de développement économique, Mid-Saskatchewan Community Futures Development Corporation/Regional Economic Development Authority : Je vais commencer par parler de moi. J’habite dans une ferme familiale qui existe depuis 103 ans et mon grand-père et moi avons occupé le même siège dans le conseil rural durant probablement 40 p. 100 du temps pendant lequel il constituait une municipalité. Notre approche est un peu agressive, mais ce n’est pas à cause d’un manque de racines rurales.

Je commence par une citation extraite d’un document sur une recherche faite par Statistique Canada et intitulé « Les facteurs stimulant l’économie rurale canadienne », c’est un petit prolongement des propos tenus par Mme Whittles.

La mauvaise nouvelle pour les collectivités rurales traditionnelles est que le secteur primaire continuera de se débarrasser de main-d’œuvre. Connaîtront le succès à l’avenir les collectivités rurales qui auront trouvé de nouveaux biens ou de services à vendre.

Cet extrait est tout à fait conforme à l’approche que nous avons adoptée.

Les collectivités rurales de la Saskatchewan ont consacré beaucoup de temps depuis la Seconde Guerre mondiale à essayer de réinventer l’agriculture. Pendant les mauvais moments de cette période, l’attitude dans les Prairies était « de faire attention, d’arrêter de dépenser, de serrer la ceinture » et d’espérer que la situation s’améliore. Cette mentalité a transpiré non seulement dans nos collectivités, mais aussi dans les organismes municipaux qui les régissent. Selon cette même mentalité le changement est mauvais, un point c’est tout.

Les municipalités ont fini par réduire les impôts fonciers, à mettre de côté toute planification importante « en attendant que la situation s’améliore ». Les municipalités et les particuliers ont peu investi ou pas du tout dans l’infrastructure. La question s’est posée avec le problème de l’eau potable de ces dernières années. Un grand nombre de maisons dans notre village ont été construites au début du siècle dernier. Bien que beaucoup de maisons aient été améliorées, il s’agit de maisons à ossature de bois qui n’étaient pas prévues tenir jusqu’au siècle suivant. Les bordures de trottoirs et les caniveaux ne sont pas courants dans ce village et les surfaces sont souvent revêtues de gravier.

There are a few farm service businesses remaining in the rural villages. The closure of wooden grain elevators extinguished half of the tax base in many of them. The work of the village is usually carried out by a part-time clerk, perhaps some paid hours for basic repairs and maintenance and volunteer work by members of the village council. Strategic planning does not exist, and treating the municipality as a business, there is certainly no exit strategy. Individuals have exit strategies, and the exodus continues.

In some cases, the rural poor have simply been marooned on this shrinking island that is their village; or in some cases, their family farm. There is a need for capital and cash flow to facilitate the move to a larger centre and in many cases this is simply not present. Those that continue to work are almost certainly commuting to a larger centre. For those on the family farm, there is a huge emotional attachment to the land, and they will often choose poverty over liquidation.

Exacerbating the problem is a tendency by hard-pressed social service agencies to place persons receiving support in some of these communities to try to make the recipient's resources go a little further. The reality of commuting to another community for staples, such as groceries, prescription drugs, hardware and gasoline, eats up whatever gain there may have been, and they have now become poor and isolated.

There are resources in rural areas that aid in retraining, such as the Regional College system, which does an excellent job in helping individuals through counselling, classes and a flexible approach to skills upgrading. Structure has been missing to help communities to do the same.

Outside of the big 10 municipalities in Saskatchewan — and some of those big 10 municipalities have only 5,000 people — the other 800 rural and small urban municipalities simply lack the capacity to plan for change on their own. As Ms. Whittles alluded to, capacity is a huge issue. Most of these small governments have a single administrative employee, whose main job is collecting the taxes and paying the bills. Part of our culture in Saskatchewan is a resistance to amalgamation of municipalities into larger units with capacity. Mid Sask CFDC/REDA felt a need to step in and fill the void.

In 2005, Mid Sask CFDC/REDA, with the help of Western Economic Diversification Canada, the Rural Secretariat of Agriculture and Agri-Food Canada and the Rural Development Institute of Brandon University in Manitoba embarked on the WaterWolf Project, which is an attempt to build capacity and find solutions to that issue. The board decided to pursue the following five themes: a tax and investment sharing template for municipalities; to initiate land use planning, using geographic information systems, GIS, and Global Positioning Systems, GPS, as key tools; sharing of regional water technicians for small urban municipalities, which have a hard time funding those services; a

Peu d'entreprises de services agricoles existent encore dans les villages ruraux. La fermeture des élévateurs à grains en bois a éliminé la moitié de l'assiette fiscale d'un grand nombre de ces villages. Habituellement, dans le village, le travail est fait par un secrétaire employé à temps partiel, quelques heures sont peut-être payées pour les réparations et l'entretien simples et pour le bénévolat des membres du conseil du village. Il n'y a pas de planification stratégique, et si la municipalité est gérée comme une entreprise, il n'y a certainement pas de stratégie de retrait. Les particuliers ont des stratégies de retrait et l'exode se poursuit.

Dans certains cas, les pauvres ont tout simplement été abandonnés dans un endroit qui rétrécit et qui est leur village ou dans d'autres cas, leur ferme familiale. Il faut du capital et des rentrées d'argent pour faciliter le déménagement vers un centre plus grand et dans beaucoup de cas, cet argent manque. Ceux qui continuent à travailler se déplacent certainement tous les jours pour aller dans un centre plus grand. Ceux qui sont à la ferme familiale sont très attachés à la terre et ils préfèrent souvent la pauvreté à la liquidation.

Les organismes de services sociaux en situation difficile ont tendance à aggraver le problème en plaçant des bénéficiaires dans certaines de ces collectivités afin que leurs ressources tiennent un peu plus longtemps. Le fait de se déplacer tous les jours pour aller dans une autre collectivité afin d'y acheter des produits de première nécessité, des provisions, des médicaments délivrés sur ordonnance, du matériel et de l'essence épuise le peu d'argent qui peut rester et ces gens sont aujourd'hui pauvres et isolés.

Les zones rurales disposent de ressources pour dispenser une formation d'appoint comme les collèges régionaux qui font un excellent travail en offrant aux particuliers une orientation, des classes et une approche souple pour le perfectionnement professionnel. D'autres collectivités n'ont pas pu faire de même à cause du manque de structure.

À part les dix grandes municipalités en Saskatchewan, dont certaines ne comptent que 5 000 habitants, les autres 800 petites municipalités rurales et urbaines n'ont tout simplement pas la capacité de planifier elles-mêmes les changements. Comme Mme Whittles l'a dit, la capacité est un énorme problème. La plupart de ces petits gouvernements n'ont qu'un seul employé administratif qui a pour principale tâche la collecte des impôts et le paiement des factures. En Saskatchewan, une partie de la culture résiste à la fusion des municipalités en de plus grandes unités qui disposeraient d'une capacité. Mid Sask CFDC/REDA a senti le besoin d'intervenir et de combler cette lacune.

En 2005, Mid Sask CFDC/REDA, avec le concours du ministère de la Diversification économique de l'Ouest, du Secrétariat rural du ministère de l'Agriculture et de l'Agroalimentaire et du Rural Development Institute de l'Université de Brandon au Manitoba ont lancé le projet WaterWolf qui vise à renforcer les capacités et à trouver des solutions à ce problème. Le conseil a décidé de s'attaquer aux cinq thèmes suivants : un gabarit de partage des impôts et des investissements pour les municipalités; la planification de l'utilisation des terres, l'utilisation des systèmes d'information géographique (SIG) et des systèmes de positionnement global

river valley management group for the South Saskatchewan River below Meewasin Valley, basically between Saskatoon and Gardiner Dam; a focus on urban development on Lake Diefenbaker, particularly Danielson Park at the head of the dam.

The initiatives aim at the base of rural poverty — an inability to do long-term and comprehensive planning, and no capacity to rethink rural in the context of an ever-urbanizing world.

We cannot move forward in rural communities without some kind of regional presence to coordinate, plan and compile good information that will allow rural leaders to make evidence-based decisions about both the present and the future in a regional context. Mid Sask CFDC/REDA is in a strong position because of the municipal membership in our organization, which gives them ownership and seats at our board table.

The WaterWolf Project is trying to build that regional capacity. This alone will not cure rural poverty, but it may help us to create bottom-up driven development that will replace our total dependence on an agricultural economy that no longer provides the complete economic engine for rural Saskatchewan.

I would add that we have members, such as Ms. Whittles, sitting on our board who make a huge difference in both their drive and their commitment to finding change agents for our rural areas.

The Chairman: Thank you very much. Mr. Tucker, do you want to say a few words or should we get right to the questions?

Jim Tucker, General Manager, Mid-Saskatchewan Community Futures Development Corporation/Regional Economic Development Authority: No, you can go straight to the questions.

Senator Mercer: Ms. Whittles, I am very interested in your program on foreign students. We saw another example, in Alberta a couple of days ago, of people thinking outside the box. It was a hockey school for young women in Warner, Alberta. It is keeping their high school alive. You talked about a homestay-farmstay program. Have you looked at the liability for young people who come from around the world and stay in homes? Do you have a program for monitoring that?

Ms. Whittles: Absolutely. There will be a homestay coordinator. I am in the process of incorporating a non-profit corporation at this point with shareholders of the communities that are participating. There will be insurance for these children. We have contracts between the students, the school and where they will stay.

Senator Mercer: Mr. McPherson, you talked about the WaterWolf Project and I know that Ms. Whittles is on the board. You have been down the road a bit with these municipalities that are all involved, and you mention in your presentation the lack of willingness by small municipalities to amalgamate. It is a constant problem everywhere. Everybody

(GPS) comme outils essentiels; le partage des techniciens de l'eau régionaux pour les petites municipalités urbaines qui ont du mal à financer ces services; un groupe de gestion de la vallée de la rivière Saskatchewan Sud au-dessous de la vallée Meewasin, pratiquement entre Saskatoon et le barrage Gardiner; l'accent sur le développement urbain au lac Diefenbaker, particulièrement au parc Danielson à la hauteur du barrage.

Les initiatives visent les causes de la pauvreté rurale, l'incapacité d'élaborer une planification générale et à long terme et de repenser le milieu rural dans le contexte d'un monde de plus en plus urbanisé.

Nous ne pouvons pas accomplir des progrès dans les collectivités rurales sans établir une certaine présence régionale pour coordonner, planifier et réunir des bons renseignements qui permettront aux leaders ruraux de prendre des décisions fondées sur des preuves pour le présent et l'avenir dans un contexte régional. Le fait que des municipalités soient membres de Mid Sask CFDC/REDA est un atout puisque cela leur donne un sens d'appartenance et une voix au conseil.

Le projet WaterWolf vise à construire cette capacité régionale. À lui seul, il n'éliminera pas la pauvreté rurale, mais il peut nous aider à créer un développement par le bas qui remplacera notre totale dépendance à l'égard de l'économie agricole qui n'est plus le seul moteur économique des régions rurales de la Saskatchewan.

Je voudrais ajouter que des membres de notre conseil, comme Mme Whittles, font beaucoup pour changer les choses grâce à leurs efforts et leur engagement pour trouver des facteurs de changement pour nos zones rurales.

La présidente : Merci beaucoup. Monsieur Tucker, avez-vous quelque chose à dire ou passons-nous directement aux questions?

Jim Tucker, directeur général, Mid-Saskatchewan Community Futures Development Corporation/Regional Economic Development Authority : Non, vous pouvez passer directement aux questions.

Le sénateur Mercer : Madame Whittles, votre programme pour les étudiants étrangers m'intéresse beaucoup. Il y a quelques jours à Warner, en Alberta, nous avons constaté que des gens sont sortis des sentiers battus. Ils ont insufflé un nouveau dynamisme à leur école secondaire en enseignant le hockey à des jeunes femmes. Vous avez mentionné un programme d'accueil à la ferme. Avez-vous songé à la responsabilité qui est celle d'accueillir dans des maisons des jeunes qui viennent d'un peu partout dans le monde? Avez-vous un programme qui permet de surveiller cette situation?

Mme Whittles : Absolument. Il y aura un coordinateur du programme d'accueil. Je suis sur le point de constituer une société à but non lucratif avec des actionnaires des collectivités participantes. Ces enfants seront couverts par une assurance. Nous avons des contrats avec les étudiants, l'école et les endroits où ils seront hébergés.

Le sénateur Mercer : Monsieur McPherson, vous avez parlé du projet WaterWolf et je sais que Mme Whittles fait partie du conseil d'administration. Il y a longtemps que vous avez affaire avec les municipalités participantes et vous avez mentionné dans votre déclaration le manque de volonté des petites municipalités à l'égard de la fusion. C'est un problème constant que l'on

wants to remain the same small unit; they all want to suffer by themselves. Now that you have gone part of the way through this project, if you went back to those same municipalities and asked them to reconsider, to amalgamate now, to come together now, would the answer be different?

Mr. McPherson: I doubt that. People like that rural ability to walk up to the councillor on the street or pull him over on the road and talk about the local issues. They like that flavour, but there is a growing realization that they need some kind of regional structure. I believe there is a willingness to see either capacity built into organizations such as ours or creation of regional bodies that can do some of that planning and forward-looking that they are not able to do.

The provincial government — when the culture was right for that in the 1960s and after — stripped away most of the responsibilities from municipalities. Therefore, their own cultural memory now is of doing graders and gravel and very little else. When I go back to my grandfather's time on council in the 1930s, they were the government. Ottawa and Regina were far off places, and the managing of welfare, the bearing of indigence and the providing of housing was all done in the rural communities by the local government.

There is a tendency now for the province to try to put some of that capacity back in the rural areas. I feel there is an understanding needed, and it cannot be from central government.

I believe there is a willingness now to look at new ways of coming at some of the problems, more locally driven and less provincially or federally driven.

Senator Mercer: I assume that you continue to monitor the evolution of similar programs in other parts of the country. In Ontario, they went to regional governments for regions, and they have now gone to forced amalgamation, which has worked in some cases and not worked in others. Do you continue to monitor that? Not just Ontario; I use that as an example.

Mr. McPherson: Well, it becomes a capacity. The issue with voluntary amalgamation is it is just like you and I sharing a bank account. If I have got more money than you, I will not be too keen on that. We find inequality among the municipal governments. It is very difficult, if I am in a rich municipality, to make the case why we should amalgamate with a poor one. Having said that, again, there is an appetite for some kind of regional structure, but I feel, at the end of the day, if we see amalgamation, it will have to be forced. We have pipeline- or potash-rich municipalities that are right beside agricultural municipalities, and they have no desire to amalgamate. It is pretty hard to sell the ratepayers on, "We will marry the guys next door, and your taxes will probably take a 20 to 30 per cent jump to cover that off, but it is the right thing to do." Well, you know, you are a politician; that is a hard sell.

rencontre partout. Elles veulent toutes rester la même petite unité; elles veulent lutter toutes seules. Maintenant que vous avez déjà entamé ce projet, si vous retourniez dans ces mêmes municipalités et si vous leur demandiez de reconsidérer leur position, de procéder maintenant à la fusion, de se regrouper, leurs réponses seraient-elles différentes?

M. McPherson : J'en doute. Les gens des milieux ruraux aiment aborder un conseiller municipal dans la rue ou lui demander d'arrêter sa voiture pour parler des questions locales. Ils aiment ce genre de situation, mais ils réalisent peu à peu qu'il faut une certaine structure régionale. Je crois qu'ils souhaiteraient soit un renforcement des capacités, qui ressemble au nôtre, au sein de leur organisation, soit la création d'organismes régionaux qui se chargeront de choses qu'ils ne sont pas eux-mêmes en mesure de faire telles que la planification ou les prévisions.

Le gouvernement provincial, à l'époque où la conjoncture le permettait, c'est-à-dire dans les années 1960 et après, a retiré aux municipalités la plupart de leurs responsabilités. Par conséquent, elles ne savent plus aujourd'hui que niveler, étaler du gravier et c'est à peu près tout. Dans les années 1930, le conseil municipal, dont faisait partie mon grand-père, avait les pouvoirs d'un gouvernement. Ottawa et Regina étaient des villes très éloignées et le bien-être, la pauvreté et les logements étaient l'affaire des autorités des collectivités rurales.

Aujourd'hui, la province semble vouloir redonner aux collectivités rurales certaines de ces responsabilités. Je crois qu'une compréhension est nécessaire, mais ce ne sera pas le fait du gouvernement central.

Je crois qu'il y a aujourd'hui une volonté de chercher de nouvelles solutions à ces problèmes et plus au niveau local qu'aux niveaux provincial et fédéral.

Le sénateur Mercer : Je suppose que vous continuez à surveiller l'évolution des programmes similaires dans d'autres régions du pays. L'Ontario a opté pour des gouvernements dans les régions et a imposé la fusion aux collectivités; une réussite dans certains cas et pas dans d'autres. Continuez-vous à suivre ce qui se passe dans ce domaine? Pas seulement en Ontario; ce n'était qu'un exemple.

M. McPherson : Eh bien, c'est devenu un exemple. La fusion volontaire, c'est un peu comme si vous et moi partagions le même compte en banque. Si j'ai plus d'argent que vous, je ne serai pas très content à l'idée de partager. Les municipalités ne sont pas toutes égales. La situation est difficile, pourquoi une municipalité riche voudrait-elle faire une fusion avec une municipalité pauvre? Cela dit, encore une fois, la volonté d'avoir une sorte de structure régionale est présente, mais je pense, en fin de compte, que si l'on veut la fusion, il faudra l'imposer. Des municipalités sont traversées par des oléoducs ou sont riches en potasse, ou elles avoisinent des municipalités essentiellement agricoles, et elles n'ont pas envie de fusionner. Il est très difficile de convaincre les contribuables en leur disant : « Il va y avoir une fusion avec la municipalité voisine et pour assumer les coûts de cette fusion, vos impôts augmenteront probablement de 20 à 30 p. 100, mais c'est la bonne chose à faire. » Vous le savez très bien, vous êtes politicien, ce ne sera pas facile de les convaincre.

Senator Peterson: Ms. Whittles, you said “. . .Mid Sask be given the capacity to continue with the leadership mantle.” What do you mean by that capacity; monetary; manpower? Would this be a subset of Western Economic Diversification Canada or what do you mean by that?

Ms. Whittles: Through the WaterWolf Project and the rural secretariat, politicians and government people from federal and provincial levels come together. I am scared that that will be taken away. It is a pilot project. I see it as the hope in our region. I hope they continue to be given the capacity to do what they are doing there.

Senator Peterson: Mr. Tucker, would you concur with that in the funding? Is the trend to have the provider get closer to the client, be down at that level rather than Ottawa or Regina?

Mr. Tucker: The capacity in our office is split between our federal funding, provincial funding and municipal membership fees. The WaterWolf Project has been totally funded with federal dollars through Western Economic Diversification Canada and the Rural Secretariat of Agriculture and Agri-Food Canada in their program with Brandon University. We have about one year left in financial capacity for that program.

I believe Ms. Whittles is trying to say that we see the benefits of working in a region from the bottom up, and we are starting to get a change of attitude. We are starting to get a sense of ownership and that the people on the ground think of themselves as a region, not just the town of Central Butte or the Village of Riverhurst or whatever. We do not want to see that program come to an end. We are constantly trying to engage the provincial government to become involved in the program. We are getting closer, but it has been a big struggle.

Senator Mahovlich: Ms. Whittles, you remind me of a great westerner, Wild Bill Hunter. This fellow did so much for the West. He brought the Oilers to Edmonton. He brought the rink to Saskatoon. He never stopped. He was such a contributor to Canada, as he was to the West. From what you are saying about your area — and it is all location — it sounds like you have got a great location, and pursuing a university down there is an excellent idea. A university is a great attraction for people and a good way, a good gamble, I would think, to invite people to stay in a community. It has shown on the East Coast. There are so many universities in Nova Scotia and New Brunswick that have been there for years and attract a nice community, a great community. I just want to compliment you. You are heading in the right direction.

I want to mention that the cities have poor people, also. In Toronto, we have more poor people now than we had 30 years ago. It is a struggle no matter where you are and an ongoing problem.

Le sénateur Peterson : Madame Whittles, vous avez dit : « ... que l'on donne à la région centrale de la Saskatchewan la capacité de continuer à être un leader ». Que voulez-vous dire par capacité; financière; main-d'œuvre? Est-ce que ce serait un sous-ensemble du ministère de la Diversification de l'économie de l'Ouest, que voulez-vous dire par là?

Mme Whittles : Le Secrétariat rural, les politiciens et les représentants des gouvernement fédéral et provincial collaborent tous au projet WaterWolf. Je crains qu'ils ne l'abandonnent. C'est un projet pilote. Pour moi, il représente un espoir dans notre région. J'espère qu'ils continueront à les laisser faire ce qu'ils font.

Le sénateur Peterson : Monsieur Tucker, êtes-vous d'accord pour ce qui est du financement? La tendance est-elle de rapprocher le fournisseur du client, d'être à ce niveau plutôt qu'à Ottawa ou Regina?

M. Tucker : La capacité de notre bureau est répartie entre le financement du gouvernement fédéral, celui de la province et les cotisations des municipalités. Le projet WaterWolf a été entièrement financé par le gouvernement fédéral par le biais du ministère de la Diversification de l'économie de l'Ouest, du Secrétariat rural du ministère de l'Agriculture et de l'Agroalimentaire dans leur programme en collaboration avec l'Université de Brandon. Il nous reste environ un an en capacité financière pour ce programme.

Je crois que ce que Mme Whittles essaie de dire, c'est que nous voyons les avantages tirés du travail effectué du bas vers le haut dans les régions et que nous commençons à constater un changement de mentalité. Nous commençons à constater un sens de la propriété chez les gens du terrain qui se perçoivent comme faisant partie d'une région, pas simplement de la ville de Central Butte ou du village de Riverhurst, ou d'ailleurs. Nous ne voulons pas que ce projet tombe à l'eau. Nous essayons constamment de pousser le gouvernement provincial à participer au programme. Nous faisons des progrès; mais cela a été difficile.

Le sénateur Mahovlich : Madame Whittles, vous me rappelez Wild Bill Hunter, une personnalité de l'Ouest qui a beaucoup fait pour sa région. Il a apporté les Oilers à Edmonton, l'arène à Saskatoon. Il ne s'arrêtait pas. Il a fait autant de choses pour le Canada que pour l'Ouest. D'après ce que vous dites sur votre région, il semble que vous avez un endroit magnifique et l'idée d'y ouvrir une université est excellente. L'université est un grand pôle d'attraction pour les gens et un excellent moyen, à mon avis, pour encourager les gens à s'installer dans une collectivité. C'est ce qui s'est passé sur la côte Est. Beaucoup d'universités en Nouvelle-Écosse et au Nouveau-Brunswick ouvertes depuis longtemps ont attiré une belle collectivité, une superbe collectivité. Je voulais simplement vous féliciter. Vous êtes sur la bonne voie.

J'aimerais signaler qu'il y a aussi des pauvres dans les villes. Toronto compte plus de pauvres qu'il y a 30 ans. Ce problème existe où que vous soyez et il persiste.

Ms. Whittles: Yes, I realize that the urban areas have their poor people as well, but as your report did indicate, it is easier to get to a food bank; it is easier to get to places. In rural areas, a roadworthy car is needed to get this help. We started a food bank in the next community, Davidson — it only comes up once a year. We have to get the names of those we feel will need it; there is the pride. They cannot just go anonymously and get this food. We then have the attitudes of, “Well, there is nobody from this area that we believe will use it, so why should we have to do this?”

Senator Mahovlich: Do you have a Salvation Army in the area? In the city, we have a large Salvation Army.

Ms. Whittles: No, we have nothing.

Senator Gustafson: It appears to me that unless we get some capital into agriculture, we will not be there. I have said this so often, but it bears out where we are at: In 1970, a bushel of wheat was \$2 and a barrel of oil was \$2; today, a barrel of oil is between \$50 and \$70 and a bushel of wheat is still a little over \$2. In fact, I delivered hard red spring durum and got \$2.78. That was the initial payment, and I understand that, but I will be more than happy if I get another 75 cents or a dollar.

What will we do? We have to have an injection of capital. We have come up with the idea of a Canadian farm bill that would provide some protection into the future and have some teeth in it, but it will cost the government some money. It seems that we have got money for everything else: for subsidies to the oil community, for subsidies to the large auto builders. We came up with some “Mickey Mouse” programs that hire many people, but do not send much money down to the local level and to the farmer.

Mr. McPherson: The reality where I live is that the 10,000 acre farm is becoming the norm. In the map on the front of our presentation, if you take a swath across the south side of that, there are half a dozen municipalities in that area. I am talking about the rural municipalities. There may be villages in them that have a few more kids. In the rural municipalities there are half a dozen of them that have zero to one child from newborn to kindergarten age in that whole municipality. The family farm, as we knew it, has moved on. Now, they are a big industrialized business. I am not saying that there is not a place for that in our economy, but I would be careful about how you come at investing money into that. In my municipality — we are about 100 kilometres out of Saskatoon — 75 per cent of the people between 18 years old and 65 years old work off-farm. They are either working in Saskatoon or the bigger centres such as Outlook. There is almost no one who is dependent on agricultural income any more as their sole source. Our economy has certainly evolved away from that dependence on agriculture. We are quite anxious to see more processing or value added, but in its absence we see more of a dependence on the commute to Saskatoon and the interaction with the city in providing goods

Mme Whittles : Oui, je sais qu’il y a aussi des pauvres dans les zones urbaines, mais comme votre rapport l’a souligné, il y est plus facile de se rendre dans une banque alimentaire; il y est plus facile de se déplacer. Dans les zones rurales il faut une voiture qui tient bien la route pour recevoir ce genre d’aide. Nous avons commencé une banque alimentaire dans la communauté voisine, à Davidson, elle n’y est qu’une fois par an. Nous devons obtenir le nom des personnes qui, à notre avis, ont besoin d’aliments, il y a de la fierté. Ils ne peuvent pas recevoir de la nourriture sans donner leurs noms. Puis, on nous dit : « Nous pensons que personne dans la région va venir, alors pourquoi devrions-nous avoir une banque alimentaire? »

Le sénateur Mahovlich : Est-ce que l’Armée du Salut est installée dans la région? Dans notre ville, l’Armée du Salut est importante.

Mme Whittles : Non, nous n’avons rien.

Le sénateur Gustafson : Il me semble qu’à moins d’obtenir des fonds pour l’agriculture, nous n’y arriverons pas. Je l’ai dit souvent, et la situation actuelle le prouve bien : en 1970, le boisseau de blé coûtait 2 \$ et aussi le baril de pétrole; aujourd’hui, le baril de pétrole oscille entre 50 et 70 \$ et le boisseau de blé coûte encore un peu plus de 2 \$. En fait, j’ai livré du blé dur de force roux de printemps pour 2,78 \$. C’était le paiement initial et je crois que je serai plus qu’heureux si j’obtenais 75 cents ou 1 \$ de plus.

Que faire? Nous devons injecter du capital. Nous devons penser à un projet de loi musclé sur l’agriculture canadienne qui offrirait une certaine protection pour l’avenir, mais cela va coûter de l’argent au gouvernement. Il semble que nous avons de l’argent pour tout le reste : des subventions pour le secteur pétrolier, des subventions pour les grands fabricants d’automobiles. Nous avons imaginé quelques programmes farfelus pour embaucher beaucoup de monde, mais on n’envoie pas beaucoup d’argent au niveau local ni aux agriculteurs.

M. McPherson : Ce qui est vrai, c’est que où je réside, la ferme de 10 000 acres devient la norme. Si vous consultez la carte au début de notre exposé, la largeur de travail le long du côté sud compte une demi-douzaine de municipalités, des municipalités rurales. Certains villages peuvent avoir quelques enfants de plus. Dans les municipalités rurales, une demi-douzaine de ces villages ont de zéro à un enfant, allant du nouveau-né à l’école maternelle, et ce pour toute la municipalité. La ferme familiale, telle que nous la connaissions, a changé. Aujourd’hui, ce sont de grandes entreprises industrialisées. Je ne dis pas qu’elles n’ont pas leur place dans notre économie, mais je ferais attention à la façon d’investir de l’argent dans ces entreprises. Dans ma municipalité, située à 100 km de Saskatoon, 75 p. 100 des personnes âgées de 18 à 65 ans travaillent à l’extérieur de la ferme. Elles travaillent soit à Saskatoon ou dans des centres plus grands comme Outlook. Pratiquement personne ne dépend exclusivement d’un revenu agricole pour subsister. Notre économie s’est certainement libérée de la dépendance à l’égard de l’agriculture. Nous avons hâte de voir une certaine forme de traitement ou de valorisation, mais vu qu’il n’y en a pas, nous assistons à une plus grande dépendance à l’égard des trajets quotidiens vers Saskatoon et de l’interaction

and services into that urban centre. It is a very different community. By necessity, we are no longer grain and agriculture dependent.

Senator Gustafson: That makes the situation even more serious because in the global economy the Europeans have made it clear that they will not get off subsidy. They have said, "We saw starvation, we will not ever let that happen again." The Americans will always fight for the heartland. They will put their money behind their farmers and invest in it as an investment for the good of the country. Canada does not have that hard drive and until we get it, we are just fooling ourselves. Your 10,000-acre farm, they will be the first one to go down the hill.

Mr. McPherson: I would say, though, if I look at rural Canada — and I certainly have not travelled as much as you — I notice in rural Ontario and in the Maritimes we see the same kind of depopulation, the inability to attract youth, that urbanized attitude, which I believe is international. The U.N. said by 2030 half of us will be living in large urban centres. It is a much more complex thing than just western agriculture. We all want to attract the young people back after they get an education, but we seem to be missing some quality of life issues. We are not being as responsive.

If I could use a quick example, in my hometown of Outlook, there are 650 children between kindergarten and Grade 12 in the school system. At our rink, which absorbs 85 per cent of our recreation dollars, there are only 66 children involved in ice sports this year. Ten per cent of our population is being served in a recreation facility. However, are we willing to change and say maybe the young people want soccer; maybe they are looking for other activities? We do not react quickly enough to what young families and young people are looking for. We expect them to fit into our culture, and that is a tough haul.

I understand what you are saying. When I look across the country, rural Canada is in trouble whether it is a fishing area or forestry; it does not seem to really matter, the problems are much the same. Getting the young people to come back, it is cultural as much as anything else.

Senator Gustafson: If you look at the industries, whether it is fisheries, farming, lumber, oil, gas, mining or potash, it all comes out of rural Canada and very little goes back in. That becomes a political problem for rural Canada. It becomes a big problem for government, but they will have to deal with it. We export 80 per cent of our grain in Western Canada, Saskatchewan, and we could lose that industry entirely. I hope that will not happen, but it is a very serious situation.

Mr. McPherson: The other thing we did not speak about is that we do a lot of partnership work with First Nations communities and there is growth there. Their young people are willing to stay

avec la ville pour y acheter biens et services. C'est une collectivité très différente. Par nécessité, nous ne dépendons plus des grains et de l'agriculture.

Le sénateur Gustafson : La situation n'en est que plus dramatique car au niveau de l'économie mondiale les Européens ont fait clairement comprendre qu'ils n'élimineront pas les subventions. Ils l'ont dit : « Nous avons connu la famine, nous ne permettrons jamais qu'elle revienne. » Les Américains lutteront toujours pour l'Amérique profonde. Ils investiront de l'argent dans l'agriculture et considéreront que c'est pour l'intérêt de leur pays. Le Canada n'a pas cette volonté et tant qu'il ne l'aura pas, on ne fait que se leurrer. Les fermes de 10 000 acres dont vous avez parlé seront les premières à faire faillite.

M. McPherson : Je dirai quand même, au sujet du milieu rural au Canada, je n'ai certainement pas voyagé autant que vous, que l'on retrouve dans les zones rurales de l'Ontario et des Maritimes le même dépeuplement, l'incapacité d'attirer les jeunes, l'attitude urbaine qui, je crois, existe dans tous les pays. L'ONU a dit que d'ici 2030 la moitié de la population mondiale vivra dans de grands centres urbains. C'est un problème beaucoup plus complexe qui dépasse l'agriculture dans l'Ouest canadien. Nous voulons tous que les jeunes reviennent après avoir fait leurs études, mais il semble que nous ne tenons pas compte des questions de qualité de la vie. Nous ne sommes pas aussi sensibles aux besoins.

Permettez-moi de vous donner rapidement un exemple, dans ma ville, Outlook, 650 enfants entre l'école maternelle et la 12^e année fréquentent les écoles. Dans notre arène, qui absorbe 85 p. 100 de nos fonds destinés aux loisirs, seulement 66 enfants pratiquent les sports de glace cette année. Dix pour cent de notre population disposent d'une installation de loisirs. Cependant, sommes-nous prêts à changer et à reconnaître que les jeunes veulent peut-être jouer au soccer? Ils sont peut-être intéressés par d'autres activités. Nous ne réagissons pas assez rapidement à la demande des jeunes familles et de la jeunesse. Nous attendons qu'ils s'adaptent à notre culture et ce n'est pas facile.

Je comprends ce que vous dites. Si j'examine la situation partout au pays, les régions rurales du Canada éprouvent des difficultés, qu'il s'agisse du secteur des pêches ou de la foresterie; cela ne semble pas avoir vraiment d'importance, car les problèmes sont très semblables. Attirer les jeunes à nouveau, c'est une affaire culturelle, comme tout le reste.

Le sénateur Gustafson : Si vous prenez les industries, que ce soit les pêches, l'agriculture, le bois d'œuvre, le pétrole, les gaz, les mines ou la potasse, elles sont toutes exploitées dans les régions rurales du Canada, qui reçoivent bien peu en retour. Cela devient un problème politique pour les régions rurales au pays. Cela pose un sérieux problème au gouvernement, mais il devra le régler. Nous exportons 80 p. 100 de notre grain cultivé dans l'Ouest canadien, en Saskatchewan, et nous pourrions perdre complètement cette industrie. J'espère que cela ne se produira pas, mais c'est une situation très grave.

M. McPherson : L'autre sujet dont nous n'avons pas discuté porte sur les efforts considérables de partenariat avec les collectivités des Premières nations, qui offrent des possibilités

in rural areas. They are more culturally tied to the land. We work with Whitecap Dakota, and we have seen a huge willingness to work cooperatively and in joint economic ventures. There are some bright spots such as that. I did not want to go away without having mentioned some of the good work that we do with the First Nations.

The Chairman: We will now hear from our third panel, Ms. Nosbush and Mr. Desjarlais. You are coming to talk about a subject very dear to my heart: early learning, child care and child development.

Linda Nosbush, Chair, Ministerial Advisory Board of Early Learning and Child Care for the Minister of Learning, and Fellow, National Council for Early Child Development, as an individual: Thank you very much for inviting us here. I will say hello in my native tongue, "Willkommen." I grew up 20 miles from here and the roots of my life have been in the rural area and continue to be in the rural area, even though I live in an urban area now.

In my presentation, I will sketch ever so briefly what good child development looks like. I will then read to you a summary of 15 female gang interviews that I did this summer to talk about what happens when it goes badly awry. Every one of these 15 women grew up in the rural area, was part of a shadow population there and became part of the shadow population in the city area.

I will start with the home place. Each of these is a doorway that a community and a country can open through the caring and support systems that they put in place. The home place is a sociological place that is vital. It is where life in its essence is brought forth. It is where the spirit is nurtured, the family gathers and the first part of social support is developed.

The bridge line is the first line of protection that we can lay down for children. It has to do with an adequate income that, in turn, will allow you to put the physical place around that home place, housing. Then it has to do with the workplace, which can either build up or tear down. For many of our rural people, their workplace has radically shifted. We see a population in mourning for a lifestyle that has gone by the wayside.

The second line of protection is the safe start, where we want substance-free living: drugs, tobacco and alcohol. There are very clear distinctions now that we know the smoking of tobacco during pregnancy actually leads to serious behavioural disorders down the line. In my particular area, we are into fourth and fifth generation fetal alcohol syndrome. We are seeing parents who cannot parent their own children because their cognitive capacity has been so damaged by alcohol. We also see a huge issue with family violence. In the rural areas, the vigilance systems are not as great because the distances are far greater. I have had the privilege of working in the Criminal Investigation Division of the Prince Albert Police Service in the child abuse office for nearly two years while I was conducting my research. Let me tell you, ladies and

d'avancement. Leurs jeunes sont prêts à rester dans les régions rurales. Ils ont un attachement culturel à la terre plus fort. Nous avons travaillé avec la Première nation des Dakota-Sioux de Whitecap et nous avons remarqué une grande volonté de collaborer et de mener des projets économiques conjoints. Il y a quelques aspects positifs comme celui-là. Je ne voulais pas partir sans avoir mentionné le bon travail que nous accomplissons avec les Premières nations.

La présidente : Nous allons maintenant entendre notre troisième groupe d'étude, Mme Nosbush et M. Desjarlais. Vous venez parler de sujets qui me tiennent beaucoup à cœur : l'apprentissage en bas âge, la garde des enfants et le développement des enfants.

Linda Nosbush, présidente du Conseil consultatif ministériel sur l'apprentissage en bas âge et la garde des enfants pour le ministre de l'Apprentissage et membre du Conseil national pour le développement des enfants en bas âge : Merci beaucoup de nous avoir invités. Je vais vous saluer dans ma langue maternelle, « Willkommen ». J'ai grandi à 20 milles d'ici dans une région rurale, où mes racines étaient et continuent d'être, et ce, même si je vis maintenant dans un milieu urbain.

Dans ma déclaration, je vais décrire très brièvement ce qu'est un bon développement de l'enfant. Je lirai ensuite un résumé d'entrevues menées cet été auprès de 15 femmes qui ont été membres de gangs pour illustrer ce qui arrive quand les choses tournent mal. Chacune de ces femmes a grandi dans un milieu rural, faisait partie d'une population fantôme et fait maintenant partie de la population fantôme dans un milieu urbain.

Je vais commencer avec le foyer. Chacun des éléments dont je vais parler est une fenêtre de possibilités qu'une collectivité et un pays peuvent ouvrir grâce à des systèmes d'aide et de soutien qu'ils mettent en place. Le foyer est un endroit sociologique vital. C'est où la vie prend son sens. C'est l'endroit où l'on nourrit l'esprit, la famille se réunit et le soutien social naît.

La passerelle constitue le premier filet de protection que nous pouvons établir pour les enfants. Il se rapporte à un revenu adéquat qui, en retour, vous permettra de rattacher un lieu physique au foyer, un logement. Par ailleurs, c'est lié au lieu de travail, qui peut être soit édifiant, soit avilissant. Pour de nombreux habitants des régions rurales, leur lieu de travail a changé radicalement. Nous observons une population qui pleure la perte d'un mode de vie disparu.

Le deuxième filet de protection est un bon départ dans la vie, exempt de substances comme les drogues, le tabac et l'alcool. Des distinctions claires ont été établies maintenant que nous savons que fumer durant la grossesse mène à de graves troubles du comportement chez l'enfant plus tard. Dans ma région en particulier, nous observons des cas de syndrome d'alcoolisme fœtal qui remontent à la quatrième et à la cinquième générations. Nous voyons des parents qui ne peuvent élever leurs propres enfants car leur capacité cognitive a été trop endommagée par l'alcool. Nous voyons aussi beaucoup de violence familiale. Dans les régions rurales, les systèmes de surveillance ne sont pas aussi bons car les distances sont beaucoup plus grandes. J'ai eu le privilège de travailler au Département des enquêtes criminelles du

gentlemen, I saw more of “that side of life” for very young children. It has affected their brains radically, and their view of the world.

The healthy start that children require includes nourishment, food security and immunization. Poverty also affects the food security that children have. In my paper, I suggest that undernourishment in developed countries surfaces as obesity. Just last week we heard about the high levels of obesity in Canada. Obesity is further implicated when we look at the stress levels under which people live. Even if you eat a similar diet, if you live under great stress, you tend to gain more weight.

Our immunization rate is going down in Northern Saskatchewan. Some diseases, tuberculosis in particular, which we thought we had abolished, are now rising again.

The safe start and the healthy start provide the second line of protection.

We then move to the smart start, where we find stimulation and the capacity to learn is developed. There are windows of opportunity when what we do with children can help them live and develop optimally. Why I chose to direct my comments today to children and youth is that the brain is in the most rapid stage of development during these years, and what we do or fail to do can set the stage for an entire lifetime. Sometimes no amount of intervention can radically alter that. Our medical health officer in our health region has just announced that 100 per cent of the women who are in the methadone program were sexually exploited as children.

In the smart start we need all kinds of stimulation. We want the support for parents. It is important to note that it has to be in unhurried time. Today, many people who live in rural areas have to work full-time jobs off the farm, both husband and wife, as well as maintain the family farm; time with their family is seriously compromised. The smart start provides opportunities and hope for a lifetime.

The sensitive start provides relationship. In order to develop as human beings, we need positive, secure, enduring relationships that are reciprocal across the lifespan. We need those for at least the first 24 years of our life. Today, we have so many parents out of the home for extended periods of time that our children are engaged in what is called a game of roulette. They have caretakers that are moving, changing and shifting. Fifty per cent of our marriages are no longer successful. We have a very high number of lone-parent families where the burden is great, and yet it is this positive relationship that is the seat of the development of personality and the context within which the capacity to cope develops.

service de police de Prince Albert dans le bureau d'aide aux enfants victimes de violence pendant près de deux ans pendant que je menais mes recherches. Permettez-moi de vous dire, mesdames et messieurs, que j'ai été souvent témoin des dures réalités que de très jeunes enfants ont dû vivre. Ces expériences ont eu des répercussions irrévocables sur leur cerveau et leur vision du monde.

Le départ sain dans la vie dont ont besoin les enfants inclut la nutrition, la sécurité alimentaire et l'immunisation. La pauvreté a également une incidence sur la sécurité alimentaire des enfants. Dans mon mémoire, je suggère que dans les pays développés la sous-alimentation est l'obésité. Pas plus tard que la semaine dernière, nous avons entendu parler des taux d'obésité élevés au Canada. L'obésité va plus loin quand nous jetons un coup d'œil aux niveaux de stress des gens. Même en ayant la même alimentation, si vous êtes très stressés, vous avez tendance à prendre plus de poids.

Notre taux d'immunisation baisse dans le nord de la Saskatchewan. Certaines maladies, la tuberculose plus particulièrement, que nous pensions avoir éradiquée, réapparaissent.

Un départ sécuritaire et sain constitue le deuxième filet de protection.

Dans le départ intelligent, nous trouvons la stimulation et la capacité d'apprentissage. En aidant les enfants à vivre et à se développer de façon optimale, nous leur offrons une foule de possibilités. J'ai choisi d'axer mon discours aujourd'hui sur les enfants et les jeunes parce que le cerveau se développe le plus rapidement durant ces années et nos réussites et nos échecs durant cette période peuvent orienter toute une vie. Parfois aucune intervention ne peut remédier fondamentalement le tort qui a été fait. Notre médecin conseil en santé publique de notre région vient juste d'annoncer que toutes les femmes qui participent au programme de traitement à la méthadone ont été agressées sexuellement durant leur enfance.

Pour avoir un départ intelligent, nous avons besoin de toutes sortes de stimulations. Nous voulons le soutien des parents. Il est important de noter que ce ne peut être fait de façon précipitée. De nos jours, bien des gens qui vivent dans les régions rurales doivent occuper des emplois à temps plein en dehors de la ferme, le mari comme la femme, tout en maintenant l'exploitation agricole. Le temps passé en famille est sérieusement compromis. Le départ intelligent offre des possibilités et de l'espoir pour toute une vie.

Le départ sensible permet d'établir des relations. Afin de nous épanouir en tant qu'humains, nous avons besoin de tisser des relations positives, sûres et durables qui sont réciproques pour le temps qu'elles durent. Nous avons besoin de ces relations au moins durant les 24 premières années de notre vie. De nos jours, il y a tellement de parents qui sont en dehors de la maison pendant de longues périodes que c'est comme jouer à la roulette avec nos enfants. Les gens qui prennent soin d'eux changent sans cesse. La moitié des mariages finissent par un divorce. Nous enregistrons un nombre très élevé de familles monoparentales pour qui le fardeau est grand. Malgré tout cela, les relations positives constituent l'assise du développement de la personnalité et le cadre dans lequel la capacité d'adaptation s'acquiert.

Finally, we have the gift of community. It is called the connected start. Here we have the series of informal and formal programs that come together to provide that network and tapestry of support. It is important to note that here we have to build common ground. If we build that common ground on what is nearest and dearest to all of us — our children and youth — which I believe is what we are about today, we will succeed then in saying that our differences are our strengths.

Over the past number of years in Canada and throughout most of the developed world, we have tried to professionalize that caring, and that is a serious error. We can never professionalize what needs to be provided by common citizens in an ordinary community. We do need to have professionals working, but not instead of the vast community that needs to support human beings 24/7.

Together then we need protection, opportunities and hope, relationship and community. These doorways need to be open across the lifespan for all children and all youth. Today, many of those doorways are closed for many children for most of their lives. It is important to note that if there is vulnerability in more than a couple of these, there is serious risk for negative outcomes along the developmental continuum.

A caring society, a just society, provides opportunities for those doorways to remain open. Poverty compromises every single one of them, perhaps most profoundly the home place, where life is brought forth.

I will now talk about the gang interviews. Many of these young women are mothers of more than one child. These are my comments after listening to their 45-minute interviews. It wrenches my heart to say what I have to say today.

They are just fallen angels who have never experienced a sense of trust or belonging in their home environments.

All the girls, except one, describe troubled homes where parents were frequently violent and abusive to them. A number describe early and prolonged sexual exploitation from family members. How can people learn to trust when they are physically, sexually and emotionally exploited from a very young age? Four participants provided vivid descriptions of this early and prolonged exploitation, some beginning under two years of age; others alluded to it in passing, as if it were the norm.

All the girls directly, or indirectly, chronicled neglectful homes where parents were controlled by their own addictions, frequently trafficking in drugs, and all too often introducing their own children to drugs. These families were mobile and their addictions, and accompanying mental health issues, resulted in near homelessness for them and their children, creating extremely serious instability. Many described couch surfing or finding rest in stairwells or abandoned buildings as commonplace. Others found temporary housing with family or friends. Sometimes this

Enfin, nous avons le bienfait de la collectivité, que nous appelons le départ social. Nous avons ici une série de programmes informels et formels rassemblés pour créer un réseau de soutien. Il est important de prendre note que nous devons trouver un terrain d'entente. Si nous parvenons à nous accorder sur ce qui compte le plus pour nous — nos enfants et nos jeunes — qui sont la raison d'être de notre présence aujourd'hui, nous pourrions alors affirmer que nos différences sont nos forces.

Au cours des dernières années au Canada et dans la plupart des pays développés dans le monde, nous avons essayé de donner un caractère professionnel aux soins, et c'est une grave erreur. Nous ne pourrions jamais demander à un professionnel de faire ce qui doit être fait par de simples citoyens d'une collectivité ordinaire. Nous avons besoin de professionnels, mais pas pour remplacer l'ensemble de la collectivité qui doit soutenir ses citoyens en tout temps.

En somme, nous avons besoin de protection, de possibilités et d'espoir, de relations et d'une collectivité. Ces fenêtres de possibilités doivent être ouvertes durant l'existence de tous les enfants et de tous les jeunes. Actuellement, un grand nombre de ces fenêtres sont fermées pour bien des enfants pour la majeure partie de leur vie. Il convient de signaler que si les enfants sont vulnérables dans plus de deux de ces aspects, ils risquent fort probablement d'en subir les effets négatifs tout au long de leur développement.

Une société bienveillante et juste permet que ces fenêtres de possibilités demeurent ouvertes. La pauvreté met en péril chacune d'elles, peut-être plus particulièrement le foyer, où la vie prend son sens.

Je vais maintenant parler des entrevues menées auprès de femmes qui ont été membres de gangs. Un grand nombre de ces jeunes femmes sont mères de plus d'un enfant. Voici mes commentaires après avoir écouté leurs entrevues de 45 minutes. Ça me brise le cœur de dire ce que j'ai à dire aujourd'hui.

Elles ne sont que des âmes brisées qui n'ont jamais eu un sentiment de confiance et d'appartenance dans leur milieu familial.

Toutes ces femmes, sauf une, décrivent des foyers en difficulté où les parents étaient souvent violents et maltraitants à leur égard. Certaines évoquent des abus sexuels prolongés en bas âge par des membres de leur famille. Comment des personnes peuvent-elles apprendre à faire confiance quand elles sont victimes de violence physique, sexuelle et affective à un très jeune âge? Quatre participantes ont donné des descriptions graphiques de ces abus prolongés en bas âge, parfois qui ont commencé avant l'âge de deux ans; d'autres en ont fait allusion en passant, comme si c'était normal.

Toutes les femmes ont rapporté directement ou indirectement des foyers négligents où les parents étaient dominés par leurs propres dépendances, vendaient de la drogue la plupart du temps et, trop souvent, initiaient leurs enfants à la drogue. Ces familles changeaient fréquemment de logis et les dépendances, en plus des troubles de santé mentale, les conduisaient quasiment à l'itinérance, ce qui créait une instabilité extrêmement profonde. Un grand nombre disent qu'il était monnaie courante qu'elles dorment sur le canapé de différentes connaissances, dans des

destabilized the families and friends. Many of the girls described the burning hunger that is their constant companion. Others described the longing for someone to talk to, someone who will listen to them.

As the girls grew older, they came to realize the sense of belonging that a gang provided was not a basis on which they could build strong, caring relationships. However much they might want and need the protection and the togetherness provided by the gang to ward off loneliness and the harsh realities of life, they came to realize that the gang did not offer a long-term solution. Twelve of the fifteen participants described their neighbourhood's gang involvement like this: everywhere, all around you, you cannot escape it. It is on reserves, it is in rural areas. Eleven girls described their family members' involvement. It has become the norm for many; the way of being in some neighbourhoods and, as such, a modelled pathway that provides an alternative and an allure for many young children.

Almost half the girls described their leadership roles in mixed gangs. They attained this role in a couple of ways: relationship to the male leadership or violence and/or aggression to attain the position. Having a reputation in this way took solid work and unrelenting dedication, and it resulted in power over others rather than shared leadership. To attain this, many had to forsake their friendships. Their hunger for relationships that are positive, enduring and reciprocal as well as non-judgmental makes the environment at our Youth Outreach Centre extremely desirable and a pathway to turning around some of these troubled lives.

They are just fallen angels, who live in environments fraught with violence and abuse, environments that fail to protect them as they grow and develop.

The attachment relationships with children were precarious, frequently resulting in children fleeing from home, some as young as nine years of age, reeking out their existence on the street any way they could. These children longed for relationship and sought belonging, and the only way that they could find it was on the streets. Children developed distorted notions of love and family because their homes were fraught with conflict, violence and substance abuse. The first experience of belonging for many was the gang they found on the street, and here the love and acceptance was always extremely conditional. Here they were always initiated into the sex trade to survive. We have children as young as five, six, seven and eight years of age being exploited in this way in Prince Albert. Sometimes their own burgeoning drug habits, some beginning at eight, led them to prostitution. Sometimes their need for food, clothing and shelter led them to prostitution and substance abuse followed.

cages d'escalier ou des bâtiments abandonnés. D'autres trouvaient refuge temporairement chez des parents ou des amis. Parfois, cette situation déstabilisait la famille et les amis. Un grand nombre de ces femmes ont révélé être sans cesse tenaillées par la faim. D'autres ont déclaré qu'elles auraient tant aimé avoir une personne à qui se confier, une personne qui les aurait écoutées.

En vieillissant, ces femmes ont pris conscience que le sentiment d'appartenance qu'un gang offrait n'était pas le fondement sur lequel bâtir des relations solides et bienveillantes. Cependant, malgré le fait qu'elles avaient besoin de la protection et de la solidarité que leur apportait le gang pour vaincre la solitude et les dures réalités de la vie, elles se sont rendu compte que ce n'était pas une solution à long terme. Douze des quinze participantes ont décrit leur participation à leur gang de quartier comme étant quelque chose d'inévitable, à laquelle elles ne pouvaient pas échapper. Ces femmes vivaient dans des réserves et des régions rurales. Onze jeunes femmes ont mentionné la participation de membres de leur famille. C'était la norme pour bon nombre d'entre elles; la façon d'être dans certains quartiers et une voie tracée qui offre une solution de rechange et est un attrait pour un grand nombre de jeunes enfants.

Près de la moitié des jeunes femmes ont raconté le rôle de premier plan qu'elles ont joué dans divers gangs. Elles y sont parvenues de deux façons : en fréquentant le chef ou en commettant des actes de violence ou des agressions. Une telle réputation exigeait beaucoup de travail et un dévouement indéfectible, mais donnait lieu à une autorité sur d'autres plutôt qu'à un pouvoir partagé. Pour y parvenir, elles sont nombreuses à avoir renoncé à des amitiés. Leur volonté d'être dans des relations positives, durables, réciproques où on ne porte pas de jugement fait de notre Centre de sensibilisation des jeunes un milieu extrêmement souhaitable et une voie pour transformer certaines de ces vies troublées.

Elles ne sont que des âmes brisées, qui ont vécu dans des milieux marqués par la violence et les agressions, des milieux qui ne les ont pas protégées durant leur croissance et leur développement.

Les liens affectifs de ces enfants étaient précaires, ce qui les menait souvent à fuguer, certaines dès l'âge de neuf ans, et essayaient de survivre dans la rue par tous les moyens. Ces enfants rêvaient d'établir des liens affectifs et d'appartenir à un groupe, et le seul moyen qu'elles pouvaient y parvenir était dans les rues. Ces enfants ont des notions déformées de l'amour et de la famille parce que leur foyer était marqué par les conflits, la violence et la toxicomanie. La première fois qu'elles ont eu le sentiment d'appartenance, pour bon nombre d'entre elles, c'était dans un gang de rue, où l'amour et l'acceptation étaient toujours extrêmement conditionnels. Elles étaient toujours initiées à la prostitution pour survivre. Nous avons des enfants de cinq, six, sept et huit ans qui sont exploités de cette manière à Prince Albert. Parfois, leurs propres problèmes grandissants de drogue les ont poussés, certains dès l'âge de huit ans, à la prostitution. Parfois, leur besoin de se nourrir, de se vêtir et de se loger les ont conduits à la prostitution, et la toxicomanie a suivi.

For others, who had been sexually exploited from a young age, prostitution at least gave them a choice to at least say no to some of their partners. For others, whose role in the gang was elevated because of their relationship to male gang members, pimping out other girls, often their own family members, became their function. Years in this role have caused serious mental health repercussions for them. For all the girls in the sex trade, their health has been compromised. HIV/Aids is common and almost all the girls have hepatitis C and a range of sexually transmitted infections on a regular basis. Many have blocked all emotion in order to survive, not even showing a reaction when they are violently raped. Some spoke of their mental health issues and the depression openly, others only hinted at the suicide attempts.

They are just fallen angels, who find themselves involved in institutions long before they know who they are.

Almost without exception they became involved in criminal activity at a very young age. Some of the girls were involved in violent crimes as young as 12 years of age. For most, involvement in property crime was first, but for at least two, violent crime was the first and began at 11 years of age or 12 years of age. For most, the avails of prostitution were given over to their pimps. With one exception, the girls described the time spent in criminal institutions, some serving more than half of the last decade in such institutions.

In Prince Albert, a city of nearly 40,000 people, we incarcerate 1,000 people at any one point in time in our 10 penal institutions. We know what the dark side of the law looks like and we are working hard to turn that around.

Ten of our 15 participants have been hospitalized for issues related to gangs, including violence, overdose of drugs, beatings and/or mental health issues.

Ten of the 15 participants have been involved with social services, either as wards of the court themselves, or by having their own children apprehended, the latter being more common. Others have not had their children apprehended because their extended family has cared for them while they have attempted to deal with their own substance abuse issues.

One of the strong features of rural Canada used to be the powerful extended family units. With so many of our families crumbling, grandparents are becoming parents, and the role of grandparent is now left vacant.

Half of the girls directly described their teen pregnancies and the difficulties raising children when they were addicted and involved in gang activity. Several participants described the birth of children as a turning point in their lives, causing them to reduce the involvement in gangs or leave them entirely. Others described the birth of addicted babies and the guilt that they felt.

Pour certaines, qui ont été agressées sexuellement à un jeune âge, la prostitution leur donnait au moins l'option de dire non à certains de leurs partenaires. Pour d'autres, qui occupaient un rang élevé dans le gang parce qu'elles fréquentaient des membres masculins, elles étaient les proxénètes d'autres filles, souvent des membres de leur propre famille. Le fait d'avoir joué ce rôle pendant de nombreuses années a entraîné de graves répercussions sur leur santé mentale. La santé de toutes les filles qui ont été impliquées dans le commerce du sexe a été compromise. Le VIH/sida est courant et presque toutes les filles souffrent d'hépatite C et contractent régulièrement des maladies transmises sexuellement. Bon nombre d'entre elles bloquent toute émotion pour survivre et ne réagissent même pas quand elles sont brutalement violées. Certaines ont parlé ouvertement de leurs problèmes de santé mentale et de dépression, d'autres ont laissé entendre avoir déjà commis des tentatives de suicide.

Elles ne sont que des âmes brisées, qui se retrouvent dans des établissements bien avant de savoir qui elles sont.

Presque toutes ont été impliquées dans des activités criminelles à un très jeune âge. Certaines de ces jeunes femmes ont pris part à des crimes violents alors qu'elles n'avaient que 12 ans. Pour la plupart, elles ont commencé par commettre des crimes contre les biens, mais pour au moins deux d'entre elles, elles ont été initiées aux crimes violents dès l'âge de 11 et de 12 ans. Pour la majorité, les produits de leur prostitution étaient remis à leur proxénète. Les jeunes femmes, sauf une, ont décrit le temps qu'elles ont passé dans des établissements carcéraux; certaines y ont purgé des peines qui ont duré plus de la moitié de la dernière décennie.

À Prince Albert, une ville de près de 40 000 habitants, nos dix pénitenciers comptent toujours un millier de détenus. Nous savons de quoi le milieu du crime est fait et nous travaillons sans relâche pour améliorer la situation.

Dix de nos 15 participantes ont été hospitalisées pour des problèmes liés aux gangs, notamment la violence, la surdose de drogue, des agressions physiques ou des troubles de santé mentale.

Dix des 15 participantes sont suivies par les services sociaux, parce qu'elles sont pupilles sous tutelle judiciaire ou, le plus souvent, parce qu'on leur a retiré la garde de leurs enfants. D'autres n'ont pas perdu leurs enfants parce que des membres de leur famille élargie en prennent soin pendant qu'elles essaient de régler leurs problèmes de toxicomanie.

Autrefois, les liens serrés de la famille élargie représentaient l'une des grandes caractéristiques des régions rurales du Canada. Avec l'effritement d'un nombre élevé de familles, des grands-parents deviennent parents et il n'y a plus personne pour jouer leur rôle.

La moitié des jeunes femmes ont raconté leur grossesse à l'adolescence et les difficultés d'élever des enfants quand elles avaient une dépendance et participaient à des activités de gangs. Plusieurs participantes ont évoqué la naissance de leur enfant comme étant un tournant décisif dans leur vie, qui les a poussées à réduire leur fréquentation des gangs ou à y mettre fin. D'autres ont signalé que leur bébé est né avec une dépendance et qu'elles se sentent coupables.

In Prince Albert, our teen pregnancy rate is one in five. Three hundred babies are born to teens every single year, some to mothers as young as 11 years of age. There is another word for that; it is called sexual exploitation.

Almost all the girls described severe substance abuse issues, many involving intravenous drug use. Last year, we collected more than half a million used needles in our city. Alcohol and marijuana are often the introductory drugs, but many of our youth, still in their early teens, have well established intravenous drug habits. The girls describe the power of this habit and how it keeps them bound to this way of life.

They are just fallen angels, who have learned how to survive the only way they could, but what they have learned does not always equip them to function in ways that lead to success.

Many participants described dropping out of school early, some as young as nine years of age. However, all of them regret doing this because they see education as a way out of this present lifestyle. One participant in her thirties described the need to keep children engaged with school, suggesting that this is the most positive pathway to avoid gang involvement. Many of the girls described their lack of success in schools, and one described racism as a serious issue. As the girls experienced the disintegration of their home environment, they felt increasingly isolated and alienated from their school environment, sometimes having very little in common with their classmates and sometimes incapable of following the norms in school. Once they left the school environment, the gang, or their peer group, was the only choice. Urie Bronfenbrenner, an international scholar in the area of child development, notes that children live, love and learn in four intersecting environments: home, school, peer group and community. These girls described alienation from home, school and community; the gang was the only option as a peer group left open to them. As they described their involvement in our Youth Outreach Centre, they saw it as a safe, welcoming environment that could meet most of their basic needs and provide positive paths to other choices. Not one of the 15 participants described involvement in recreational activities prior to coming to the centre, and those help to recreate us. It was as if the Youth Outreach Centre had opened new possibilities for recreating themselves in ways that were new and open to possibilities for them.

Ladies and gentlemen, they are just fallen angels. I hate to tell you how many of those fallen angels are because of the change in characteristics in our country. They crave a place to belong, an opportunity to develop positive competencies, an understanding of their own power and their own innate goodness. They need strong home places where their spirit is nurtured, safe environments and a healthy place to grow that will provide them with opportunities to learn and develop. They need a

À Prince Albert, une adolescente sur cinq est enceinte. Trois cents bébés naissent d'adolescentes chaque année, certaines ayant à peine 11 ans. Il y a une autre expression pour désigner cela : c'est de l'exploitation sexuelle.

Presque toutes les jeunes femmes ont décrit de graves problèmes de toxicomanie, souvent d'utilisation de drogues infectables. L'année dernière, nous avons recueilli plus d'un demi-million de seringues souillées dans notre ville. L'alcool et la marijuana sont souvent les premières drogues consommées, mais un grand nombre de nos jeunes, encore au début de l'adolescence, utilisent déjà régulièrement des drogues injectables. Les participantes décrivent le pouvoir des drogues et comment la consommation les rend prisonnières de ce style de vie.

Ce sont des âmes brisées, qui ont appris à survivre comme elles pouvaient, mais ce qu'elles ont appris ne leur ouvre pas toujours la voie du succès.

De nombreuses participantes ont signalé avoir abandonné l'école tôt, même à l'âge de neuf ans pour certaines. Cependant, elles le regrettent toutes car elles voient l'éducation comme un moyen d'échapper à leur mode de vie actuel. L'une des participantes dans la trentaine a souligné la nécessité d'encourager les enfants à participer à la vie dans leur école, soutenant que c'était le moyen le plus positif d'éviter l'adhésion à des gangs. Nombre de jeunes femmes ont évoqué leurs échecs scolaires et l'une d'elles a dit que le racisme comme était un grave problème. À mesure qu'elles voyaient leur milieu familial se désagréger, elles se sentaient de plus en plus isolées et coupées de leur milieu scolaire, parfois parce qu'elles avaient peu en commun avec leurs camarades de classe, parfois parce qu'elles étaient incapables de se conformer aux normes de l'école. Lorsqu'elles décrochaient de l'école, le gang, ou leur groupe, étaient leur unique choix. Urie Bronfenbrenner, une sommité internationale dans le domaine du développement de l'enfance, fait état que les enfants vivent, aiment et apprennent dans quatre milieux qui se recoupent : le foyer, l'école, le groupe de pairs et la collectivité. Ces jeunes femmes ont évoqué un sentiment d'aliénation à l'égard de leur foyer, de leur école et de leur collectivité; le gang restait l'unique option — un groupe de pairs — qui s'offrait à elles. Quand elles décrivent leur participation à notre centre de sensibilisation des jeunes, elles le voient comme un milieu sûr et accueillant qui pourrait satisfaire la plupart de leurs besoins fondamentaux et leur ouvrir la voie vers d'autres choix positifs. Le fait qu'aucune des 15 participantes n'ait pris part à des activités récréatives avant son arrivée au centre nous a donné la volonté de nous renouveler. C'était comme si le centre de sensibilisation des jeunes avait offert de nouvelles possibilités de transformer leur vie.

Mesdames et messieurs, ce sont des âmes brisées. Malheureusement, les bouleversements sociaux dans notre pays sont responsables d'un grand nombre de ces blessures. Ces jeunes femmes cherchent désespérément une appartenance, une occasion d'acquérir des compétences positives, une compréhension de leur propre capacité et de leur bonté d'âme. Elles ont besoin d'un milieu familial solide où l'esprit est nourri, de milieux sûrs et d'un endroit sain où grandir, qui leur offrira des possibilités

sensitive, nurturing environment where they can build trust and discover who they are and reach out and share their gifts with the community.

They are just fallen angels, who need a helping hand and a strong and supportive set of role models who can provide guidance and structure to them to recover and discover their own possibilities.

I am so pleased that our Canadian Senate is not willing to say, "Too bad, so sad." They are not even willing to say, "We want to beat the odds." Instead, they are here to listen and to help us figure out how we can change the odds and break the cycle of disadvantage that poverty creates.

Dean Desjarlais, Chief Executive Officer, Northern Development Board Corporation: Thank you for the opportunity to come before you to present our views on rural poverty as it affects Northern Saskatchewan. I must first give the regrets of Al Rivard, who was coming here today, but unfortunately something came up to which he had to attend.

Just a quick note: when I was first polling my 12 board members on the Northern Development Board Corporation, NDBC, as to what kind of points we should address to the Senate committee, one of the interesting comments that came back was that perhaps we should invite the Senate committee up to one of the most impoverished areas of Canada, that being Northern Saskatchewan.

The NDBC is charged with the responsibility of administering the Canada-Saskatchewan Northern Development Agreement in partnership with the federal and provincial governments under a tripartite process. The NDBC is comprised of elected representatives from five northern organizations, including the Prince Albert Grand Council; Meadow Lake Tribal Council; Metis Nation of Saskatchewan; New North, an amalgamation of all 35 municipalities in Northern Saskatchewan; and the Athabasca Economic Development and Training Corporation, which encompasses the most northerly communities in the Athabasca region.

The members of the Northern Development Board Corporation bring a good cross-section of knowledge on northern issues and priorities. They provide the federal and provincial governments with advice on socioeconomic priorities in Northern Saskatchewan.

The Canada-Saskatchewan Northern Development Agreement is a five-year, \$20-million agreement intended to enhance the economic opportunities available to northerners and to promote and support sustainable economic development in Northern Saskatchewan. It also encourages the full participation of northerners in the Canadian economy and provides an opportunity for appropriate representatives of northerners to directly participate in helping establish priorities to be pursued by the agreement. It also plays a significant role in the decision-making process.

d'apprentissage et de développement. Elles ont besoin d'un milieu stimulant et sensible à leurs besoins où elles peuvent établir des relations de confiance, découvrir qui elles sont et nouer des relations dans leur collectivité où elles peuvent mettre à profit leurs talents.

Elles ne sont que des âmes brisées, qui ont besoin d'un coup de pouce et de modèles forts sur qui elles peuvent compter, qui peuvent leur donner des conseils et une structure pour se reprendre en main et découvrir leurs propres possibilités.

Je suis ravie que le Sénat du Canada ne soit pas disposé à dire : « Tant pis, c'est regrettable. » Il n'est même pas prêt à dire : « Nous voulons déjouer les probabilités. » Les sénateurs sont plutôt ici pour nous écouter et nous aider à trouver une solution pour changer la conjoncture et rompre le cycle du désavantage créé par la pauvreté.

Dean Desjarlais, directeur général, Northern Development Board Corporation : Je vous remercie de nous donner l'occasion de vous faire part de nos points de vue sur la pauvreté rurale dans le nord de la Saskatchewan. Je dois d'abord excuser l'absence de M. Al Rivard, qui devait venir aujourd'hui, mais qui a malheureusement dû répondre à un imprévu.

Je veux simplement faire une brève observation. Quand j'ai interrogé les 12 membres de la Northern Development Board Corporation (NDBC) sur les arguments que nous devrions soulever devant le comité sénatorial, un des commentaires intéressants qui a été formulé était que nous devrions inviter le comité à visiter l'une des régions les plus pauvres du Canada, soit le nord de la Saskatchewan.

La NDBC est responsable de gérer l'Entente Canada-Saskatchewan pour le développement du Nord en partenariat avec les gouvernements provincial et fédéral dans le cadre d'un processus tripartite. La NDBC se compose de représentants élus de cinq organisations du Nord, y compris le Grand conseil de Prince Albert; le Meadow Lake Tribal Council; la Métis Nation of Saskatchewan; New North, qui regroupe l'ensemble des 35 municipalités du nord de la Saskatchewan; et l'Athabasca Economic Development and Training Corporation, qui englobe les communautés les plus au nord de la région d'Athabasca.

Les membres de la Northern Development Board Corporation offrent un éventail représentatif de connaissances sur les questions et les priorités touchant le Nord. Ils donnent aux gouvernements provincial et fédéral des conseils sur les priorités socioéconomiques du nord de la Saskatchewan.

L'Entente Canada-Saskatchewan pour le développement du Nord est un accord quinquennal de 20 millions de dollars visant à améliorer les possibilités économiques offertes aux habitants du Nord et à promouvoir et à soutenir un développement économique durable dans le nord de la Saskatchewan. L'entente encourage également la participation à part entière des gens du Nord dans l'économie canadienne et donne l'occasion aux habitants du Nord d'être représentés adéquatement pour contribuer directement à l'établissement des priorités à réaliser. Elle joue aussi un rôle important dans le processus de prise de décisions.

The Canada-Saskatchewan Northern Development Agreement has five investment priorities: economic infrastructure, capacity building, realizing employment opportunities, investment attraction and innovation.

The Canada-Saskatchewan Northern Development Agreement was signed on October 17, 2002. We are currently in the last year of the five-year term of the agreement. Also signed on the same day was the Saskatchewan Northern Development Accord. This accord is an over-arching agreement between the federal and provincial governments to work with northerners to begin reversing the adverse socio-economic conditions in Northern Saskatchewan.

The vision statement of the accord read as follows:

Northerners will possess the means to address the goals and aspirations they have for their communities, their families and themselves. With respect for northerners, their cultures and traditions, government will work as an active partner with communities, Aboriginal organizations, business and industry to promote economic development of the North.

The goals of the Saskatchewan Northern Development Agreement are:

- (i) to create a stronger, more diversified and sustainable northern economy that creates jobs and business opportunities for northerners;
- (ii) to enhance community and regional infrastructure that will assist economic development in the North and improve northern living conditions;
- (iii) to strengthen education and training in the North to allow northerners to pursue their academic goals and to better compete in the labour market, both in northern Saskatchewan and elsewhere;
- (iv) to increase community self-reliance and strengthen northern leadership in the northern economy; and
- (v) to increase participation by northerners in the management and protection of the natural environment of northern Saskatchewan.

Those were good goals under the accord, but, to date, there has been no movement toward those goals. Once the document was signed, both the federal and provincial governments just tended to hang back.

However, since the inception of the Canada-Saskatchewan Northern Development Agreement, we have invested approximately \$15 million into 44 projects. Since we are currently in our last year with \$5 million remaining, we have asked for a one year extension to the current agreement. A favourable response was received almost immediately from the provincial government, but the federal government has chosen to wait until the results of the evaluation have come back. These results should be forthcoming within the next week or so. It is

L'Entente Canada-Saskatchewan pour le développement du Nord a cinq priorités d'investissement : l'infrastructure économique, le renforcement des capacités, la création de perspectives d'emplois, l'attrait de la région pour des investisseurs potentiels et l'innovation.

L'Entente Canada-Saskatchewan pour le développement du Nord a été signée le 17 octobre 2002. Nous en sommes actuellement à la dernière année de l'entente quinquennale. Elle a été également signée le même jour que l'Accord sur le développement du nord de la Saskatchewan. Cet accord est une entente très importante entre les gouvernements provincial et fédéral en collaboration avec les habitants du Nord afin de commencer à renverser les conditions socioéconomiques défavorables dans le nord de la Saskatchewan.

L'énoncé de vision de l'accord est le suivant :

Les gens du Nord disposent des moyens nécessaires pour réaliser les buts auxquels ils aspirent pour leurs collectivités, leurs familles et eux-mêmes. Pour les habitants du Nord, leurs cultures et leurs traditions, le gouvernement sera un partenaire actif auprès des collectivités, des organisations autochtones, des entreprises et des industries pour promouvoir le développement économique du Nord.

Les buts de l'Entente sur le développement du nord de la Saskatchewan sont les suivants :

- i) établir une économie dans le Nord plus solide, plus diversifiée et plus durable qui crée des emplois et des occasions d'affaires pour les habitants;
- ii) renforcer les infrastructures communautaires et régionales qui contribueront au développement économique et amélioreront les conditions de vie dans le Nord;
- iii) renforcer l'éducation et la formation pour permettre aux habitants du Nord de poursuivre leurs études et d'être plus concurrentiels sur le marché du travail, tant dans le nord de la Saskatchewan qu'ailleurs;
- iv) accroître l'autonomie des collectivités et renforcer l'influence et l'économie du Nord;
- v) augmenter la participation des gens du Nord à la gestion et à la protection de l'environnement naturel du nord de la Saskatchewan.

Ce sont d'excellents buts prévus dans l'accord, mais jusqu'ici, aucune mesure n'a été prise pour les atteindre. Une fois le document signé, les gouvernements fédéral et provincial se sont tous deux esquivés.

Cependant, depuis la création de l'Entente Canada-Saskatchewan pour le développement du Nord, nous avons investi environ 15 millions de dollars dans 44 projets. Puisque nous en sommes actuellement à notre dernière année et qu'il nous reste 5 millions de dollars, nous avons demandé de prolonger l'accord actuel d'un an. Une réponse favorable a été reçue presque immédiatement du gouvernement provincial, mais le gouvernement fédéral a choisi d'attendre les résultats de l'évaluation. Ces résultats devraient être communiqués au cours

then that the federal government will be deciding whether or not to extend the agreement for another year to allow us to fully invest the extra \$5 million.

In addition to investing the \$15 million, we have also leveraged a further \$13 million for projects in the North. As a result, there are 330 people trained, mostly northern Aboriginal people, with 100 people finding gainful employment.

For the purpose of the administration of the Canada-Saskatchewan Northern Development Agreement, the geographic area commonly referred to as the Northern Administration District in Northern Saskatchewan is the principal investment area. Northern Saskatchewan is vast. The region is approximately 300,000 square kilometres and sparsely populated with about 35,000 residents in 35 communities and 12 First Nations. This works out to be about 0.12 people per square kilometre. The residents of the region are predominantly Aboriginal, with either Metis or First Nation ancestry.

The Northern Administration District encompasses about 46 per cent of the province, but only makes up about 3.4 per cent of the provincial population. We are the forgotten people.

Northern areas of Canada, while similar to rural areas of Canada in many ways, are quite different characteristically. Northern Canada for the most part is predominantly Aboriginal, more remote than rural areas and has different social problems. Out-migration is not a problem as most Aboriginal young people tend to stay within the community in which they were born.

There are only two communities in Northern Saskatchewan that enjoy most of the same amenities as those in larger urban centres. Other communities just have the essentials, a grocery store and place to purchase gasoline. Each community has retail services that the financial resources of the community are able to support and sustain. Any expansion in that area would be fruitless without having more financial capacity at the local level. Other services would require a northerner to travel south, with the travel time being anywhere from two hours to as much as 18 hours by road.

There are four hospitals in Northern Saskatchewan providing basic medical needs. Major procedures or specialized services are provided for at the nearest major hospital, which, most often, is in Saskatoon. The average travel time for major procedures or specialized services is about six hours one way. To go for an appointment in Saskatoon, the average travel time would be about 12 hours.

Northern Saskatchewan is plagued with high unemployment levels. Community leaders and business development corporations estimate the unemployment level to be 80 per cent in some of the communities. This is unacceptable in a country and a province that are currently enjoying economic prosperity, where unemployment rates are 6.2 per cent and 4.1 per cent, respectively.

de la prochaine semaine. Le gouvernement fédéral décidera alors s'il accepte de prolonger l'entente pour une autre année afin de nous permettre d'investir entièrement les 5 millions additionnels.

En plus d'avoir investi 15 millions de dollars, nous avons également amassé 13 millions de dollars supplémentaires pour des projets dans le Nord, grâce à quoi 330 personnes ont été formées, en majorité des Autochtones du Nord, et 100 personnes ont pu trouver des emplois rémunérateurs.

Aux fins de la gestion de l'Entente Canada-Saskatchewan pour le développement du Nord, la région géographique que l'on appelle communément le Northern Administration District dans le nord de la Saskatchewan est le secteur d'investissement principal. Le nord de la Saskatchewan est vaste. La région compte environ 300 000 kilomètres carrés et est peu peuplée, abritant environ 35 000 résidents dans 35 collectivités et 12 Premières nations. On calcule 0,12 habitant par kilomètre carré. Les résidents de la région sont majoritairement des Autochtones issus de la nation métisse ou d'une Première nation.

Le Northern Administration District représente environ 46 p. 100 de la province, mais seulement 3,4 p. 100 de la population provinciale. Nous sommes le peuple oublié.

Les régions du Nord, bien qu'elles ressemblent aux régions rurales du Canada à plusieurs égards, présentent des caractéristiques très différentes. Le Nord canadien abrite principalement des Autochtones, est plus éloigné que les régions rurales et est confronté à des problèmes sociaux différents. L'exode n'est pas un problème puisque la plupart des jeunes Autochtones restent ordinairement dans leur collectivité natale.

Il y a seulement deux collectivités dans le nord de la Saskatchewan qui jouissent presque de toutes les commodités offertes dans les grands centres urbains. Les autres collectivités n'ont que l'essentiel, un supermarché et un endroit où acheter de l'essence. Chaque collectivité a des services de vente de détail que les ressources financières de la collectivité peuvent soutenir et maintenir. Toute expansion dans ce secteur serait vaine sans une plus grande capacité financière locale. Pour obtenir d'autres services, l'habitant du Nord doit se déplacer vers le sud, ce qui peut prendre entre deux et 18 heures par la route.

Le nord de la Saskatchewan compte quatre hôpitaux qui fournissent des services médicaux de base. Les interventions majeures ou les services spécialisés sont offerts au grand centre hospitalier le plus près, qui est très souvent à Saskatoon. Le temps de déplacement moyen pour avoir accès à des interventions majeures ou des services spécialisés est d'environ six heures, pour l'aller. Pour se rendre à un rendez-vous à Saskatoon, le temps de déplacement est de 12 heures environ.

Le nord de la Saskatchewan est aux prises avec des taux de chômage élevés. Les dirigeants des collectivités et les sociétés d'aide au développement des entreprises évaluent le taux de chômage à environ 80 p. 100 dans certaines collectivités. C'est inacceptable dans un pays et une province qui jouissent actuellement d'une prospérité économique, où les taux de chômage sont de 6,2 et de 4,1 p. 100 respectivement.

The high unemployment levels create idleness resulting in low self-esteem and low self-worth. In turn, this is the root cause to the rampant social problems in Northern Saskatchewan. Alcoholism and drug abuse is evident throughout each community in Northern Saskatchewan. Not one community in the region can claim to be free of alcoholism or drug abuse.

Social problems lead to a breakdown of the family unit. Poverty leads to social problems, which then lead to a breakdown of the family unit, which then compounds the poverty being experienced by the family unit as the capacity to bring much needed resources into the family home is reduced by half.

The human costs and suffering extend far beyond any quantifiable measure. Children become the most affected and impacted from the social problems created by northern poverty.

In a recent informal inquiry about drug use in a northern community, I was informed that illegal drugs were so prevalent that you would find someone addicted to crack cocaine in every second house. This has become the drug of choice in some Northern Saskatchewan communities. I was also informed that some single parent females sell their furniture to feed their habit. It is the children that end up suffering.

Heavy drinking was defined by the Canadian Community Health Survey as drinking five or more alcohol drinks at one time, 12 or more times per year. In off-reserve communities, 46 per cent of Northern Saskatchewan males, aged 12 and over, who currently drink, reported heavy drinking compared to the provincial average of 33 per cent. About 25 per cent of northern females, who drink, reported heavy drinking compared to about 16 per cent for the provincial average.

During our research we have found no documentation on the abuse of illegal or prescription drugs.

Northerners are in dire need of help. Northerners are feeling dejected. According to Saskatchewan Health, the suicide rate in Northern Saskatchewan was almost double that of the province between 1993 and 1999.

Recently, a Northern Saskatchewan community received provincial attention after having endured the grief of five suicides since last August. There were another 15 attempts of suicide in this small community of approximately 1,500 people. Why do governments only respond once northerners resort to this horrible extreme? The human and financial resources now being poured into this community should have happened years ago, as well as in other communities throughout Northern Saskatchewan. Northern leaders have been identifying the issues of destitution for years to the provincial and federal governments.

Le taux de chômage élevé entraîne l'oisiveté qui vient miner l'estime de soi et la confiance en soi. C'est la cause première des problèmes sociaux qui ravagent le nord de la Saskatchewan. L'abus de l'alcool et des drogues est évident dans toutes les collectivités du nord de la Saskatchewan. Aucune collectivité de la région ne peut prétendre ne pas avoir de problème en matière d'abus d'alcool et de drogues.

Les problèmes sociaux mènent à une dissolution de la cellule familiale. La pauvreté conduit à des problèmes sociaux, qui, à leur tour, détruisent la cellule familiale, ce qui vient appauvrir encore davantage la famille étant donné que la capacité d'apporter des ressources si nécessaires au foyer est réduite de moitié.

Les coûts humains et la souffrance vont bien au-delà de toute mesure quantifiable. Les enfants sont les plus grandes victimes des problèmes sociaux engendrés par la pauvreté dans le Nord.

Au cours d'une enquête informelle récente sur l'usage des drogues dans une collectivité nordique, on m'a informé que les drogues illicites étaient si répandues que vous pouvez trouver quelqu'un qui a une dépendance à l'égard du crack dans un foyer sur deux. Cette forme de cocaïne est devenue la drogue de choix dans certaines collectivités du nord de la Saskatchewan. On m'a également dit que certaines mères monoparentales vendaient leurs meubles pour soutenir leur dépendance. Ce sont les enfants qui finissent par souffrir.

Dans le cadre de l'Enquête sur la santé dans les collectivités canadiennes, la consommation abusive d'alcool a été définie comme la prise de cinq verres d'alcool ou plus en une seule occasion, 12 fois ou plus par année. Dans les collectivités hors réserve, 46 p. 100 des personnes de sexe masculin âgées de 12 ans et plus du nord de la Saskatchewan qui consomment de l'alcool ont signalé une consommation abusive d'alcool comparativement à la moyenne provinciale qui est de 33 p. 100. Chez les femmes qui signalent une consommation abusive d'alcool, la proportion est de 25 p. 100 dans le Nord comparativement à la moyenne provinciale qui est de 16 p. 100.

Au cours de nos travaux, nous n'avons rien constaté concernant la consommation abusive des drogues illicites ou des médicaments d'ordonnance.

Les habitants du Nord ont grandement besoin d'aide. Ils sont découragés. Selon le ministère de la Santé de la Saskatchewan, le taux de suicide dans le nord de la Saskatchewan a été presque deux fois plus élevé que la moyenne provinciale de 1993 à 1999.

Récemment, une collectivité du nord de la Saskatchewan a attiré l'attention de la province après avoir connu cinq suicides depuis août dernier. Il y a eu 15 autres tentatives de suicide dans cette petite collectivité d'environ 1 500 habitants. Pourquoi les gouvernements attendent-ils que les habitants du Nord aient recours à une mesure aussi extrême avant de réagir? Les ressources humaines et financières qui sont maintenant consacrées à cette collectivité auraient dû avoir été consacrées il y a des années, et c'est le cas pour d'autres collectivités du nord de la Saskatchewan. Pendant des années, les dirigeants des collectivités nordiques ont informé les gouvernements provincial et fédéral des problèmes liés à la misère.

I will stop there and open it up for questions.

Senator Mercer: Thank you both for being here. If I came to Saskatchewan to be cheered up, I have obviously come to the wrong place. You have given an honest, but fairly depressing view of what is out there. Mr. Desjarlais, I am looking for some positive information out of your report. You mentioned that you have spent \$15 million on 44 projects. Can you give us a couple of examples of the projects and tell us whether they have been successful? What have been the successes? What have been the failures?

Mr. Desjarlais: Some of the most successful ones have been in the area of priority capacity building. There is a major need for labour and other types of employment in the tar sands of Northern Alberta. We have created training in Northwest Saskatchewan, in the region around Buffalo Narrows and Meadow Lake. Once they have acquired the training, then they are able to employ their skills through the oil sands in Northern Alberta.

The board did want me to stress that we need to start creating opportunities right here in Saskatchewan. The only way that we will be able to create those opportunities is by investing in economic infrastructure.

Senator Mercer: These people that you are training to work in the Alberta tar sands, what education level would they have?

Mr. Desjarlais: The minimum education requirement for these training programs is Grade 10. That is the minimum, but we have been finding that the average is just slightly higher than Grade 10. Just for clarification, they do go to work there, but they come back to live in Saskatchewan.

Senator Mercer: Do they go to work for a month and then come back again?

Mr. Desjarlais: Some of them are on a two-week on, one-week off schedule, but the work schedules do vary.

Senator Mercer: Well, that is good that they come back and spend their money in Saskatchewan because the Government of Saskatchewan has made some investment.

You indicate that you are in the last year of your program and you that the Government of Saskatchewan has signed on for an extension. What are you waiting for from the Government of Canada?

Mr. Desjarlais: Through the federal government, the program is administered by Western Economic Diversification Canada. When we requested WD to provide us with a one-year extension to allow us to fully invest the extra \$5 million, they told us they wanted to wait for the evaluation. The Canada-Saskatchewan Northern Development Agreement is currently being evaluated for its effectiveness. We did get a preliminary report from the evaluator last week and the results were somewhat encouraging.

Je vais m'arrêter ici et répondre à vos questions.

Le sénateur Mercer : Je vous remercie tous les deux de votre présence. Si j'étais venu en Saskatchewan pour me faire remonter le moral, de toute évidence, je me suis trompé d'endroit. Vous avez dressé un tableau honnête, mais assez déprimant de la situation. Monsieur Desjarlais, je cherche des données positives dans votre rapport. Vous dites avoir dépensé 15 millions de dollars dans 44 projets. Pouvez-vous nous donner quelques exemples de ces projets et nous dire si ces projets ont été couronnés de succès. Quels ont été les succès? Quels ont été les échecs?

M. Desjarlais : Certains des projets qui ont le mieux réussi étaient dans le domaine du renforcement prioritaire des capacités. L'exploitation des sables bitumineux du nord de l'Alberta crée un grand besoin de main-d'oeuvre et d'autres types d'employés. Nous avons donné de la formation dans le nord-ouest de la Saskatchewan, dans la région de Buffalo Narrows et de Meadow Lake. Une fois que les gens ont suivi cette formation, ils sont en mesure d'utiliser leurs compétences pour travailler à l'exploitation des sables bitumineux du nord de l'Alberta.

Le NDBC voulait que j'insiste sur le fait que nous devons commencer à créer des occasions ici même en Saskatchewan. La seule façon d'y arriver, c'est d'investir dans l'infrastructure économique.

Le sénateur Mercer : Quel était le niveau d'éducation des gens que vous avez formés pour travailler à l'exploitation des sables bitumineux de l'Alberta?

M. Desjarlais : Les exigences minimales de ces programmes de formation correspondent à une 10^e année. C'est le minimum. Mais nous avons constaté que la moyenne est tout juste supérieure à une 10^e année. Pour clarification, ces gens vont travailler là-bas, mais ils reviennent vivre en Saskatchewan.

Le sénateur Mercer : Est-ce qu'ils vont travailler pendant un mois, puis reviennent chez eux?

M. Desjarlais : Certains travaillent pendant deux semaines et sont en congé pendant deux semaines, mais les horaires de travail varient.

Le sénateur Mercer : C'est bien qu'ils reviennent dépenser leur argent en Saskatchewan parce que le gouvernement de la Saskatchewan a fait des investissements.

Vous avez indiqué que vous en étiez à la dernière année de votre programme et que le gouvernement de la Saskatchewan a accepté une prolongation. Qu'attendez-vous du gouvernement du Canada?

M. Desjarlais : Au niveau du gouvernement fédéral, le programme est administré par l'intermédiaire de Diversification de l'économie de l'Ouest Canada. Lorsque nous avons demandé à DEO de nous accorder une prolongation d'un an pour nous permettre d'investir pleinement les 5 millions de dollars additionnels, on nous a répondu qu'on voulait attendre l'évaluation. L'efficacité de l'Entente Canada-Saskatchewan pour le développement du Nord fait actuellement l'objet d'une évaluation. Nous avons effectivement reçu un rapport préliminaire de l'évaluateur la semaine dernière et les résultats sont quelque peu encourageants.

Senator Mercer: Ms. Nosbush, there are so many questions that I would like to ask you, but the problems you have described are so complex and are so deep rooted. If the Government of Canada could do one thing to help fix the problems you have described, what is that?

Ms. Nosbush: The Government of Canada could create a universally-accessible, quality early learning and child care system as the Organisation for Economic Co-operation and Development, OECD, has outlined. It would have of quality, universal access, and developmentally appropriate practice, to bootstrap development. We have many examples of where we have brought children, who were non-verbal, non-responsive, into early learning and parenting centres and within three months their development is starting to move forward. In order to break this cycle, we have to focus on the child in the context of the family unit and work with both simultaneously, so that they can see other possibilities.

Senator Mercer: The program of \$100 to families for child care, which the current government brought in when they were elected, is that having any effect?

Ms. Nosbush: No, because an infant space in the area where I live is about \$600 per month. The \$100 program is very minimally effective with the kinds of people we are talking about.

Senator Mercer: In other parts of the country, we have seen child care rates go up by almost the exact amount of the grant from the government.

Ms. Nosbush: Ours have not gone up because our provincial government has really backstopped many wages. Saskatchewan started developing a plan in the early 1990s, so we had our plan ready to go and had already begun with it when the monies were announced.

Senator Mercer: Would the previous agreement between the Government of Canada and the Government of Saskatchewan for the creation of new child care spaces have had a more positive effect than this current program?

Ms. Nosbush: We saw that it provided a base, and then this one would allowed us to take the full-blown plan that we had developed, which we did through consultation. We had a special piece in the plan for meeting northern needs because we knew the northern needs were quite different.

Senator Mercer: How many of the girls that you have talked about in your report would come from rural communities to Prince Albert?

Ms. Nosbush: All the girls in this study did, and one of them has since died. She died of problems related to drugs. They migrate in because life, for whatever reason, was not functioning terribly well there, and then they became part of a shadow population within Prince Albert.

Le sénateur Mercer : Madame Nosbush, il y a tellement de questions que j'aimerais vous poser, mais les problèmes que vous avez décrits sont si complexes et si profondément enracinés. Si le gouvernement du Canada pouvait faire une chose pour aider à régler les problèmes que vous avez décrits, de quoi s'agirait-il?

Mme Nosbush : Le gouvernement du Canada pourrait créer un système d'apprentissage précoce et de garde à la petite enfance de qualité et universellement accessible comme l'a décrit l'Organisation pour la coopération et le développement économiques, l'OCDE. Il serait de qualité, aurait un accès universel et des pratiques appropriées du point de vue du développement, pour amorcer le développement. Nous avons de nombreux exemples où des enfants non verbaux et n'ayant pas de réactions ont été apportés dans des centres d'apprentissage précoce et de formation des parents et qui, en l'espace de trois mois seulement, ont vu leur développement commencer à progresser. Pour briser ce cycle, nous devons nous concentrer sur l'enfant dans le contexte de l'unité familiale et travailler avec les deux en même temps, de manière qu'ils puissent voir d'autres possibilités.

Le sénateur Mercer : Est-ce que le programme de 100 \$ pour la garde des enfants que le gouvernement actuel a instauré lorsqu'il a été élu a un effet quelconque?

Mme Nosbush : Non, parce qu'une place pour un nourrisson dans la région où je vis coûte environ 600 \$ par mois. Le programme de 100 \$ a un effet très minimal en ce qui concerne le genre de personnes dont nous parlons.

Le sénateur Mercer : Dans d'autres parties du pays, nous avons vu les tarifs de garde augmenter d'une somme presque équivalente à la contribution du gouvernement.

Mme Nosbush : Les nôtres n'ont pas augmenté parce que notre gouvernement provincial a vraiment contrôlé de nombreux salaires. La Saskatchewan a commencé à élaborer un plan au début des années 1990, alors nous avions un plan qui était prêt et que nous avions déjà commencé à mettre en oeuvre lorsque l'argent a été annoncé.

Le sénateur Mercer : Est-ce que l'entente précédente entre le gouvernement du Canada et le gouvernement de la Saskatchewan pour la création de nouvelles places de garderie aurait eu un effet plus positif que le programme actuel?

Mme Nosbush : Nous avons vu que cela a fourni une base et ensuite, le nouveau programme nous permettait de mettre en oeuvre la totalité du plan que nous avons développé en consultation. Nous avions un élément spécial dans le plan pour répondre aux besoins du Nord parce que nous savions que les besoins du Nord étaient très différents.

Le sénateur Mercer : Parmi les filles dont vous avez parlé dans votre rapport, combien viennent à Prince Albert en provenance des collectivités rurales?

Mme Nosbush : C'est le cas de toutes les filles qui faisaient partie de cette étude et l'une d'elles est morte depuis. Elle est décédée suite à des problèmes liés aux drogues. Elles sont venues parce que la vie, pour une raison quelconque, n'allait pas terriblement bien là-bas, et ensuite, elles ont fait partie d'une population fantôme à Prince Albert.

Senator Peterson: Ms. Nosbush, you talked about the gang. In Regina, it is the de facto home for the young people who have gone into the city because a lot of the homes are dysfunctional, and there is no one there. Should we focus more on urban reserves where we could then provide the infrastructure, a cultural centre, in dealing with this? Obviously, once they leave the reserve there is no help in the city. Would that be a better way to try to deal with this problem?

Ms. Nosbush: We have a phenomenon in our area where the people are moving back and forth between the reserves and the urban centre. It is not that they spend all their time in the city; they go back and spend some time on reserve. As a result, they are not counted in either place. Certainly, we would have a larger focus group. We have a very active Prince Albert Grand Council Urban Services program, which is working with us in this area to try to make that transition to smaller city living easier.

We see this problem not only in the Aboriginal community, but also as a much more pervasive problem where adults tend to think that youth can manage on their own. The child development researchers call this horizontal transmission of cultures, peers leading peers, rather than adults providing the way. We then find that youth are exhibiting all the problems we see today because adults have not maintained a strong role. I feel that urban centres would certainly be a good start.

One of the projects that has been very successful and involved regional, provincial and federal governments, and some community-based organizations, was an apartment complex that was completely gutted and rebuilt. They put a community development officer in the complex, who is sort of like a mom that helps youth to see how they become tenants and maintain their tenancy. There is an early learning and child care centre with the parenting support and transportation to and from the schools. With our youth and adults with complex needs, we cannot address their issues one at a time: being a single parent, lack of stable, safe, affordable housing, lacking the know-how for being a tenant or lacking access to jobs and community. All their needs are now provided within one context.

The program in La Loche has been very effective because it does that wrap-around. It actually won a national award. It is the one-stop shop where they provide the kinds of support systems that are needed across a range of areas, and where trust can actually be built with service providers.

Senator Peterson: Mr. Desjarlais, you indicated in your report that unemployment is a very major issue in the First Nations community. To deal with that, the educational structure has to improve. There are institutes in Prince Albert and Saskatoon, as

Le sénateur Peterson : Madame Nosbush, vous avez parlé du phénomène de gang. À Regina, c'est le véritable foyer des jeunes gens qui sont allés en ville, parce que beaucoup de foyers sont dysfonctionnels et qu'il n'y a personne dans ces foyers. Devrions-nous nous concentrer davantage sur les réserves en milieu urbain où nous pourrions alors offrir l'infrastructure, un centre culturel, pour résoudre cette question? De toute évidence, une fois que les jeunes quittent la réserve, il n'y a pas d'aide en ville. S'agirait-il d'une meilleure façon d'essayer de régler ce problème?

Mme Nosbush : Nous avons un phénomène dans notre région où les gens font la navette entre les réserves et le centre urbain. Ce n'est pas qu'ils passent tout leur temps en ville; ils reviennent passer du temps sur la réserve. En conséquence, ils ne sont comptés dans ni l'un ni l'autre endroit. Certainement, nous aurions un groupe type plus grand. Nous avons un programme, intitulé Prince Albert Grand Council Urban Services, très actif, qui travaillait avec nous dans ce domaine pour essayer de faciliter cette transition pour aller vivre dans une ville plus petite.

Nous voyons ce problème non seulement dans la collectivité autochtone, mais nous voyons également qu'il s'agit d'un problème plus envahissant dans lequel les adultes ont tendance à croire que les jeunes peuvent se débrouiller par eux-mêmes. Les chercheurs spécialisés dans le développement de l'enfant appellent cela la transmission horizontale des cultures, les pairs qui guident les pairs, plutôt que ce soit des adultes qui montrent le chemin aux jeunes. Nous constatons ensuite que les jeunes présentent tous les problèmes que nous voyons aujourd'hui parce que les adultes n'ont pas joué un véritable rôle. Je pense que les centres urbains seraient certainement un bon point de départ.

Un des projets qui a été très réussi et qui a fait intervenir les gouvernements régional, provincial et fédéral, et certains organismes communautaires, a été un complexe d'habitation qui a été complètement réaménagé. Ils ont placé dans le complexe un agent de développement communautaire, qui agit comme une sorte de mère qui aide les jeunes à devenir des locataires et à garder leur appartement. Il y a un centre d'apprentissage précoce et de garde des enfants avec un appui pour les parents; le transport entre l'école et le complexe est assuré. Devant les besoins complexes de nos jeunes et de nos adultes, nous ne pouvons régler ces questions une à la fois : monoparentalité, absence de logement stable, sûr et abordable, absence de savoir-faire pour être locataire et absence d'accès à des emplois et à la communauté. Alors tous leurs besoins sont maintenant comblés dans un même contexte.

Le programme de La Loche a été très efficace parce qu'il comporte cet élément d'enveloppement. En fait, ce projet a gagné un prix national. Il s'agit d'un guichet unique où l'on dispense les systèmes de soutien qui sont nécessaires dans une grande variété de domaines, et où il peut s'établir une relation de confiance avec les fournisseurs de services.

Le sénateur Peterson : Monsieur Desjarlais, vous avez dit dans votre rapport que le chômage est un problème très important dans les collectivités des Premières nations. Pour régler cette question, il faut améliorer la structure de l'éducation. Il y a des

well as the First Nations University of Canada in Regina that deals with more trades-orientated training. Is that working well in your mind? Are there some ways we could make it better?

Mr. Desjarlais: In addition to the Saskatchewan Institute of Applied Science and Technology, SIAST, which is the provincial college, we do have Northlands College, a northern college. They provide most of the training needs. We feel that they are doing an adequate job in trying to provide the northerners with employable skills. We have recently found that some of the First Nations or the Metis communities themselves are contracting the specialized training to come into their community directly. We have found that to be working quite well, too.

Senator Peterson: One of the problems prior to the First Nations University was that students would go from Prince Albert to Saskatoon where there was no cultural support. They were among many gifted people, but felt alone. Therefore, they would leave again. The First Nations University overcame that, providing them a comfortable environment where they could grow. How much are you doing to really encourage that and make that university a model? It is the only one in Canada.

Mr. Desjarlais: We found that northerners would prefer to stay within their communities if the training was actually there. That is the need that we are trying to fill because we do not see many of them moving to Regina to access the training through First Nations University.

Ms. Nosbush: In the last couple of weeks, I spoke to the 45 nursing students who are beginning their program at the First Nations University Northern Campus in Prince Albert. They are a vibrant group of young men and women, who have the desire to go back and work on reserve. One of the first students, who did part of her program at the University of Saskatchewan in Saskatoon and then worked with me in the Prince Albert Integrated Human Services Practicum that we have developed, is now a nurse in a primary health care centre in Sturgeon Lake First Nation. This is very powerful. From what I am seeing, we have a strong social work program at the First Nations University Northern Campus in Prince Albert. We have a strong nursing program. We have had a strong education program through Saskatchewan Urban Native Teacher Education Program, SUNTEP, and Northern Teacher Education Program, NORTEP — both Aboriginal teacher education programs. We are providing those resources and seeing more young people take advantage of those opportunities knowing that they can actually go back to their home reserves to work there.

établissements à Prince Albert et à Saskatoon, de même que la First Nations University of Canada à Regina, qui dispensent une formation davantage axée sur les métiers. Est-ce qu'à votre avis, cela fonctionne bien? Y a-t-il des façons que nous puissions améliorer les choses?

M. Desjarlais : En plus du Saskatchewan Institute of Applied Science and Technology, SIAST, qui est un collège provincial, nous avons le Northlands College, un collège nordique. Ces derniers assurent la plus grande partie des besoins en matière de formation. Nous estimons qu'ils font un travail approprié pour tenter d'inculquer des compétences de travail aux habitants du Nord. Nous avons constaté récemment que certaines collectivités des Premières nations ou métisses elles-mêmes voulaient que la formation spécialisée vienne directement dans leur collectivité. Nous avons constaté que cela fonctionnait bien également.

Le sénateur Peterson : Avant la création de la First Nations University, un des problèmes, c'était que les étudiants partaient de Prince Albert pour aller à Saskatoon où il n'y avait pas d'appui culturel. Les jeunes se retrouvaient parmi de nombreuses autres personnes douées, mais ils se sentaient seuls. Par conséquent, ils repartaient. La First Nations University a permis de surmonter ces difficultés, leur assurant un milieu où ils étaient à l'aise et où ils pouvaient continuer à se développer. Que faites-vous pour vraiment encourager cela et faire de cette université un modèle? Il s'agit de la seule université du genre au Canada.

M. Desjarlais : Nous avons constaté que les gens du Nord préféreraient rester dans leur collectivité si la formation se donnait sur place. C'est le besoin que nous essayons de combler parce que nous ne voyons pas un grand nombre d'entre eux se déplacer à Regina pour avoir accès à une formation à la First Nations University.

Mme Nosbush : Au cours des dernières semaines, j'ai parlé à 45 étudiants et étudiantes en soins infirmiers qui commençaient leur programme de formation sur le campus nordique de la First Nations University à Prince Albert. Il s'agissait d'un groupe très dynamique de jeunes hommes et de jeunes femmes qui ont le désir de revenir travailler dans les réserves. Une des premières étudiantes, qui a suivi une partie de son programme à l'Université de la Saskatchewan à Saskatoon et qui a ensuite travaillé avec moi au Prince Albert Integrated Human Services Practicum que nous avons mis sur pied, est maintenant infirmière dans un centre de santé primaire dans la Première nation de Sturgeon Lake. C'est un exemple très puissant. D'après ce que je peux voir, nous avons un programme de travail social solide sur le campus nordique de la First Nations University à Prince Albert. Nous avons un programme de soins infirmiers solide. Nous avons eu un programme d'éducation solide par l'intermédiaire du Saskatchewan Urban Native Teacher Education Program, SUNTEP, et du Northern Teacher Education Program, NORTEP — tous les deux des programmes de formation d'enseignantes et d'enseignants autochtones. Nous fournissons ces ressources et nous voyons de plus en plus de jeunes gens profiter de ces occasions, sachant qu'ils pourront revenir dans leurs réserves natales pour y travailler.

Senator Peterson: These students become role models. I believe that is what we have to build on and show others that it can be done. They can become very successful and move on.

Ms. Nosbush: There was such energy in that room of 45 individuals. I walked out of there just filled with hope. We were able to talk about all the strengths we have and about all the issues. They are ready to go and to make a difference as we move forth.

Senator Mahovlich: You mentioned spirituality. In rural communities now, are we losing our churches?

Ms. Nosbush: In many cases we are because the clergy are aging and not many other people are moving in. Across Canada, there is a deep-seated look for how it is we fit with what is beyond, greater than us and outside of us. If we do not fulfill that through organized religion, a number of our youth will look to cults and other ways to fulfill their need for spirituality.

In the rural communities — and I am a product of that — we used to have seven elevators in Lake Lenore, we now have two and we probably will not have the second for long. We used to have a vibrant economy there. We have a few stores that have remained. We had a large school. The school is diminishing in size, but still enough to be viable. We are bussing students from all around the area. We have a large church, which continues to be vibrant, but the population is decreasing because where there used to be a family on every quarter of land, now eight quarters is not enough, 12 quarters is not enough. We have families that have to farm as much as 20 quarters of land. Eventually, we will get into the corporate farm where they live off the farm. The factors that held a community together — agriculture business, church, school, recreational activities — are now not supported because they are only accessible some distance away. As soon as people become poor, they do not have transportation. Some of the community clubs — our notion of who we were as a community — are very tenacious and trying to hang in there.

In my own family, I have a brother-in-law with seven quarters of land, who could not afford to buy all the expensive machinery. He rented out his land to his nephew, and he is just keeping the home quarter to run cattle now. He is in his fifties, and does not feel he can afford to buy the new machinery for the size of his farm.

We are at a real turning point where either we will have to get bigger and then we will destroy the social fabric in our rural communities, or we will have to find a way to maintain some vibrancy. We have a number of localized industries in some of the small towns in this area that have managed to maintain that vibrancy and the strong capacity that would allow Saskatchewan to raise \$5.6 million for the Kinsmen Telemiracle Foundation this past weekend for a population that is just over 900,000.

Le sénateur Peterson : Ces étudiantes et étudiants deviennent des modèles à suivre pour les autres. Je crois que nous devons construire là-dessus et montrer aux autres que c'est possible. Ils peuvent connaître beaucoup de succès et continuer dans la vie.

Mme Nosbush : Il y avait tellement d'énergie dans cette salle de 45 personnes. Je suis sortie de cette rencontre pleine d'espoir. Nous avons été en mesure de parler de toutes les forces que nous avons et de tous les problèmes. Ils sont prêts à aller faire une différence dans l'avenir.

Le sénateur Mahovlich : Vous avez parlé de spiritualité. Est-ce que nous perdons nos églises dans les collectivités rurales actuelles?

Mme Nosbush : Dans bien des cas, oui, parce que le clergé vieillit et qu'il n'y a pas beaucoup de relève. Partout au Canada, nous avons un besoin profondément enraciné de voir comment nous nous inscrivons dans l'au-delà, ce qui est plus grand que nous et à l'extérieur de nous. Si nous ne comblons pas ce besoin par le biais de la religion organisée, un certain nombre de nos jeunes se tourneront vers les cultes et d'autres façons de combler leur besoin de spiritualité.

Dans les collectivités rurales — dont je suis un produit — nous avons sept éleveurs à Lake Lenore; nous en avons maintenant deux et probablement que nous n'aurons pas le deuxième encore bien longtemps. Nous avons une économie très dynamique. Il ne reste que quelques magasins. Nous avons une grande école; sa taille est maintenant réduite, mais elle est encore viable. Les élèves en provenance de partout dans la région arrivent par autobus. Nous avons une grande église qui continue d'être vivante, mais la population diminue parce que déjà il y avait une famille par quart de terre, maintenant huit quarts ne suffisent pas, et 12 quarts ne suffisent pas. Nous avons des familles qui doivent cultiver jusqu'à 20 quarts de terre. Un jour, nous allons arriver à la ferme constituée en société où les gens vivent à l'extérieur de la ferme. Les facteurs qui gardent une collectivité ensemble — les affaires agricoles, l'église, l'école, les activités récréatives — ne sont plus appuyés maintenant parce ces choses ne sont accessibles qu'à une certaine distance. Dès que les gens deviennent pauvres, ils n'ont plus de transport. Certains des clubs communautaires — la notion que nous avons de nous-mêmes en tant que collectivité — sont très tenaces et essaient de s'accrocher.

Dans ma propre famille, j'ai un beau-frère qui possède sept quarts de terre qui ne pourrait pas se payer tout l'équipement dispendieux nécessaire. Il a loué sa terre à son neveu et il ne conserve que les quartiers d'habitation pour le bétail. Il est dans la cinquantaine et ne croit pas qu'il puisse se permettre d'acheter le nouvel équipement nécessaire pour la taille de sa ferme.

Nous sommes arrivés à un véritable point tournant, ou bien nous devons grossir et ainsi, détruire le tissu social de nos collectivités rurales, ou bien nous devons trouver une façon de maintenir une certaine vitalité. Nous avons un certain nombre d'industries localisées dans certaines de nos petites villes dans cette région qui ont réussi à conserver cette vitalité et cette solide capacité qui permet à la Saskatchewan de recueillir 5,6 millions de dollars pour la Kinsmen Telemiracle Foundation la fin de semaine dernière, pour une population à peine supérieure à 900 000 habitants.

Senator Mahovlich: The government has to put their priorities in order. I come from a small community where I believe the first building that was built was the church. Throughout Canada and the U.S., there is a church in every town. There must be something to it.

Spirit was always very important to the Aborigines. Is that continuing on with the youth?

Mr. Desjarlais: In some northern First Nations, they do provide culture camps to try to teach them ways of tradition. That spirituality would be part of it.

Senator Mahovlich: Are they still keeping the language going?

Mr. Desjarlais: Language teaching is a key component in cultural camps.

Senator Mahovlich: I believe that is important for them. I am a Catholic; I was brought up a Catholic and went to a Catholic school. That spirituality helped me in difficult situations. I am sure Aboriginal people feel it is important, especially the Elders.

Mr. Desjarlais: It is very important. I grew up as a Roman Catholic as well. I notice that in the communities that I have visited throughout Northern Saskatchewan, the priests are no longer there, but the community people are stepping up to provide the mass services.

Senator Mahovlich: Somebody has to provide those services.

I am not sure if there has been a law about prostitution in which they will start to penalize the users, the people who take advantage of this system. What do you think about that? Is that a positive action?

Ms. Noshush: My work with the police service was really quite interesting because I got to see it from both the inside and the outside. My fellow officers told me to be very careful in my suppression efforts because once prostitution is driven underground, we have absolutely no capacity to monitor it from that point. I believe, rather than just going after the "johns," we have to look at the root causes of this whole set of principles. A number of them have moved and some of them are a little more successful than others, however, usually we find the "john" is middle class and fairly well situated within the community. Our Salvation Army is just in the process of building a transition house for young girls in the Pine Grove Correctional Centre who want to leave this way of life. It is about 15 miles from town.

To illustrate how deep-seated it is, one morning at the police service, it was pouring rain and the officer said, "Hey, Linda, come here." I saw two 15-year old girls being released from cells. It had been a really awful night the night before, so the police officers picked up many of the prostitutes to give them a warm night in cells. These young women were leaving with all the earthly belongings they had in a black garbage bag over their arms. They were just young girls. For many of them, there was no other avenue to attain the goods and services that they needed

Le sénateur Mahovlich : Le gouvernement a mis de l'ordre dans ses priorités. Je viens d'une petite collectivité où je crois que le premier immeuble qui a été construit était une église. Partout au Canada et aux États-Unis, il y a une église dans chaque ville. Il doit bien y avoir une raison.

La spiritualité a toujours été très importante pour les Autochtones. Est-ce que c'est toujours le cas chez les jeunes?

M. Desjarlais : Dans certaines Premières nations du Nord, on offre des camps culturels pour essayer d'enseigner les traditions aux jeunes. Cette spiritualité en ferait partie.

Le sénateur Mahovlich : Est-ce qu'ils continuent de parler la langue?

M. Desjarlais : L'enseignement de la langue est un élément clé des camps culturels.

Le sénateur Mahovlich : Je crois que c'est important pour eux. Je suis catholique; j'ai été élevé comme catholique et j'ai fréquenté l'école catholique. Cette spiritualité m'a aidé dans les situations difficiles. Je suis certain que les Autochtones estiment que c'est important, surtout les Anciens.

M. Desjarlais : C'est très important. J'ai aussi été élevé dans la religion catholique. Dans les communautés du nord de la Saskatchewan que j'ai visitées, j'ai remarqué qu'il n'y a plus de prêtres, mais les gens se mobilisent pour que les messes soient célébrées quand même.

Le sénateur Mahovlich : Il faut bien que quelqu'un assure ces services.

Je ne sais pas s'il y a une loi sur la prostitution, qui permettrait de condamner les clients et proxénètes, ceux qui profitent de ce système. Qu'en pensez-vous? Serait-ce une mesure positive?

Mme Noshush : J'ai trouvé mon travail au sein des services de police vraiment très intéressant, parce que j'ai pu voir les choses de l'intérieur et de l'extérieur. Mes collègues policiers me disaient de faire très attention dans mes efforts visant à supprimer la prostitution, car une fois que celle-ci devient clandestine, nous en perdons le contrôle. Plutôt que de poursuivre les proxénètes, je crois que nous devrions examiner les causes profondes de ce problème. Plusieurs sont partis et certains s'en sortent mieux que d'autres, toutefois, nous observons que le proxénète est quelqu'un de la classe moyenne, plutôt bien considéré dans la communauté. Dans notre localité, l'Armée du Salut est sur le point de construire une maison de transition pour de jeunes filles détenues au centre correctionnel Pine Grove et qui veulent sortir de la prostitution. C'est à environ 15 milles de la ville.

Je vais vous donner un exemple illustrant à quel point ceci est très enraciné; un matin, au service de police, alors qu'il pleuvait, j'ai entendu un agent dire : « Hey, Linda, viens ici. » C'est alors que j'ai vu deux jeunes filles âgées de 15 ans sortir de cellules. La nuit d'avant avait été vraiment horrible, et les agents de police avaient recueilli plusieurs prostituées pour leur permettre de passer une nuit au chaud, à l'abri. Ces adolescentes sont reparties avec les rares effets personnels qu'elles possédaient dans un sac à ordures noir qu'elles serraient sous le bras. Ce n'étaient que des

than through this way of life. For many of them, it had been practiced from a very early time within the family. We have to look at how that home place can be nurtured. It is part of getting in touch with our cultural and spiritual roots to understand who we are as people and what values we espouse. I believe it takes great vigilance to realize what we need to do for our young children.

In law enforcement, certainly suppression efforts are the most frequently tried. They tend to be the least effective. To find adequate employment that gives a sense of dignity and to provide schooling — as our youth have told us — that is responsive to where they are, not where they should be and that allows them to use their strengths, these are most effective. Many of them discover that they have profound capabilities when they come into this Outreach Centre, but they were so used to being looked at as a deficit rather than actually having some strengths. Within our program, many of our youth graduate talking about the program. They become casual employees and then full-time employees, where they really learn how to be an employee. They then move out into the community and take on other employment opportunities. There is that whole graduation toward independence and the vigilance that we need to monitor what is going on in inappropriate ways.

Senator Gustafson: How many of our Native people work in uranium mines? Have you numbers on that? There are other projects in the North.

Mr. Desjarlais: Through the two uranium-mining giants up in Northern Saskatchewan are Areva Resources Canada Inc. and Cameco Corporation. Through their surface lease agreements, they are required to employ at least 50 per cent Aboriginal peoples. To date, they have been meeting that quota; in some examples, they are surpassing that quota. On the flip side, though, the contractors with those mining companies are not tied to those same Aboriginal hiring requirements. That is the area that we would like to begin working on, though some of the contractors that do come up and work for Areva Resources Canada Inc. or Cameco Corporation are trying to fulfill that role as well.

Senator Gustafson: Are the reserves coming up with new ideas to create jobs within the reserve?

Mr. Desjarlais: Each reserve has an economic development portfolio counsellor that is charged with the responsibility of trying to create some economic activity within the reserve. It is just the scarce financial capacity of the residents of that First Nation that detracts or does not make it feasible or sustainable for any of that economic activity. That is why, in my report, I said they just have the essentials, which is the grocery store and the gas station.

Senator Gustafson: I sit on the Aboriginal Committee as well as the Agriculture Committee. There are at least 1,000 cases before the courts, and some of them have been there a long time. Most of

jeunes filles. Pour beaucoup d'entre elles, la prostitution est le seul moyen qu'elles ont d'obtenir tout ce dont elles ont besoin pour vivre, et c'est quelque chose qui se pratique dans leur famille depuis qu'elles sont très jeunes. Il faut chercher des façons de valoriser le foyer familial. Cela fait partie de nos racines culturelles et spirituelles que de comprendre qui nous sommes et quelles valeurs nous défendons en tant que peuple. Je crois que nous devons être très attentifs aux besoins de nos jeunes.

Ce que tentent le plus souvent les forces de l'ordre, c'est de supprimer la prostitution, mais c'est ce qui est le moins efficace pour régler les problèmes. Il serait beaucoup plus utile de donner des emplois adéquats à ces gens, pour leur permettre de garder leur dignité, et d'étudier — comme nos jeunes nous l'ont demandé — dans des domaines où ils peuvent exercer leurs forces. Beaucoup découvrent qu'ils ont de grandes capacités lorsqu'ils arrivent dans notre centre, mais ils sont tellement habitués à ce qu'on ne voie que leurs lacunes, qu'ils n'ont même pas conscience de leurs talents. Grâce à notre programme, beaucoup de jeunes obtiennent des diplômes. Ils travaillent comme employés occasionnels ou occupent des emplois à temps plein, et c'est là qu'ils comprennent vraiment le monde du travail. Par la suite, ils sont capables de se débrouiller dans la communauté et d'exploiter d'autres débouchés. C'est donc en obtenant des diplômes que les gens deviennent autonomes, et puis il convient aussi de faire preuve de vigilance pour voir ce qui ne fonctionne pas correctement.

Le sénateur Gustafson : Combien d'Autochtones travaillent dans les mines d'uranium? Avez-vous des chiffres là-dessus? Il y a d'autres projets dans le Nord.

M. Desjarlais : Les deux géants de l'uranium dans le nord de la Saskatchewan sont Areva Resources Canada Inc. et Cameco Corporation. En vertu de leurs contrats de bail de surface, ces entreprises doivent employer au moins 50 p. 100 d'Autochtones. Jusqu'à présent, elles respectent les quotas; dans quelques cas, elles les dépassent même. D'un autre côté, les entrepreneurs qui travaillent pour ces compagnies minières ne sont pas liés par les mêmes exigences en matière d'embauche d'Autochtones. Nous aimerions nous attaquer à ce problème, même si certains des entrepreneurs qui travaillent pour Areva Resources Canada Inc. ou Cameco Corporation tentent de faire leur part à ce chapitre.

Le sénateur Gustafson : Est-ce que les réserves proposent de nouvelles idées pour créer des emplois sur leur territoire?

M. Desjarlais : Dans chaque réserve, il y a un conseiller en matière de développement économique, dont la responsabilité est de tenter de créer des activités économiques pour la réserve. Étant donné les maigres capacités financières des résidents de cette communauté autochtone, il est pratiquement impossible de développer quelque activité que ce soit. C'est la raison pour laquelle, dans mon rapport, je dis qu'ils ont le strict minimum, c'est-à-dire l'épicerie et la station-service.

Le sénateur Gustafson : Je siège aux Comités des peuples autochtones et à celui de l'agriculture. Il y a au moins 1 000 affaires devant les tribunaux, dont quelques-unes traînent

them are economic, of course. This seems to be having a major impact on what is happening among our Native people on the reserves. Would you comment?

Mr. Desjarlais: There are some good examples of where First Nations are making good progress with economic development. The Lac La Ronge Indian Band with its economic development, Kitsaki Management Limited Partnership, which employs numerous Aboriginal people, is one example. I also look at the Peter Ballantyne Cree Nation, which is capitalizing on economic opportunities, even within the City of Prince Albert, where they have a hotel and a gas bar. They sell confectionary items and gas. Meadow Lake Tribal Council have been humming right along in forestry, until just recently with the downturn in forestry. There are examples of leading First Nations. There is one just south of Saskatoon with the Dakota Dunes. A big casino is being built there that will create a lot of employment for Aboriginal people.

Senator Gustafson: Do social organizations and churches, such as the Salvation Army, have major works among the Native people?

Mr. Desjarlais: Up in Northern Saskatchewan there are no services, such as the Salvation Army, but we have found that Aboriginal people do tend to help one another out. If a guy goes out and shoots a moose, for example, they do share the meat with the people in the community.

The Chairman: Thank you. I have a quick but rare question. I could not sit here and listen to the two of you without reflecting on the 23 years of my life as a senator and how at the very beginning I stumbled into the issue of literacy. Listening to you today and others elsewhere as we have travelled across the country, I realize it is a foundation issue of the well-being of our country, and I am not sure how well we are working at it. Saskatchewan has always been very well known for the breadth and depth of its programs with Aboriginal people, seniors, adults and always with a focus on children. In the information and thoughts that you have given us here in Saskatchewan, how is the situation progressing? We have had some difficulty in recent months. I hope it is getting back on the rails. Is the infrastructure that Saskatchewan has had on these issues for so many years still able to work in your communities? Do people still go to their courses? Do they still have their tutors? Is there still a focus on children?

Ms. Noshush: Prior to the last 10 years, my lifetime has been spent in the literacy area, both at the university level and at the school level. I would say that the ability to read gives people a window on the whole world and allows people to decentre. It is absolutely essential. Looking at our neighbouring province of Alberta, international statistics show their gradient is very steep. They have one of the highest scores on average in Canada, but they also have some of the very lowest. Saskatchewan has a flatter gradient. I would like to believe that that is because of our huge

depuis longtemps. La plupart, évidemment, concernent des problèmes d'ordre économique. Ceux-ci semblent avoir une incidence majeure sur ce qui arrive dans les réserves. Qu'en pensez-vous?

M. Desjarlais : Il y a quelques bons exemples de développement économique réussi au sein des Premières nations. La bande indienne de Lac La Ronge, avec le Kitsaki Management Limited Partnership, qui emploie de nombreux Autochtones, en est un probant. Il y a aussi la nation crie de Peter Ballantyne, qui capitalise sur des débouchés économiques, même dans la ville de Prince Albert, où elle possède un hôtel et un poste d'essence qui vend confiseries et carburant. Le conseil tribal de Meadow Lake était très actif dans le domaine de la foresterie, jusqu'à tout récemment, depuis qu'il y a eu une diminution de l'activité. Il y a des Premières nations qui réussissent, comme celle qui gère le terrain de golf Dakota Dunes, situé au sud de Saskatoon. On envisage d'y construire un grand casino, ce qui permettra de créer énormément d'emplois pour les Autochtones.

Le sénateur Gustafson : Est-ce que les organisations sociales et religieuses, comme l'Armée du Salut, travaillent beaucoup auprès des Autochtones?

M. Desjarlais : Dans le nord de la Saskatchewan, il n'y a pas de services, comme ceux de l'Armée du Salut, mais nous avons remarqué que les Autochtones tendent à s'entraider. Quand un homme part à la chasse et tue un orignal, par exemple, il partage la viande avec le reste de la communauté.

La présidente : Merci. J'ai une question brève, mais peu courante. Je n'ai pu m'empêcher, en écoutant vos deux témoignages, de réfléchir à mes 23 années passées au Sénat et au fait que dès le début, j'ai été confrontée au problème de l'alphabétisation. En vous écoutant aujourd'hui, et après les témoignages d'autres personnes que nous avons rencontrés un peu partout au pays, je me rends compte que c'est un problème fondamental lié à la santé de notre pays, et je ne suis pas sûre que nous le traitons adéquatement. La Saskatchewan a toujours été très bien connue pour la qualité des programmes qu'elle offre aux Autochtones, aux personnes âgées, aux adultes et surtout aux enfants. À la lumière des informations et des réflexions que vous nous avez livrées ici, en Saskatchewan, comment la situation évolue-t-elle? Nous avons éprouvé quelques difficultés ces derniers mois. J'espère que tout revient à la normale. Est-ce que les infrastructures qu'a bâties la Saskatchewan pour aborder ces questions depuis de nombreuses années continuent de fonctionner dans vos communautés? Est-ce que les gens vont encore suivre des cours? Est-ce qu'ils ont des tuteurs? Est-ce qu'on se concentre toujours sur les enfants?

Mme Noshush : Avant les dix dernières années, je me consacrais essentiellement à l'alphabétisation, tant au niveau universitaire que scolaire. Je dirais que l'aptitude à lire ouvre aux gens une fenêtre sur le monde et leur permet de s'émanciper. C'est absolument essentiel. Pour parler de notre province voisine l'Alberta, des statistiques internationales indiquent qu'elle est sur une pente très descendante. Elle enregistre un des scores les plus élevés en moyenne au Canada, mais elle accuse aussi un des plus bas à certains égards. La Saskatchewan se porte mieux.

community school focus in Saskatchewan, where we look at breaking down the barriers. That infrastructure has been quite successful. We also have a new initiative by the Department of Learning called SchoolPlus, where the school is seen as the portal for the delivery and access of other social services — the one-stop shop. They say, as Senator Mahovlich mentioned, schools are still in communities; they are where the people are; we can make schools the portals through which services are delivered.

Having said that, when I look across Canada, I have lots of hope for people in Saskatchewan. If I give you the past year's statistics for the 750 women who have been through our Pine Grove Correctional Centre, which is the only female centre in Saskatchewan, they would all have less than what we call 11th-Grade certification, but their skill levels are between a Grade 5 and a Grade 8 level. For people who are falling on the fringes of our system, literacy is huge. If we look at the Saskatchewan Penitentiary, again the literacy level is low. These are people who are not functioning at anywhere near a Grade 10 literacy level, which is a functional level in Canada today.

The Chairman: I thank you for what you are doing. As we all say, fight on.

Ms. Nosbush: Senator Fairbairn, I just have one short quote I would like to read at the end. The artist Thomas Kinkade said, "Human life is a work of art that can reach eternity. Each life has the ability to touch other lives which, in turn, touch yet more lives. So person by person, generation by generation, a world and a future are shaped."

I believe we must never lose sight that an "N of one" is still significant.

The Chairman: Thank you very much — and thank you both for making the effort to come here today.

The committee adjourned.

HUMBOLDT, SASKATCHEWAN, Thursday, March 8, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 1:01 p.m. to examine and report on rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Good afternoon. Welcome to the Senate Committee on Agriculture and Forestry. We will hear first this afternoon from Randy Johns, who is with Keewatin Career Development Corporation.

J'aimerais croire que c'est en raison de l'énorme intérêt que porte la communauté à l'éducation scolaire dans cette province, où nous nous efforçons de faire tomber les barrières. Les infrastructures dont nous nous sommes dotés ont donné d'excellents résultats. Le Saskatchewan Department of Learning a également lancé une nouvelle initiative appelée SchoolPlus, selon laquelle l'école est considérée comme un portail pour l'accès à d'autres services sociaux — c'est comme un guichet unique. Comme le sénateur Mahovlich l'a indiqué, ces gens disent que les écoles sont au cœur des communautés, là où se trouvent les gens, et que nous pouvons en faire des portails donnant accès à des services.

Ceci dit, lorsque je vois ce qui se passe dans le reste du Canada, j'ai beaucoup d'espoir pour les Saskatchewanais. Si je vous donnais les statistiques de la dernière année pour les 750 jeunes femmes qui ont été envoyées au Centre correctionnel Pine Grove, qui est le seul centre pour femmes en Saskatchewan, vous verriez qu'elles n'ont même pas le niveau d'une 11^e année, je dirais même qu'il se situe entre la 5^e et la 8^e année. Pour les gens qui passent entre les mailles de notre système, l'alphabétisation est un énorme défi à relever. Dans les milieux pénitentiaires de la Saskatchewan, le niveau d'alphabétisation est également bas. Les gens qui y sont ont un niveau tournant autour de la 10^e année, ce qui est considéré comme le niveau fonctionnel au Canada aujourd'hui.

La présidente : Je vous remercie pour ce que vous faites. Tout ce que nous pouvons vous dire, c'est continuez.

Mme Nosbush : Sénateur Fairbairn, j'aimerais pouvoir lire une courte citation pour conclure. L'artiste Thomas Kinkade a dit un jour : « La vie humaine est un chef-d'œuvre qui peut aspirer à l'éternité. Chaque vie a la capacité de toucher d'autres vies qui à leur tour touchent encore plus de vies. Ainsi, personne après personne, génération après génération, le monde et l'avenir se dessinent. »

Je crois que nous ne devons jamais perdre de vue que tout ce que nous ferons maintenant aura son importance pour l'avenir.

La présidente : Je vous remercie beaucoup et merci aussi à vous deux d'avoir fait l'effort de venir aujourd'hui.

La séance est levée.

HUMBOLDT SASKATCHEWAN, le jeudi 8 mars 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 13 h 1, pour examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Bonjour. Je vous souhaite la bienvenue à la réunion du Comité sénatorial de l'agriculture et des forêts. Nous entendrons tout d'abord cet après-midi Randy Johns, qui parlera au nom de la Corporation de promotion de carrière Keewatin.

Randy Johns, Chief Executive Officer, Keewatin Career Development Corporation: Good afternoon, honourable senators. Thank you for the invitation to present and speak to your committee today. I have provided a brief and it is available to everyone.

Keewatin Career Development Corporation is a non-profit organization. We have been around since 1996. We work primarily with information technology in rural communities and most specifically, Aboriginal rural communities. One of the main activities that we have is as regional management organization for Indian and Northern Affairs Canada, the First Nations SchoolNet program. Through that program, we work with 160 First Nation schools on reserve throughout Saskatchewan and Alberta. We support the technology. One recent innovation is the development of a video conference network that goes out to all these schools, through which the schools receive distance learning and educational resources.

Many challenges faced by rural communities relate to a lack of local services. One of the biggest challenges we see is that services for rural communities are generally designed in urban communities from an urban paradigm, and the rural paradigm is not necessarily taken into account. Sometimes these services do not work well for the rural communities.

We believe that information and communication technology, ICT, can be used to enhance the economies and perspectives for rural communities by lessening distance and by making services available to the rural communities. The impact of information technology is even more profound in Aboriginal communities, given that the Aboriginal demographic is different and youth are maybe better adopters of technology.

The impact can be seen in the health sector. Telehealth is the main buzzword and application there. The education sector can benefit with the delivery of distance learning and resources to classrooms that do not necessarily have these resources. Administration can benefit through decreasing travel necessary for meetings. Industry and business can be enhanced through information technology.

We believe there is great future potential for rural communities through IT application. We believe there is even potential for decentralization of business and industry in the long term to more rural communities through the application of information technology.

We have made some policy recommendations. Primarily we would like to see programs that are working, continued, specifically the First Nation SchoolNet program and the Human Resource Development Center Youth Employment Initiative. These programs work well for rural communities. We recommend continued support of research and development of

Randy Johns, directeur général, Corporation de promotion de carrière Keewatin : Bonjour, honorables sénateurs. Je vous remercie de m'avoir invité à prendre la parole devant vous aujourd'hui. Je vous ai remis un mémoire qui est à la disposition de quiconque souhaite le consulter.

La Corporation de promotion de carrière Keewatin est un organisme sans but lucratif fondé en 1996. Nous travaillons essentiellement dans le domaine de l'infotechnologie dans les collectivités rurales, et plus particulièrement les collectivités rurales autochtones. Nous sommes une organisation de gestion régionale chargée par Affaires indiennes et du Nord Canada d'administrer le programme Premières nations sur Rescol. Dans le cadre de ce programme, nous travaillons auprès de 160 écoles des Premières nations situées dans les réserves en Saskatchewan et en Alberta. Nous fournissons l'appui technologique. Une de nos innovations récentes est la mise au point d'un réseau de vidéoconférence reliant toutes ces écoles, grâce auquel ces écoles ont accès au téléapprentissage et à des ressources pédagogiques.

Beaucoup des difficultés auxquelles sont confrontées les collectivités rurales découlent d'une pénurie de services locaux. Les services destinés à ces collectivités sont généralement conçus en milieu urbain à partir d'un modèle urbain, qui ne tient pas nécessairement compte des caractéristiques du milieu rural. Ces services ne donnent pas toujours de bons résultats pour les collectivités rurales.

Nous croyons que les technologies de l'information et des communications, ce qu'on appelle les TIC, peuvent stimuler l'économie et améliorer les débouchés pour les collectivités rurales en atténuant l'effet de la distance et en permettant à ces collectivités d'avoir accès à des services. L'effet des technologies de l'information est encore plus profond dans les collectivités autochtones, étant donné le profil démographique différent de cette population et le fait que les jeunes adoptent beaucoup plus facilement les nouvelles technologies.

Cet effet est visible dans le domaine de la santé. La télésanté est sur toutes les lèvres et c'est la principale application dans notre région. Le secteur de l'éducation peut bénéficier des programmes de téléapprentissage et de ressources auxquels les écoles n'avaient pas nécessairement accès auparavant. L'administration scolaire peut tirer parti de ces outils technologiques puisqu'ils rendent les déplacements moins nécessaires pour assister à des réunions. L'infotechnologie permet également d'améliorer les conditions pour l'industrie et les milieux d'affaires.

Nous croyons que l'application des TI offre aux collectivités rurales d'énormes possibilités. Nous croyons même qu'il y a un potentiel à long terme de décentralisation des entreprises et de l'industrie dans un plus grand nombre de municipalités rurales grâce à l'application de l'infotechnologie.

Nous avons formulé certaines recommandations. Premièrement, nous souhaitons le maintien des programmes qui ont donné de bons résultats, particulièrement du programme Premières nations sur Rescol et du Programme d'emploi jeunesse des centres de perfectionnement des ressources humaines. Ces programmes fonctionnent bien dans les collectivités rurales. Nous

applications for IT in rural communities, and that some research is applied research by rural organizations, not necessarily urban institutions.

Marie Prebushewski, Executive Director, Thickwood Hills Business and Learning Network: Thank you for allowing us to present today. My community was excited about the idea that little Hafford, Saskatchewan, would be presenting. In essence, though, I do not represent only Hafford. I represent the south part of the province, basically from Meadow Lake to the American border, and from Manitoba to Alberta.

The Thickwood Hills Business and Learning Network was formed in 2000. It is a non-profit organization. It was formed in response to growing technology needs and access in our communities. The Community Access Program, CAP, funded by Industry Canada is established in over 400 communities and has been crucial to bridging the digital divide. CAP is set for sunset at the end of March. It is also strongly connected to the youth initiative from HRDC. All our CAP youth work in community access sites. Thickwood Hills is comprised of 80 community access sites, with 21 of those sites being First Nations communities located in the northwest of the province.

We need to stop looking at rural First Nation community studies and programs, and non-Native community programs. We need to look at an integrated approach because my Native communities touch my community. When I look for workers because they do not exist in my community, I want to build a relationship with my First Nations communities to bring young workers to experience some of the training that we provide in our learning centres. Currently, I have one young man who is a First Nations youth. He has a family and he is about 28 years old. He participated in the CAP Youth Initiative Program and he is working in a non-Native community and doing well. He went through some time of trepidation, hesitation and anxiety because he did not know how it would work out.

We talk about a boom. I heard on the radio coming here that there is a boom in Saskatchewan and a shortage of labour, and we still have not capitalized on the 50-plus employment rate in our First Nations community. I was in a First Nations Community two days ago and they have more than a 90-per-cent unemployment rate. The 10 per cent who are working are working in the band office. The others lost their jobs because the mill closed down. Now we are trying to set up an artisan cooperative there so they have some sense of future for work, plus we are offering all the other training, jobs and so on.

Let us start talking about integrating our non-Native communities within the concept of access to manpower in the First Nations communities.

recommandons également le maintien du financement de la recherche-développement sur des applications de TI destinées aux collectivités rurales et que certaines recherches soient des recherches appliquées faites par des organismes ruraux et non pas urbains.

Marie Prebushewski, directrice générale, Thickwood Hills Business and Learning Network : Merci de nous avoir invités aujourd'hui. Au village, tout le monde était emballé à l'idée qu'une personne de Hafford, en Saskatchewan, prendrait la parole devant vous. Cependant, je dois dire que je ne représente pas seulement Hafford, mais tout le sud de la province, c'est-à-dire la région qui est comprise entre Meadow Lake et la frontière américaine d'une part, et entre le Manitoba et l'Alberta, d'autre part.

L'organisme que je représente a été créé en 2000. C'est un organisme sans but lucratif mis sur pied pour répondre à des besoins croissants en matière de technologie et d'accès dans nos collectivités. Le Programme d'accès communautaire, ou PAC, subventionné par Industrie Canada, est établi dans plus de 400 collectivités et a joué un rôle capital dans l'élimination du fossé numérique. Le PAC se termine à la fin de mars. Il est par ailleurs étroitement lié au projet Emploi jeunesse de DRHC. Tous nos jeunes participants à ce programme travaillent dans des points d'accès communautaires, dont 21 se trouvent dans des collectivités des Premières nations situées dans le nord-ouest de la province.

Nous avons cessé de considérer séparément les études et les programmes destinés aux Premières nations en milieu rural et les programmes communautaires qui s'adressent au non autochtones. Nous devons adopter une approche intégrée parce que les collectivités autochtones ont des effets sur la collectivité. Quand je veux recruter les travailleurs alors qu'il n'y en a pas dans ma collectivité, il faut que j'établisse des relations avec les collectivités voisines des Premières nations pour offrir à leurs jeunes travailleurs certains programmes de formation dispensés dans nos centres d'apprentissage. À l'heure actuelle, j'emploie un jeune homme des Premières nations. Il a 28 ans et une famille. Après avoir participé au programme d'emploi jeunesse du PAC, il a commencé à travailler dans une collectivité non autochtone et gagne bien sa vie. Il a cependant éprouvé certaines hésitations et angoisses parce qu'il ne savait pas ce que cela lui donnerait.

On entend parler d'un boom économique. J'ai entendu à la radio en venant ici que la Saskatchewan connaît un essor économique et une pénurie de main-d'œuvre, et nous n'avons pas encore tiré parti du taux de chômage de plus de 50 p. 100 qui afflige nos collectivités des Premières nations. J'étais dans une de ces collectivités il y a deux jours et le taux de chômage y est de 90 p. 100. Les 10 p. 100 qui travaillent sont employés par le conseil de bande. Les autres ont perdu leur emploi quand la scierie a fermé ses portes. En ce moment, nous essayons de créer une coopérative d'artisans pour leur donner certains débouchés et nous offrons tous les autres programmes de formation, des emplois, et cetera.

Il est temps pour nos collectivités non autochtones de commencer de s'approvisionner en main-d'œuvre dans les collectivités des Premières nations.

Senator Mahovlich: To integrate Aboriginal people, what is the biggest drawback? What is holding us back?

Ms. Prebushewski: I would say the biggest obstacle is lack of mobility and lack of connection with the non-Native communities. It took us three years to build the relationship with the First Nations community and so that when I came to the community, they could see that I was a person that could be respected: that I did not come in for only the one day to give them this big solution to all their problems and then walk away. We need to be there for the duration. The programs must last over a long period of time. I would love to keep this young man employed. The program funding ends at the end of March. We will carry him through April, but that is about all the funding we have. We are non-profit. We depend on youth employment strategies and other strategies to survive. We try our best to photocopy everything there is for the communities surrounding us, but training and work skills need to be developed.

I took a survey of how many people were interested in learning how to create businesses on the reserve so they could capitalize on some of their assets there. I thought I would have 15 people. I have a list of 50 people who are interested. I do not have the manpower. I need to start hiring to meet that need and I do not have the funding. These people wanting training are not mobile. They cannot run to Prince Albert or to North Battleford. Flexibility is needed in the training. A safe environment that is culturally sensitive must be created. We need to invite them to the non-Native communities so these communities are an okay place to go. We have been going back forth. I go there and they come to us. The biggest obstacle is that we are the lone organization in the western part of the province that is involved in making those connections. Those obstacles are some of the major ones.

Senator Mahovlich: I think you are making a great statement. Do you know what one person can do? I do not know if you have ever heard of James Houston. He was a great artist that went up to Baker Lake and introduced different art to those people. In Toronto in the last few months, they honoured James Houston by having Aboriginal people bring their art to the McMichael Gallery. I think that example shows how we have to bring out their culture. I think James Houston is a good example.

What should we do about transportation when we talk about schooling? We cannot have universities in every town so we will need to transport.

Mr. Johns: To some extent we need to develop mobility between the Aboriginal communities and non-Aboriginal communities. Training must start in the Aboriginal communities, and the best way of doing that in a small community, where we do not have a lot of resources and we cannot set up a university or even a training

Le sénateur Mahovlich : Quel est le principal obstacle à l'intégration des Autochtones? Qu'est-ce qui nous empêche de le faire?

Mme Prebushewski : Je crois que c'est l'absence de mobilité et de lien entre les collectivités autochtones et non autochtones. Il nous a fallu trois ans pour établir des relations avec la collectivité des Premières nations et pour amener ces gens à comprendre qu'ils pouvaient me faire confiance et que je n'allais pas débarquer chez-eux un jour pour leur proposer une solution miracle à tous leurs problèmes pour ensuite disparaître. Nous devons avoir une présence durable. Les programmes doivent s'étendre sur de longues périodes. J'aimerais bien que ce jeune homme puisse garder son emploi, mais le financement du programme prend fin en mars. Nous pourrions le garder pendant le mois d'avril, mais c'est à peu près tout ce que nos fonds nous permettront de faire. Nous sommes un organisme sans but lucratif et notre survie dépend des stratégies d'emploi jeunesse et d'autres programmes. Nous tâchons de photocopier toute la documentation qui existe pour les collectivités qui nous entourent, mais il faut quand même offrir et développer des compétences professionnelles.

J'ai fait un sondage pour savoir combien de gens aimeraient apprendre comment mettre sur pied une entreprise dans la réserve de manière à pouvoir exploiter certains de leurs atouts. Je m'attendais à en trouver une quinzaine, mais j'ai une liste de 50 personnes qui se sont dites intéressées. Cependant, je n'ai pas la main-d'œuvre nécessaire. Je dois commencer à recruter pour répondre à ce besoin, mais je n'ai pas le budget. Les gens qui souhaitent de la formation ne sont pas mobiles. Ils ne peuvent pas se rendre à Prince Albert ou à North Battleford. La formation offerte doit être souple. Il faut créer un environnement sûr et adapté à leur réalité culturelle. Nous devons les inviter à venir dans des collectivités non autochtones pour qu'ils comprennent que ces endroits leur sont ouverts. Jusqu'à maintenant, nous nous sommes déplacés entre ces deux endroits. Je me rends dans la réserve et ils viennent chez nous. Le plus grand obstacle pour nous est que nous sommes l'unique organisme de l'ouest de la province qui essaie d'établir ces liens. Voilà l'une des principales difficultés.

Le sénateur Mahovlich : Ce que vous dites est extraordinaire. Savez-vous ce qu'une personne peut faire? Je ne sais pas si vous avez entendu parler de James Houston. C'est un grand artiste qui est allé à Baker Lake et a initié les gens de l'endroit à différents genres d'art. Il y a quelques mois, à Toronto, on a honoré James Houston en invitant des Autochtones à apporter leurs œuvres d'art à la galerie McMichael. C'est un exemple qui montre que nous devons les aider à faire valoir leur culture. Je pense que James Houston en est un excellent exemple.

Que devrions-nous faire dans le secteur du transport pour faciliter l'apprentissage? Nous ne pouvons pas avoir des universités dans toutes les villes; il faudra donc assurer des services de transport.

M. Johns : Dans une certaine mesure il nous faut assurer une plus grande mobilité entre les communautés autochtones et les communautés non autochtones. La formation doit commencer dans les communautés autochtones, et la meilleure façon de faire les choses dans une petite collectivité, où nous avons peu de

program, is to use information technology and distance learning to bring those courses to the communities where the people live. We deliver an IT training course. Before Christmas, we delivered it to 16 communities across Saskatchewan and Alberta. The instructor never met the students in person, and the students had access to training that they would not have had in their communities. Those 16 people are now certified: They are technicians and they have entry-level qualifications to work in their communities or wherever they choose. The message I want to emphasize is that information technology can be used as a vehicle to deliver the courses, training and skills to the Aboriginal people in the communities where they live.

Senator Mercer: I am trying to relate what you have said to what Dean Desjarlais told us this morning about one of his projects: training young people to work in the tar sands at Fort McMurray. Training was given two weeks at a time and then young people taking the training came back to the community. When we hear a startling number such as 90 per cent unemployment on a reserve, we throw up our hands and say, how do we begin here? However, we must begin. Are the programs you talked about similar to the programs that Mr. Desjarlais talked about this morning, perhaps training people to work in the tar sands? As a Maritimer, I hate to train people to go away because too many of our people have gone away and many of them do not come back. Still, we need to give them some skills. I would rather them work in Fort McMurray than be involved in something that is socially, physically or mentally destructive.

Mr. Johns: We are only at the beginning of a shift in delivery of skilled training programs. I come from the same community as Mr. Desjarlais so I am familiar with the projects of the Northern Development Board Corporation, and so on. A challenge they face now with the traditional delivery system is bringing the courses to the people in the communities or having the people move to the courses in the communities where they want to teach them. I think we are at the beginning of learning how to deliver these courses properly to people in their communities using the information technology that is becoming available in the different communities.

We have found that video conferencing is a great mode of delivery but we must have organizations that can support the technology. The community must be able to support the technology so it works. The primary requirement is that the technology must work for people to be comfortable accessing the training. Once that level of comfort is there, we can bring skill

ressources et ne pouvons avoir une université ou même un programme de formation, est d'avoir recours aux technologies de l'information et à l'apprentissage à distance pour offrir ces cours là où les gens vivent. Nous offrons un cours de formation en technologie de l'information. Avant Noël, nous avons offert ce cours dans 16 collectivités de la Saskatchewan et de l'Alberta. Le chargé de cours n'a jamais rencontré les étudiants en personne, mais ces derniers ont eu accès à la formation qu'ils n'auraient pas pu recevoir normalement dans leur collectivité. Ces 16 personnes ont aujourd'hui un diplôme : ils sont techniciens et ils ont des compétences de premier échelon pour travailler dans leur collectivité ou ailleurs s'ils le désirent. Le message que je veux communiquer est le suivant. Les technologies de l'information peuvent servir de mécanisme pour offrir les cours, la formation et permettre aux Autochtones d'acquérir les compétences dans les communautés où ils vivent.

Le sénateur Mercer : J'essaie d'établir un lien entre ce que vous dites et ce que Dean Desjarlais nous a dit ce matin au sujet d'un de ces projets : la formation de jeunes pour travailler dans le secteur des sables bitumineux à Fort McMurray. La formation dure deux semaines puis les jeunes qui ont suivi la formation reviennent dans leur collectivité. On nous a parlé d'un taux de chômage renversant de 90 p. 100 dans une réserve. Quand on entend de telles choses, on se demande mais où commencer? Cependant, nous devons commencer en quelque part. Est-ce que les programmes dont vous avez parlé sont semblables à ceux dont nous a parlé ce matin M. Desjarlais, comme ceux qui sont offerts pour former les gens qui travailleront dans le secteur des sables bitumineux? Je viens de la région atlantique, et je n'aime pas penser que l'on forme les gens pour qu'ils déménagent travailler ailleurs parce que trop souvent ceux qui quittent la région n'y reviennent pas. Cependant, il faut certainement leur permettre d'acquérir des compétences. Je préférerais qu'ils travaillent à Fort McMurray plutôt qu'ils se livrent à des activités dommageables au point de vue social, physique ou mental.

M. Johns : Nous commençons à peine à repenser notre prestation de programmes de formation professionnelle. Je viens de la même collectivité que M. Desjarlais et je connais donc bien les projets de la Northern Development Board Corporation. Le défi que ce groupe doit maintenant relever est de trouver une façon d'offrir les cours aux gens dans leur collectivité ou de les convaincre à se rendre dans les collectivités où les cours peuvent être offerts. Je crois que nous commençons simplement à apprendre comment offrir ces cours de façon appropriée aux intéressés dans leur propre collectivité en ayant recours aux technologies de l'information, qui deviennent de plus en plus disponibles dans toutes les collectivités.

Nous avons constaté que les vidéoconférences sont une façon fort efficace d'offrir des cours, mais il faut quand même que les collectivités disposent d'organisations nécessaires pour appuyer le système. La collectivité doit être en mesure d'accepter techniquement ce type de prestation. Il faut donc d'abord et avant tout que la technologie utilisée puisse être acceptée par ceux

training to the communities. We think we are only at the beginning and there is potential to deliver almost any program using distance learning technologies.

Senator Mercer: Are you doing it now: marrying distance learning and video conferencing, and matching the technology with jobs that may not be in your community or on reserve?

Mr. Johns: We offer the IT training, computer repair training, because that is our area. We are working with delivery agents in the North and in other parts of the province to take a look at things such as safety training, Workplace Hazardous Materials Information System, WHMIS, and essential skills that people need to work in resource industries and so on. We are at the beginning of that process.

Ms. Prebushewski: We always do a community inquiry before we start. We want to respond to the needs of the community. We brought in the same programs. We encourage people to take the programs. For example, two young women in a distant First Nations community are taking their certification program. The training is proving to develop leadership skills and these young people will become mentors to facilitate other training in the community.

We are building the sustainability of the community and the capacity of the community at the same time. It is crucial that this happens because the response to employment sometimes is they need someone yesterday. We need to prepare quickly, but a stigma is still attached to leaving that community. They have many fears about how successful they will be and how they will fit in. We need to create small experiences outside the community so they will build up their confidence to take on jobs. Not many First Nations young people will go to Alberta to work on the rigs or to be welders. If you were to do a study on how many, the number would be minute. There are family responsibilities and so on, but they would like the opportunity. They are most willing to take the courses. The cost sometimes is prohibitive. I had occasion to look at an opportunity to prepare to work on the rigs. Training would cost \$10,000 for the group of four or five men to go from the First Nations community to a distant town to take that training. The band could fund this training. Sometimes the costs are prohibitive and so we try to work closely with industry in the hopes that industry would fund some of this training.

Senator Mercer: Some of this training could be done through distance learning and video conferencing. We heard earlier today about problems with the availability of high-speed Internet in parts of Saskatchewan. Is that a problem here?

qui veulent obtenir la formation. Lorsqu'ils arriveront à avoir un certain confort avec les nouvelles technologies, nous pourrions à ce moment-là offrir dans les collectivités une formation professionnelle. Nous ne sommes qu'à nos débuts, et il serait possible d'offrir pratiquement n'importe quel programme en ayant recours aux technologies d'apprentissage à distance.

Le sénateur Mercer : Le faites-vous maintenant? Vous servez-vous à la fois des technologies d'apprentissage à distance et des vidéoconférences, associant les technologies aux emplois qui seraient disponibles ailleurs que dans les collectivités ou les réserves?

M. Johns : Nous offrons une formation en TI, la formation pour la réparation d'ordinateurs, parce que c'est notre secteur. Nous collaborons avec des agents chargés de la prestation dans le Nord et dans d'autres régions de la province pour des cours comme la formation en matière de sécurité, le Système de formation sur les matières dangereuses utilisées au travail — le SIMDUT, et les compétences essentielles dont les gens ont besoin pour travailler dans le secteur primaire. Nous ne faisons que commencer.

Mme Prebushewski : Nous effectuons toujours une enquête dans la collectivité avant de débiter. Nous voulons répondre à ses besoins. Nous avons les mêmes programmes. Nous encourageons les gens à suivre ces programmes. Par exemple, deux jeunes femmes d'une collectivité autochtone éloignée suivent leur programme d'accréditation. La formation améliorera les qualités de leadership, si bien que ces jeunes gens deviendront des mentors et animeront d'autres cours dans la collectivité.

Nous renforçons la durabilité de la collectivité et sa capacité en même temps. Il est crucial d'y veiller, parce que les gens qui ont un emploi à pourvoir ont parfois besoin d'un employé toute affaire cessante. Il faut nous préparer rapidement, mais on continue de voir d'un mauvais œil le départ de la collectivité. Les gens ont toutes sortes de craintes sur leur capacité de réussir et de s'intégrer. Il nous faut créer de petites expériences hors de la collectivité pour développer leur confiance en eux et les amener à accepter des emplois. Rares sont les jeunes Autochtones disposés à aller en Alberta travailler sur les appareils de forage ou devenir des soudeurs. Si vous effectuiez une étude, vous constateriez qu'il s'agit d'une infime minorité. Il y a les responsabilités familiales, et cetera, mais ils aimeraient avoir cette chance. Ils sont tout à fait disposés à suivre des cours. Leur coût est parfois prohibitif. J'ai eu l'occasion d'examiner une possibilité de donner une formation sur le travail sur les appareils de forage. La formation coûterait 10 000 \$, pour le groupe de quatre à cinq hommes qui quitteraient la collectivité des Premières nations pour se rendre dans une ville éloignée et suivre la formation. La bande pourrait financer cette formation. Parfois les coûts sont prohibitifs, si bien que nous nous efforçons de travailler en étroite collaboration avec l'industrie, dans l'espoir que l'industrie finance une partie de la formation.

Le sénateur Mercer : Une partie de la formation pourrait s'effectuer à distance et par le biais de vidéoconférences. On nous a mentionné plus tôt aujourd'hui qu'il était parfois difficile d'avoir accès à Internet haute vitesse dans certains endroits de la Saskatchewan. Est-ce le cas ici?

Mr. Johns: It is a continuing problem for rural communities. Some First Nations in Saskatchewan are not served by high-speed Internet for various reasons. Some are in a valley and they cannot receive the wireless feed. Infrastructure costs money. One policy recommendation we make here is that the Government of Canada continue to look at development programs that can bring the broadband infrastructure to rural communities.

Senator Mercer: One of the first things we should do in places of high unemployment is to make sure those areas have high-speed Internet because, for teleconferencing and distant learning, they must be able to sign on before they can use it.

Mr. Johns: There are gaps now. A lot of communities are served, but some still are not. We need to complete the job of making rural communities accessible by broadband.

Ms. Prebushewski: There is broadband and satellite service. Sometimes there is only one point of access. With the termination of the SchoolNet program, the CAP site will probably be the only point of access in the whole community. In a community of 2,000 residents, one little CAP site will not serve all those households. We are on the fringe of the infrastructure to provide Internet access within the homes. It is not that residents do not want it. A new program called Last Mile uses satellite technology to connect. We have started a test in Nova Scotia in small, isolated rural communities. If we can provide it by the water, inland in Nova Scotia, we can do it in Saskatchewan. Those communities will never be served by the regular providers. There is no money to be made and the infrastructure costs are difficult. Only satellite service will work there. The technology is improving all the time, but we need the funds to initiate that. Most First Nations' families cannot afford the \$400 or \$500 that it will cost to connect each household. The children only have their little computer lab and one point of access.

Senator Mercer: I think Western Economic Diversification Canada is paying for a study into building a road from northern Saskatchewan to the Fort McMurray area. Is this study a good idea?

Mr. Johns: That question could be answered from a lot of different perspectives, but generally most people in that area, on the Saskatchewan side, think it is a good idea. It has already started to open up the economies in some of the communities there, for example, La Loche, Buffalo Narrows, Île-à-la-Crosse and Beauval. It makes employment easier to access on the Alberta side and the small Saskatchewan communities are seeing some benefit from Alberta people buying recreational property and that kind of thing. A road already goes into La Loche and La Loche is a big community without any employment prospects basically. Personally, I do not think communities can be kept in isolation.

M. Johns : C'est toujours un problème pour les collectivités rurales. Certaines Premières nations de la Saskatchewan ne sont pas desservies par Internet haute vitesse pour diverses raisons. Certaines se trouvent dans une vallée et ne peuvent être alimentées sans fil. L'infrastructure est coûteuse. Une des recommandations que nous faisons ici en matière de politique est que le gouvernement du Canada continue d'envisager des programmes de développement qui puissent amener l'infrastructure de large bande aux collectivités rurales.

Le sénateur Mercer : L'une des premières choses que nous devrions faire, dans les endroits où le taux de chômage est élevé, est de veiller à assurer un accès à Internet haute vitesse, pour les téléconférences et l'apprentissage à distance; faute de pouvoir ouvrir une session, on ne peut utiliser ces ressources.

M. Johns : Il y a des lacunes actuellement. Beaucoup de collectivités sont desservies, mais certaines pas encore. Il nous faut finir de relier toutes les collectivités rurales par large bande.

Mme Prebushewski : Il y a un service de large bande et de satellite. Parfois il y a seulement un point d'accès. Avec l'élimination du programme Rescol, le site du Programme d'accès communautaire sera sans doute le seul point d'accès pour toute la collectivité. Dans une collectivité de 2 000 résidents, un malheureux site PAC ne desservira pas tous les foyers. Nous sommes sur la marge de l'infrastructure Internet pour tous les foyers. Les résidents aimeraient bien en disposer. Il existe un nouveau programme appelé Last Mile qui utilise la technologie satellitaire pour relier les gens à Internet. Nous avons entamé des essais en Nouvelle-Écosse, dans de petites collectivités rurales isolées. Si on peut y parvenir par voie d'eau, dans l'intérieur des terres de la Nouvelle-Écosse, on peut y parvenir en Saskatchewan. Ce sont des collectivités qui ne seront jamais desservies par un fournisseur standard. Il n'y a pas d'argent à faire mais trop d'argent à dépenser pour l'infrastructure. Seul un service par satellite est susceptible de fonctionner, dans ces cas. La technologie s'améliore continuellement, mais il nous faut des fonds pour lancer l'initiative. La plupart des familles des Premières nations ne peuvent payer les 400 à 500 \$ nécessaires pour relier chaque foyer. Les enfants auront donc seulement leur petit laboratoire d'information et un point d'accès.

Le sénateur Mercer : Je pense que Diversification de l'économie de l'Ouest finance une étude sur la construction d'une route reliant le nord de la Saskatchewan à la région de Fort McMurray. Est-ce une bonne idée, selon vous?

M. Johns : C'est une question à laquelle on peut répondre selon différents points de vue. Les gens de la région, dans leur ensemble, pensent toutefois que c'est une bonne idée. Cela a déjà commencé à ouvrir les économies dans certaines des collectivités de là-bas, comme La Loche, Buffalo Narrows, Île-à-la-Crosse et Beauval. Il est plus facile d'avoir un travail du côté albertain; et cela bénéficie aux petites collectivités de la Saskatchewan, quand des Albertains achètent des résidences secondaires, ou des choses de ce genre. Il y a déjà une route qui va à La Loche et La Loche est une grosse collectivité où il n'existe essentiellement aucune perspective d'emploi. Personnellement, je ne pense pas qu'on puisse maintenir isolées des collectivités.

Senator Mercer: I hate to promote going down the road, being from Nova Scotia, but it may be the only solution in some cases.

Senator Peterson: Will transferring the SchoolNet program from Industry Canada to Indian and Northern Affairs Canada, INAC, improve the longevity of the program or make it better?

Mr. Johns: Funding is confirmed for the program until March 31 of this year. INAC is planning to move the program forward, although currently the funds have not been approved through the whole Treasury Board process and so on. We think INAC is waiting for the federal budget to come out this year to ensure that the funds are there. It looks like the funds are there in terms of policy: they want the program to go ahead. They have a good working model. The program has done some great things in the First Nations schools over the last few years. INAC is waiting for the final authorities to move it forward. We hope that once the program is in INAC's program delivery schedule that the program will go from being a year-to-year program to perhaps two to five years where we can have some continuity. It also would be nice not to be on the fiscal year schedule because, of course, schools do not close on March 31 and they cannot afford to lose their connectivity on that date.

Senator Peterson: That would be just before exams. Ms. Prebushewski, you indicate that you live on a farm. What impact do low farm revenues and incomes have on your operations and the ability to transfer the farm to your children?

Ms. Prebushewski: I do live on a farm. I have been a farmer for 45 years as well as an educator. The reason I became an educator was to help pay for the farm and to survive on the farm. We have five sons and none of the sons have chosen to stay on the farm. They want to, but they cannot. In 2000, we had to make a drastic decision whether we would expand the base of land and go into debt or salvage what we had and lease out our land. The family voted and we leased out our land. They all have a good education and they all have good jobs. At one point, we were three people working off the farm to make that farm survive. The jobs we had were not low paying jobs: I was a teacher, my daughter-in-law is a Credit Union manager and my son was a purchase agent for an elevator. The salaries were good, but the bottom line of the farm was terrible.

Yesterday, we received a catalogue of the auction sales that will be held in the northwest part of Saskatchewan. The northwest part of Saskatchewan had relatively good crops last year. Over 50 farms are on the auction block. When I asked the auctioneer, these people were not retiring. They are all people who needed to decide at one point if they wanted to continue working in a situation where they were not home most of the time. Dad was out harvesting or seeding the land, mom was on her second shift at the hospital, and the children were left alone to fend for themselves. Sometimes they cooked macaroni for supper. I have seen all the different scenarios.

Le sénateur Mercer : Étant de Nouvelle-Écosse, j'ai horreur de suggérer que les gens partent, mais c'est parfois la seule solution, dans certains cas.

Le sénateur Peterson : Le transfert du programme Rescol d'Industrie Canada à Affaires indiennes et du Nord Canada améliorera-t-il la longévité du programme ou sa qualité?

M. Johns : Le financement du programme est confirmé jusqu'au 31 mars de cette année. AINC envisage d'aller de l'avant avec le programme, bien que les fonds n'aient pas encore été approuvés par le Conseil du Trésor, et cetera. Nous pensons qu'AINC attend le budget fédéral pour s'assurer que les fonds sont effectivement disponibles. Il semblerait que les fonds soient disponibles d'un point de vue des politiques : on veut que le programme aille de l'avant. Ils ont un bon modèle de travail. Le programme a eu des résultats très positifs dans les écoles des Premières nations ces dernières années. AINC attend le dernier feu vert pour aller de l'avant. Nous espérons qu'une fois qu'AINC contrôlera le programme et sa prestation, le programme cessera d'être annuel, pour passer à deux ou cinq ans. Il serait bon de ne plus dépendre de l'exercice, vu que, bien entendu, les écoles ne ferment pas le 31 mars et ne peuvent se permettre de perdre leur connectivité à cette date.

Le sénateur Peterson : Effectivement, ce serait juste avant les examens. Madame Prebushewski, vous dites que vous vivez dans une ferme. Les faibles recettes agricoles ont-elles eu des répercussions sur votre exploitation et sur votre capacité de transmettre la ferme à vos enfants?

Mme Prebushewski : Oui, je vis dans une ferme. Cela fait 45 ans que je suis une agricultrice, en plus d'être une éducatrice. Si je suis devenue une enseignante, c'est pour aider à payer l'exploitation agricole et à la maintenir à flot. Nous avons cinq fils; aucun d'entre eux n'a choisi de reprendre l'exploitation. Ils auraient voulu, mais ne peuvent le faire. En 2000, nous avons dû prendre une décision radicale : savoir si nous élargirions nos terrains, en contractant des dettes, ou si nous préserverions ce que nous avons et donnerions nos terres en bail. La famille a voté et nous avons donné nos terres en bail. Tous mes enfants ont fait de bonnes études et ont de bons emplois. À un moment, nous étions trois à travailler en dehors de la ferme pour permettre à l'exploitation de se maintenir à flot. Et nous n'avions pas des emplois mal payés : j'étais enseignante, ma bru était directrice d'une caisse populaire et mon fils un acheteur pour un silo élévateur. Malgré nos bons salaires, le bilan de l'exploitation était déplorable.

Hier, nous avons reçu un catalogue des ventes aux enchères qui se tiendront dans le nord-ouest de la Saskatchewan. C'est un endroit où il y a eu des récoltes honnêtes, l'an dernier. Or, plus de 50 exploitations agricoles sont mises à l'encan. Quand j'ai demandé à l'encanteur s'il s'agissait de personnes qui prenaient leur retraite, j'ai appris que non; c'étaient des gens qui devaient décider, à un moment ou à un autre, s'ils voulaient continuer à vivre une situation où ils étaient hors de chez eux la plupart du temps. Le père récolte ou sème, la mère fait un deuxième quart à l'hôpital et les enfants en sont quittes pour se débrouiller tout seuls. Parfois, ils se préparent des macaronis pour le souper. J'ai vu ces scénarios et des variantes se répéter.

I had a little focus group in my community to talk to young farmers and to seniors about farming. There is still a lot of gloom and doom out there. Farmers feel they have sufficiency because they can butcher their own hog, they have their meat and potatoes and they work hard. They are worried about what they will do with aging parents because there are no funds: who will pay? They have no pension funds. Some rules and regulations that are in place for people who are leaving the land are really a burden to poor families. Someone who sells a small piece of land will lose their social security payments if they earn more than \$102,000. I verified that situation yesterday with Finance Canada. That money, \$102,000, does not go far if they must live in a nursing home and pay \$2,500 a month. Their pension is cut off on top of that.

The aftermath of the crisis of bovine spongiform encephalopathy, BSE, and so on has been devastating to our young farmers, especially those who had diversified. There are more elk, buffalo and every other kind of animal in our area than I have ever seen in my lifetime. There is no stability in diversifying. One young man said his cost of production has increased so much that he and his wife are both working and the money barely pays the power and the telephone bill every month.

We used to have farmers every couple of miles and now we are alone in our area. People who stay are isolated. The kids have no companions to play with. It is devastating to the school. There needs to be a quick response to this whole issue. It is affecting rural education and literacy levels because oftentimes the kids do not succeed well because they must work just as hard as the parents do. I worry about those little children who are left alone at home to fend for themselves while the parents are out working.

There is a change in demographics, too, in the towns. I read in the preliminary report that people are going from the small rural areas to the cities. A change in demographics in that area is affecting the workers we can find for farms. A lot of homes have become vacant because people have gone to nursing homes and their homes are up for sale. A lot of people who are on assistance are moving from the cities to our small towns. Filling the homes is good for the school because it has brought a lot of children, but the children come with big problems. Most times, the parents are both unemployed and they have been living on assistance for one reason or another for most of their lives. The school then and the community must cope. This year was the first year in the lifetime that I have lived in Hafford, 27 years, that we needed to collect goods for families so that they could have something decent at Christmastime. I never thought I would see that in our area.

The Chairman: Sadly enough, that is happening in a number of areas, certainly in my area of Southwestern Alberta in some of the towns.

Dans ma collectivité, un petit groupe de consultation est allé parler d'agriculture aux jeunes et aux personnes âgées de ce milieu. Les perspectives y sont peu encourageantes. Certains agriculteurs estiment n'être pas trop mal lotis parce qu'ils peuvent tuer le cochon, ils ont de la viande et des pommes de terre, et ils travaillent très fort, mais ils s'inquiètent de ce qu'ils vont faire de leurs parents âgés, parce qu'ils n'ont pas de fonds de retraite : qui va payer? Ils n'ont pas de fonds de pension. Les règlements applicables à ceux qui quittent la terre sont un véritable fardeau pour les familles pauvres. Celui qui vend un petit terrain perd ses prestations de sécurité sociale s'il gagne plus de 102 000 \$. Je l'ai vérifié hier auprès de Finances Canada. Ce montant de 102 000 \$ ne mène pas bien loin pour celui qui vit dans un foyer d'accueil à 2 500 \$ par mois. Et en plus, on le prive de sa pension.

Les retombées de la crise de l'encéphalopathie spongiforme bovine, ou ESB, ont été catastrophiques pour les jeunes agriculteurs, en particulier ceux qui se sont diversifiés. Aujourd'hui, il y a plus de wapitis, de bisons et d'animaux de toutes sortes dans notre région que je n'en ai vus depuis que je suis au monde. La diversification n'apporte pas la stabilité. Un jeune producteur me disait que ses coûts de production avaient tellement augmenté que lui et sa femme devaient travailler à l'extérieur et que l'argent de l'exploitation couvrait à peine les factures mensuelles d'électricité et de téléphone.

Autrefois, on trouvait un agriculteur tous les trois ou quatre kilomètres, alors qu'aujourd'hui, nous sommes les seuls dans notre secteur. Les gens qui restent sont isolés. Les enfants n'ont pas de camarades de jeu. C'est catastrophique pour les écoles. Il faudrait trouver rapidement une solution à toute cette problématique, qui fait baisser les niveaux de scolarité et d'alphabétisation en milieu rural, car bien souvent, les enfants n'obtiennent pas de bons résultats parce qu'ils doivent travailler aussi fort que leurs parents. Je m'inquiète beaucoup de ces petits enfants qui restent seuls à la maison alors que leurs parents travaillent à l'extérieur.

Il y a aussi des bouleversements démographiques en ville. J'ai vu dans le rapport préliminaire que les gens quittent les petites zones rurales pour se rendre en ville. La modification de la démographie dans notre secteur touche les travailleurs dont nous avons besoin pour nos exploitations agricoles. Il y a beaucoup de maisons vacantes parce que les gens s'en vont dans des foyers d'accueil et mettent leur maison en vente. Des assistés sociaux quittent les villes en grand nombre pour s'établir dans nos villages. Les maisons qui se remplissent sont bénéfiques pour le milieu scolaire, car les gens arrivent avec des enfants en grand nombre, mais ces enfants ont eux-mêmes de gros problèmes. Le plus souvent, les deux parents sont au chômage et pour une raison ou une autre, ils ont été assistés sociaux pendant la plus grande partie de leur vie. L'école et la collectivité doivent donc s'adapter à cette nouvelle réalité. J'ai passé 27 ans de ma vie à Hafford et cette année, pour la première fois, il a fallu faire une collecte pour que certaines familles puissent passer décemment la période des fêtes. Je ne pensais jamais voir une chose pareille dans notre région.

Le président : Malheureusement, cela se produit aussi dans bien des régions, notamment dans les villes de ma propre région du sud-ouest albertain.

Senator Gustafson: Ms. Prebushewski, I want to thank you for being so forthright. I was wondering about helping Native young people to acquire jobs. Right now, it is hard to hire a man for a farm. On the other hand, we cannot expect a Native boy to work for \$10 an hour when his neighbour receives \$25 an hour. It poses a real problem. Do you have a training program for plumbers, carpenters and welders for people in that area?

Ms. Prebushewski: Can I be more positive and tell you about a success story? The success story is built around four communities, three of which are First Nations and one of which is not. The non-Native community is in the Northwest, around Chitek Lake. The other three are Pelican Lake First Nation, Witchekan Lake First Nation and Big River First Nation. They saw a lot of unemployment and a need for housing. They started a housing project. They now have over 40 young people who are apprentices in building those houses. The construction site is off reserve so no conflict could evolve about ownership, propriety and all these kinds of things. The adjoining community has pitched in and provided the expertise to train these young people.

They balance their training and attending school with building those houses. They are on the web. They have one of the best built houses, with a different air exchange, better insulation and capacity for more people. Most homes are made for two or three people. First Nations people have larger families, and mould builds up in many homes. I have seen many problems.

These projects are real success stories. They have provided new homes at a much lower cost and now they are starting to sell to other communities. It took four years to put that program together and I assisted only to obtain web training to develop their web page so they could market themselves and some management training.

When working with so many communities, training is almost incidental. We see a need and we train. So many times we come up with these long lists of programs: we will come in and do technology or management problems. We try to offer everything that they would cover at a university or an institute of some kind. That is not the training need here. We respond specifically to the need of the community. That has been successful because they do not waste their time and our time is not wasted as well. We really need to become entrenched in their needs rather than what we think their needs are. Building that relationship takes a long time. It takes a lot of confidence building and a lot of leadership skills. The whole idea of succession, who will do that next, is important. They should do it next. The ultimate goal is to develop enough skills so that they take on the responsibility. We need that training philosophy for First Nations communities who are far away from available urban centres. The closest community college is two and a half hours away. They cannot attend. There is no gas for the vehicle and the roads will not let them go there anyway. They are

Le sénateur Gustafson : Madame Prebushewski, je tiens à vous remercier de votre franchise. Je m'interroge sur ce qu'on peut faire pour aider les jeunes Autochtones à trouver de l'emploi. Actuellement, il est difficile de recruter un travailleur agricole. Par contre, on ne peut pas s'attendre à ce qu'un jeune Autochtone travaille à 10 \$ de l'heure quand son voisin en gagne 25. C'est un véritable problème. Avez-vous un programme de formation pour les plombiers, les charpentiers et les soudeurs dans cette région?

Mme Prebushewski : Permettez-moi, sur une note plus positive, de vous parler d'une réussite. Elle concerne quatre collectivités, dont trois regroupent des gens des Premières nations. La collectivité non autochtone se trouve dans le nord-ouest, à proximité de Chitek Lake. Les trois autres sont la première nation de Pelican Lake, la première nation de Witchekan Lake et la première nation de Big River. Dans la région, il y avait beaucoup de chômage et un manque criant de logements. Les gens ont lancé un projet de logements. On compte actuellement plus de 40 jeunes en apprentissage dans la construction. Le projet de construction se trouve hors réserve, de façon qu'il n'y ait pas de conflit quant à la propriété et aux considérations du même ordre. La localité voisine s'est jointe au mouvement et a proposé des experts en construction qui assurent la formation de ces jeunes.

Les jeunes combinent leur formation et leurs études avec la construction de ces maisons. Ils ont un site Web. Les maisons qu'ils construisent sont parmi les meilleures, elles sont dotées d'un système d'échange d'air, d'une meilleure isolation et peuvent accueillir davantage d'occupants. La plupart des maisons sont conçues pour accueillir deux ou trois personnes. Les gens des Premières nations ont de plus grosses familles et il arrive souvent que de la moisissure se forme dans les maisons. Je l'ai constaté à maintes reprises.

Ce projet de construction est une véritable réussite. Il offre des maisons neuves à bien meilleur marché et on commence maintenant à en vendre dans d'autres collectivités. Il a fallu quatre ans pour le mettre en marche et j'ai participé à l'effort de formation des responsables du site Web, qui a permis à ces jeunes de se faire connaître et d'étudier la gestion.

Lorsqu'on travaille auprès d'un si grand nombre de collectivités, la formation est incontournable. Nous donnons de la formation en fonction des besoins constatés. Trop souvent, on arrive avec une longue liste de programmes, pensant avoir à résoudre des problèmes de technologie ou de gestion. On essaie de proposer tout ce qui s'enseigne dans les universités et les instituts. Ce n'est pas la formation dont on a besoin ici. Nous répondons spécifiquement aux besoins de la collectivité. Ce projet a réussi parce que les jeunes ne perdent pas leur temps et nous ne perdons pas le nôtre. C'est à nous de nous imprégner de leurs besoins, au lieu de les imaginer à leur place. Pour établir une telle relation, il faut du temps, de la confiance et du leadership. La notion de succession est importante. Qui va prendre la relève? C'est eux. Le but ultime est de leur faire acquérir suffisamment de compétences pour qu'ils puissent en assumer la responsabilité. C'est cet esprit de formation qui convient aux collectivités des Premières nations éloignées des centres urbains. Le collège communautaire le plus proche se trouve à deux heures et demie de route. Les jeunes d'ici

realities in rural Saskatchewan. That situation exists for a lot of our non-Native communities, too. Isolation prevents them from doing all kinds of things.

Senator Mercer: The gender application to training, do as many girls take advantage of training as boys? What are the numbers on that?

Mr. Johns: In the area that I am familiar with, information technology training, a few more ladies take the training than young gentlemen, although it is close to 50-50. That particular occupation is non-gender-specific. More and more young women are accessing the non-traditional trades, and that is a positive thing. Some trades are still somewhat male dominated, such as truck driving and that kind of stuff, but more and more ladies are taking them.

Ms. Prebushewski: It is interesting that you ask that question because I was given a small amount of funding to start an artisan cooperative in one community, but it was only for women. I think the perception was that only women do art. I went to the community, made only a general announcement and worked with the human resources officer. An equal number of men and women were interested in forming this artisan cooperative. We can never assume anything. Human resources and a lot of the leadership, though, are mostly women. I see a lot more women in my work than I see men. I have never done a study to find out what that means. There is equal participation in most cases. Sometimes there are more women, especially when it comes to learning accounting, word processing and those kinds of things. Women tend to take this kind of training more.

Mr. Johns: We are talking a lot about occupations, training for Aboriginal young people. Some of our perspective is that training really starts at the school level when they are young, from age 10 and upwards. One difficulty in Aboriginal communities is that there is not a whole lot of role modelling in terms of different occupations. Young Aboriginal kids might see the teacher, the social worker and the nurse, so they want to be a teacher, a social worker or a nurse. In the resource industry, a lot of the people working in those industries go away from the community to work, maybe to a fly-in mine for two weeks and then two weeks back. Those jobs are not role-modelled. With the SchoolNet program, we are trying to bring resource people into the school through videoconferencing to talk about their occupations if they are working in the mines. We are trying to connect the mines with the schools and to connect leaders that would not normally make it out to these communities. In the last month, Chief Lawrence Joseph of the Federation of Saskatchewan Indian Nations, FSIN, presented for the opening of the series in videoconferencing. His main message to the students is that we are connected now and we

ne peuvent pas y aller. Il n'y a pas d'essence et de toute façon, les routes sont inutilisables. Voilà la réalité dans les régions rurales de la Saskatchewan. Elle existe également pour de nombreuses collectivités non autochtones. L'isolement empêche de faire bien des choses.

Le sénateur Mercer : Dans le domaine de la formation, est-ce que les filles en profitent autant que les garçons? Quelles sont les proportions?

M. Johns : Dans le domaine que je connais bien, la formation en technologie de l'information, il y a un peu plus de femmes que d'hommes, mais c'est presque moitié-moitié. Ce domaine n'est pas plus masculin que féminin. Les jeunes femmes sont de plus en plus nombreuses à accéder aux métiers non traditionnels, et c'est très positif. Certains métiers sont encore à prédominance masculine, comme le camionnage et les activités de ce genre, mais on y trouve de plus en plus de femmes.

Mme Prebushewski : Il est bon que vous posiez cette question, car j'ai obtenu un financement modeste pour créer une coopérative artisanale, mais elle ne s'adressait qu'aux femmes. On se figurait sans doute que l'art n'intéressait que les femmes. Je suis allée dans la collectivité, j'ai fait une annonce d'ordre général et j'ai travaillé avec l'agent des ressources humaines. Les hommes ont été aussi nombreux que les femmes à montrer de l'intérêt pour la formation de cette coopérative d'artisanat. Il ne faut jamais présumer de quoi que ce soit. Pourtant, les ressources humaines et le leadership sont assurés essentiellement par des femmes. Dans mon travail, je rencontre beaucoup plus de femmes que d'hommes. Je n'ai jamais étudié la question. Dans la plupart des cas, la participation des hommes et celle des femmes est identique. Parfois, les femmes sont plus nombreuses, en particulier dans la formation en comptabilité, en traitement de texte et autres disciplines du même genre. Les femmes s'orientent en plus grand nombre vers ce genre de formation.

M. Johns : Nous parlons beaucoup d'activités et de formation pour les jeunes Autochtones. Nous considérons que la formation débute véritablement au niveau scolaire, à partir de l'âge de dix ans. Le problème, dans les collectivités autochtones, c'est que les jeunes n'ont pas de modèle de référence pour ces différentes activités professionnelles. Les jeunes Autochtones voient des professeurs, des travailleurs sociaux et des infirmières et veulent donc devenir professeurs, travailleurs sociaux ou infirmières. Les Autochtones qui travaillent dans l'industrie des ressources quittent leurs collectivités, prennent l'avion pour aller travailler deux semaines dans une mine et reviennent passer deux semaines dans la réserve. Ils ne peuvent pas servir de modèle au plan professionnel. Grâce au programme Rescol canadien, nous essayons de mettre des personnes-ressources en contact avec le milieu scolaire par vidéoconférence, pour qu'ils y parlent de leurs activités professionnelles s'ils travaillent dans des mines. Nous essayons de relier les écoles avec les mines et avec des leaders qui, normalement, ne pourraient pas s'y rendre. Le mois dernier, le chef Lawrence Joseph, de la Fédération des nations indiennes de

do not have to be isolated any more as First Nations: the technology can connect us. We thought that message was a powerful one for the kids in those communities.

A couple of weeks ago, Premier Lorne Calvert from Saskatchewan made a presentation to the schools and talked about his experience, how he grew up and so on. He gave a down-to-earth message. We bring in profile people as well as people that can talk about their job, and what they do to provide some perspective and an example for the students. From a young age, it is important that students have the idea that this young person did this and I can do these things too. That process needs to take place in terms of integrating more Aboriginal people into the mainstream workforce. Once they reach an older age they are more prepared and in a better mental state to take training, be successful and enter the workforce.

The Chairman: Thank you, Mr. Johns and Ms. Prebushewski. That is interesting and helpful as we carry on with these difficult issues. It is important that we hear from the people who are on the ground dealing with the issues, and we thank you for coming.

That ends our panel discussions and we now go into our town hall discussions.

Ken McBride, President, Agriculture Producers Association of Saskatchewan: Agriculture Producers Association of Saskatchewan, APAS, represents producers from all across Saskatchewan. On behalf of my organization, I take this opportunity to thank all of you from the bottom of my heart for coming to Saskatchewan. It is always nice to have the mountain come to the people as opposed to the people going to the mountain. I think it is extremely important that you come to talk to us about the situation in Saskatchewan.

APAS serves as a voice for agriculture in Saskatchewan. APAS envisions a future where agriculture is profitable, rural communities are viable and the role of agriculture in society is recognized and appreciated. To accomplish this vision, the organization strives to improve the economic well-being of Saskatchewan's agricultural producers, and to support viable rural communities and infrastructure through lobbying for progressive agricultural policies.

Agriculture and the rural economy are inextricably connected. As the dollar value of agriculture production has diminished over the last 20 years, the problems in rural Canada have escalated.

Canada has placed our agriculture in the position where we must produce within Canada's cost structure, but market into a global market that consists of countries with a limited ability to pay for food. Europe, the U.S. and Japan have programs that shelter their agriculture from the impact of the agreements they

la Saskatchewan, a inauguré une série de vidéoconférences. Le message qu'il a voulu adresser aux étudiants, c'est que nous sommes désormais en contact et que les Premières nations n'ont plus à se sentir isolées : la technologie nous met tous en contact. Nous y avons vu un message très puissant pour les jeunes de ces collectivités.

Il y a quelques semaines, le premier ministre de la Saskatchewan, Lorne Calvert, a fait un exposé destiné au milieu scolaire pour parler de son expérience, de sa jeunesse, et cetera. Son message était très terre à terre. Nous faisons appel à des célébrités ainsi qu'à des gens qui peuvent parler de leur travail, qui peuvent offrir une perspective aux étudiants et leur servir d'exemple. Il est important que dès leur plus jeune âge, les étudiants découvrent que l'adulte célèbre qui leur parle a commencé jeune, et qu'ils peuvent en faire autant. Cette démarche est indispensable si l'on veut intégrer les jeunes Autochtones en plus grand nombre à la main-d'œuvre active. Une fois parvenus à un certain âge, ils sont mieux préparés et mieux disposés mentalement à suivre un cours de formation, à réussir et à entrer sur le marché du travail.

Le président : Monsieur Johns, madame Prebushewski, je vous remercie. Vos propos nous seront utiles dans la poursuite de notre étude sur ces questions difficiles. Il est important pour nous d'entendre le point de vue de ceux qui s'occupent de ces questions sur le terrain, et nous vous remercions de vous être joints à nous.

Voilà qui met un terme à l'audition des groupes de témoins, et nous passons maintenant à notre discussion ouverte.

Ken McBride, président, Agriculture Producers Association of Saskatchewan : L'Agriculture Producers Association of Saskatchewan, ou APAS, représente les producteurs de toute la Saskatchewan. Au nom de mon organisme, je voudrais profiter de l'occasion pour vous remercier du fond du cœur d'être venus en Saskatchewan. Il est toujours agréable de voir la montagne venir à soi au lieu de devoir y monter soi-même. Il est très important que vous veniez nous parler de la situation en Saskatchewan.

L'APAS est le porte-parole de l'agriculture en Saskatchewan. Elle envisage un avenir où l'agriculture sera rentable, où les collectivités rurales seront viables et où la société reconnaîtra et appréciera le rôle de l'agriculture. Pour concrétiser cette vision, notre organisme s'efforce d'améliorer le bien-être économique des producteurs agricoles de la Saskatchewan et de venir en aide aux collectivités et aux infrastructures pour en assurer la durabilité en faisant pression auprès des pouvoirs publics pour obtenir des politiques agricoles progressistes.

L'agriculture est indissociable de l'économie rurale. Les problèmes du Canada rural se sont aggravés en proportion de la diminution de la valeur marchande de la production agricole au cours des vingt dernières années.

Le Canada a mis son agriculture dans une situation telle que nous devons produire à l'intérieur d'une structure canadienne de coûts alors que nous vendons sur un marché mondial composé de pays disposant de ressources limitées pour acheter des denrées alimentaires. L'Europe, les États-Unis et le Japon ont des

have succeeded in having the rest of the world sign on to. Canada has not provided a similar kind of policy environment for our agriculture and, in fact, for our economy.

The U.S., Europe and Japan all have focussed on their rural communities specifically. As a society, they have invested in their agriculture directly and they have invested in their communities through various means. Environmental programs have preserved certain kinds of farms, and provided environmental or ecological goods and services.

The U.S. has invested large amounts of money in conservation programs and will expand on this initiative in their next farm bill.

The rural issue in Canada has a large potential to grow. The rural poverty issue in Canada is extremely large.

Farm incomes in this country are at an all-time low, while our competitors in the U.S. are at all-time highs. Debt-to-asset ratios in Canada are at their all-time worst levels, while at the same time in the U.S. they are at their all-time best levels. These policy differences over time have had considerable impact on industry and the economy, and have grown into problems for the agriculture industry and our rural communities. Increasing poverty is the result.

Dollars invested in the agriculture industry have a multiplied beneficial impact on the economy in providing jobs and paying for activities that stimulate a rural community. This investment is what reduces poverty and provides opportunity for people to live in rural Canada. Conversely, reduced dollars coming into the agriculture industry also have a multiplier effect. Reduced investment is extremely negative. Many valuable jobs are lost. Debt increases, costs increase and measures to survive are implemented. Poverty emerges because we frequently have a political response to a problem that requires an economic response.

The Canadian Farm Families Options Program was implemented to ensure that people received a poverty-level income. The program totally ignores the financial needs of the industry and the investment. These needs will result in more debt and the increase of rural poverty. This result is due to agriculture policy failure. This result is due to a disconnect between Canada's national and international policies.

Last week in Ottawa, our federal agriculture minister told the Canadian Federation of Agriculture at the annual general meeting that globalization is not a race to the bottom. What policies do we have in Canada for agriculture that will preclude it from being a race to the bottom? Graphs indicate that we are clearly winning the race to the bottom. Poverty is the product, the prize for winning this race.

programmes qui mettent leur agriculture à l'abri des accords qu'ils ont eux-mêmes fait signer au reste du monde. Le Canada n'a pas appliqué de politique semblable à son secteur agricole ni à son économie.

Les États-Unis, l'Europe et le Japon se sont intéressés spécifiquement à leur secteur rural. Ils ont investi directement dans leur agriculture et dans leurs collectivités rurales par différents moyens. Les programmes environnementaux ont préservé certains types d'exploitations agricoles et proposé des biens et services environnementaux ou écologiques.

Les États-Unis ont investi des montants considérables dans des programmes de conservation, qui devraient prendre de l'expansion dans le prochain farm bill.

La problématique de la ruralité au Canada risque fort de s'aggraver. Le secteur rural canadien connaît une très grande pauvreté.

Le revenu agricole dans notre pays n'a jamais été aussi bas, alors qu'il n'a jamais été aussi haut chez nos concurrents américains. Le ratio d'endettement par rapport à l'actif est à son niveau le plus bas au Canada, alors qu'il atteint un sommet aux États-Unis. La différence entre les politiques appliquées de part et d'autre a eu des conséquences énormes pour l'industrie et l'économie et elle a entraîné de graves problèmes pour le secteur agricole et les collectivités rurales, qui sont de plus en plus pauvres.

Les dollars investis dans le secteur agricole ont un effet de surmultiplication bénéfique pour l'économie, car ils créent de l'emploi et permettent de financer des activités qui stimulent le monde rural. C'est grâce à cet investissement qu'on peut réduire la pauvreté et permettre aux gens de vivre en secteur rural au Canada. En revanche, toute réduction de l'investissement dans le secteur agricole a aussi son effet de surmultiplication extrêmement négatif. Elle entraîne la perte de précieux emplois, fait augmenter la dette et les coûts et nécessite la mise en œuvre de mesures de survie. La pauvreté apparaît car on tente souvent d'apporter une intervention politique à un problème qui nécessiterait une intervention économique.

Le Programme canadien d'options pour les familles agricoles a été mis en œuvre pour garantir que les agriculteurs reçoivent un revenu correspondant au seuil de la pauvreté. Le programme ne tient pas compte des besoins financiers de l'industrie et de l'investissement. Ces besoins vont mener à des familles plus endettées et à une augmentation de la pauvreté en milieu rural. Cela se produit parce que la politique agricole est un échec. Cela se produit parce que le Canada ne fait aucun lien entre sa politique nationale et sa politique internationale.

La semaine dernière à Ottawa, notre ministre fédéral de l'Agriculture a indiqué à la Fédération canadienne de l'agriculture, pendant l'assemblée générale annuelle de la fédération, que la mondialisation n'est pas une course vers le bas. Ici, au Canada, quelles politiques avons-nous qui empêcheront l'agriculture d'être une course vers le bas? Tous les graphiques que nous voyons montrent que nous gagnons nettement cette course vers le bas. Et le prix pour le gagnant de cette course c'est la pauvreté.

The first graph indicates the debt-to-asset ratio: Canada in blue and the U.S. in red. You can clearly see that in the period from 1981 to 2004, the U.S. debt has gone down and the Canadian farm debt has continued to rise.

On the following page is a graph comparing the net farm incomes of U.S. and Canada from 1981 to 2005. The top line is U.S. net farm income and the bottom line is Canada. Again, those lines in Canada clearly are not sustainable.

We need policies that are competitive with policies of other countries. We must provide comparative advantage for this industry in our country relative to our competitors. We must have strategies that build value for our agriculture, provide jobs, and compensate people and investment. That approach will do the most to build our economy and reduce rural poverty.

I look forward to your questions.

Marvin Scauf, Policy Manager, Agriculture Producers Association of Saskatchewan: We have provided a supplementary sheet to you that gives examples of how Canada has failed in policy and practice to protect and build this industry, and to grow value in the industry. We have negotiated at the World Trade Organization, WTO, we have worked hard for specific agreements, specific accesses, and then Canada provides supplementary access to what was negotiated. Specifically for beef, as an example, Canada has a tariff rate quota, TRQ, of 76,000 tonnes of beef. Under WTO, we are required to take into Canada that amount of beef from other countries in the world. Prior to BSE, Canada accepted 54,000 tonnes in supplementary import permits. What does that supplementary import mean for Canadian producers? It means that producers are required to compete against off-shore beef where production costs are low. Canadian producers have that beef coming into the marketplace and they are required to compete against it.

We have asked our Canadian producers to continue those processes of food safety, traceability and tagging so that we can track those animals, even if they move half a dozen miles down the road from their farm. Expenses are associated with all those processes, and yet our off-shore imports are not required to follow them. We know hardly anything about those animals. The requirements are a cost disadvantage for our Canadian producers.

We have had the example of grains and oilseeds where the United States has pumped large amounts of money into grains and oilseeds in the United States and have pulled value out of the Canadian industry over a 40-year period. The discrepancy in those incomes and debt ratios has accelerated within that last 20-year period. Canada refused to recognize that injury. Canada refused to

Le premier graphique indique le ratio d'endettement — le Canada est en bleu et les États-Unis sont en rouge. Vous voyez clairement qu'entre 1981 et 2004, ce ratio a baissé aux États-Unis mais a continué à augmenter au Canada.

À la page suivante, on a un graphique qui compare les revenus agricoles nets aux États-Unis et au Canada entre 1981 et 2005. La ligne en haut représente le revenu agricole net aux États-Unis, et la ligne du bas représente le revenu agricole net au Canada. Là aussi, nous voyons que les lignes indiquent que la situation au Canada ne peut pas être soutenue.

Nous avons besoin de politiques qui sont concurrentielles avec les politiques d'autres pays. Il faut donner aux agriculteurs canadiens un avantage comparatif ici au Canada. Il nous faut des stratégies qui créent de la valeur pour notre agriculture, qui créent des emplois, et qui rémunèrent les agriculteurs et couvrent leurs investissements. C'est cette approche qui permettra de faire le plus pour bâtir notre économie et réduire la pauvreté en milieu rural.

Je suis prêt à répondre à vos questions.

Marvin Scauf, directeur des politiques, Agriculture Producers Association of Saskatchewan : Nous avons préparé une feuille supplémentaire qui donne des exemples pour illustrer que le Canada n'a pas réussi à établir des politiques et des pratiques qui protègent et qui renforcent le secteur, et qui lui donnent de la valeur. Nous avons négocié à l'Organisation mondiale du commerce, l'OMC, nous avons travaillé fort pour arriver à des ententes précises et avoir un accès particulier, et alors le Canada offre un accès supplémentaire à ce qui a été négocié. Par exemple, pour le bœuf, le Canada a un contingent tarifaire de 76 000 tonnes. En vertu des règles de l'OMC, nous devons accepter ici au Canada 76 000 tonnes de bœuf provenant d'autres pays. Avant la crise de la vache folle, le Canada acceptait 54 000 tonnes en permis d'importation supplémentaire. Qu'est-ce que l'importation supplémentaire signifie pour les producteurs canadiens? Elle signifie que les producteurs doivent faire concurrence au bœuf provenant d'autres pays, des pays où les coûts de production sont faibles. Ce bœuf entre sur le marché canadien, et les producteurs canadiens doivent y faire concurrence.

Nous avons demandé à nos producteurs canadiens de continuer avec les procédures de sécurité alimentaires, de traçabilité et de marquage pour que nous puissions retracer les animaux, même s'ils ne se déplacent que de quelques kilomètres de leur ferme. Tout cela engendre des coûts, mais nos importations d'autres pays ne sont pas assujetties à ces exigences. Nous ne savons presque rien sur ces animaux exportés. Ces exigences représentent un désavantage financier pour nos producteurs canadiens.

Dans le secteur des céréales et des oléagineux, nous avons un exemple où les États-Unis ont injecté des grandes sommes d'argent dans ce secteur aux États-Unis et ont extrait de la valeur de l'industrie canadienne pendant quatre décennies. La divergence entre les revenus et les ratios d'endettement des États-Unis et du Canada ont accéléré pendant les 20 dernières années. Le Canada a

provide programs that mitigated that injury and refused, in many cases, to implement trade tools: remedy tools that could have been available had we chosen to use them.

Out of all this information, we need to develop an attitude that Canada needs to win for our agriculture. If we do not develop that attitude, the industry will not be able to provide all the jobs and pay the bills.

Canadian producers cannot compete against the subsidies without some assistance. We are a developed country. We have a high-cost society. We have a low-return marketplace. We need a different strategy to be able to be sensible in that situation.

A planeload of horticulture product can leave China right now and be on the street in Toronto tomorrow. Horticulture is not something that is hugely important to Saskatchewan, but it is absolutely a useful piece to look at in the context of competition because that international marketplace is on our streets in Canada. Product comes in with different standards and cost structures, and yet we tell our producers to go through all these procedures and processes, compete with that low cost international product and still continue to pay the made-in-Canada costs. When we look at everything from electricity to government that does not live in an international marketplace, all these people want to be paid Canadian values. How do we pay those values in the context of the international marketplace?

We need to do a lot of connecting between our Canadian and our international policy, and we need to be serious about what we do in policy and practice because the practice is what will make our agriculture competitive or not competitive. We can say that we are not involved in a race to the bottom, but unless we have policies in place to ensure that claim, we are, in fact, in a race to the bottom. We are not talking only about agriculture. Agriculture will be first, but the rest of the economy will follow.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Scauf. Thank you both for being as frank as you have.

Senator Mahovlich: You say our policy has not been correct. It looks like our farms will be mostly corporate farms. Do you think the government should have had some foresight and said, we are not heading in the right direction? We are still heading that way from what I can see here. More and more corporate farms are being produced and they are gobbling up all the property. I am not sure that is a healthy way to go. We can see the trouble beginning right now. Our communities are falling apart and we still continue on that route. Do you suggest we should stop corporations from becoming involved in our farming and there should be some limit as to how much property someone can own?

refusé de reconnaître ses torts. Le Canada a refusé d'offrir des programmes qui réduisent les torts et, dans beaucoup de cas, a refusé de mettre en œuvre des outils pour remédier à la situation, des outils qui auraient pu être disponibles si nous avions voulu les utiliser.

En regardant tout cela, nous constatons que le Canada doit développer une certaine attitude favorable au secteur agricole — l'attitude que le Canada doit gagner quelque chose pour ce secteur. Si cette attitude ne se manifeste pas, le secteur agricole ne pourra pas créer les emplois qu'il faut et payer ses factures.

Les producteurs canadiens ne peuvent pas faire concurrence aux pays qui subventionnent sans aide. Nous sommes un pays industriel. Nous avons une société à coût élevé. Nous avons un marché à faible rendement. Il nous faut des stratégies différentes pour réussir dans cette situation-là.

Toute une cargaison aérienne de produits horticoles peut quitter la Chine un jour et se retrouver sur le marché à Toronto le lendemain. La production horticole de la Saskatchewan n'est pas très importante, mais il s'agit d'un élément dont on doit tenir compte dans le contexte de la concurrence étant donné que le Canada achète beaucoup de produits étrangers. Les normes et les coûts de production varient d'un pays à l'autre, mais nous demandons à nos producteurs de faire concurrence à des pays où les coûts sont beaucoup moins élevés et où les procédures sont beaucoup moins lourdes. Qu'il s'agisse de l'électricité ou de la réglementation gouvernementale, tout doit correspondre aux valeurs canadiennes. Comment faire face à la concurrence étrangère dans ces conditions?

Il faudrait qu'il y ait concordance entre nos politiques internes et notre politique étrangère. Il faut aussi que ces politiques reflètent la réalité puisque c'est en fonction de la réalité que notre agriculture peut être concurrentielle ou ne pas l'être. Peu importe que nous ne voulions pas nous engager dans une course vers le plus bas dénominateur commun, c'est ce que nous ferons à moins d'adopter les bonnes politiques. Aujourd'hui, c'est l'agriculture qui est visée, mais demain ce seront tous les autres secteurs économiques.

La présidente : Je vous remercie beaucoup, monsieur Scauf. Je vous remercie tous deux de votre franchise.

Le sénateur Mahovlich : Vous trouvez à redire à notre politique. Il semble que les entreprises familiales disparaissent au profit des grandes sociétés agricoles. Pensez-vous que le gouvernement aurait pu être plus prévoyant et se rendre compte qu'il s'engageait dans la mauvaise direction? Or, nous poursuivons dans cette voie. Les grandes sociétés agricoles sont de plus en plus nombreuses. Elles achètent de plus en plus d'entreprises familiales. Je ne pense pas que ce soit la bonne voie dans laquelle se diriger. Nous voyons où cela nous mène à l'heure actuelle. Nos collectivités se désagrègent, mais nous poursuivons toujours dans la même voie. Pensez-vous qu'il faudrait empêcher les sociétés agricoles d'acheter des entreprises familiales et faudrait-il fixer une limite à l'étendue de terre qu'une société peut posséder?

Mr. Scauf: When you look at the two graphs we provided, recognize that this view is agriculture with nothing more than a political line across a piece of land. One country has implemented policies that have demonstrated over a long period of time significant success, not only at the primary producer level: at that level, but for the rest of the industry as well. The other country on the north side of that line has demonstrated a dismal failure. Those differences are policy differences. I do not think the problem is about structure, whether corporate structure or family farm structure.

Senator Mahovlich: The Americans do not have a policy for corporations in farming, and they are still successful?

Mr. Scauf: They do not for land ownership, as far as I am aware. They are successful.

Mr. McBride: As Mr. Scauf said, the root of the problem is not the structure, but the lack of profitability. People are not receiving a return on their investment. We heard a lady talking about how she worked off the farm with two of her children trying to make that farm go. What kind of business would operate under a system like that? In a business, if they do not receive a return on their investment, they leave it. That is what is happening now when we talk about all the auction sales. People have not had a level of profitability over the last number of years. A lot of people are older, but they have not been able to replace their equipment because the level of profitability, the return on their investment, has not been sufficient to keep them at a level where they can continue. Therefore, they sell to somebody who has the wherewithal to maybe farm it in a larger setting.

Senator Mahovlich: The wherewithal is corporations. How can the corporation succeed? The price for them is the same as it is for local producers.

Mr. McBride: In farming, a lot of different issues are at play all the time. There are a certain number of corporate farms. Where did that farm initially come from? Are they using that land for something else? A number of issues are involved in the whole industry. Where I farm in particular, there is a large oil and gas industry. People supplement their farms with oil and gas revenue. Some of the industry has been there since the early 1950s, so now we are into the second generation. People have told me that if the oil and gas industry had not been there, they would not be farming today. Off-farm income has held most of the industry together over the last period of time. We are ignoring that. We need to get back to a return on investment. People need to be compensated properly.

Senator Peterson: There is no question that the problem is the negative cash flow on farms. Variable costs have a lot to do with the problem. To set this up so it is easy and deals only with variable input costs, should we try to develop a formula to include variable input costs? Then we could add a return of 15 per cent to

M. Scauf : Je vous signale que les deux graphiques que nous vous avons fournis ne sont que deux conceptions politiques de l'agriculture. Le premier pays a mis en œuvre des politiques qui ont donné de bons résultats à long terme pas seulement pour le producteur primaire, mais aussi pour l'ensemble de l'industrie. Les politiques qu'a adoptées le pays qu'on voit au nord de cette ligne se sont soldées par un retentissant échec. Le problème n'est pas lié à la structure des entreprises.

Le sénateur Mahovlich : Les Américains n'ont pas adopté de politique à l'égard des entreprises agricoles, mais les producteurs américains font de bonnes affaires.

M. Scauf : À ma connaissance, ils n'ont pas adopté de politique sur la propriété des terres. C'est vrai que les agriculteurs américains font de bonnes affaires.

M. McBride : Comme M. Scauf l'a dit, ce n'est pas la structure des entreprises agricoles qui pose problème, mais le fait qu'elles ne sont pas rentables. Le taux de rendement des investissements agricoles n'est pas suffisant. Nous avons parlé l'autre jour à une dame qui a dit qu'elle avait essayé d'exploiter sa ferme avec l'aide de deux de ses enfants. Quel type d'entreprise réussirait dans ces conditions? C'est ce qui explique toutes les ventes aux enchères qu'on a connues ces derniers temps. Les revenus des agriculteurs ont été insuffisants ces dernières années. Beaucoup d'agriculteurs vieillissent, mais ils ne peuvent pas remplacer leur équipement parce que leurs revenus sont insuffisants. Ils finissent par vendre leurs terres à des gens qui peuvent exploiter des fermes plus grandes.

Le sénateur Mahovlich : Ils vendent leurs fermes à de grandes sociétés. Comment une grande entreprise peut-elle faire des profits? Les coûts de production sont les mêmes pour ces sociétés que pour les producteurs locaux.

M. McBride : Beaucoup de facteurs interviennent dans le domaine agricole. Il existe un certain nombre de grandes sociétés agricoles. Comment ont-elles été constituées au départ? Exploitent-elles la terre à d'autres fins? Beaucoup de facteurs doivent être pris en compte. L'industrie pétrolière et gazière est très présente dans la région où se trouve ma ferme. Les agriculteurs tirent des revenus non seulement de l'exploitation de leurs fermes, mais aussi de l'exploitation de ressources pétrolières et gazières. Cette industrie existe depuis le début des années 1950. C'est donc la seconde génération d'agriculteurs qui tirent des revenus de l'industrie pétrolière et gazière. Certains m'ont dit qu'ils auraient abandonné l'agriculture s'ils n'avaient pas pu tirer des revenus de l'industrie pétrolière et gazière. Ce sont ces revenus qui ont permis à l'industrie de survivre ces temps derniers. Or, nous n'en tenons pas compte. Il faut que les agriculteurs puissent faire un revenu décent.

Le sénateur Peterson : Il est bien évident que c'est le manque à gagner des agriculteurs qui pose problème. Une part du problème est attribuable aux coûts variables. Faudrait-il essayer de prévoir une formule qui tienne compte de la fluctuation du coût des intrants? Il faudrait aussi prévoir un taux de rendement de 15 à

20 per cent to come up with a number, and then adjust it for inflation either up or down with those variable costs only. Would that type of number work? We do not need to use the same number as the Americans, do we? A farmer must make a profit. That is what we are trying to get at.

Mr. Scauf: The farm does not need to be profitable only out of government programming. We need to be absolutely clear about that. We need a market mentality. We need an attitude to succeed. Now, we grow a lot of things and we put them on a boat as quickly as we can and we sell them at low values. That approach needs to change: that is part of it. We have a lot of regulatory waste. Our transportation system has a lot of waste in the regulation. Our regulation for registration seed in chemicals has a lot of extra cost for producers embedded in inefficiencies in those systems. We need to do things in the marketplace. We need to do things in our regulation. We need to increase revenue. We need to decrease cost. We need to focus on those things in a real way and we need to do it now. These numbers show us that we do not have time to talk about things rhetorically. We need to fix this industry. It is absolutely crucial if we are to deal in a real way with rural poverty. It is essential.

Senator Peterson: How do you reduce the costs of fertilizer and chemicals? Do you tell Monsanto that we will not pay this much?

Mr. Scauf: How do we reduce the costs of fertilizer and chemicals? Currently, we have a regulated registration system that is extremely expensive. It is also protective. It effectively gives those companies supply management. Farmers should not have it apparently, but it is good for chemical companies to have it because there is no external competition for them. That is only one example. In the rest of the world, 60 per cent to 70 per cent of the chemicals are generics. Other producers have access to them. We have 20 per cent to 30 per cent potential access to generics. A huge cost to the registration system in the first place ultimately flows to the producer. There is a huge cost in not having access to those chemicals, to those production tools.

Mr. McBride: Through regulation, a lot of fertilizer plants have gone down because of inefficiencies or some regulations and those companies have never come back to full production. We are producing probably at capacity now. Suddenly, because of the huge corn crop that appears will happen in the States, those producers have the wherewithal, because of profitability over the last number of years, to pull a lot of that fertilizer into the U.S. market, and that takes it out of here. It has driven the fertilizer costs in western Canada sky-high over this winter. A lot of the problem is regulation that has happened in the past, too.

Senator Peterson: This problem would carry through then with the pulse crops, the containers and the Canadian Food Inspection Agency slowing things up.

Senator Mercer: It always troubles me when I continue to hear about people working off the farm to keep the farm going. The guy who works on the assembly line at General Motors in Oshawa does not need a second job so General Motors is more

20 p. 100 et tenir compte également de l'inflation. Ce genre de formule fonctionnerait-elle? Nous n'avons pas nécessairement à utiliser la même formule que les Américains. Il faut que l'agriculture soit rentable. C'est le message que nous voulons vous transmettre.

M. Scauf : La rentabilité du secteur agricole ne doit pas dépendre seulement de programmes d'aide du gouvernement. Nous voulons être clairs là-dessus. Nous sommes en faveur d'un marché libre. Le succès repose sur un changement de mentalité. Nous vendons pour l'instant nos produits à bas prix sur les marchés étrangers. Il faut que cela change. La réglementation est également trop lourde. Notre système de transport doit aussi être amélioré. Le processus d'enregistrement des semences est aussi très lourd. Il faut modifier les forces du marché et alléger la réglementation. Nous devons accroître la rentabilité du secteur. Nous devons aussi faire en sorte que les coûts diminuent. Nous devons agir de façon concrète et agir sans délai. La survie de l'industrie en dépend. C'est la seule façon de vraiment lutter contre la pauvreté en milieu rural.

Le sénateur Peterson : Comment fait-on pour réduire le coût des engrais et des produits chimiques? Va-t-on simplement dire à Monsanto que le coût de ses produits est trop élevé?

M. Scauf : Comment réduire le coût des engrais et des produits chimiques? Le système d'enregistrement actuel est très coûteux. Il protège aussi ces entreprises en leur assurant la gestion de l'offre. Ce n'est pas avantageux pour les agriculteurs, mais c'est avantageux pour les sociétés chimiques parce qu'elles ne font face à aucune concurrence de l'extérieur. Ce n'est qu'un exemple. Dans le reste du monde, de 60 à 70 p. 100 des produits chimiques sont des produits génériques. D'autres producteurs ont accès à ces produits. Nous n'avons accès qu'à 20 à 30 p. 100 de produits génériques. Le producteur doit assumer une part importante du coût d'enregistrement. Le fait pour des agriculteurs de ne pas avoir accès à ces produits chimiques génériques entraîne des coûts très élevés pour eux.

M. McBride : De nombreuses usines d'engrais ont fermé leurs portes en raison de la lourdeur de la réglementation. Ces usines tournent sans doute maintenant à pleine capacité. Parce que la récolte de maïs sera abondante aux États-Unis comme elle l'a été ces dernières années, les producteurs américains peuvent donc acheter la majeure partie de la production d'engrais. C'est ce qui explique que le prix des engrais ait été si élevé dans l'Ouest Canadien au cours de l'hiver. Une bonne part du problème est également attribuable à la réglementation.

Le sénateur Peterson : Ce problème se répercuterait aussi sur les cultures de légumineuses, les conteneurs et le ralentissement attribuable à l'Agence canadienne d'inspection des aliments.

Le sénateur Mercer : Je suis toujours soucieux quand on me parle de personnes qui doivent travailler à l'extérieur pour continuer à exploiter leur ferme. Le travailleur d'usine de General Motors à Oshawa n'a pas besoin d'un deuxième emploi

competitive. I do not know when Canadians will wake up and figure this out. We cannot continue in this spiral. That is my rant for the moment.

People continue to skirt around what we should do and people talk about supply management and how it works positively in the areas where we have supply management. Nobody has said to this committee that maybe we need more supply management. Should we have more supply management?

Mr. McBride: The one thing that primary production is good at is being competitive with one another. We are going through a debate right now over another issue that has brought out the best and worst in lots of people, and it showed the diversity amongst producers. To have them agree on one particular issue is extremely difficult. Producers will continue to do what they do, a lot of them because of off-farm incomes or because they are a third generation and their grandfather did it, their great grandfather did it and why not them? A lot of that activity continues on and people do not make the best decisions. They erode their equity when a far better business decision would be to exit.

Cultural attitude issues are involved. People want to do what they do. They enjoy it. I am a farmer myself. I enjoy what I do. To plant something, watch it grow and harvest it are extremely important. Farming is satisfying, but we still need return on investment. We need people to realize that for this to continue, people must be recognized for their investment.

Senator Mercer: You are right. We have heard from farmers and we have visited farmers across the country who are fourth, fifth and sixth generations of farmers on the same land. They are upset that they cannot farm the way their grandfather or great grandfather did before them. I guess it is a question of how we say we want them to continue, but if government becomes involved, I think there must be changes at both levels. The government's intervention cannot be only to save agriculture. The government's intervention must be to help the industry be more efficient and to say yes, they can continue to do what their grandfather did, but they cannot do it the same way.

Mr. McBride: People recognize that, but that is part of a symptom. We still need to recognize the root cause. A concerted strategy has been put in place in other countries — U.S., Europe and Japan — to ensure that the whole economy grows because of a policy. It is not directed at the primary producer, but at a total economy and we need to recognize this.

Senator Mercer: Do you think a farm bill with a 10- or 15-year plan would be a good first start?

Mr. Scauf: A farm bill would be an excellent first step, but it must be something that understands clearly that agriculture needs money. Canada cannot go to WTO and say, "We will agree to all these rules and, by the way, you can give your farmers as much money again as they get out of the marketplace, but we will not do that for ours." You cannot have that kind of disconnect in logic. We will have a biofuel project as soon as we can figure out how we do not have to pay for it. We are conducting feasibility

pour que General Motors demeure concurrentielle. Je me demande quand les Canadiens s'en rendront compte. Ça ne peut pas continuer ainsi. Voilà pour ma diatribe.

Les gens continuent de tourner autour du pot, de parler de gestion de l'offre, de ses aspects positifs dans les secteurs où il nous faut une gestion de l'offre. Personne n'a toutefois dit au comité qu'il fallait davantage de gestion de l'offre. Est-ce le cas?

M. McBride : S'il y a une chose qu'on peut dire au sujet de la production primaire, c'est qu'on y voit une concurrence naturelle. Le débat actuel portant sur une autre question a fait ressortir ce qu'il y avait de meilleur et de pire chez bien des gens, mais aussi la diversité des producteurs. Il est extrêmement difficile pour eux de s'entendre sur une chose. Les producteurs continueront de faire ce qu'ils font, dans bien des cas grâce aux revenus d'appoint ou parce qu'ils sont des fermiers de troisième génération, parce que les grands-parents, les arrière-grands-parents l'ont fait, et pourquoi pas eux aussi? Beaucoup d'activités sont maintenues sans que les gens prennent les meilleures décisions. Leur actif s'effrite alors qu'il serait bien plus rentable de sortir du secteur.

Il y a aussi une question d'attitude culturelle. Les gens veulent faire ce qu'ils font, parce qu'ils aiment ça. Je suis moi-même agriculteur. J'aime ce que je fais. Il est extrêmement important pour moi de planter quelque chose, de le voir pousser et de le récolter. L'agriculture est une activité satisfaisante, mais il faut aussi qu'elle soit rentable. Il faut comprendre que pour que cela continue, l'investissement des agriculteurs doit être reconnu.

Le sénateur Mercer : Vous avez raison. Nous avons écouté des agriculteurs et nous en avons visités, partout au pays, qui étaient sur une même terre depuis quatre, cinq ou six générations. Ils sont déçus de ne pas pouvoir faire les choses comme les faisait leur grand-père ou leur arrière-grand-père. Il s'agit de voir comment nous voulons qu'ils poursuivent leurs activités, mais si le gouvernement s'en mêle, il faut qu'il y ait des changements des deux côtés. L'intervention gouvernementale ne peut se limiter à sauver l'agriculture. Elle doit aider ce secteur à être plus efficient, en disant oui, les agriculteurs peuvent faire ce que faisaient leurs grands-parents, mais autrement.

M. McBride : Les gens le reconnaissent, mais ce n'est qu'un symptôme. Il faut trouver les causes profondes. Ailleurs, comme aux États-Unis, en Europe et au Japon, une stratégie coordonnée a été mise en place pour veiller à la croissance de l'ensemble de l'économie, au moyen d'une politique. Cela ne s'applique pas qu'au producteur primaire, mais à l'ensemble de l'économie et il faut s'en rendre compte.

Le sénateur Mercer : Faudrait-il une loi sur les fermes, assorti d'un plan sur 10 ou 15 ans? Serait-ce un bon point de départ?

M. Scauf : Oui, ce serait une excellente façon de commencer, mais il faut bien comprendre que l'argent est indispensable à l'agriculture. Le Canada ne peut s'adresser à l'OMC en disant : « Nous acceptons toutes ces règles et, en passant, vous pouvez donner tout l'argent que vous voulez à vos agriculteurs qui sortent du marché, mais nous ne le ferons pas pour les nôtres. » Ce serait illogique. Nous aurons un projet de biocarburant dès qu'on comprendra comment y arriver sans que ça coûte un sou. Nous

study after feasibility study. The project is feasible. They have biofuel projects in the United States. We are trying to figure out what. We are growing a bureaucracy: we are not growing an industry. We have to get some priorities straight. Priorities need to be based on the fact that if we invest and if we work, we are paid. That is the only way to build a sensible economy and ultimately, that is the only way we can afford our social programs such as health, education and all those things. We need to close the loop and it must be strategic.

Senator Gustafson: I have a tough job trying to educate Senator Mercer on marketing boards. It would be impossible to have a marketing board like the milk marketing board with the grain that we export, 80 per cent, because only 20 per cent of our farmers would be left if we did. The same thing is probably true of the cattle industry. We have to be honest. I do not want to take anything away from the dairy producers. However, they produce only what they consume in Canada. You were talking, or one of the other witnesses was talking, about exports of grain for Canada, and the things that come into Canada. No milk comes into Canada.

An Hon. Senator: Yes, it does.

Senator Gustafson: It does? Well, then I stand corrected. There is no question that the dairy producers look after themselves, and the more power to them. We must sell our product into the global economy, and if we do not have some sort of level playing field with the U.S. and Europe, we have no hope: it is all over. There is no use even bringing in the farm bill unless we say to the government, this will cost government some money and possibly in 10 or 15 years we will get something out of it. If they can return money to the Treasury from the oil companies and the automobile companies that receive large subsidies, surely they would have some consideration for a farming industry. If they do not, we will not have an industry. We can talk about corporate farmers. Some of the corporate farmers that I know who farm 120 quarters are in big trouble. I have a neighbour who farms a big operation and he told my son the other day his best asset is a debt with the bank of a couple of million dollars: They cannot close him out. The situation is serious and you gentlemen know that. You are in a position to communicate that situation to the agricultural powers that be in Canada. You sit on those kinds of committees. We must take one direction, agree on it and head that way. Otherwise, under the Canadian Federation of Agriculture we come up with a lot of ideas and different ideas mostly run by the Ottawa bureaucrats. It seems to me that their approach is root hog, or die: if you cannot make it, too bad; go and do something else. Frankly, a lot of our farmers are doing exactly that. On my own farm I have two sons. One is a building mover and the other one works for Enbridge Pipelines. They come home at night, climb on the tractors and work 16 to 18 hours a day. Without that work, we would not keep the farm going. We have to deal with those facts and the situation is critical. Everything we have heard

accumulons les études de faisabilité. Un tel projet est faisable. Il y a des projets de biocarburant aux États-Unis. Nous essayons de trouver ce qui marchera. Ce n'est pas l'industrie qui croît, mais la bureaucratie. Il faut fixer clairement des priorités. Les priorités doivent être axées sur le fait que si nous investissons et si nous travaillons, nous sommes payés. C'est la seule façon de bâtir une économie sensée et aussi la seule façon d'avoir les moyens de nos programmes sociaux, en matière de santé, d'éducation, et cetera. Il faut boucler la boucle, de manière stratégique.

Le sénateur Gustafson : J'ai bien du mal à expliquer au sénateur Mercer le fonctionnement des offices de commercialisation. Il serait impossible d'avoir un office de commercialisation comme celui du lait pour les céréales que nous exportons, soit 80 p. 100, puisque seulement 20 p. 100 de nos agriculteurs resteraient. On peut sans doute en dire autant de l'élevage. Soyons honnêtes. Je ne veux rien enlever aux producteurs laitiers. Mais leur production se limite à ce qui est consommé au Canada. Vous ou un autre témoin parliez des exportations de céréales du Canada, et de ce qui y était importé. Le Canada n'importe pas de lait.

Une voix : Oui, il en importe.

Le sénateur Gustafson : Ah oui? Bien, je me trompais. Sans aucun doute, les producteurs laitiers défendent leurs intérêts, et grand bien leur fasse. Nous devons vendre notre produit sur les marchés mondiaux, et si les règles du jeu ne sont pas les mêmes pour nous que pour les États-Unis et l'Europe, il n'y a aucun espoir, la partie est terminée pour nous. Rien ne sert d'adopter un farm bill, à moins de dire au gouvernement que cela lui coûtera quelque chose et que les résultats ne viendront peut-être que dans dix ou 15 ans. Si de l'argent revient au Trésor en provenance des pétrolières et du secteur automobile qui sont grassement subventionnés, on devrait certainement penser au secteur agricole. Autrement, ce secteur disparaîtra. On peut parler des grandes sociétés agricoles. Certains de leurs propriétaires qui exploitent 120 quarts de section sont actuellement en difficulté, j'en connais. J'ai un voisin qui a une grande exploitation et qui a dit à mon fils, l'autre jour, que son actif le plus précieux, c'est une dette de quelques millions de dollars, à la banque : la banque ne peut pas se permettre qu'il mette fin à ses activités. La situation est grave et vous le savez, messieurs. Vous êtes en mesure de le faire comprendre aux puissances agricoles du Canada. Vous faites partie de ces comités. Il faut s'entendre sur une orientation et aller de l'avant. Autrement, à la Fédération canadienne de l'agriculture, on sort des idées, et d'autres idées qui sont principalement menées par les bureaucrates d'Ottawa. Ils semblent nous dire que nous devons nous débrouiller, que si ça ne marche pas pour nous, tant pis nous pouvons toujours faire autre chose. Bien franchement, c'est ce que font nombre d'agriculteurs. Chez moi, j'ai deux fils. L'un est transporteur de bâtiment et l'autre travaille pour Enbridge Pipelines. À la fin de leur journée de travail, ils arrivent à la maison, prennent les

from the different provinces now is the same. I always thought in Alberta they were having a glorious time. They are in difficulty like we are: they are farmers.

The Chairman: We heard it, big time.

Mr. Scauf: The government needs to look at an investment in agriculture as an investment that has a potential to return. It has a potential to return jobs, taxes and all the good things we need in an economy, but it will take some investment. I heard on the way here today that the government is making an announcement today for the Alberta oil industry of huge dollars. We can invest in something that is working in a profitable environment. We need to look at this industry as something that needs an investment to move it into that profitable environment. With supply management you say we would have only 20 per cent of our farmers, but if 20 per cent of our farmers were healthy financially, it is probably better than what we have right now.

Senator Gustafson: That is going a long ways, but I will say amen to that because it is so critical.

Mr. Scauf: Ultimately, we will end up with no farmers, and these two graphs tell us clearly that somebody needs to hold these graphs up in front of the Department of Agriculture. They have been using them. Somebody needs to ask what part of this industry they are proud of. Their policies have taken us here.

Mr. McBride: Agriculture Policy Framework II, APF II, is taking place right now. All they talk about is declining farm income. If, at the end of five years, the next policy framework is still the same, it is a dismal failure. We need to look at what has happened in the U.S. They have a bureaucracy there. We have a bureaucracy in Canada. Each of them needs to look at the other and say, what am I proud of about the program in my country, compared to the program in that country? The program is not doing what it should be doing for agriculture.

Senator Mahovlich: Before we can put money back into our agriculture, we need to fix this world trade problem. I played "a man short" in my life and we can only go so far. Eventually, we need five men on the ice. Do you think that Europe and America know that we are in trouble right now with agriculture? I bet you they are aware. Canada is an agricultural country. They know they have us. We need to send our minister over there to talk to those people and fix this problem before we can put money back into our system.

The Chairman: Thank you both for being here. It is important we hear from you.

commandes de mes tracteurs et font ainsi des journées de 16 à 18 heures. Sans leur travail, la ferme ne pourrait pas rester en activité. Il faut voir les faits et comprendre que la situation est critique. Nous avons entendu la même chose partout, dans les autres provinces. J'ai toujours cru qu'en Alberta, la situation était au beau fixe. Mais les agriculteurs albertains sont comme nous et éprouvent des difficultés.

La présidente : C'est en effet certainement ce que nous avons entendu.

M. Scauf : Le gouvernement doit voir dans un investissement dans l'agriculture un investissement qui pourra donner lieu à un rendement. En effet, cela peut créer des emplois, donner lieu au versement d'impôts et à tout ce qu'il y a de bel et bon dans notre économie, mais il faut pour cela investir. En venant ici aujourd'hui, j'ai entendu que le gouvernement allait annoncer aujourd'hui des sommes colossales pour le secteur pétrolier albertain. On peut investir dans un secteur déjà rentable. Le secteur de l'agriculture a besoin d'investissements pour devenir rentable. Vous dites qu'avec la gestion de l'offre, vous n'auriez que 20 p. 100 des agriculteurs, mais si 20 p. 100 des agriculteurs sont en bonne santé financière, c'est probablement préférable à la situation actuelle.

Le sénateur Gustafson : Ça va assez loin, mais je suis quand même tout à fait d'accord étant donné la gravité de la situation.

M. Scauf : Nous finirons par manquer d'agriculteurs, et les deux graphiques sont tellement clairs à cet égard qu'il faudrait les montrer au ministère de l'Agriculture. De toute façon, il les a déjà utilisés. Quelqu'un devrait demander à ses fonctionnaires de quoi ils sont fiers dans cette industrie, car ce sont leurs politiques qui nous ont amenés jusque-là.

M. McBride : Le Cadre stratégique pour l'agriculture II est actuellement mis en œuvre. Or, la seule chose dont on parle, c'est de la diminution du revenu agricole. Si, dans cinq ans, on maintient le même cadre stratégique, on aboutira à un échec complet. Il faut que nous tenions compte de ce qui s'est passé aux États-Unis. Là-bas aussi il y a une bureaucratie, tout comme au Canada. Chacun doit examiner son voisin et se demander en quoi ses propres programmes se comparent avantageusement à ceux de l'autre pays. Le programme ne donne pas les résultats auxquels on est en droit de s'attendre en agriculture.

Le sénateur Mahovlich : Avant de pouvoir réinvestir dans le secteur agricole, il faut que nous résolvions ce problème de commerce international. J'ai déjà participé à des matchs avec un joueur en moins, et je sais que ça ne peut pas durer bien longtemps. Tôt ou tard, il faudra bien qu'il y ait une équipe au complet, cinq joueurs sur la patinoire. Pensez-vous que l'Europe et les États-Unis sont au courant de nos problèmes agricoles? Je suis prêt à parier que oui. Le Canada est un pays agricole. Les autres savent qu'ils nous ont coincés. Il faut donc que nous leur envoyions notre ministre afin qu'il leur parle et qu'on règle ce problème avant de réinvestir de l'argent dans notre système.

La présidente : Je vous remercie tous les deux de votre présence parmi nous. Votre témoignage nous est précieux.

Marilyn Gillis, Women's Advisor, National Farmers Union: I am with the National Farmers Union, NFU, but what I am presenting is not officially from the organization. The NFU has already prepared a brief that they have given you. I am speaking as an individual member, as an elder person who has had a connection with farming.

I speak from the perspective of one who has experienced farming for over 65 years, and I am deeply troubled by present-day agri-business policy. I am currently collecting testimonials from elder farm women and many of the quotes are from their stories.

From my perspective as an aging woman, these policies have been market- and trade-driven by the corporate world and do not come close to meeting social needs of a community or an ecological integrity for our land. Government policy has been deliberate in discouraging the small family farm model for 50 years. Farmers have been tenacious in finding ways to stay on their farm through off-farm jobs or by both spouses working two or three jobs. In the past 11 years, the policy has picked up its tempo: Now it feels like it is killing the small family farm. This policy coincides with the North American Free Trade Agreement, NAFTA, and World Trade Agreements. The effect on peasant agriculture is disastrous on the Canadian Prairies, and globally. The infrastructure that has supported rural Saskatchewan is being eroded. The most recent example is the attack on the Canadian Wheat Board.

The industrial agricultural model is not sustainable environmentally, socially or even economically. It is crisis-oriented with urban-based research facilities funded by the corporate world. Shareholders push for profit. Depopulation of rural areas is of no concern. Any elder farmer intuitively knows that putting 100,000 cattle or 30,000 hogs in one location is not common sense.

I have heard the following expressions when women of my era observe present day agri-business: "It is progress in reverse;" "We are throwing the baby out with the bath water;" in reference to our children — "The cream of the crop are leaving;" in reference to reliance on chemicals — "When will they ever learn;" and "We have become a consumer and throw-away society for those who have money."

When these women reflect on their own experiences on the family farm, they said: "As a child, even in hard times, we always had enough to eat — our own meat, milk, eggs and garden produce;" "Seeing the satisfaction of watching things grow and appreciation of nature and friends;" "I recall the rural school district with all the activities;" "Even with the hard work I did, I still think that I lived in the best of times;" "Your neighbours were like family;" "As a child, I liked picking peas because they tasted

Marilyn Gillis, conseillère pour femmes, Syndicat national des cultivateurs : Je fais partie du Syndicat national des cultivateurs, mais je ne suis pas ici à titre de porte-parole, car il vous a déjà fait parvenir un mémoire. Je témoigne donc à titre personnel, en tant qu'aînée qui a des liens avec le secteur agricole.

Je vous donnerai le point de vue d'une personne qui a œuvré dans le secteur agricole pendant plus de 65 ans. Les politiques agroalimentaires actuelles m'inquiètent beaucoup. Je suis en train de recueillir les témoignages de femmes âgées, et j'en citerai donc quelques-uns.

En tant que femme âgée, j'ai observé que les politiques se fondent sur les priorités du monde des affaires et du marché et sont loin de répondre aux besoins sociaux d'une collectivité ou de respecter l'intégrité écologique de notre terre. Cela fait 50 ans que la politique gouvernementale cherche délibérément à décourager le modèle de la petite exploitation agricole familiale. Les agriculteurs ont quand même réussi à demeurer chez eux grâce à des emplois qu'ils occupent à l'extérieur ou grâce à deux ou trois emplois occupés par les deux conjoints. Quoi qu'il en soit, depuis 11 ans, il y a eu une accélération : on a maintenant l'impression que la politique est en train de tuer l'exploitation agricole familiale. Elle correspond à l'accord de libre-échange nord-américain, l'ALENA et aux ententes commerciales internationales. Tout cela a des effets désastreux sur l'agriculture dans les Prairies canadiennes et même en général. On assiste à l'érosion des infrastructures qui ont soutenu les régions rurales de la Saskatchewan. L'exemple le plus récent de cela est l'attaque menée contre la Commission canadienne du blé.

Le modèle de l'agriculture industrialisée n'est durable ni sur le plan environnemental, ni sur le plan social ni encore sur le plan économique. Il gère en fonction des crises et se fonde sur des installations de recherches urbaines financées par le milieu des affaires. Les actionnaires réclament des bénéfices. Le dépeuplement des régions rurales ne les préoccupe en rien. N'importe quel agriculteur d'expérience sait d'instinct que réunir 100 000 têtes de bétail ou 30 000 porcs dans un seul lieu est contraire au bon sens.

Au sujet de l'industrie agroalimentaire actuelle, j'ai entendu des femmes de ma génération dire des choses comme : « C'est une régression »; « On est en train de jeter le bébé avec l'eau du bain »; au sujet de nos enfants maintenant — « Les meilleurs d'entre eux nous quittent »; et au sujet de notre recours aux produits chimiques — « Quand finiront-ils par apprendre »; et « Nous vivons dans une société de consommation et de produits jetables, conçus pour ceux qui ont de l'argent. »

Parlant de ce qu'elles ont vécu à la ferme familiale, ces femmes disent ce qui suit : « Quand j'étais enfant, même lorsque les temps étaient durs, nous avions assez à manger — notre propre viande, notre lait, nos œufs et nos légumes du potager »; « C'était gratifiant de voir pousser les choses, d'apprécier la nature et nos amis »; « Je me souviens de l'école rurale et de tout ce qu'on y faisait »; « Malgré la dureté du travail, je pensais, et je pense toujours, que je vivais à la plus belle des époques »; « Les voisins

so good;” “It was so important to save our own seed;” “We cherished the concept of co-ops;” and “It is hurtful to be declared inefficient in light of the ever increasing plenty we’ve produced.”

There is wisdom in the previous statements. I feel we need to re-conceptualize our vision of society, urban as well as rural. We need the participation of those who are able to look through the wide-angle lens that encompasses both the timeless, changeless ground that supports life and the practical affairs of life.

I find hope in the following efforts to create sustainable, commonsense agricultural practices by individuals and communities: eco-agricultural practices that shift away from “for profit only,” seek to minimize high energy inputs and acknowledge a stable rural infrastructure; the increasing numbers of certified organic producers reduce contamination with chemicals; local food for local consumption reduces energy for transportation; and food sovereignty focus has the potential to empower rural communities.

Regretfully, I do not see hopeful signs at government levels. The following are examples: governments go along with trade practices that put consumer expensive lamb from New Zealand on our store shelves and Canadian lamb producers cannot meet their cost of production or even market it; fruit falls to the ground in B.C. because imported fruit flood the market; “Product of Canada” labels are put on honey that has been blended with honey from China; the federal government refuses to label food containing genetically modified organisms, GMOs; allowing corporate systems (mega hog barns) to invade unsuspecting rural areas is something that causes divisiveness; there is no government will to address the huge corporate profits and the disproportionate rates of return to the producer and rural communities; and governments use fears of health risks and high cost requirements to discourage rural people from empowering themselves (not allowing popular community fowl suppers and closing small abattoirs that service rural communities.)

Governments must represent the common good of citizens. Rural poverty issues require a systemic approach. Humans have the capacity to create a garden or a wasteland. Our beleaguered planet needs practices that contribute to its healing.

Dan Hoover, as an individual: Thank you for coming to Saskatchewan and thank you for allowing us to come and say our piece here. I am not a current NFU member. I speak here on my own behalf.

étaient comme des membres de notre famille »; « Enfant, j’aimais cueillir les petits pois parce qu’ils avaient si bon goût »; « Nous tenions à conserver nos propres semences »; « Nous étions très attachés au concept des coopératives » et « Ça fait mal d’entendre dire que nous sommes inefficaces étant donné l’abondance sans cesse croissante que nous avons produite ».

Ces réflexions sont pleines de sagesse. À mon avis, il faut que nous revoyions notre conception de la société, tant urbaine que rurale. Il faut obtenir la participation de ceux et celles qui peuvent nous donner sur les choses une perspective plus vaste qui tienne compte à la fois des préoccupations pratiques de la vie mais aussi de ses réalités intemporelles, immuables.

Les efforts suivants me permettent d’espérer que les individus et les collectivités réussiront à concevoir des pratiques agricoles durables et fondées sur le sens commun : des pratiques éco-agricoles qui s’écartent de la norme axée uniquement sur le profit, qui cherchent à diminuer les pratiques comportant des intrants à forte intensité énergétique et qui reconnaissent la nécessité d’établir des infrastructures rurales stables; le nombre croissant de producteurs biologiques accrédités, susceptibles de réduire la contamination causée par les produits chimiques; la consommation d’aliments locaux, qui réduit d’autant le transport énergivore et la souveraineté alimentaire qui permet aux collectivités rurales de se prendre en main.

Toutefois, c’est à regret que je dis ne pas voir de signes bien encourageants de la part des gouvernements. À preuve, les exemples suivants : les gouvernements approuvent les pratiques commerciales grâce auxquelles les consommateurs achètent le coûteux agneau de Nouvelle-Zélande dans nos magasins quand les producteurs d’ovins canadiens ne peuvent couvrir leurs coûts ni même vendre leurs produits; des fruits qui ne sont pas ramassés en Colombie-Britannique parce que des fruits importés inondent le marché; l’étiquetage « Produit du Canada » sur du miel coupé de miel importé de Chine; le gouvernement fédéral refuse d’étiqueter les aliments comportant des organismes génétiquement modifiés, les OGM; on permet aux grandes sociétés (les mégapocheries) d’envahir les régions rurales sans crier gare et cela entraîne des dissensions; les gouvernements manquent de volonté pour traiter de la question des écarts entre les énormes bénéfices des sociétés et les faibles recettes qu’obtiennent le producteur et les collectivités rurales et enfin, les gouvernements invoquent la crainte de danger pour la santé et les coûts élevés pour dissuader les habitants des régions rurales de se prendre en main (en ne permettant pas, par exemple, des dîners de volaille très populaires et en fermant de petits abattoirs desservant les collectivités rurales).

Les gouvernements doivent représenter le bien public. Les questions liées à la pauvreté en milieu rural nécessitent une démarche systémique. Les être humains sont en mesure de faire de leurs terres un jardin ou un désert. Notre planète assaillie de toutes parts a besoin de pratiques qui l’aideront à guérir.

Dan Hoover, à titre personnel : Je vous remercie d’être venus en Saskatchewan et de nous avoir permis de nous exprimer devant vous. Je ne fais pas partie du Syndicat national des cultivateurs. Je suis ici à titre personnel.

My family was farming in Canada long before there was a Canada. We have lived on the same farm in the Foam Lake area of Saskatchewan for well over 100 years now. We are fairly stable.

In the middle of this century, our farm supported about 13 people, plus hired help on top of that. Now, there are three people. The topic of the day is poverty. I feel somewhat qualified. The last 10 years we have yet to make it over the \$10,000 net income mark once. We think we are doing all right if we can keep the wolves away. Our debt is lower than it has ever been. The change came about 13 years ago when I woke up far in debt due to following poor advice and being an early adopter of technology. I was a high-input producer running a high-stakes game and I lost.

Since then, I have changed my ways and I have gone to a much more sustainable method of farming. Our income is still low, but the biggest problem we have is an outlet for our goods. With the decline in the rural population, we are losing our local market and we are not allowed to ship our meat across provincial borders. Senator Mahovlich asked how the large corporations do it more cheaply than we do. They do it by vertical integration, meaning they control the product from inception and embryo, through to packaged retail. Anyone who is not in that chain is not welcome to participate at any stage. Even though we produce in Saskatchewan the best quality pork that we possibly can, we are not allowed to sell it except by direct sale, which is fine, but we are running out of people next door to sell it to.

As far as the grains go, even the export grains, the commodity cycle grains, we have made more money farming the way it was done 100 years ago than using what we consider modern methods. I have a net income, whereas 20 years ago income was negative. I produced a lot more gross product and a lot more people made money from my farm besides me, but I did not make anything.

I have spent six years truck driving to clear my debt and I have travelled to every corner of North America. One of my interests was talking to farmers wherever I went, and I visited a lot of them. We have a huge misconception that the American farmer is a lot better off than we are. That belief is highly untrue. Their situation is every bit the same as ours. Their farm policy has put a lot of money into American land and made it valuable for landowners, but the profitability of an individual private farmer is no better than here.

The only success stories I have seen — and I have seen them — are people that have managed to do what the corporations do best. When they can grow a product, provide most of the energy from their farm in the form of sunlight and hard work and sell it on their own, they are the ones making the most money.

The Chairman: Thank you very much, both of you.

Ma famille a commencé à travailler la terre au Canada bien avant que le pays ne porte ce nom. Cela fait plus de cent ans que nous vivons dans la même exploitation agricole dans la région de Foam Lake en Saskatchewan. On peut dire que nous sommes assez stables.

Au milieu du siècle dernier, notre exploitation agricole faisait vivre 13 personnes en plus de la main-d'œuvre salariée. À présent, il ne reste plus que trois personnes. Le sujet à l'ordre du jour est la pauvreté. Eh bien, je me sens assez qualifié pour en parler. Au cours des dix dernières années, nos revenus n'ont pas une seule fois excédé 10 000 \$ nets. Nous estimons bien nous en tirer si nous réussissons à éloigner les loups. Notre dette est à son plus faible. Le changement est survenu il y a à peu près 13 ans lorsque je me suis rendu compte que j'étais très endetté en raison des mauvais conseils que j'avais reçus et parce que j'avais très tôt adopté les nouvelles technologies. En tant que producteur, mes intrants étaient très élevés, je jouais gros jeu et j'ai perdu.

Depuis, j'ai modifié ma façon de faire et je suis passé à une agriculture beaucoup plus durable. Nos revenus demeurent modestes, mais notre problème le plus aigu, c'est le manque de débouchés pour nos produits. Étant donné le dépeuplement rural, nous sommes en train de perdre notre marché local et on ne nous permet pas d'expédier notre viande à l'extérieur de la province. Le sénateur Mahovlich a demandé comment les grandes sociétés peuvent réussir à tirer leur épingle du jeu à des coûts moindres que les nôtres. Eh bien, elles le font grâce à l'intégration verticale, ce qui signifie qu'elles contrôlent le produit dès le début et jusqu'à sa vente au détail. Quiconque ne peut pas s'intégrer à cette chaîne de production n'est pas le bienvenu, ne peut participer à aucune des étapes. Bien que la Saskatchewan produise le porc de la meilleure qualité, ses producteurs ne sont pas autorisés à le vendre sauf de gré à gré, ce qui est fort bien, mais nous avons de moins en moins de voisins à qui vendre.

Pour ce qui est des grains, même ceux destinés à l'exportation, qui font l'objet du commerce, nous avons gagné plus d'argent en les cultivant au moyen des méthodes d'antan que des méthodes jugées modernes. J'ai un revenu net, alors qu'il y a 20 ans, je n'en avais pas. Je produisais davantage et beaucoup de gens gagnaient plus d'argent que moi à même ma propre récolte, mais moi, je ne gagnais rien.

J'ai travaillé six ans comme camionneur afin de rembourser mes dettes et me suis rendu dans tous les coins de l'Amérique du Nord. Partout où j'allais, je tenais à parler à des agriculteurs. Or, nous pensons à tort que l'agriculteur américain se tire bien mieux d'affaire que nous. C'est tout à fait faux. Sa situation est tout à fait semblable à la nôtre. La politique agricole américaine a bien valorisé les terres agricoles et donc enrichi les propriétaires fonciers, mais la situation du simple agriculteur n'est pas meilleure là-bas que chez nous.

Seuls les gens qui ont réussi à imiter ce que les grandes sociétés font de mieux ont atteint la prospérité, je l'ai constaté moi-même. Ceux qui sont en mesure de produire quelque chose en utilisant surtout l'énergie solaire, en travaillant fort et en vendant le produit eux-mêmes gagnent le plus d'argent.

La présidente : Je vous remercie beaucoup tous les deux.

Senator Mahovlich: When the government made the rule that producers could not take their product across a provincial border, did they give producers an allowance for that? They should have bought it. In a free country, if producers are not allowed to go across a provincial border, I think the government should supply them with funds. How do they survive?

Mr. Hoover: We are finding there are more barriers provincially. It is easier to export to the States. The big market for us would be Alberta. That is where all the Saskatchewan people are and we would like to feed them. There is a huge demand for what we produce only a few hundred miles that way, but we cannot send it there.

Senator Mahovlich: Eventually, the corporations will control all our farm country.

Mr. Hoover: They basically control all the markets now. Organic producers are about the only private processors left and they are slowly being monopolized as well. All the commercial commodities are already completely corporate. Producers either sell to them or they sell to no one.

Senator Mahovlich: The advantage of a corporate farm is its profitability. The government is looking at the bottom line.

Mr. Hoover: The issue is control. For instance, in Saskatchewan the hog industry receives a lot of federal and provincial government money, but none of that money goes to private hog producers. It goes to the corporate hog structure.

Senator Mahovlich: Is the structure for hog farming feasible?

Mr. Hoover: It is not sustainable, no.

Senator Mahovlich: We heard that a lot of farmers in Alberta are getting out of the hog business.

Mr. Hoover: The market price is far below cost. We could not deliver to the commercial market now with any hope of ever making a profit, but yet the retail price is still good. We can offer the consumer a good deal and the best product they can get if only we are allowed to sell it to them.

Senator Mahovlich: You need to go through the proper channels and that is not a profitable way of doing things.

Mr. Hoover: A lot of regulations are brought in under the guise of food safety, but they are meant actually for market control. Private producers are denied access.

Senator Mahovlich: When I was a young boy, I lived in Northern Ontario and in the summertime it was picnic time. My dad went out to a farm and picked up a lamb. We thought it was healthy. It did not hurt me any. I am still here. We slaughtered it,

Le sénateur Mahovlich : Lorsque le gouvernement a décidé d'interdire aux producteurs de vendre leurs produits dans d'autres provinces, est-ce qu'il les a indemnisés? Ils auraient dû accepter cela. Dans un pays libre, si on interdit aux producteurs de commercer dans d'autres provinces, à mon avis, il faudrait les indemniser. Comment font-ils pour survivre?

M. Hoover : Les obstacles au commerce sont surtout de nature provinciale. Il est plus facile d'exporter aux États-Unis. Notre principal marché serait toutefois l'Alberta. C'est là que se trouvent tous les gens de la Saskatchewan et nous aimerions bien les nourrir. La demande pour nos produits est énorme à à peine quelques centaines de milles, mais il nous est impossible de les expédier là-bas.

Le sénateur Mahovlich : À la longue, les grandes sociétés auront la mainmise sur toutes les régions agricoles de notre pays.

M. Hoover : Elles dominent tous les marchés maintenant. Les producteurs biologiques demeurent les seuls à continuer à offrir aussi des services de transformation des aliments, mais eux aussi sont en train d'être progressivement monopolisés. Le secteur entier des produits commerciaux est déjà sous la coupe des grandes sociétés. Les producteurs n'ont d'autre choix que de leur vendre leur exploitation, car il n'y a pas d'autres acheteurs.

Le sénateur Mahovlich : L'avantage d'une grande société agricole, c'est sa rentabilité. Le gouvernement tient toujours compte des résultats financiers.

M. Hoover : L'enjeu, c'est la position de force sur le marché. Ainsi par exemple, en Saskatchewan, l'industrie porcine reçoit beaucoup de subventions, tant fédérales que provinciales, mais les petits producteurs n'en profitent pas. Tout va aux grandes exploitations agricoles commerciales.

Le sénateur Mahovlich : Est-ce que la structure actuelle de l'industrie porcine est viable?

M. Hoover : Non.

Le sénateur Mahovlich : Nous avons entendu dire que beaucoup d'agriculteurs albertains abandonnent la production porcine.

M. Hoover : Le prix du marché est de beaucoup inférieur aux coûts de production. Nous ne pourrions espérer faire un profit maintenant, mais le prix de détail demeure quand même acceptable. Nous sommes quand même en mesure d'offrir aux consommateurs une bonne affaire et le meilleur produit possible, si seulement on nous laisse le lui vendre.

Le sénateur Mahovlich : Il faut que vous passiez par toutes les étapes de la filière, et ça n'est pas rentable.

M. Hoover : On prend beaucoup de règlements sous prétexte d'assurer la sécurité alimentaire mais en fait, ces règles servent à établir la domination du marché. Les simples producteurs s'en voient refuser l'accès.

Le sénateur Mahovlich : J'ai passé mon enfance dans le nord de l'Ontario, et l'été était la saison des pique-niques. Mon père se rendait dans une ferme y acheter un agneau. Il nous paraissait en santé. En tout cas, il ne m'a pas rendu malade, je suis encore là.

skinned it and then barbecued it. That was the end of that. There was no regulation. Is there a regulation for that now? Can I go to a farm and pick up an animal?

Mr. Hoover: You can if you show up personally, yes. If you live in the city, I cannot deliver it to you now. You cannot have it. In the last three years, within 20 miles of my home, three abattoirs have gone bankrupt because they were not able to attain CFIA approval. Therefore, their product was unsellable.

Senator Mahovlich: It sounds like the policies need to be changed a bit.

Mr. Hoover: At the same time, we are earning incredibly small wages for the work we do. We are expected to fund our education system. A net income of \$10,000 in the last 10 years is almost exactly the amount of education taxes on my farmland. We are supposed to commit 100 per cent of our net income to education tax. What workers would continue working if they made \$20,000 this year and the taxes on their houses are \$20,000?

Senator Mercer: Thank you both for being here. I am from Nova Scotia and the hog industry in Nova Scotia is in as bad shape, if not worse. We have no federally inspected slaughterhouses in Nova Scotia so we suffer the same problems.

The CFIA is quickly becoming one of the bad guys in our study because people tell us the rules. Do you think the Saskatchewan provincial rules for provincially licensed slaughterhouses are as safe as the CFIA rules for federally inspected slaughterhouses?

Mr. Hoover: Absolutely, yes.

Senator Mercer: Are they as strict or as stringent?

Mr. Hoover: Do not get me wrong. There is a need for the safety regulations that are in place. When abattoirs kill thousands of animals in a day, a tiny amount of contaminant will make a lot of people sick, so there is a place for these regulations. A small abattoir that handles maybe eight or ten animals in a day, some abattoirs maybe six in a week, this abattoir is clean by reputation. If it is not clean, it will not have any customers. The operator has the opportunity to do a complete cleanup between each kill, whereas a federally inspected slaughterhouse is a chain reaction factory setting: nothing is ever stopped. In a small abattoir, they slaughter an animal, clean the place up and then slaughter another animal. The scenarios are totally different. I think the federally and provincially inspected abattoirs are every bit as clean.

Senator Gustafson: With the markets, we do not even have free trade between the provinces. When I was a member of parliament, we had a case where a farmer had a small butcher shop and he tried to sell halves of beef into Brandon, Manitoba, from Gainsborough, Saskatchewan. We went to work on that case and it never went anywhere. It is still there today. The reason for that issue was if they had a steel two-by-four building in one province, I forget which, the other province had a regulation for a

Nous l'abattions, le dépouillions de sa peau et le rôtissions au barbecue. C'était aussi simple que cela. Il n'y avait pas de règlement. Est-ce qu'il y en a maintenant? Est-ce que je peux toujours me rendre dans une ferme et y choisir un animal?

M. Hoover : Oui, si vous vous présentez en personne. Si vous habitez en ville, je ne peux pas vous le livrer. Vous ne pourrez pas l'avoir. Au cours des trois dernières années, dans un rayon de 20 milles autour de chez moi, trois abattoirs ont fait faillite parce qu'ils n'ont pas pu obtenir l'approbation de l'ACIA. Leurs produits sont donc devenus invendables.

Le sénateur Mahovlich : On dirait qu'il va falloir modifier un peu les politiques.

M. Hoover : Nous gagnons parfois des salaires ridiculement bas pour le travail que nous faisons. Nous sommes censés financer l'enseignement. Un revenu net de 10 000 \$ au cours des dix dernières années correspond pratiquement à la taxe scolaire imposée à mes terres agricoles. Nous sommes censés consacrer 100 p. 100 de notre revenu net à cette taxe scolaire. Quels travailleurs accepteraient de continuer à travailler s'ils gagnent 20 000 \$ par an et que leur maison leur coûte 20 000 \$ de taxes?

Le sénateur Mercer : Je vous remercie tous les deux de votre présence. Je viens de la Nouvelle-Écosse, où l'élevage porcin est en aussi mauvais état, sinon pire. En Nouvelle-Écosse, nous n'avons pas d'abattoirs inspectés par les autorités fédérales, et nous souffrons donc des mêmes problèmes.

L'ACIA est en train de devenir l'un des mauvais sujets de notre étude, parce que les gens nous parlent tous des règles. Pensez-vous que les règles provinciales de la Saskatchewan pour les abattoirs qui ont une licence provinciale sont aussi sûres que celles de l'ACIA pour les abattoirs inspectés par les autorités fédérales?

M. Hoover : Oui, absolument.

Le sénateur Mercer : Est-ce qu'elles sont aussi contraignantes?

M. Hoover : Comprenez-moi bien. Les règlements de sécurité en vigueur correspondent à une nécessité. Lorsque des abattoirs tuent 1 000 bêtes par jour, une quantité même minime de contaminants peut rendre bien des gens malades, et il faut donc que ces règlements s'appliquent. Un petit abattoir qui traite huit ou dix animaux par jour, voire six par semaine, est propre grâce à sa réputation. S'il n'est pas propre, il n'aura pas de clients. Son exploitant a la possibilité de procéder à un nettoyage complet entre chaque abattage, alors qu'un abattoir inspecté par le fédéral fonctionne comme une chaîne de montage : il ne s'arrête jamais. Dans un petit abattoir, on abat un animal puis on nettoie les lieux avant d'abattre le suivant. Les scénarios sont totalement différents. Je pense que les abattoirs inspectés par la province sont tout aussi propres que ceux qui sont inspectés par le fédéral.

Le sénateur Gustafson : Au niveau des marchés, il n'y a même pas de libre-échange entre les provinces. Lorsque j'étais député, on nous a soumis le cas d'un agriculteur qui avait une petite boucherie et il essayait de vendre des demi-carcasses de bœuf à Brandon, au Manitoba, à partir de Gainsborough, en Saskatchewan. Nous avons travaillé sur ce dossier, mais nous n'avons rien obtenu. Il est encore en souffrance aujourd'hui. En effet, si l'une des provinces, je ne sais plus laquelle, exigeait un bâtiment avec des poutres d'acier,

building of brick or cindercrete blocks, and so they would not allow producers to sell the beef across the border. Canada is great for over-legislation. We have too much legislation and that is a good example.

When I was a boy a while ago, my folks would butcher three hogs a day. We raised hogs. We scalded them in a barrel, pulled them in and out, and we tried to do three hogs in one scalding. We sold them into Estevan, a small city of 10,000 people, but nobody stopped us. We received a few bucks out of the hogs that way, more than by shipping them to Regina or wherever they went. There is no question that we are over-regulated.

I commend you for what you have done, but I also want to say this: you should not have needed to do it. This country is a great country — I do not think there is a greater country — but the way we treat agriculture could not be more difficult and more unreasonable. Hopefully, this committee will bring some common sense to the powers that be.

The Chairman: We all agree, Senator Gustafson. It is a long haul, but sometimes out of sheer frustration we get together and say, we must do something. You can count on it: we will push as hard as we can when we finish this exercise.

Ms. Gillis: I want to comment on the government over-regulating. From my perspective, I wonder who they are regulating for. Would they regulate for a commercial corporate entity? In my experience, my husband and I have had a little flour mill and we have ground our own wheat. We have been organic producers for a number of years. We grind our wheat because local people ask for it and the local store stocks it. New government regulations were coming down the pike that we needed nutritional labels that would cost us about \$1,100 a year, and the amount we were selling probably added up to \$800. It would not be worth our while to do the labelling, and yet people wanted this product. That kind of thing was made for a big industry. Either it was made for big industry or the idea is to make it hard for people to sell their products and get rid of them. I am not sure where it comes from, but that has been our experience.

Senator Mercer: You had some interesting quotes in your presentation. I suspect that the ones you read were not the only ones you collected?

Ms. Gillis: The last ones of their recollections of their experience on the farm, they were all from ones I collected.

Senator Mercer: If you have collected more, it would be interesting to hear them. I spoke to my mother last night and she continues to remind me that I learned a lot from her and from my father, and so we should not pass up this opportunity.

l'autre province appliquait un règlement exigeant un bâtiment de briques ou de parpaings, et les producteurs n'étaient donc pas autorisés à vendre leur bœuf au-delà de la frontière. Le Canada est très fort en matière de surréglementation. Nous avons trop de lois, comme le montre cet exemple.

Lorsque j'étais enfant, il y a déjà quelque temps, mes parents pouvaient abattre trois porcs par jour. On élevait des porcs. On les ébouillantait dans un baril, on les sortait du baril et on essayait d'ébouillanter trois porcs dans la même eau. On les vendait à Estevan, une petite ville de 10 000 habitants, mais personne ne nous en empêchait. Nous recevions ainsi quelques dollars par porc, c'était plus avantageux que de les envoyer à Regina ou ailleurs. Il est certain qu'aujourd'hui, nous sommes surréglementés.

Je vous félicite pour ce que vous avez fait, et je tiens également à vous dire ceci : vous n'auriez pas dû avoir à le faire. Nous habitons un pays extraordinaire — je ne pense pas qu'il en existe de meilleur — mais nous ne pourrions pas traiter l'agriculture plus durement ni de façon plus déraisonnable. Espérons que notre comité réussira à ramener les autorités à un peu plus de bon sens.

La présidente : Nous sommes tous d'accord, sénateur Gustafson. Cela prend du temps, mais parfois, par frustration, nous nous regroupons et décidons d'agir. Vous pouvez en être certains : nous exercerons toutes les pressions possibles dès que nous aurons terminé cette étude.

Mme Gillis : J'ai une observation à faire au sujet de la réglementation excessive par le gouvernement. De mon point de vue, je me demande qui est visé par cette réglementation. S'appliquerait-elle à une société commerciale? Mon mari et moi avons un petit moulin à farine, et nous moulons notre blé. Cela fait plusieurs années que nous sommes des producteurs biologiques. Nous moulons notre blé parce qu'il y a une demande de la population locale et que l'épicerie du coin l'entrepose. On nous a dit qu'une nouvelle réglementation gouvernementale allait entrer en vigueur, exigeant un étiquetage nutritionnel qui coûterait environ 1 100 \$ par année, alors que nous vendions notre farine pour un montant total de 800 \$ environ. Il n'aurait pas été rentable pour nous de faire cet étiquetage, et pourtant les gens voulaient acheter ce produit. Ce type d'étiquetage est fait pour une grande industrie. Soit il est fait pour les grandes industries, ou alors l'objectif est de s'assurer qu'il soit difficile aux gens de vendre leurs produits et, ainsi, de se débarrasser d'eux. Je ne suis pas certaine des motifs, mais voilà ce qui s'est passé pour nous.

Le sénateur Mercer : Vous avez inclus des citations intéressantes dans votre exposé. Je suppose que celles que vous avez mentionnées n'étaient pas les seules que vous avez recueillies?

Mme Gillis : Les dernières citations concernant les souvenirs de la vie à la ferme proviennent toutes de celles que j'ai recueillies moi-même.

Le sénateur Mercer : Si vous en avez recueilli d'autres, il serait intéressant de les entendre. J'ai parlé à ma mère hier soir, et elle n'a de cesse de me rappeler que j'ai beaucoup appris d'elle et de mon père; nous ne devrions donc pas manquer cette occasion.

Ms. Gillis: I have been collecting these stories from about 20 farm women. We are in the process of putting them into a small booklet. Their stories would be about one or two pages each. These quotations are from them.

The Chairman: Thank you very much. That was an important part of our meeting today.

Our last two witnesses are Rob Barber and Ray Orb. Mr. Barber is the Chief Executive Officer of the Carlton Trail Regional College. Mr. Orb is Director of the Saskatchewan Association of Rural Municipalities.

Rob Barber, Chief Executive Officer, Carlton Trail Regional College: Carlton Trail Regional College is the community college that serves this immediate area, the rural communities in central east Saskatchewan. Within that context, I want to address my views on poverty and the relationship of education and training to poverty. I will keep this theme, as such. I believe that we need to eliminate barriers, which is no great surprise, but that is my theme.

The literature speaks to the low literacy rates in rural Canada and that situation is no different here. The one barrier in literacy is the lack of available curriculum, especially on-line electronic curriculum. I believe a remedy would be to develop a strategy of a more consistent, if not uniform, array of materials to support literacy Canada-wide. In the same context as literacy, there has been a movement to develop a suite of workplace essential skills tools to evaluate workers and match them with the means of upgrading their skills. Unfortunately, there are few takers for that. The initiative resides in many ways in the businesses and industries that we have. There is little uptake. I can only encourage a more proactive approach to gaining essential workplace skills. It is the core method for our businesses to become global, to be competitive.

Another topic is immigration. Saskatchewan is turning more and more to immigration to fill workplace need. There are a few barriers: English as a second language and also, the integration of immigrants into our communities. I suggest that one particular remedy is in public housing. Whether that responsibility is federal, provincial or municipal, it is a problem in rural Saskatchewan, and to find adequate housing is difficult.

We have already heard people speak about the trades and our need in Canada, not only rural, for an increased participation by young people, in particular, in trades. Several barriers exist in rural Saskatchewan and rural Canada. The participation rate of businesses with journey people is disappointing. I have seen information that ranges from 10 per cent to 20 per cent participation rate. The system is built on aligning apprentices with journey people, and if we do not have better participation we will have a profound difficulty in the near future. Adding to that difficulty is the fact that fewer journey people are in rural Canada, especially in our First Nations communities and the communities

Mme Gillis : J'ai recueilli ces histoires auprès d'une vingtaine d'agricultrices. Nous sommes en train de les regrouper dans un petit livre. Leurs histoires sont d'environ une ou deux pages chacune. Les citations provenaient de ces histoires.

La présidente : Merci beaucoup. C'était une partie importante de notre réunion aujourd'hui.

Rob Barber et Ray Orb sont nos deux derniers témoins. M. Barber est le président-directeur général du Collège régional de Carlton Trail. M. Orb est directeur de l'Association des municipalités rurales de la Saskatchewan.

Rob Barber, président-directeur général, Collège régional de Carlton Trail : Le Collège régional de Carlton Trail est le collège communautaire qui dessert la proche région, c'est-à-dire les collectivités rurales du centre-est de la Saskatchewan. Dans ce contexte, je souhaite vous présenter mon point de vue sur la pauvreté et son lien avec l'éducation et la formation. Je m'en tiendrai à ce thème. Je crois que nous devons éliminer des obstacles, ce qui n'a rien d'étonnant, mais voilà mon sujet.

La littérature reflète les faibles taux de littératie dans les régions rurales du Canada, et c'est une réalité ici aussi. L'un des obstacles à la littératie est le manque de programmes éducatifs disponibles, surtout des programmes électroniques en ligne. Je pense qu'une solution serait d'élaborer une stratégie fondée sur toute une gamme de matériaux plus cohérents, à défaut d'être uniformes, afin d'encourager la littératie à l'échelle du Canada. Des efforts s'inscrivant dans le même contexte que celui de la littératie visent à élaborer une gamme d'outils de compétences essentielles en milieu de travail pour évaluer les travailleurs et leur donner les moyens de perfectionner leurs compétences. Malheureusement, la participation est faible. L'initiative est particulièrement pertinente pour nos entreprises et nos industries. Mais l'intérêt est faible. Je ne puis qu'encourager une approche plus volontariste en vue d'acquérir les compétences essentielles en milieu de travail. C'est la principale façon pour nos entreprises de devenir mondiales et concurrentielles.

Un autre sujet touche à l'immigration. La Saskatchewan se tourne de plus en plus vers l'immigration pour combler ses besoins en matière de main-d'œuvre. Il y a quelques obstacles : l'anglais langue seconde, et également l'intégration des immigrants dans nos collectivités. À mon avis, le logement social est l'une des solutions. Que cela relève du palier fédéral, provincial ou municipal, c'est un problème dans les régions rurales de la Saskatchewan, et il est difficile de trouver un logement adéquat.

D'autres personnes se sont déjà exprimées sur les métiers, et la nécessité au Canada, et pas seulement dans les régions rurales, d'une participation accrue des jeunes, en particulier, dans les métiers. Il existe plusieurs obstacles dans les régions rurales de la Saskatchewan et du Canada dans son ensemble. Le taux de participation des entreprises avec les gens de métier est décevant. J'ai vu des données qui indiquent que le taux de participation va de 10 à 20 p. 100. Le système dépend du jumelage entre les apprentis et les gens de métier, et si nous n'avons pas plus de participation, nous aurons à faire face à d'importantes difficultés dans un avenir proche. Cela était exacerbé par le fait qu'il y a

adjacent to our reserves. We would do well to examine other models from other countries and other jurisdictions, to find other ways of matching journey people to apprentices or giving potential journey people the work and training experience they need. Lack of journey people is truly a problem in rural Canada.

An obvious problem is distance, and we have heard about distance education already today. A solution, but not the solution, is increased online access to programs and courses. We rely on dial-up. I can only encourage the various governments to assist in the high-speed system as much as possible to help our rural communities.

In terms of our work with First Nations and Metis individuals, the barriers are many, and we have already seen or heard of those barriers, plus the ones I mentioned previously. It is discouraging to look at the unemployment rate on our reserves and recognize that we do not encourage micro-enterprises and the entrepreneurial spirit. While government may or may not have a role in that, the deficit is serious on our reserves and we need to develop human resources there.

The last barrier is our demographics. Obviously, we are losing people in rural Canada and rural Saskatchewan, and many of the reasons are well documented. I propose that we look at rural communities in a slightly different light. The inequity between rural and urban communities in policy is sometimes missed. I will give you one little example to illustrate this problem. For student loans in Saskatchewan, individuals were given a monthly travel allowance to travel to and from class. A \$40 allowance for a rural student may mean two trips by car to the college. A \$40 allowance to an urban student may mean the month's bus pass. The inequity is apparent, because obviously the situation is different. We need to examine that inequity in a different light.

I want to conclude my remarks, though, by reflecting back on education and training and the fact that I am absolutely convinced they are a key to reducing poverty. We have some successes here, both from the federal policy perspective and the perspective of the province. I want to close my remarks with some of those successes.

The Canadian Agricultural Skills Service program, which supports individualized learning programs for farmers and farm families, has been an absolutely resounding success in Saskatchewan. Thousands of participants in that program are bettering themselves, bettering the farm enterprise, if possible, or learning how to increase their income levels.

moins de gens de métier dans les régions rurales du Canada, tout particulièrement dans nos collectivités de Premières nations et les collectivités voisines de nos réserves. Nous devrions nous pencher sur d'autres modèles d'autres pays et d'autres provinces, pour trouver d'autres façon d'apparier les gens de métier aux apprentis, ou pour donner aux personnes qui aspirent à devenir des gens de métier le travail et la formation dont elles ont besoin. La pénurie de gens de métier est un véritable problème dans les régions rurales du Canada.

Un autre problème évident, ce sont les distances, et certains ont déjà abordé la question de l'éducation à distance aujourd'hui. Une solution, même si elle ne permettra pas de régler tous les problèmes, consisterait à améliorer l'accès en ligne aux programmes et aux cours. Nous dépendons de l'accès par ligne commutée. Je ne puis qu'encourager les divers gouvernements à nous aider autant que possible à mettre sur pied des systèmes de haute vitesse pour aider nos collectivités rurales.

Pour ce qui est des Premières nations et des Métis, il y a de nombreux obstacles, qui ont déjà été mentionnés par d'autres ou par moi-même. Les taux de chômage dans les réserves sont décourageants, ainsi que le fait que nous n'encourageons pas les micro-entreprises et l'esprit d'entreprise. Le gouvernement a peut-être, ou non, un rôle à jouer dans ce domaine, toujours est-il que les lacunes dans nos réserves sont considérables et il nous faut y développer les ressources humaines.

Le dernier obstacle est d'ordre démographique. Bien sûr, on constate un exode rural au Canada et en Saskatchewan, pour des raisons souvent bien connues. Je propose que l'on adopte une perspective différente lorsqu'il s'agit des collectivités rurales. Parfois, on ne se rend pas compte des inégalités entre les collectivités rurales et urbaines en matière de politiques. Je vais vous donner un exemple qui illustre bien ce problème. Dans le cadre des prêts étudiants en Saskatchewan, on donnait aux étudiants des allocations de déplacement mensuelles pour faire le trajet entre leur lieu de cours et leur domicile. Une allocation de 40 \$ pour un étudiant en région rurale permettra de couvrir peut-être deux trajets en voiture jusqu'à son collège. Une allocation de 40 \$ pour un étudiant en région urbaine lui permettra peut-être de s'acheter une carte d'abonnement d'autobus mensuelle. L'inégalité est évidente, et cela est, bien entendu, dû à des situations différentes. Nous devons adopter une perspective différente quant à ces inégalités.

Toutefois, je souhaiterais conclure mes observations en revenant sur la question de l'éducation et de la formation, et le fait que je suis absolument convaincu qu'elles ont un rôle clé à jouer dans la réduction de la pauvreté. Nous connaissons des réussites ici, découlant autant de politiques fédérales que de politiques provinciales. C'est en vous parlant de ces réussites que je vais conclure mes observations.

Le Programme des services canadiens de développement des compétences en agriculture, qui appuie des programmes d'apprentissage personnalisé pour les agriculteurs et leur famille, a connu un succès retentissant en Saskatchewan. Des milliers de participants à ce programme sont en train de se perfectionner, d'améliorer leur exploitation agricole lorsque c'est possible, et d'apprendre comment augmenter leur niveau de revenu.

A program in Saskatchewan is called Job Start/Future Skills, and I believe the model is one that Canada should look at. It is based on a workplace training program for new hires that matches an employer with a new trainee. It is a cost share program between the company and the province and we have no end of business in terms of matching employers with new trainees in rural Saskatchewan. We could double the amount of work we do in this program. That training increases our competitiveness again in the global market. In Saskatchewan, rural areas receive about half the money. An add-on of recent note is up-skilling current employees so that they can keep up to technology. Up-skilling uses the same approach as workplace training. I cannot say enough about how successful that program is.

In our college and other colleges in Saskatchewan, we spend a great deal of time working on programs that focus on work readiness and life skills. This training education link truly tries to deal with poverty because for individuals with poor life skills and an inability to work, the link to lack of employment is clear to us. We spend a fair amount of resources on that training and we believe we have success.

The last point I mention, because I have listened to some of the farm folks here, is that I recommend people take a look at the Craik Sustainable Living Project in the community of Craik between Saskatoon and Regina. The project addresses sustainable agriculture, community living and practices in a comprehensive manner, including education and training. While it is not the only way we should go, I think it is a bellwether for the future.

Ray Orb, Director, Saskatchewan Association of Rural Municipalities: I am glad to be here today. Our president, David Marit, gave a submission when he was in Ottawa, and our organization felt that we would be remiss if we did not give one when you were in Saskatchewan, to welcome you here. That is why I am here today. We were talking earlier about being at a rally in the Cadillac area south of Swift Current, and the problem of a severe drought there. It is probably not well known in the rest of the country, but those communities are under siege because of a drought that has lasted for almost two and a half years. We are talking about farm policy. I think that area is a good example of what happens to rural communities when we do not have policies in effect to take care of disasters such as drought. We hear that the federal government will develop a disaster program separate from business risk management, and we certainly welcome that. We hope it alleviates some of the problems they are having.

One thing I wanted to touch on today was education itself, and that was mentioned in your report. I read your report and I think that is one of the reasons why the Saskatchewan Association of Rural Municipalities, SARM, made a contribution towards what we felt were some of the solutions. We believe that education is a

Job Start/Future Skills est un programme de la Saskatchewan, et je pense que c'est un modèle que le Canada pourrait suivre. C'est principalement un programme de formation en milieu de travail pour des personnes nouvellement embauchées qui permet de jumeler un employeur avec un nouveau stagiaire. C'est un programme à coût partagé entre l'entreprise et la province, et les perspectives sont vastes dans les régions rurales de la Saskatchewan lorsqu'il s'agit d'apparier des employeurs avec des nouveaux stagiaires. Nous pourrions doubler la portée de ce programme. Cette formation permet d'accroître notre compétitivité dans un marché mondial. En Saskatchewan, les zones rurales reçoivent environ la moitié des fonds. Un ajout récent concerne le relèvement des compétences des employés pour qu'ils puissent rester à jour en matière technologique. Le Programme de relèvement des compétences adopte la même approche que la formation en milieu de travail. Je ne saurais suffisamment insister sur les résultats exceptionnels de ce programme.

Comme d'autres collèges en Saskatchewan, notre collège consacre beaucoup de temps aux programmes qui mettent l'accent sur l'aptitude à l'emploi et les notions de vie pratique. Cette formation vise véritablement à contrer la pauvreté, car quiconque est inapte à travailler et n'a pas de notions de vie pratique ne trouvera pas, c'est clair, un emploi. Une grande partie de nos ressources sert à cette formation et nous pensons que cela porte fruit.

En terminant, étant donné que j'ai entendu le témoignage de certains agriculteurs ici, je recommanderais que l'on examine un projet d'existence durable mis en œuvre à Craik, localité située entre Saskatoon et Regina. Le projet porte sur l'agriculture durable, les pratiques et la vie de la collectivité de façon générale, y compris l'instruction et la formation. Ce n'est sans doute pas la seule voie à emprunter mais je pense que pour l'avenir, cette formule est prometteuse.

M. Ray Orb, directeur, Association des municipalités rurales de Saskatchewan : Je suis ravi d'être ici aujourd'hui. Notre président, David Marit, a présenté un témoignage à Ottawa et notre organisation, ne voulant pas être en reste, a tenu à vous souhaiter la bienvenue lors de votre passage en Saskatchewan. Cela explique ma présence ici aujourd'hui. Tout à l'heure, on a évoqué une manifestation à Cadillac, dans la région sud de Swift Current, à l'occasion d'une grave sécheresse là-bas. Le reste du pays ne le sait peut-être pas bien mais ces collectivités sont en très mauvaise passe en raison d'une sécheresse qui dure depuis près de deux ans et demi. On a parlé de politique agricole. Cette région illustre bien ce qui se passe quand des localités rurales ne bénéficient pas de politiques quand des désastres comme la sécheresse les frappent. On dit que le gouvernement fédéral va offrir un programme d'aide en cas de sinistres distinct du programme de gestion des risques opérationnels, et nous nous félicitons de cette initiative. Nous espérons que cela va résoudre certaines des difficultés qu'on éprouve là-bas.

Aujourd'hui, je voudrais aborder notamment la question de l'éducation, car vous en parlez dans votre rapport. Je l'ai lu et je pense que c'est une des raisons pour lesquelles l'Association des municipalités rurales de Saskatchewan a tenu à s'exprimer sur ce qu'elle considérerait constituer des solutions. Nous pensons que

key to agriculture diversity and we want to encourage our producers as best we can to take ongoing courses. Certainly, we use Carlton Trail wherever we can and we use the Saskatchewan Institute of Applied Science and Technology, SIAST, and all the other entities in the province to better the education for our producers in the small communities.

The problem is that again we are looking at a raft of school closures in rural Saskatchewan. Right now, 52 rural schools are slated for closure, and that discussion is ongoing. As a matter of fact, the number coincides exactly to the number of rural hospitals we closed a few years ago. Fifty-two rural hospitals were closed. We think these closures put rural Saskatchewan at a disadvantage. The cities have it easier here. It is much easier, of course, to make a livelihood in a larger urban centre. Closures also cause people not to have a desire to move to rural areas.

We have done an analysis of what has taken place in rural Saskatchewan. We have done a study of our own called *Clearing the Path*. I do not think our president has talked to you about it, but what we sought to find out whether rural municipalities were an impediment. We have been criticized because we have 296 small municipalities, not area-wise but population-wise. We talked to the manufacturing industry, we talked to urban counterparts and we talked to both at the provincial and the federal levels of government. We found out that the rural municipalities were not an impediment. The problems were more infrastructure problems and maybe an education problem — educating our urban counterparts about what goes on in rural Saskatchewan. We have addressed that through a report, and we have gotten through to both levels of governments to some extent. The last couple of years have been an important time: we have gone through that.

I realize I do not have much time, but I want to talk about farm policy because SARM has an agriculture committee and I am on that committee with Jim Hallick. Mr. Hallick is our vice-president and a senior member of SARM. One of the ideas we had goes back to two years ago, and I think the idea may well have come from this Senate committee. We believe the idea is good. It is the Set Aside Program. We developed a policy. Our members passed a resolution two years ago at an annual convention and so it was our job to make a policy to make it work. We have been criticized a bit from the industry, more so maybe from the grain handling industry end of it, the farm supply industry, because they think to take land out of production in Saskatchewan is a major undertaking because we have basically half the farmland in the country. We think it will help because we feel, to some extent, that we may be overproducing. We sell our exports into markets that are subsidized. We are not sure if we are going in the right direction. We are asking our federal government to continue subsidizing, in the limited amount that they are, I suppose, but

l'éducation est la clé de la diversité agricole et nous voulons encourager nos producteurs, du mieux que nous pouvons, à suivre des cours. Assurément, dès que nous pouvons, nous tirons partie du partenariat de Carlton Trail et nous utilisons les services de l'Institut de technologie et de sciences appliquées de la Saskatchewan, et toutes les autres entités provinciales qui nous permettent de pousser plus loin les connaissances de nos producteurs dans les petites localités.

Le problème encore est que nous faisons face à toute une série de fermetures d'écoles dans les régions rurales de Saskatchewan. Actuellement, on envisage de fermer 52 écoles rurales et on continue de songer à en fermer davantage. En fait, ce chiffre est exactement le même que le nombre d'hôpitaux ruraux qui ont été fermés il y a quelques années. En effet, 52 hôpitaux ruraux ont été fermés. Nous pensons que ces fermetures se font au détriment des régions rurales de Saskatchewan. Les villes s'en tirent mieux dans cette province. Bien entendu, il est plus facile de gagner sa vie dans un grand centre urbain. Ces fermetures, par ailleurs, n'incitent pas les gens à souhaiter s'installer dans les régions rurales.

Nous avons fait une analyse de ce qui s'est produit dans les régions rurales de Saskatchewan. Elle s'intitule *Clearing the Path*. Je ne pense pas que notre président vous en ait parlé, mais nous cherchions à déterminer si le nombre des municipalités rurales constituait un handicap. Il y a eu des critiques, car il existe 296 municipalités rurales, avec une superficie correspondante mais sans population correspondante. Après consultation avec les gens du secteur manufacturier, les gens des villes et les responsables provinciaux et fédéraux, nous avons découvert que les municipalités rurales n'étaient pas un handicap. Les problèmes sont davantage sur le plan de l'infrastructure et peuvent être causés par un manque d'information — il nous faut renseigner nos homologues urbains sur la situation dans les régions rurales de Saskatchewan. À cette fin, nous avons préparé un rapport, et nous avons eu jusqu'à un certain point l'oreille du palier fédéral et du palier provincial. Les quelques dernières années ont été importantes pour nous, car nous nous occupons de cette tâche.

Je sais que le temps est précieux mais je tiens à vous parler de la politique agricole de l'Association des municipalités rurales de la Saskatchewan, car nous avons un Comité de l'agriculture où je siège avec Jim Hallick. M. Hallick est notre vice-président et un membre sénior de l'association. Il y a deux ans, il nous est venu une idée et il est fort possible que ce soit ce comité sénatorial-ci qui nous l'ait inspirée. Nous pensons que c'est une bonne idée. En effet, il s'agit du Programme de mise hors culture. Nous avons élaboré une politique. Nos membres ont adopté une résolution il y a deux ans à l'occasion du congrès annuel et il nous incombait à nous d'élaborer la politique et de l'appliquer. Les gens nous ont adressé quelques critiques, et elles étaient plus nombreuses en provenance de l'industrie de la manutention des grains et des fournisseurs d'outillage agricole, car ces gens estiment que de mettre en jachère des terres en Saskatchewan, c'est énorme, car nous réunissons dans la province la moitié des terres arables du pays. Nous pensons que ce programme va être utile, car nous avons l'impression quelque part de trop produire. Nous vendons

maybe targeting other programs that will make our agricultural areas in the rural parts of Canada more diverse. One of them may be to seed grass only.

Organic farming is an option. We take our hats off to those people doing it because they probably are more sustainable at this point. With the high cost of chemicals and fertilizers now, one major problem is that many farmers cannot pay the bills and cannot afford to seed the crop. We are looking at exactly the same problems we had a year ago. Even though our grain prices are up, the input prices are up dramatically. Nitrogen fertilizer has been quoted at over \$500 a tonne. That is amazing. That is an all-time high as far as I know.

This program will pay the farmer to take land out of production. We set a dollar value of \$40 an acre for 40 per cent of the land, and we feel the amount is not big, but it may help some farmers to farm the land that they can afford to farm and still sustain their communities at the same time.

I do not have an official submission today, but I wanted to run the idea by the committee again and to see if you think there is any potential for that program in this country, or whether it will only fall by the wayside.

The Chairman: Thank you very much, both of you. We were pleased to have your president, David Marit, at our committee not so long ago in Ottawa. We have a long association with SARM and it was good to have him there.

Senator Peterson: Mr. Orb, did you look at the Lower Inventories for Tomorrow, LIFT, program which was around 1971? How did that turn out and how would this relate to that?

Mr. Orb: Going back to 1971, I think the policy was not designed to succeed. I think the shortage of grain on the market was a coincidence. Canada is a big supplier of grain, there is no doubt about that, but at the same time there were crop failures in other countries. Senator Peterson, you and Senator Gustafson know what happened: that Russia bought up the surplus grain and drove the prices up. Whether it worked is open for debate, but we do not think this program will drive up grain prices necessarily. We think the program could help farmers that cannot afford to put all their land into crop every year.

Senator Mercer: Mr. Barber, how many students are at your college?

Mr. Barber: We are a small college with 400 full-time equivalents, but we serve around 3,000 a year.

nos exportations sur des marchés qui sont subventionnés. Nous ne sommes pas sûrs d'être dans la bonne voie. Nous demandons au gouvernement fédéral de continuer de verser le peu de subventions qu'il verse actuellement mais peut-être qu'il faudrait instaurer d'autres programmes en vue de diversifier les cultures au Canada rural. Une solution serait peut-être de se borner à ensemençer.

Les cultures biologiques seraient aussi une solution. Nous saluons bien bas les cultivateurs qui s'y adonnent, car ils sont probablement ceux qui sont le plus durables pour l'instant. Les produits chimiques et les engrais coûtent très chers et cela peut expliquer pourquoi bien des agriculteurs ne peuvent pas honorer leurs factures et ne peuvent pas ensemençer. Le problème est exactement le même qu'il y a un an. Même si le prix des céréales a grimpé, le prix des intrants a aussi grimpé de façon spectaculaire. On demande actuellement plus de 500 \$ la tonne pour l'engrais à l'azote. C'est renversant. Le prix n'en a jamais été aussi élevé.

Grâce à ce programme, on va verser une indemnité à l'agriculteur qui acceptera de mettre des terres en jachère. Pour 40 p. 100 d'une parcelle de terre, nous avons établi un paiement de 40 \$ l'acre, et nous pensons que c'est une petite somme. Cela pourrait permettre à certains agriculteurs de ne cultiver que les terres qui leur permettent une exploitation abordable tout en maintenant la vitalité de leur collectivité.

Je n'ai pas d'exposé officiel à présenter aujourd'hui mais je tenais à faire part au comité de cette idée pour voir s'il pourrait s'adapter aux besoins de notre pays ou si au contraire, on décidera de l'abandonner.

La présidente : Merci beaucoup à tous deux. Nous avons été ravis d'accueillir notre président, David Marit, à une séance de notre comité il n'y a pas très longtemps à Ottawa. Notre dialogue avec l'association remonte à longtemps et nous avons apprécié sa visite.

Le sénateur Peterson : Monsieur Orb, avez-vous envisagé avoir recours au programme de réduction des stocks de céréale qui existait dans les années 1970? Pourquoi l'a-t-on abandonné et comment cela se compare-t-il à votre projet?

M. Orb : À propos de ce programme de 1971, je pense que la conception de la politique était alors trop timide. Je pense que la pénurie de céréale sur le marché était une coïncidence. Le Canada est un gros fournisseur de céréale, c'est indéniable, mais en même temps, d'autres pays ont connu des pertes de récoltes. Sénateur Peterson, vous comme le sénateur Gustafson savez ce qui s'est produit : la Russie a acheté l'excédent de céréale, ce qui a fait grimper les prix. Notre programme sera-t-il couronné de succès? Nous n'en savons rien mais nous ne pensons pas qu'il provoquera nécessairement une flambée des prix. Nous pensons qu'il pourra aider les agriculteurs qui n'ont pas les moyens d'ensemencer toutes leurs terres chaque année.

Le sénateur Mercer : Monsieur Barber, combien y a-t-il d'étudiants inscrits à votre collège?

M. Barber : Nous sommes un petit collège et nous avons 400 étudiants équivalents à temps plein, mais nous accueillons chaque année 3 000 étudiants.

Senator Mercer: Where do they come from? Do they come from the Humboldt area?

Mr. Barber: Our area covers the rural area from the outskirts of Saskatoon and Regina, and about 150 kilometres on either side of the highway. Most of our students come from our local communities, but we recruit some students from other areas of Saskatchewan.

Senator Mercer: What range of programs do you offer?

Mr. Barber: We offer adult basic education, nursing programs, continuing care assistant, trades programs such as electrician and welder and those kinds of programs.

Senator Mercer: Is your nursing program a full nursing program?

Mr. Barber: It is a licensed practitioner and nursing program.

Senator Mercer: The students who graduate from the college, do they rush off to Saskatoon, Regina and Calgary?

Mr. Barber: Depending on the program, most stay in Saskatchewan. The college is highly localized that way, but many go to the two cities and do not stay locally.

Senator Mercer: Have you been at it long enough to tell whether some of those people come back? We know that young people like to leave home, particularly between age 18 and 25. Do some of them come back?

Mr. Barber: We do not recruit too many continuing students from high school because of that factor. We are well aware of that. We appeal to those who have discovered that the grass is not always greener elsewhere.

Senator Mercer: They still go to Saskatoon or Regina after graduating.

Mr. Barber: Again, that depends on the program. For example, our students in the continuing care assistant program stay in the immediate surrounding where they take their program. Graduates of the nursing program will most likely go to the cities.

Senator Mercer: Mr. Orb, you talked about 52 rural schools scheduled to be closed, and you drew the comparison to the 52 rural hospitals closed. I am not from Saskatchewan, but I remember the closure of the hospitals and it became a big political issue. Is the correlation direct that because there is no hospital, there are fewer people?

Mr. Orb: No, I do not believe so. It only happens to be the same number.

Senator Mercer: They are not the same 52 communities?

Mr. Orb: It would not be the same communities.

Senator Mercer: How many members are in the Saskatchewan legislature?

Mr. Orb: I think there are 62 or 63.

Le sénateur Mercer : D'où viennent-ils? De la région de Humboldt?

M. Barber : Notre région se trouve entre les banlieues de Saskatoon et de Regina, jusqu'à 150 km de chaque côté de la route. La plupart de nos étudiants viennent de nos collectivités locales, mais on en recrute dans d'autres régions de la Saskatchewan également.

Le sénateur Mercer : Quels programmes sont offerts?

M. Barber : Nous offrons l'enseignement de base pour adultes, des programmes de soins infirmiers, de préposés aux soins prolongés, d'électriciens, de soudeurs, et cetera.

Le sénateur Mercer : Est-ce que le programme de soins infirmiers est complet?

M. Barber : C'est un programme pour les infirmières cliniciennes et pour les soins infirmiers.

Le sénateur Mercer : Est-ce que les diplômés du collège se précipitent à Saskatoon, Regina ou Calgary?

M. Barber : Cela dépend du programme, mais la plupart restent en Saskatchewan. Beaucoup d'étudiants vont aux deux villes et ne restent pas dans la région.

Le sénateur Mercer : Pouvez-vous me dire si certains diplômés reviennent? Nous savons que les jeunes aiment quitter le domicile familial, surtout entre 18 et 25 ans. Est-ce que certains d'entre eux reviennent?

M. Barber : C'est la raison pour laquelle nous ne recrutons pas beaucoup d'étudiants dans les écoles secondaires. Nous sommes très conscients de ce fait. Nous visons ceux qui ont appris que tout n'est pas forcément mieux loin de chez soi.

Le sénateur Mercer : Mais ils vont quand même à Saskatoon et à Regina à la fin de leurs études.

M. Barber : Là encore, ça dépend du programme. Par exemple, nos étudiants qui suivent le programme pour les préposés aux soins prolongés restent dans la région où ils font leurs études. Les diplômés du programme de soins infirmiers ont tendance à aller aux villes.

Le sénateur Mercer : Monsieur Orb, vous avez dit que 52 écoles rurales doivent fermer, et vous avez également dit que 52 hôpitaux ruraux avaient fermé. Je ne suis pas de la Saskatchewan, mais je me souviens que la fermeture des hôpitaux est devenue une question politique très importante. Est-ce qu'il y a une corrélation directe : est-ce que la fermeture des hôpitaux a entraîné une réduction de la population?

M. Orb : Non, je ne le pense pas. C'est une coïncidence qu'il s'agit du même chiffre.

Le sénateur Mercer : Les 52 collectivités ne sont pas les mêmes?

M. Orb : Non.

Le sénateur Mercer : Combien de députés y a-t-il à l'assemblée législative de la Saskatchewan?

M. Orb : Il y en a 62 ou 63, je crois.

Senator Mercer: I was looking for a theory, but it did not work.

Mr. Orb: Unfortunately, there is no connection there.

Senator Mahovlich: Mr. Barber, you mentioned a town between Regina and Saskatoon. Can you extrapolate a little bit? What was the name of that place?

Mr. Barber: The community is Craik. It is a small community. In some respects, it was a dying community and for whatever purpose some individuals came together and saw a future in sustainable community living and sustainable agricultural practices. They have dedicated virtually the entire surrounding community to this prospect. They have built an eco-centre using recycled materials, and an eco-sensitive golf course. They have a subdivision of lots.

Senator Mahovlich: Do they have a community centre?

Mr. Barber: They do not have one yet, but they are heading that way. They have attracted businesses that are in that realm of sustainable production.

Senator Mahovlich: I imagine the businesses would be attracted to a community that is thriving or on the right track.

Mr. Barber: I think they had no choice, but I think they are on the right track, absolutely.

Senator Gustafson: The whole idea of a LIFT program is a good one, but the guy that brings it in has to remember what John Diefenbaker said to Otto Lang: if there were two cow pies in a quarter section, he would step in both of them. That comment was the result of the LIFT program. However, I think it is a good idea, depending on the regulations they put around it. Would you consider the program only if the land was sown to grass for cattle, or would you consider a summer-fallow situation? In our case with the LIFT program, our land needed some preparation and we summer-fallowed better and it worked out well for us. For some, it did not work out so well. I think if it was for cattle, it would take grain out of production and fill another need that would be positive and good for the soil.

Mr. Orb: We talked about that possibility and summer fallow is included. I did not read the whole policy, but summer fallow is included. Some producers use summer fallow already. I mentioned organic producers. I know some producers that grow organic crops do not necessarily summer fallow but they grow cover crops and things like that. Really, the land is out of grain production so it should all qualify, as well. I think at the same time, we are trying to grow our livestock industry in this province. I think the program would supplement the livestock industry. It would not hurt it. I know there is a lot of talk now about biofuels. There is a backlash from the livestock community to the extent that biofuels have raised feed grain prices. That increase is mostly because of what has happened across the border. I know the livestock producers are pushing back on this issue because our organization has promoted producer involvement. Livestock producers say we are raising their feed grain prices and hurting

Le sénateur Mercer : J'ai essayé de formuler une théorie, mais ça n'a pas marché.

M. Orb : Malheureusement, il n'y a pas de lien.

Le sénateur Mahovlich : Vous avez parlé d'une ville entre Regina et Saskatoon. C'est quoi le nom de cette ville?

M. Barber : Il s'agit de Craik. C'est une petite collectivité qui était en perte de vitesse. Certaines personnes ont décidé de tenter une expérience de vie communautaire durable et de pratiques agricoles durables. Presque toute la région autour de Craik participe à cet effort. Ils ont construit un centre écologique avec du matériel recyclé et un terrain de golf écologique. On arrive avec des terrains pour la construction domiciliaire.

Le sénateur Mahovlich : Est-ce qu'il y a un centre communautaire?

M. Barber : Pas encore, mais on y pense. La collectivité a attiré des entreprises dans le domaine de la production durable.

Le sénateur Mahovlich : Je suppose que les entreprises seraient attirées par une collectivité prospère ou qui est sur la bonne voie.

M. Barber : Je pense qu'ils n'avaient pas le choix, mais je pense qu'ils sont vraiment dans la bonne voie.

Le sénateur Gustafson : L'idée d'un programme de réduction des stocks de blé est bonne, mais il ne faut pas oublier ce que John Diefenbaker a dit à Otto Lang : il a dit que s'il y avait deux bouses de vache dans un quart de section de terre, il mettrait le pied dans les deux. Il a dit cela à cause du programme de réduction des stocks de blé. Cependant, je pense que c'est une bonne idée, mais tout dépend des convictions de mise en œuvre. Est-ce que vous envisagez le programme seulement pour la semence de fourrage pour le bétail, ou est-ce qu'il serait possible de mettre les terres en jachère? Dans notre cas, avec le programme de réduction des stocks de blé, nous avons dû préparer nos terres et il était préférable de les mettre en jachère. Cela a bien fonctionné pour nous. Pour d'autres, cela a moins bien fonctionné. Je pense que si les terres servaient à la culture de fourrage pour le bétail, elles ne seraient plus utilisées pour la production de céréales et le sol serait enrichi de cette façon.

M. Orb : Nous avons discuté de cette possibilité et la mise en jachère en fait partie. Je n'ai pas lu la politique dans son ensemble, mais elle comprend la mise en jachère. Certains producteurs se servent de cette pratique déjà. J'ai mentionné des producteurs biologiques. Je sais que certains producteurs biologiques ne font pas de mise en jachère, mais ils ont recours à des cultures de couverture, entre autres. En réalité, il n'y a pas de production céréalière sur ces terres, donc elles devraient être admissibles. En même temps, nous essayons d'agrandir notre industrie de production animale dans cette province. Je crois que le programme pourrait compléter notre industrie de production animale. Cela ne fera pas de tort. Je sais que l'on parle beaucoup de biocarburant. Les éleveurs d'animaux ont réagi vivement, car les biocarburants ont entraîné une augmentation des prix des céréales fourragères. Cette augmentation est le résultat de ce qui s'est passé de l'autre côté de la frontière. Je sais que les éleveurs

the farms. We are saying, no, we are promoting producers to build integrated facilities with feedlots attached. They can use the mash to feed their cattle. We went through the Poundmaker facility a few times at Lanigan, which is not far from here, and we think that plant is one of the most efficient plants in Canada. There is no waste from that plant: it is all being used. This Set-Aside Program would probably work and it would probably help the livestock industry.

Senator Gustafson: I think it is worth pursuing as long as the amount of money paid out equalled at least two sprays and one cultivation, at a minimum. We cannot expect a farmer to go in debt further, but that can be figured out.

The Chairman: I was interested in your opening remarks discussing your college and your observation and a current observation of the importance of workplace training at this point in time. One challenge of workplace training is the degree to which the literacy levels of a great number of people in our society are not easily there. When we read almost every day in the big newspapers, in the little newspapers and on television, that one of our biggest problems in Canada right now is with all the challenging problems we have, we do not have a skilled workforce. Why is that? Possibly if 40 per cent of our adult citizens are unable to cope with reading, writing and numeracy, then we need a college like yours and programs supporting it that will raise up our workforce and their ability to see the challenges and take the challenges of what is in many places, including my own province, vigorous industries that are begging for people in our own country that we have taught and trained. Is this literacy portion of that training process supported with assistance within your college?

Mr. Barber: That is a double-edged sword. Our dedicated funding for literacy would be, at best, 5 per cent of our program money. That amount is clearly inadequate, given our target audience of the high illiterate rate. On the other hand, we have counselling and assessment services that are central to our colleges, outreach to the community. With those services, we are better able to target those small resources to the people who need it. Counselling assessment is linked to workplace literacy and to life skills. Like many other rural colleges, we may need to pull from other programming to expand that program.

Training and education in Canada, as we know, is always a grey area between federal and provincial jurisdiction. I see workplace training, using that word, as a federal responsibility. I can see a wise investment in terms of workplace essential skills. I think the investment is a good one.

réagissent, car notre organisme a encouragé la participation des éleveurs. Ces derniers disent que nous faisons augmenter le prix des céréales au détriment des exploitations agricoles. Nous disons que non. Nous encourageons les éleveurs à construire des installations intégrées, avec des parcs d'engraissement. Ils peuvent donner la moulée à leur bétail. Nous avons visité les installations Poundmaker à plusieurs reprises à Lanigan, qui n'est pas très loin d'ici, et nous croyons que cette usine en est une des plus efficaces au Canada. Il n'y a pas de rebut. On se sert de tout. Ce programme de retrait pourrait fonctionner et aidera peut-être l'industrie de la production animale.

Le sénateur Gustafson : Je crois que l'initiative vaut la peine pourvu que les montants versés soient au moins l'équivalent de deux pulvérisations et d'une récolte. Nous ne pouvons pas nous attendre à ce que les producteurs s'endettent davantage, et on peut faire ces calculs.

Le président : Vos commentaires à propos de votre collègue et votre observation quant à l'importance de la formation en milieu du travail à ce moment-ci ont suscité mon intérêt. Les problèmes d'alphabétisation constituent un des défis les plus grands auxquels nous sommes confrontés en matière de formation en milieu du travail. Presque tous les jours, nous voyons dans les grands journaux, dans les petits journaux, et à la télévision qu'un des plus gros problèmes au Canada, compte tenu de tous les problèmes auxquels nous sommes confrontés, c'est que nous n'avons pas de main d'œuvre qualifiée. Pourquoi? Si environ 40 p. 100 de notre population adulte ne peut ni lire, ni écrire, ni faire des calculs, eh bien nous avons besoin d'un collègue comme le vôtre ainsi que des programmes d'appui pour venir en aide à notre population active et voir à ces défis. Il faut s'attaquer à ces défis qui à bien des endroits, y compris dans ma province, créent une situation où des industries fleurissantes cherchent désespérément des gens d'ici que nous avons formé. Est-ce que la partie alphabétisation de ce processus de formation bénéficie de l'appui de votre collègue?

M. Barber : C'est une épée à deux tranchants. Notre financement consacré à l'alphabétisation représente, au mieux, 5 p. 100 de notre financement de programme. Ce montant est évidemment insuffisant, compte tenu du fait que notre clientèle cible a un taux d'analphabétisation très élevé. Par contre, nous avons des services de counselling et d'évaluation qui sont au cœur de nos collèges, des services communautaires. Grâce à ces services, nous sommes mieux en mesure d'utiliser ces ressources aussi petites soit-elles pour cibler les gens qui en ont besoin. L'établissement des objectifs du counselling est lié à l'alphabétisation en milieu du travail et aux aptitudes à la vie quotidienne. Comme bien d'autres collèges en région rurale, nous aurons peut-être besoin d'enlever des fonds d'autres programmes pour élargir celui-là.

La formation et l'éducation au Canada, comme nous le savons, est toujours une zone grise entre les compétences fédérales et provinciales. Je vois la formation en milieu de travail, pour employer ce terme, comme étant une responsabilité fédérale. Je crois qu'il sera sage d'investir dans les compétences essentielles pour le milieu du travail. Je crois qu'il s'agit d'un bon investissement.

The Chairman: Thank you for that answer. I agree with you completely that it is a national responsibility, a federal responsibility. People like you keep fighting on and together we will win.

Ladies and gentlemen, thank you so much for taking the time, and for some of you, the patience, to wade through this process. We have had a wonderful day. A wonderful variety of people have come. It is all in the record now. We will look forward when our hearings are all over to go back and remind each one of us of the support and the ideas we received here in Humboldt.

I thank all my colleagues. This schedule, too, is a long haul, and these senators are terrific Canadians, and I thank them.

The committee adjourned.

STEINBACH, MANITOBA, Friday, March 9, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 9:17 a.m. to examine and report on rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Good morning colleagues, and good morning to all of you. We are very honoured to have the Mayor of Steinbach here this morning.

Chris Goertzen, Mayor of Steinbach: Thank you. I want to express my sincere appreciation for you all coming here to Steinbach and to our region today. I recognize a few faces around the table, and some from not very far away.

We have a very successful area and this is an important topic for us. We want to make sure that it is addressed and we appreciate you listening to the people who come to speak to you today.

[*Translation*]

Welcome to Steinbach. We are glad you chose to hear witnesses in our municipality.

[*English*]

I wish you a good day, and thank you for coming here.

The Chairman: The committee is very pleased to be in Steinbach. As a number of our witnesses have pointed out, this community is a clear example of a successful rural community. This success is due I am sure, and indeed I know from past visits here, in no small part to the vibrant German Mennonite community within Steinbach, which is the heart and soul of this area. It certainly gives the community a vigour that other parts of Canada can also understand, as I can, coming from southwestern Alberta where there is a very strong Mennonite community near my hometown of Lethbridge.

Le président : Merci pour cette réponse. Je suis entièrement d'accord avec vous qu'il s'agit d'une responsabilité nationale, une responsabilité fédérale. Les gens comme vous continuent à se battre, et ensemble nous vaincrons.

Mesdames et messieurs, merci beaucoup d'avoir pris le temps, pour certains d'entre vous, d'avoir fait preuve de patience en passant à travers ce processus. Cette journée a été formidable. Une variété de gens formidables sont venus. Tout a été inscrit au procès-verbal. Lorsque nous aurons terminé nos audiences, nous aurons hâte de nous pencher sur toutes les idées que nous avons reçues ici à Humboldt.

Je remercie tous mes collègues. Notre horaire est aussi très chargé et les sénateurs sont des Canadiens formidables, et je les remercie.

La séance est levée.

STEINBACH, MANITOBA, le vendredi 9 mars 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 9 h 17 pour étudier la pauvreté rurale au Canada et en faire rapport.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Bonjour tout le monde. C'est un honneur pour nous d'accueillir le maire de Steinbach ici ce matin.

Chris Goertzen, maire de Steinbach : Je vous remercie. Je veux vous remercier sincèrement d'être venus à Steinbach et dans notre région aujourd'hui. Je reconnais certains visages à la table, dont certains viennent de tout près d'ici.

Notre région connaît beaucoup de succès, et ce sujet est important pour nous. Nous voulons qu'il soit abordé, et nous vous sommes reconnaissants de venir écouter le gens ici présents aujourd'hui.

[*Français*]

Je vous souhaite la bienvenue à Steinbach. Nous sommes heureux que vous ayez choisi notre municipalité pour entendre les témoins.

[*Traduction*]

Je vous souhaite une bonne journée et vous remercie de votre présence.

La présidente : Le comité est très heureux d'être à Steinbach. Comme un certain nombre de nos témoins l'ont fait remarquer, cette collectivité est un bon exemple de succès en milieu rural. Ce succès est attribuable, j'en suis sûre, et en fait je le sais en raison de mes visites antérieures ici, en bonne partie à la communauté mennonite allemande dynamique à Steinbach, qui constitue le cœur et l'âme de cette région. Elle donne certainement à la collectivité une vitalité que d'autres régions du Canada peuvent comprendre, comme le sud-ouest de l'Alberta qui peut compter sur une communauté mennonite très solide près de ma ville natale de Lethbridge.

We are here today to learn from your success and to listen to the concerns, causes and consequences of being poor in rural Manitoba communities. We also want to listen to those who either live in poverty or help people find a way out of poverty.

Before we begin, I will tell you who is around this table. We welcome our colleagues, Senator Chaput and Senator Zimmer, who have come to join us today; they are very strong Manitoba Senators. Senator Mercer comes from Nova Scotia. Senator Gustafson, who is the Deputy Chair of this committee and a very long-serving member of Parliament in both Houses, the House of Commons first and then the Senate, is from Saskatchewan. I hardly need to introduce the person sitting beside Senator Gustafson. He is from Northern Ontario up around Timmins. His name is Frank Mahovlich, and I know that you all have heard of him before becoming a Senator.

We are here as a committee from the Senate of Canada, which has been on a road of learning in the last few weeks. We are studying rural poverty in this country in its various forms. We started in the Atlantic provinces a couple of weeks ago. We thought we would never get out through the blizzards but here we are. This past week, we began in Prince George, in British Columbia. That was up in the area where the pine beetle has been eating away at all their trees. We are a committee on forestry as well. Then we came into my Province of Alberta and the towns surrounding that southwestern corner. We spent yesterday in Humboldt and here we are in Steinbach.

On our first panel is Robert Annis, the Director of the Rural Development Institute at Brandon University. The institute is considered a centre for excellence in rural development and research. With him as well is Dolores Beaumont and we welcome you both and the floor is yours.

Robert Annis, Director, Rural Development Institute, Brandon University: Thank you very much. It is a pleasure to be here. I thank you also for coming to Manitoba. I think it is important for Senators to come to smaller communities across the country. We really appreciate your time and effort to visit with people where they can make their presentations closer to their homes.

I am the director, as mentioned, of the Rural Development Institute, and I have taken the liberty of giving you a copy of our annual report from last year. You will find many of the projects and some of the activities I mention this morning in that report. Also, it is a way to get further detail on virtually any of the projects that we undertake. We put the details of our projects on our web page, so if you want to follow-up on some of my statements you may do so on our web page.

I would also like to draw attention to two people who have travelled with me. While I am the spokesperson, the director of the institute, we also have a masters program in Rural Development at Brandon University. Alison Moss is just about

Nous sommes ici aujourd'hui pour tirer des leçons de votre réussite de même que pour écouter les préoccupations, les causes et les conséquences de la pauvreté dans les collectivités rurales au Manitoba. Nous voulons aussi écouter les gens qui vivent dans la pauvreté ou qui aident les gens à se sortir de la pauvreté.

Avant de commencer, je vais vous présenter les membres du comité. Nous souhaitons la bienvenue à nos collègues, les sénateurs Chaput et Zimmer, qui se joignent à nous aujourd'hui; ces sénateurs manitobains sont très actifs. Le sénateur Mercer vient de la Nouvelle-Écosse. Le sénateur Gustafson, qui est vice-président du comité et un membre de longue date du Parlement dans les deux Chambres, d'abord à la Chambre des communes et ensuite au Sénat, vient de la Saskatchewan. Je n'ai presque pas besoin de vous présenter la personne assise à côté du sénateur Gustafson. Il vient du nord de l'Ontario, près de Timmins. Il s'appelle Frank Mahovlich, et je sais que vous avez entendu parler de lui avant qu'il devienne sénateur.

Nous sommes ici à titre de comité sénatorial du Canada, et nous avons appris des choses au cours des dernières semaines. Nous étudions la pauvreté rurale au Canada sous diverses formes. Nous avons commencé au Canada atlantique il y a deux semaines. Nous ne pensions pas pouvoir nous sortir des blizzards, mais nous voilà. Nous avons commencé la semaine à Prince George, en Colombie-Britannique. C'est dans cette région que la dendroctone du pin fait des ravages. Notre comité traite des forêts également. Ensuite nous sommes allés dans ma province, l'Alberta, dans des villages du sud-ouest de la province. Hier nous étions à Humboldt, et nous voici aujourd'hui à Steinbach.

Nous accueillons notre premier groupe de témoins. Robert Annis est le directeur de l'Institut d'aménagement rural à l'Université de Brandon. L'institut est considéré comme un centre d'excellence en aménagement et en recherche rurale. Il est accompagné de Dolores Beaumont. Bienvenue à vous deux; la parole est à vous.

Robert Annis, directeur, Institut d'aménagement rural, Université de Brandon : Merci beaucoup. Je suis heureux d'être ici. Je vous remercie également de votre présence au Manitoba. Je crois qu'il est important que les sénateurs se rendent dans les plus petites collectivités d'un bout à l'autre du pays. Nous vous remercions du temps et des efforts que vous consacrez pour visiter les gens afin qu'ils puissent faire des exposés près de chez eux.

Comme vous l'avez dit, je suis le directeur de l'Institut d'aménagement rural. Je vous ai remis un exemplaire de notre rapport annuel de l'année dernière. Ce rapport contient de l'information sur de nombreux projets et certaines des activités dont je vous parlerai ce matin. Il contient aussi d'autres détails sur pratiquement tous les projets que nous entreprenons. Nos projets sont expliqués en détail sur notre page Web; si vous voulez faire un suivi après mon témoignage, vous pouvez consulter notre page Web.

J'aimerais vous présenter les gens qui m'accompagnent. Bien que je sois le porte-parole et le directeur de l'Institut, nous avons aussi un programme de maîtrise en aménagement rural à l'Université de Brandon. Alison Moss obtiendra bientôt sa

to graduate from our masters program and is an intern in the institute. Ryan Gibson is a graduate of our masters program in rural development and is currently a research affiliate in our institute.

We are called the Rural Development Institute. I know your mandate is rural poverty and today I will speak in terms of northern as well as rural. In this province, we are very lopsided in terms of population distribution. Two-thirds of the population is in or near Winnipeg, with one-third dispersed over a very large geography. I am talking today about the smaller communities, rural communities, many of which are agriculturally based or founded, but also northern communities where agriculture perhaps has at some times been a consequence but is for the most part not the driving economic force.

We have not done background work directly on the issue of rural poverty nor do we provide service to people who are in poverty. However, many of the projects we have undertaken, working with community leaders, organizations and smaller communities across this province, Western Canada, and indeed in the North in Nunavut and in the Yukon, speak to poverty issues.

I have read your interim report. I am not here to argue with the contents of the report, but maybe to give some additional commentary from a Manitoba perspective on some of the projects with which we have been engaged. I am here to argue that our fundamental thrust is that poverty is a severe issue that needs our attention. I will point out that solutions vary enormously.

I am not here to argue on your comments on definitions, but to say sensitivity to the local setting is fundamentally important in terms of how we look for solutions, and also who might be looking for solutions.

We are advocates for what we call a community economic development approach, a CED approach, where local organizations and local community members are intricately engaged in assessing the strengths and weaknesses of their communities. They propose their own solutions. It puts the role of government in a bit of a different way, not from top down solutions, but rather in a role of facilitating local capacity development and supporting projects and activities that come from local folk.

Approximately 13 per cent of our population is Aboriginal and growing. You cannot deal with poverty in this province without addressing the issues and needs of Aboriginal people. How to address poverty in Aboriginal communities cuts across federal and provincial jurisdictions. As an example, we have done some work in helping to establish a group called Bayline Regional Round Table. I know you are going to hear from one of the presenters later today.

War Lake is a First Nations community; it is along the train line between The Pas and Churchill. Ilford is a community of about 400 people. War Lake is First Nations, Ilford is not

maîtrise; elle est stagiaire à l'Institut. Ryan Gibson est diplômé du programme de maîtrise en aménagement rural et est actuellement adjoint de recherche à l'Institut.

On nous appelle l'Institut d'aménagement rural. Je sais que vous étudiez la pauvreté rurale, et aujourd'hui je vais vous parler des collectivités du Nord de même que des collectivités rurales. Au Manitoba, la distribution de la population est très inversée. Les deux tiers de la population habitent Winnipeg ou près de Winnipeg. Le reste de la population est dispersée sur un très grand territoire. Aujourd'hui, je vais vous parler des plus petites collectivités, des collectivités rurales, qui dépendent souvent de l'agriculture, de même que des collectivités du Nord, où l'agriculture a à certains moments eu une certaine incidence, mais où la plupart du temps, elle ne constitue pas un moteur économique important.

Nous n'avons pas fait de travail de recherche sur la question de la pauvreté rurale comme telle, et nous n'offrons pas non plus de services aux gens qui vivent dans la pauvreté. Toutefois, nombre des projets que nous avons entrepris en collaboration avec des dirigeants communautaires, des organismes et des petites collectivités de partout dans la province, l'ouest du Canada et le nord du Nunavut et du Yukon, sont liés à des questions de pauvreté.

J'ai lu votre rapport intérimaire. Je ne suis pas ici pour débattre du contenu du rapport, mais plutôt pour formuler des commentaires supplémentaires du point de vue du Manitoba sur certains des projets que nous avons entrepris. Je suis ici pour vous dire que nous croyons vraiment que la pauvreté est une question grave qui mérite notre attention. Je vous fais remarquer que les solutions varient énormément.

Je ne suis pas ici pour débattre de vos commentaires ou de vos définitions, mais pour vous dire qu'il est important d'être sensible à la situation locale avant de chercher des solutions et de déterminer à qui il revient de le faire.

Nous sommes en faveur d'une approche de développement économique communautaire, par laquelle les organismes locaux et les membres des collectivités locales travaillent ensemble pour évaluer les forces et les faiblesses de leurs collectivités. Ils proposent leurs propres solutions. Le rôle du gouvernement change un peu; au lieu d'offrir des solutions venues d'en haut, il favorise le développement de la capacité locale et soutient des projets et des activités issus de la population locale.

Environ 13 p. 100 de notre population est autochtone, et ce pourcentage est à la hausse. Nous ne pouvons pas parler de la pauvreté dans cette province sans parler des questions et des besoins des Autochtones. La pauvreté chez les Autochtones est une question de compétence fédérale et provinciale. Par exemple, nous avons travaillé à la création d'un groupe appelé Bayline Regional Round Table. Je sais que l'un des témoins vous en parlera aujourd'hui.

War Lake est une collectivité des Premières nations situé le long de la voie ferrée entre The Pas et Churchill. Ilford est une collectivité d'environ 400 personnes. War Lake est une collectivité

formally, but Aboriginal people live in Ilford that are not of the War Lake band. There are also Métis and non-Aboriginal people. Literally, there is an invisible line on the road in the community. One house on the side of this invisible line is in War Lake, the other beside it is in Ilford, yet, when service providers go into that community, depending which house they walk into, they can offer one service to one person and cannot offer the same service to the person next door because of these different jurisdictional issues. This small community needs the necessary mechanisms to work through these differences. I think you are going to hear some interesting testimony from people from the Bayline Regional Round Table.

Steinbach is a thriving Manitoba community. The needs here are perhaps for affordable housing, immigration might be an issue, whereas the Bayline community is looking to issues such as food security. That community asks how to get freezers into their community? They ask how we will get fresh food to our community when it needs to come from Thompson and it is a train trip away. You are going to hear about such concerns. We are here to find a CED approach where the solutions are found locally.

I would like to state four recommendations for your consideration. The first is creating local employment opportunities, including access to jobs and access to job training, retraining, and pre-employment supports, while recognizing the need to respect cultural and physical diversity. Diversity is huge and if it is not dealt with properly, the programs will not be as successful as they ought to be. We recommend a policy framework that enables the community to generate local solutions and programs to build capacity to implement programs.

To address poverty in rural and northern communities we must recognize barriers, such as inadequate housing, transportation, health, child care in particular, and transportation issues. To assist people to exit poverty means providing supports prior to their entrance into the labour market. We must provide a supportive environment through policy and programs that reduces the barriers for those most at risk and reflect gender and cultural issues peculiar to the individuals.

Thirdly, we recommend the community economic development or CED approach. CCEDNET, the Canadian CED Network, for example, is a national organization that promotes development and is a network organization for people of this persuasion. Community Futures Development Program is a strong federal program locally based that is also based on a CED approach.

Our fourth recommendation for action is ensuring that federal, provincial and municipal governments work collaboratively. We ask small rural communities to work collaboratively and we ask government departments to do the same. In this forum, for

des Premières nations, Ilford ne l'est pas officiellement, mais des Autochtones qui ne font pas partie de la bande de War Lake y habitent. Il y a aussi des Métis et des non-Autochtones. Il y a littéralement une ligne invisible qui divise la collectivité. Vous pouvez avoir une maison d'un côté de cette ligne invisible à War Lake, et une autre de l'autre côté à Ilford. Toutefois, lorsque des fournisseurs de services vont dans cette collectivité, selon la maison, ils ne peuvent pas offrir les mêmes services en raison de la différence des compétences. Cette petite collectivité a besoin des mécanismes nécessaires pour pallier ces différences. Je crois que vous allez entendre des témoignages intéressants des gens de la Bayline Regional Round Table.

Steinbach est une agglomération manitobaine prospère. Ce dont nous avons besoin ici, c'est peut-être de logements abordables. L'immigration est peut-être un problème tandis que la collectivité de Bayline cherche des solutions aux problèmes de la sécurité alimentaire. Cette collectivité demande comment elle pourrait se procurer des congélateurs. Les gens se demandent comment ils feront venir des aliments frais dans leur collectivité lorsque ces aliments viennent de Thompson et doivent être acheminés par train. Vous entendrez parler de telles préoccupations. Nous sommes ici pour trouver une approche de développement économique communautaire où les solutions sont trouvées localement.

J'aurais quatre recommandations à vous soumettre. La première consiste à créer des possibilités d'emploi locales, notamment l'accès à des emplois et à la formation, au recyclage et à une aide préalable à l'emploi tout en reconnaissant la nécessité de respecter l'adversité culturelle et physique. La diversité est considérable et si elle n'est pas respectée, les programmes n'auront pas le succès recherché. Nous recommandons un cadre stratégique qui permette à la collectivité de trouver des solutions et des programmes locaux afin d'accroître la capacité de mettre en œuvre des programmes.

Pour régler le problème de la pauvreté dans les collectivités rurales et du Nord, nous devons reconnaître les obstacles, notamment les problèmes de logement, de transport, de santé et de services de garderie qui sont inadéquats. Pour aider les gens à se sortir de la pauvreté, il faut leur donner un soutien avant leur arrivée sur le marché du travail. Nous devons offrir un milieu favorable grâce à des politiques et à des programmes qui réduisent les obstacles pour ceux qui sont le plus à risque et qui tiennent compte des problèmes particuliers liés au sexe et à la culture.

Troisièmement, nous recommandons l'approche du développement économique communautaire, ou l'approche de DEC. Le Réseau canadien de DEC, par exemple, est une organisation nationale qui encourage le développement et il s'agit d'un réseau qui regroupe de tels organismes. Le programme d'aide au développement des collectivités est un programme fédéral solide qui est implanté localement et qui se fonde aussi sur une approche de développement économique communautaire.

Notre quatrième recommandation consiste à s'assurer que les gouvernements fédéral, provinciaux et municipaux travaillent en collaboration. Nous demandons aux petites collectivités rurales de travailler en collaboration et nous demandons aux ministères

example, rural teams which are coming from the rural secretariat have also been very important in trying to reduce intergovernmental and cross-departmental barriers.

Substantive changes are needed. There must be cross-departmental, cross-jurisdictional cooperation. Rural and northern poverty is not solely the responsibility of any single level of government or department. All levels have a responsibility to address it. Different levels of government or departments may take the lead at different times regarding different issues, but ultimately must work collaboratively to foster change and alleviate poverty. We need strong rural policy, which is not identical to agricultural policy, which supports rural communities where between seven, eight or nine-tenths of the population in fact is not actually engaged in agriculture.

[Translation]

Dolorès Beaumont, Director, Pointe-des-Chênes School: Thank you, Mr. Goertzen. I am very moved that you welcomed me here today in French.

I would like to say a few words to Senator Mahovlich. I do not know whether your ears were burning this week. A few days ago, I was talking to students who were wearing the Montreal Canadians jersey at school and they mentioned their most famous players. I would like to tell you a little secret of mine: you have always been my favourite Montreal Canadian.

Madam Chairman, my name is Dolorès Beaumont, I am a humble native of the town of Sainte-Geneviève and I live in Sainte-Anne. I am extremely proud to be the director of Pointe-des-Chênes school, a pretty little francophone school that brings together francophone students from the rural communities of Sainte-Anne, Sainte-Geneviève, Richer and Dufresne. Our student population is 303 students. If you understand provincial funding, you know that those 303 students from kindergarten to Grade 12 are very important. Among them, we are proud to have 111 Métis. These communities were once rich in agriculture. These towns are now bedroom communities for the City of Winnipeg. Families live in their communities, but do not earn their living there.

The economic picture has changed a lot. Thirty, 20 and even 10 years ago, in Sainte-Anne, there were several businesses, grocery stores, grain elevators, a cinema, a division office, garages and various companies. Things look very different today. One of the only viable economic features of the town of Sainte-Anne is in the field of health, which requires health professionals, doctors, dentists and nurses, as well as many blue collar workers.

Our communities depend very little on agriculture now. They are turning to other means, foster homes. This new development has had a great impact on our English-language community

gouvernementaux de faire la même chose. Dans ce forum, par exemple, les équipes rurales qui viennent du secrétariat rural ont également joué un rôle très important en s'efforçant de réduire les obstacles intergouvernementaux et interministériels.

Il est nécessaire d'apporter des changements majeurs. Il doit y avoir une collaboration entre les ministères et les gouvernements. La pauvreté dans les régions rurales et du Nord n'est pas uniquement la responsabilité d'un seul palier de gouvernement ou d'un ministère. Les gouvernements et les ministères à tous les paliers ont la responsabilité de trouver une solution à ce problème. Les différents paliers de gouvernement ou les différents ministères peuvent assumer la responsabilité à des moments différents selon les problèmes différents, mais en définitive ils doivent travailler en collaboration afin d'encourager le changement et réduire la pauvreté. Nous avons besoin d'une politique rurale solide qui n'est pas identique à la politique agricole, qui appuie les collectivités rurales où en fait entre sept, huit ou neuf dixièmes de la population ne travaille pas dans l'agriculture.

[Français]

Dolorès Beaumont, directrice, École Pointe-des-chênes : Merci, monsieur Goertzen. Je suis très touchée que vous m'ayez accueillie aujourd'hui en français.

J'aimerais ajouter quelques mots à l'intention du sénateur Mahovlich. Je ne sais pas si vos oreilles ont sillé cette semaine. Il y a quelques jours, je parlais à des élèves qui portaient le chandail des Canadiens à l'école et ils ont mentionné leurs joueurs les plus célèbres. J'aimerais vous dire un petit secret mignon, vous avez toujours été le Canadien le plus choyé de mon cœur.

Madame la présidente, je m'appelle Dolores Beaumont, humble native du village de Saint-Geneviève et je réside à Sainte-Anne. Je suis extrêmement fière d'être la directrice de l'École Pointe-des-chênes, une belle petite école francophone qui regroupe les élèves francophones des communautés rurales de Sainte-Anne, de Sainte-Geneviève, de Richer et de Dufresne. Notre population estudiantine est de 303 élèves. Si vous comprenez le financement provincial, vous savez que ces 303 élèves de la maternelle à la 12^e année sont très importants. De ce nombre, nous sommes fiers de pouvoir compter 111 Métis. Jadis ces communautés étaient riches en agriculture. Ces villages sont présentement des communautés dortoirs pour la ville de Winnipeg. Les familles vivent dans leurs communautés, mais n'y gagnent pas leur vie.

Le visage économique a beaucoup changé. Il y a 30 ans, 20 ans et même 10 ans, la ville de Sainte-Anne abritait plusieurs commerces, des épiceries, des élevateurs de céréales, un cinéma, un bureau divisionnaire, des garages et diverses entreprises. Aujourd'hui le portrait est très différent. Un des seuls éléments économiques viable de la ville de Sainte-Anne est dans le domaine de la santé qui requiert des professionnels de la santé, des médecins, des dentistes et des infirmières et aussi de nombreux cols bleus.

Nos communautés vivent à peine de l'agriculture maintenant. Ils se tournent vers d'autres moyens, les foyers nourriciers. Ce nouveau développement a énormément touché nos écoles

schools. The vast majority of their population comes from foster and low-income families. Seventy per cent of the student population of English-language schools in our community of Sainte-Anne takes part in a program called "Breakfast for Learning."

At Pointe-des-Chênes school, the picture is not yet so alarming. However, our families are increasingly breaking apart; we are talking about single-parent and low-income families.

Let me share this anecdote with you: at Christmas, one family could not afford gifts for their children. They came to see me in my office in tears. School staff raised funds and collected items, and thanks to the generous donations from the community, those children had a merry Christmas. After all, is Christmas not for children?

We have another family that can barely provide for their five children. We solicited staff members and their family, once again, to help them out.

Our students from grade five to eight had a winter camp in January, and the school had to provide over \$800 so that all students could participate. Those funds are not included in our budgets, so we have to be creative. We feel that all young people deserve to have that kind of experience.

Our parents are not as economically self-sufficient as they once were. They cannot meet all their child's needs. They turn to the schools. We come to their rescue. We have willingly taken on this responsibility. We are proud of our role in the community and society. However, we cannot do it alone. We need our government. The viability of our rural communities is at risk. I beg of you to help us out. I am just a humble resident of a friendly little community that needs you. Our community's economy needs further development. We need subsidized childcare. We absolutely have to keep our young families in our communities in order to grow.

The Chairman: Thank you very much, Dolorès.

[English]

Senator Zimmer: I thank both of the witnesses for their presentations today. Ms. Beaumont, I am also a very strong diehard Montreal Canadiens fan and I appreciate your comments. I always try to forget that on the front of his sweater, Senator Mahovlich had a Montreal crest and on the back was a Toronto Maple Leafs crest where he first started. You picked the right team.

Education and poverty work hand in hand. To get beyond the poverty levels, it is extremely important to become educated. Mr. Annis, a university degree is important to get into those fields; however, it is extremely important to begin at a very early age to educate these children. Although you may be going to

communautaires de langue anglaise. La grande majorité de leur population provient des foyers nourriciers et à faible revenu. En effet, 70 p. 100 de la population estudiantine des écoles anglaises de notre communauté de Sainte-Anne participent à un programme qui s'appelle « Breakfast for Learning ».

À l'École Pointe-des-chênes, le portrait n'est pas encore aussi alarmant. Cependant, nos familles sont de plus en plus fractionnées; ce sont des familles monoparentales et des familles à faible revenu.

Permettez-moi de partager avec vous cette anecdote : à Noël, une famille ne pouvait pas acheter des cadeaux à leurs enfants. Ils sont venus dans mon bureau et ils ont pleuré avec moi. Le personnel de l'école y est allé d'une collecte de fonds et d'articles et des dons généreux de la communauté ont pu assurer que ces enfants passent un joyeux Noël. Après tout, Noël n'est-il pas pour les enfants?

Nous avons une autre famille qui peut à peine subvenir aux besoins de leurs cinq enfants. Nous avons sollicité des membres de notre personnel et de leur famille pour, encore une fois, venir à leur secours.

Nos élèves de la cinquième à la huitième année ont vécu un camp d'hiver au mois de janvier, l'école a dû fournir au-delà de 800 \$ afin que tous les élèves puissent y participer. Ces fonds ne sont pas inclus dans nos budgets, nous devons donc être créatifs. Nous croyons que tous les jeunes méritent de vivre une telle expérience.

Nos parents ne sont pas aussi économiquement indépendants que jadis. Ils ne peuvent pas subvenir à tous les besoins de leur enfant. Ils se tournent vers les écoles. Nous sommes leur bouée de sauvetage. Nous acceptons volontiers cette responsabilité. Nous sommes fiers de notre rôle dans la communauté et dans la société. Cependant, nous ne pouvons réussir seuls. Nous avons besoin de nos gouvernements. La viabilité de nos communautés rurales est à risque. Je vous implore de venir à notre secours. Je ne suis qu'une humble résidente d'une petite communauté sympathique qui a besoin de vous. Il faut davantage développer l'économie de notre communauté. Il nous faut des services de garderie subventionnés. Il faut absolument garder nos jeunes familles chez nous pour faire grandir nos communautés.

La présidente : Merci beaucoup, Dolorès.

[Traduction]

Le sénateur Zimmer : Je remercie les deux témoins de leurs exposés aujourd'hui. Madame Beaumont, je suis moi aussi un grand admirateur des Canadiens de Montréal et je vous remercie de vos observations. J'essaie toujours d'oublier qu'à l'avant de son chandail, le sénateur Mahovlich avait le logo des Canadiens de Montréal et qu'à l'arrière il y avait un logo des Maple Leafs de Toronto lorsqu'il a débuté. Vous avez choisi la bonne équipe.

L'éducation et la pauvreté vont de pair. Pour vaincre la pauvreté, il est extrêmement important d'acquérir une éducation. Monsieur Annis, un diplôme universitaire est important pour travailler dans ce domaine; cependant, il est extrêmement important de commencer à éduquer les enfants à un très jeune

governments for funding and support, do you have programs that are interrelated whereby you work with each other's programs to ensure that we start at an early age rather than waiting until they come to university?

[Translation]

Ms. Beaumont: Thank you for the question, Senator Zimmer. Pointe-des-Chênes school, like all schools in the Franco-Manitoban school division, has a partnership with the Collège universitaire de Saint-Boniface in a number of areas. One of these partnerships provides for the professional development of our Grade 9 natural sciences teachers. They meet three times a year and assess how they can help, with perhaps limited resources, in the purchase of equipment and space.

Geographically, the Franco-Manitoban school division runs from the north to the southeast to the west, covering some 4,500 students. Some buildings do not have science laboratories, so sometimes we have to be extremely creative. That is one initiative. We ask ourselves: how can we teach science in our schools, how can we do it with the means at our disposal?

Another initiative we are focusing on in our schools is the technical and professional option. We know that not all students are candidates for university. In Manitoba, we need electricians, plumbers and other trades. In the little Pointe-des-Chênes school, we have a program where our young people attend classes three days a week and then go out into the workplace, either as apprentices, if we can find qualified people to train them, or to find a field they would like to work in. We have nine of these programs in the Franco-Manitoban school division. We understand full well that you have to start in the first five years. That is why, in our division, we desperately want Pointe-des-Chênes school to have a centre for early childhood and the family. We have childcare during the day, a nursery school for five and under. We could also provide education and francization for three and four-year-old junior kindergarten. We could conduct activities with stay-at-home moms who want their child socialized. We have francophone resources available under a project called "mini playtime". We agree with you that we have to start in our schools, from kindergarten to Grade 12.

[English]

Mr. Annis: I also would like to add to Madam Beaumont's statement, but also to draw attention to preschool programs, which are very important. It is not just for the children and giving them a head start but also for their families, usually moms, to

âge. Même si vous demanderez peut-être aux gouvernements du financement et de l'aide, avez-vous des programmes qui sont interreliés et qui vous permettent de travailler les uns avec les autres afin de vous assurer de commencer à un âge précoce plutôt que d'attendre qu'ils arrivent à l'université?

[Français]

Mme Beaumont : J'apprécie votre question, sénateur Zimmer. L'École Pointe-des-chênes, comme toutes les écoles de la division scolaire franco-manitobaine, a un partenariat avec le Collège universitaire de Saint-Boniface dans plusieurs domaines. Un de ces partenariats assure le développement professionnel de nos enseignants de la 9^e année en sciences de la nature. Ils se rencontrent trois fois par année et évaluent comment ils peuvent aider, avec des ressources peut-être limitées, pour l'achat du matériel, de l'espace et de l'emplacement.

La division géographique scolaire franco-manitobaine commence au nord jusqu'au sud-est à l'ouest, regroupant quelque 4 500 élèves. Certains établissements n'ont pas de laboratoire de sciences, il nous faut donc parfois être extrêmement créatif. C'est une initiative. On se pose la question : comment peut-on enseigner les sciences dans nos écoles, comment peut-on le faire avec les moyens que nous avons?

Une autre initiative sur laquelle on se penche dans nos écoles, c'est l'option technique et professionnelle. On sait que tous les élèves ne sont pas des clients universitaires. Au Manitoba, nous requérons des électriciens, des plombiers et d'autres métiers. À la petite école de Pointe-des-chênes, nous avons un programme où nos jeunes assistent à leur cours trois jours par semaine et ensuite, ils vont sur le marché du travail, soit comme apprentis, si on peut trouver des personnes qualifiées pour les entraîner, soit leur trouver un domaine où ils voudraient travailler. Nous avons neuf de ces programmes dans la division scolaire franco-manitobaine. Nous comprenons très bien qu'il faut commencer de zéro à cinq ans. C'est pour cela que dans notre division, nous voulons absolument avoir à notre école Pointe-des-chênes, un centre de la petite enfance et de la famille. Nous avons des services de garderie durant la journée, une pouponnière jusqu'à cinq ans. Nous pourrions assurer l'éducation et la francisation de la pré-maternelle, les 3 ans et 4 ans. Nous pourrions tenir des activités avec les mamans qui restent à domicile mais qui voudraient que leur enfant bénéficie d'une socialisation. Nous avons des ressources francophones à l'intérieur d'un projet qui s'appelle « mini récré ». Nous sommes d'accord avec vous qu'il faut commencer dans nos écoles, de la maternelle à la 12^e année.

[Traduction]

M. Annis : Moi aussi j'aimerais ajouter quelque chose à la réponse de Mme Beaumont, mais j'aimerais par ailleurs attirer l'attention sur les programmes préscolaires qui sont très importants. Ce n'est pas seulement pour les enfants, pour leur

allow them to enter the labour force. Also in farm families, it is also a safety issue. It is much better to have children in child care programs than in the farm field where all hands are so busy.

Many of the smaller schools are dealing with the issue of declining enrolments. One of the solutions around that is increasing use of technologies, broadband connectivity and the ability to link to distance teaching. Unfortunately, many schools in rural and northern settings are not adequately served with broadband. Broadband service should be available from coast to coast to coast.

The new railroad and the highway infrastructure should not be an impediment to rural and northern peoples. It serves in a way, and if it is not there, it becomes a barrier to thinking creatively about new solutions.

We have to have a solution to the lack of institutes of higher learning in isolated areas. Brandon University has a number of programs, for example, the PENT program that takes education services into northern and Aboriginal communities, and has proved enormously successful. PENT is the program for the education of native teacher. However, we have many people in this province who never get to the end of high school. What happens then 10 years later when they decide to return to school? How does someone in his or her mid-twenties get upgrading? This is a huge issue. We must pay attention to these people who did not have the opportunity to continue with their education. Our system is not geared to people out of sync with the traditional pattern of how to enter into formal educational systems. We must consider informal learning and non-formalized college or university programs; we need to be creative on that front, as it is a fundamental plank for equity. It is a fundamental plank to be able to work your way out of poverty.

Senator Zimmer: I thank you both for your very impressive answers. You touched on a key point and that is the traditional patterns of the past. When young people graduated from high school, the first thought was going to university. What happens when they do? Usually, the student goes to a large city to further his or her studies and often does not return. You are absolutely right. They do not build within the community.

I think what has happened in the last five or 10 years is that younger people, instead of going to university, are going to trade schools, which is extremely important because those schools reflect the businesses in the smaller communities.

donner un bon départ, mais c'est aussi pour leurs familles, habituellement pour les mamans, pour leur permettre d'entrer sur le marché du travail. Par ailleurs, pour les familles agricoles, il y a également une question de sécurité. Il est de loin préférable que les enfants participent à des programmes de garderie plutôt que de se retrouver dans les champs où tout le monde est tellement occupé.

Le problème qui se pose dans bon nombre des petites écoles, c'est que le nombre d'inscriptions diminue. L'une des solutions consiste à accroître le recours aux technologies, la connectivité par réseaux à large bande et la capacité de se relier à l'enseignement à distance. Malheureusement, bon nombre d'écoles dans les régions rurales et du Nord ne sont pas bien desservies par les réseaux à large bande. Les services de réseaux à large bande devraient être offerts d'un océan à l'autre.

La nouvelle infrastructure ferroviaire et routière ne devrait pas constituer un obstacle pour les habitants des régions rurales et du Nord. Cette infrastructure est utile d'une certaine façon et son absence empêche de faire preuve de créativité lorsqu'on veut trouver de nouvelles solutions.

Nous devons trouver une solution à l'absence d'instituts d'enseignement supérieur dans les régions isolées. L'Université de Brandon a un certain nombre de programmes, par exemple le programme PENT, qui offre des services d'éducation dans les collectivités du Nord et autochtones et qui s'est avéré un très grand succès. PENT est un projet d'éducation des enseignants autochtones. Cependant, dans notre province il y a bien des gens qui n'arrivent jamais à terminer leur secondaire. Que se passe-t-il alors dix ans plus tard lorsqu'ils décident de retourner à l'école? Comment quelqu'un qui est dans la vingtaine peut-il améliorer sa scolarité? C'est un énorme problème. Nous devons accorder une certaine attention aux gens qui n'ont pas eu l'occasion de poursuivre leurs études. Notre système n'est pas axé sur les gens qui ne correspondent pas au modèle traditionnel pour ce qui est de la façon d'intégrer les systèmes d'éducation officielle. Nous devons envisager des programmes d'apprentissage informels et des programmes universitaires ou collégiaux non formalisés; nous devons faire preuve de créativité à cet égard, puisqu'il s'agit là d'un élément fondamental de l'équité. Il est tout à fait essentiel de pouvoir travailler pour se sortir de la pauvreté.

Le sénateur Zimmer : Je vous remercie tous les deux de vos réponses qui sont très impressionnantes. Vous avez abordé une question essentielle, c'est-à-dire les modèles traditionnels du passé. Lorsque les jeunes obtenaient leurs diplômes d'études secondaires, ils songeaient avant tout à aller à l'université. Qu'arrive-t-il lorsqu'ils le font? Habituellement, l'étudiant doit aller dans une grande ville pour poursuivre ses études et souvent il ne revient pas. Vous avez tout à fait raison. On ne met pas en place une capacité au sein de la collectivité.

Au cours des cinq ou dix dernières années, ce qui s'est produit je crois c'est que les jeunes, plutôt que d'aller à l'université, vont dans des écoles de métiers, ce qui est extrêmement important car ces écoles reflètent les entreprises qu'on retrouve dans les petites collectivités.

Education falls under provincial jurisdiction. Have you made similar presentations to provincial governments to tie in the issue of working within trades and trade schools so that the students can return to their communities?

[Translation]

Ms. Beaumont: In the Franco-Manitoban school division, I am just a director. So that would be up to my superiors. I can tell you that if you look at the headlines in Manitoba, the Franco-Manitoban school division has often begged the provincial government to give us more subsidies for education precisely so that the needs of our students can be met. We have taken a quite interesting initiative. We now have a partnership with two schools, technical and professional colleges in Winnipeg. We are very proud to say that the Franco-Manitoban school division now has a partnership with the Arts and Technology Centre and with the Winnipeg Technology Centre.

However, we may lose five young people to life in Winnipeg. How do we keep up these partnerships while ensuring that they come back to the communities, when we know that economically, it is very hard to establish oneself?

[English]

Mr. Annis: The other challenge, as in any rural issue, whether poverty, access to education and so on, is that things rural have not garnered great attention. Our masters program in rural development is the only one of its kind in Western Canada. I do not know why there are not four or five other such programs. Our research institute is unusual in that it is devoted to rural topics.

We are not rich in rural policy, research and networks. We need to focus on the conversion between research and policy and programming. I know you have heard testimony that we are not rich in rural policy, research, and in networks that foster that type of understanding. Often these issues are not brought to the attention of people who need to make decisions. The research is not available to them or they might find locating the research difficult.

Where does rural policy reside? It is a part of agriculture. It is a very good thing within Rural Secretariat, but I think a great more attention should and could be there.

In this province, MAFRI, the Manitoba Agriculture, Food and Rural Initiatives, deals with rural policy, but as an attachment to agricultural policy. I understand the need and the value for agricultural policy; it is often on the front page of our papers, but rural policy needs its limelight as well. I think it is only through rural policy and rural programming that many of these fundamental issues challenging small communities might soon be addressed and addressed based on good sound information,

L'éducation relève de la compétence provinciale. Avez-vous fait des exposés semblables aux gouvernements provinciaux pour parler du travail dans le secteur des métiers et des écoles de métiers pour que les étudiants puissent retourner dans leurs collectivités?

[Français]

Mme Beaumont : À la division scolaire franco-manitobaine, je ne suis qu'une directrice. Alors ceci revient à mes directeurs généraux. Je peux vous dire que si vous regardez les manchettes du Manitoba, la DSFM a souvent imploré le gouvernement provincial de nous accorder plus de subventions pour l'éducation pour justement remplir les besoins de nos élèves. Nous avons pris une initiative assez intéressante. Nous avons maintenant un partenariat avec deux écoles, des collèges techniques et professionnels à Winnipeg. Nous sommes très fiers de dire que la DSFM a maintenant un partenariat avec Arts and Technology Centre et avec Winnipeg Technology Centre.

Cependant, nous perdrons possiblement cinq jeunes qui iront faire leur vie à Winnipeg. Comment faire pour que nous puissions justement continuer ces partenariats, mais s'assurer qu'ils veulent revenir dans les communautés, lorsqu'on sait qu'économiquement il est très difficile de s'établir?

[Traduction]

M. Annis : L'autre défi, comme pour tout autre problème dans les régions rurales, qu'il s'agisse de la pauvreté, de l'accès à l'éducation, et cetera, c'est que les questions rurales n'ont pas beaucoup attiré l'attention. Notre programme de maîtrise en développement rural est le seul du genre dans l'Ouest canadien. Je ne sais pas pourquoi il n'existe pas quatre ou cinq autres programmes du genre. Notre institut de recherche est inhabituel en ce sens qu'il est consacré aux questions rurales.

Nous n'avons pas beaucoup de politique, de recherche et de réseaux ruraux. Nous devons mettre l'accent sur la conversion entre la recherche, la politique et la programmation. Je sais que vous avez entendu des témoignages selon lesquels nous n'avons pas beaucoup de politique rurale, de recherche et de réseaux ruraux qui encouragent ce genre de choses. Souvent ces questions ne sont pas portées à l'attention des décideurs. Ces derniers n'ont pas de capacité de recherche ou ils ont peut-être de la difficulté à trouver la recherche.

Où réside la politique rurale? Elle fait partie de l'agriculture. C'est une très bonne chose au sein du secrétariat rural, mais je pense qu'on pourrait et que l'on devrait y accorder plus d'attention.

Dans notre province, Agriculture, Alimentation et Initiatives rurales Manitoba s'occupe de la politique rurale, mais en tant qu'accessoire à la politique agricole. Je comprends la nécessité d'avoir une politique agricole et la valeur d'une telle politique; on en parle souvent à la une dans nos journaux, mais notre politique rurale a besoin elle aussi d'être au premier plan. Je pense que ce n'est que grâce à une politique rurale et à des programmes ruraux que bon nombre de ces problèmes fondamentaux auxquels font

benchmarking progress, and looking for and sharing innovative programs. It is hard to find the answers or the data on which one would wish to make decisions.

Senator Zimmer: The economic development within the communities ties in and creates the job; there is an integral relationship. Steinbach is a very aggressive community with the automobile industry, and if jobs can be created that way, the young people will stay here.

The Chairman: Listening to your answers, I recall that Manitoba has had, over the years, one of the finest literacy programs in the country. Indeed, the first time I came to Steinbach, it was with your literacy people. I spent an incredible day with a number of people in this community, including the Mennonite mothers and their children. You leave a very strong impression of that issue as a foundation issue that everything else is built on. I thank you for that.

Senator Mercer: Each of you referred to child care. Madam Beaumont, you talked about the need for more child care spaces. The current government introduced a program of \$100 per month per eligible child. That replaced a program that the previous government had negotiated with the Province of Manitoba to provide more child care spaces. Has that \$100 a month had any effect?

[Translation]

Ms. Beaumont: I can honestly tell you that the \$100 often does not go to the child per se. The former childcare system, which would have had a lot more spaces, which we definitely wanted to be subsidized more heavily, which we wanted done in a more organized, more systematic fashion, was in my view much more advantageous for our various communities. I cannot say the \$100 is worthless to families. However, I see examples; it is no way to move forward and really make lasting changes to childcare.

I wanted to mention that in collaboration with the Collège universitaire de Saint-Boniface, our French university, we have begun offering day care worker programs to our high school youth. We invite members of the community to come. Distance learning happens with a telephone bridge; four members of our community are taking classes every Tuesday. We have two of our students in high school. We know to what degree we have a shortage of day care workers. We believe this will at least be a proactive and not reactive initiative regarding all aspects of day care.

[English]

Senator Mercer: Mr. Annis, you raised a very important problem in small remote communities, particularly with large Aboriginal groups, where different services are provided. You also raised a problem for governments. How do governments

face les petites collectivités pourraient être bientôt réglés et ce, grâce à de bonnes informations, à des progrès en ce qui a trait aux analyses comparatives et à la mise en place et au partage de programmes novateurs. Il est difficile de trouver les réponses ou les données sur lesquelles on souhaiterait prendre des décisions.

Le sénateur Zimmer : Le développement économique dans les collectivités crée les emplois; il y a un lien intégral entre les deux. Steinbach est une agglomération très énergique avec l'industrie automobile, et si des emplois peuvent être créés de cette façon, les jeunes resteront ici.

La présidente : En écoutant vos réponses, je me souviens qu'au fil des ans le Manitoba a eu l'un des meilleurs programmes d'alphabétisation au pays. En effet, la première fois que je suis venue à Steinbach, c'était avec vos intervenants en alphabétisation. J'ai passé une journée incroyable avec un certain nombre de gens dans cette collectivité, notamment des mamans et des enfants mennonites. Vous donnez fermement l'impression que cette question est fondamentale dans tout ce que vous faites et que tout repose là-dessus. Je vous en remercie.

Le sénateur Mercer : Chacun d'entre vous a fait allusion au service de garde d'enfants. Madame Beaumont, vous avez parlé de la nécessité d'avoir davantage de places de garderie. Le gouvernement actuel a introduit un programme de 100 \$ par mois par enfant admissible. Cela remplace un programme que le gouvernement précédent avait négocié avec la province du Manitoba en vue de créer davantage de places de garderie. Ce programme de 100 \$ par mois a-t-il eu une incidence?

[Français]

Mme Beaumont : Je peux honnêtement vous dire que les 100 \$ ne vont souvent pas à l'enfant comme tel. L'ancien système de service de garde où on aurait beaucoup plus d'espace, où on voulait absolument subventionner davantage, où on voulait le faire d'une façon plus organisée, plus systématique était, à mon avis, beaucoup plus profitable pour nos différentes communautés. Je ne peux pas dire que les 100 \$ ne valent rien pour les familles. Cependant je vois des exemples; ce n'est pas une façon pour avancer et de vraiment apporter des changements durable en service de garde.

Je voulais mentionner qu'avec le collège universitaire de Saint-Boniface, notre université francophone, nous avons commencé à offrir des cours de services de garde à nos jeunes au secondaire. Nous invitons des membres de la communauté à venir. Des cours à distance ont lieu avec un pont téléphonique; quatre membres de la communauté suivent le cours tous les mardis. Nous avons deux de nos élèves au secondaire. Nous savons à quel point nous avons une pénurie de travail au service de garde. Nous croyons que cela va au moins être une initiative proactive et non réactive à tous les domaines de service de garde.

[Traduction]

Le sénateur Mercer : Monsieur Annis, vous avez soulevé un problème qui est très important dans les petites collectivités éloignées surtout celles qui comptent d'importants groupes autochtones, où différents services sont offerts. Vous avez par

manage in a community where there may only be one bureaucrat, and he or she may represent the federal government or the provincial government? You identified the problem that they need to be able to service everybody equally, or at least deliver programs that are not necessarily from their level of government.

Do we have any examples of that working in the remote part of Manitoba?

Mr. Annis: It is hard to find examples. I am hoping a few stories will be presented later about some solutions. I do not think a solution will be found in Ottawa or in Winnipeg. We must find flexible programs within the community to wrestle through these things, to tap into the various levels or departments of government to solve issues. People will be creative about how they go about doing that. There are some new forms of governance, particularly on a regional basis that are needed, how communities can collaborate across communities and where it is more informal, perhaps how it is organized, but I believe will lend to better service provision solutions.

One example, in Brandon, there is a poverty committee and one of the things they have been proud to do and have done well is to provide free bus passes to people on assistance. Many other communities are asking, "How did Brandon do that?" It is a good solution for Brandon. Most of the communities I have spoken to do not have public transportation but people will find a solution. My point is that unless you are sensitive to the local issue, the specifics of the how to find a solution should come from the ground up.

Senator Chaput: I have one question for Mr. Annis, "one question" for Madam Beaumont.

Mr. Annis, in your recommendations you talk about the three levels of government working together. You also say that at one point in time, it should be one of the governments taking the lead, depending on the issue or the program.

Could you give us an example of when the municipal government should take the lead, and then afterwards how the others could come in and help the municipal government?

I believe that if we have to look at issues regarding the rural areas, in many instances the municipal governments should take the lead. I would like to know if you agree, and if so, please provide examples.

Mr. Annis: I think increasingly the lead should come from the municipal level. The great challenge is do they have the resources? Can they raise the resources? Do they have the technical expertise and the capacity? Many of the rural issues need to have multi-community collaborations around solutions. It is difficult for a municipal councillor, a reeve, or mayor in one community to be

ailleurs soulevé un problème pour les gouvernements. Comment les gouvernements s'y prennent-ils dans une collectivité où il n'y a peut-être qu'un seul fonctionnaire, et que ce dernier représente le gouvernement fédéral ou le gouvernement provincial? Vous avez dit qu'il y avait un problème parce qu'ils doivent être en mesure de desservir tout le monde également, ou tout au moins exécuter des programmes qui ne proviennent pas nécessairement de leur palier de gouvernement.

Avons-nous des exemples de la façon dont cela fonctionne dans les régions éloignées du Manitoba?

M. Annis : Il est difficile de trouver des exemples. J'espère que quelques anecdotes seront présentées plus tard au sujet de certaines solutions. Je ne pense pas que la solution provinciale d'Ottawa ni de Winnipeg. Nous devons trouver des programmes souples au sein de la collectivité pour régler ces problèmes, faire appel aux divers paliers de gouvernement ou aux différents ministères pour les résoudre. Les gens font preuve de créativité à cet égard. On a besoin de nouvelles formes de gouvernance, surtout à l'échelle régionale, concernant la façon dont les collectivités peuvent collaborer entre elles et lorsque cela est plus informel, elles peuvent peut-être s'organiser autrement, mais je pense qu'ainsi on pourra trouver de meilleures solutions pour offrir des services.

Par exemple, à Brandon, il y a un comité sur la pauvreté et l'une des choses dont ce comité est fier, c'est qu'il a fourni des laissez-passer d'autobus gratuits aux assistés sociaux. Bon nombre d'autres collectivités se demandent comment l'agglomération de Brandon a fait cela. C'est une bonne solution pour Brandon. La plupart des collectivités à qui j'ai parlé n'ont pas de transport public mais les gens trouveront une solution. Ce que je dis, c'est qu'à moins d'être sensible aux problèmes locaux, la solution doit venir de la base.

Le sénateur Chaput : J'ai une question à poser à M. Annis, une question à poser à Mme Beaumont.

Monsieur Annis, dans vos recommandations, vous dites que les trois paliers de gouvernement doivent travailler ensemble. Vous dites par ailleurs qu'à un moment donné, ce devrait être l'un des gouvernements qui prenne l'initiative, selon la question ou le programme.

Pourriez-vous nous donner un exemple de cas où c'est l'administration municipale qui devrait prendre l'initiative, et ensuite comment les autres peuvent intervenir et aider la municipalité?

Je crois que si nous devons examiner les problèmes qui touchent les régions rurales, dans bien des cas les administrations municipales devraient prendre l'initiative. J'aimerais savoir si vous êtes d'accord et, dans l'affirmative, j'aimerais que vous nous donniez des exemples.

M. Annis : À mon avis, l'initiative devrait de plus en plus être prise par l'administration municipale. Le grand défi, c'est qu'on se demande si elles disposent des ressources? Peuvent-elles trouver les ressources? Ont-elles les compétences techniques et la capacité nécessaire? Bon nombre des problèmes ruraux nécessitent une collaboration entre les collectivités pour trouver des solutions. Il

working out an issue in another community. The process might include rural tourism, access to many services, water quality issues et cetera. In many cases, these issues might be better addressed on a regional level, but we do not have governance processes in place to resolve those issues.

A creative example is the Community Collaboration Program. I believe you were in Saskatchewan yesterday. There may have been a presentation on the WaterWolf Regional Round Table in the MidSask Outlook area. That is a very creative process supported by Community Futures Development Corporations. The Community Futures Programs are federally funded, and provincially funded through regional development; however, the municipal councillors and local leaders sit at the tables and they are leading the charge in a marvellous way. They are truly experimenting on regional governance and regional planning. I would hope that these are issues that the federal government could say, how do we create a more enabling environment for these innovative practices to take place?

The Chairman: That is precisely why we are here.

[Translation]

Senator Chaput: Ms. Beaumont, we spoke of the “Breakfast for Learning” program. I would like you to elaborate on that for us; how many schools and how many children does this involve, and where do you obtain the funding to help these children?

Ms. Beaumont: When I was invited to testify, I knew that you would be hearing from representatives of the English schools in the Ste. Anne, Richer and La Broquerie regions. Ms. Wilson will be here this afternoon. She will be able to enlighten you on the program.

When I called Sandra, my friend from high school, I asked her if she had any information to share with me on the subject of Breakfast for Learning. She was very excited to talk about this project.

From kindergarten through the Grade 12, 70 per cent of the students have breakfast at the school every morning. We make toast, we have milk, fruit and granola bars. This program is subsidized by a provincial initiative but whether we like it or not, they have had to go knocking on the doors of various businesses in the regions.

Recently, the community of Richer asked me if I could help them, because when I was at another school, we launched that kind of a project. We call on school committees. We knock on the doors of the boards of various businesses, and often, when we are out shopping in our grocery stores, as educators, we buy something and that is the way things work. You know that as educators, if we could, we would spend our entire paycheck on our students. But unfortunately, we also must eat.

est difficile pour un conseiller municipal, un préfet ou un maire dans une collectivité, de travailler pour essayer de trouver une solution à un problème d'une autre collectivité. Il peut y avoir des problèmes en ce qui concerne la qualité de l'eau, l'accès à de nombreux services et le tourisme rural, et cetera. Dans bien des cas, il est peut-être préférable d'aborder ces questions au niveau régional, mais nous n'avons pas de processus de gouvernance en place pour résoudre ces problèmes.

Un exemple de créativité est le Programme de collaboration communautaire. Je crois que vous étiez en Saskatchewan hier. Il y a peut-être eu un exposé sur la table ronde régionale WaterWolf dans la région de MidSask Outlook. Il s'agit d'un processus très créatif qui a l'appui des sociétés d'aide au développement des collectivités. Les programmes de développement des collectivités sont financés par le gouvernement fédéral et par les provinces dans le cadre du développement régional; cependant, les conseillers municipaux et les dirigeants locaux siègent à la table ronde et font un merveilleux travail. Ils font l'expérience de la gouvernance régionale et de la planification régionale. J'espère que le gouvernement fédéral pourra demander comment nous pouvons créer un environnement plus habilitant pour ces pratiques novatrices.

La présidente : C'est exactement pour cette raison que nous sommes ici.

[Français]

Le sénateur Chaput : Madame Beaumont, vous avez parlé du programme « Breakfast for Learning ». J'aimerais que vous nous l'expliquiez un peu plus, cela touche combien d'écoles, combien d'enfants et où prenez-vous le financement pour aider ces enfants?

Mme Beaumont : Quand j'ai été invitée à vous rencontrer, je savais que vous alliez recevoir des représentants des écoles anglaises de la région de Ste-Anne, de Richer et de La Broquerie. Mme Wilson, sera ici cet après-midi. Elle sera capable de vous éclairer sur ce programme.

Quand j'ai appelé Sandra, ma collègue du « high school », je lui ai demandé si elle avait des informations à partager avec moi au sujet du « Breakfast for Learning ». Elle était tellement excitée de parler de ce fameux projet.

De la maternelle à la 12^e année, 70 p. 100 des élèves déjeunent à l'école tous les matins. Alors on fait des toasts, on a du lait, on a des fruits et on a des tablettes granola. Ce programme est subventionné par une initiative provinciale mais que l'on veuille ou pas, ils ont dû frapper à la porte des différents commerces des régions.

Récemment la communauté de Richer m'a demandé si je pouvais les aider, parce que quand j'étais dans une autre école, nous avons commencé ce genre de projet. Nous frappons à la porte des comités scolaires. Nous frappons à la porte des conseils dans les différents commerces, et souvent, quand nous faisons nos courses dans nos épiceries, en éducation, nous achetons quelque chose et c'est ainsi que ça se passe. Vous savez en éducation, si on le pouvait, tout notre chèque de paie irait à nos élèves. Mais malheureusement, nous aussi on doit manger.

[English]

Senator Mahovlich: You said there has been a change in the economy in the past 10 years in Ste. Anne, and your younger students are staying away and not coming back. The infrastructure that Ste. Anne has lost, in order for those people that have left to come back, will we have to replace the infrastructure before they return or do they have to return and then we get the infrastructure?

[Translation]

Ms. Beaumont: You ask an interesting, intriguing question; if it is a little like the chicken and the egg, is it not? I sincerely believe that both must happen in parallel. We must show our youth that there is an economically viable way to come back. At the same time, we must have a large enough population to enable us to have businesses, an economy, and in the end be able to spend our money at home. It is very easy to get into our vehicles and spend 35 minutes driving to Winnipeg where we can buy at a greatly reduced price. We must make it more difficult, less attractive. We must make our communities much more economically viable.

If we look at our neighbouring community of La Broquerie, ten years ago, we were on a par. What has happened to make La Broquerie much more economically viable than the Ste. Anne region? I sincerely believe that it is the vision of the municipal councils who sat down together precisely to answer these questions. We have a lot to offer our schools, if they want to listen to us. I know that the mayor of Ste. Anne, a close friend of Pointe-des-Chênes school, wants to listen to us. We want to move in the right direction and we will do so.

[English]

Mr. Annis: If you want a winning hockey team, do you put all of your efforts in offence to score a goal or do you reserve something for defence to avoid being scored against? I think the question you pose is really proactive or reactive, and of course, you need to have both and there needs to be a balance between the two. I would encourage in these hearings to be proactive in terms of innovative policy for things dealing with poverty in Canada. I know on the front pages, and some of your mandate has also been other political issues of the moment, and in terms of energy and global warming and these initiatives. It is not to argue against the need for great attention to the environment and to global warming, but if Canada is 3 per cent of the global problem, if we completely solved ours, there is still a huge problem left.

Poverty is nobody else's problem, it is a Canadian problem. All of Canada has to deal with it. We can deal with it and we can 100 per cent solve the problem. We are a rich nation, and I wish we would really take due diligence and set goals and benchmarks

[Traduction]

Le sénateur Mahovlich : Vous avez dit qu'il y avait eu un changement dans l'économie de Ste-Anne au cours des dix dernières années et que vos jeunes ne reviennent pas après leurs études. Pour que ces jeunes qui sont partis reviennent, devons-nous remplacer l'infrastructure que Ste-Anne a perdue avant qu'ils ne reviennent ou est-ce qu'ils doivent revenir avant que l'on ne mette en place l'infrastructure?

[Français]

Mme Beaumont : Vous me posez une question intéressante, intrigante, c'est un peu la poule et l'œuf, n'est-ce pas? Je crois sincèrement que les deux doivent se faire en parallèle. Nous devons démontrer à notre jeunesse qu'il y a une façon viable économiquement pour revenir. En même temps, nous devons avoir la population pour être capable de faire en sorte que nous puissions avoir des commerces, une économie, enfin, dépenser chez nous. Il est très facile de grimper dans nos véhicules et de voyager pendant 35 minutes pour se rendre à Winnipeg pour acheter à un prix très réduit. Nous devons rendre ceci moins facile, moins alléchant. Nous devons rendre nos communautés beaucoup plus viables économiquement.

Si on regarde la communauté de La Broquerie sise à côté de nous, il y a dix ans, elles étaient égales. Qu'est-ce qui a fait en sorte que La Broquerie est devenue économiquement beaucoup plus viable que la région de Ste-Anne? Je crois sincèrement que ce sont les visions des conseils municipaux qui se sont assis ensemble pour justement répondre à ces questions. On a beaucoup à offrir aux écoles, s'ils veulent nous écouter. Je sais que le maire de Ste-Anne, un ami très proche de l'école Pointe-des-chênes, veut nous écouter. Nous voulons aller dans la bonne direction et nous allons y être.

[Traduction]

M. Annis : Si l'on veut une équipe de hockey gagnante, est-ce qu'on met tous ses efforts dans l'offensive pour compter un but ou est-ce qu'on réserve quelques efforts pour la défensive afin d'éviter que l'autre équipe marque un but? Je pense que la question que vous posez en réalité est proactive ou réactive, et, naturellement, il faut avoir les deux et il faut trouver un juste équilibre entre les deux. Au cours de vos audiences, je vous encouragerais à être proactifs en ce qui concerne la politique d'innovation pour trouver des solutions au problème de la pauvreté au Canada. Je sais qu'à la une à l'heure actuelle on parle des initiatives en matière d'énergie, de réchauffement climatique et que votre mandat porte en partie également sur d'autres questions politiques. Je ne dis pas qu'il n'est pas nécessaire d'accorder une attention considérable aux problèmes de l'environnement et du réchauffement climatique, mais si le Canada n'est que 3 p. 100 du problème global en matière de réchauffement climatique, même si l'on réglait complètement le problème ici au pays, il y aurait toujours un énorme problème à l'échelle mondiale.

La pauvreté n'est pas le problème de quelqu'un d'autre, c'est un problème canadien. Tout le Canada doit faire quelque chose. Nous pouvons faire quelque chose et nous pouvons résoudre le problème à 100 p. 100. Nous sommes un pays riche et j'espère que nous

that say not how are we going to do it, but it will not exist. People at a local level will be enormously creative of where to put that investment, proactive, reactive, and I would hope this is an agenda item that you can raise in a public-interest way that is absolutely solvable. We have the resources, we have the talent, and it is an equity issue of the utmost importance.

Senator Mahovlich: Do we have many immigrants coming into Ste. Anne?

[Translation]

Ms. Beaumont: No, in Saint-Boniface we have a francophone African population. For the moment we do not have any in Ste. Anne.

[English]

Senator Mahovlich: There is no attraction for them to go to Ste. Anne?

[Translation]

Ms. Beaumont: I reiterate that, unfortunately, we are considered a bedroom community, which means that residents must have access to a vehicle in order to go somewhere else to work. As you know, Ste. Anne is very close to Steinbach; many of our residents come here. It is a very beautiful community, very welcoming, but it is not home. Many of our youth go to work in Winnipeg and return, they are part of the community but they do not work here. In order to attract immigrants, we need businesses and stores. Schools are the biggest employers in Ste. Anne and the health care sector is a very big employer. But we must generate different needs.

I want to say that I really can see some glimmer of hope in our communities with the last elections. I do not want to politicize the discussion, but I know that the municipality and the town have already had a joint meeting to see how they can indeed face the various challenges.

[English]

Senator Mahovlich: Mr. Annis, Brandon has been around a long time. Is immigration increasing or decreasing in this area?

Mr. Annis: Nationally, most immigration to Canada ends up in Montreal, Toronto and Vancouver.

Senator Mahovlich: Immigrants move to the big cities.

Mr. Annis: That is the history. However, some number of years ago, Manitoba entered into a federal-provincial agreement and created the Provincial Nominee Program. It is a program under provincial jurisdiction that can attract immigrants to communities. I believe Manitoba is probably at the forefront of all examples of an innovative, creative way to attract immigrants

pourrons faire preuve de diligence raisonnable et nous fixer des objectifs et des repères non pas pour dire comment nous allons nous y prendre, mais pour éliminer le problème. À l'échelle locale, les gens feront preuve d'une créativité considérable pour investir de façon proactive, réactive, et j'espère qu'il s'agit là d'un problème que vous pouvez soulever dans l'intérêt public et qui pourra être résolu. Nous avons les ressources, nous avons le talent et c'est une question de la plus haute importance sur le plan de l'équité.

Le sénateur Mahovlich : Est-ce qu'il y a des immigrants qui viennent s'installer à Ste-Anne?

[Français]

Mme Beaumont : Non, à Saint-Boniface, nous avons une population francophone africaine. Dans le moment nous n'en avons pas à Ste-Anne.

[Traduction]

Le sénateur Mahovlich : Rien ne les attire à Ste-Anne?

[Français]

Mme Beaumont : Je vous répète que, malheureusement, nous sommes considérés comme une communauté dortoir, ce qui veut dire qu'il faut avoir accès à un véhicule pour être capable de se rendre à un autre endroit pour travailler. Comme vous le savez, Ste-Anne est très proche de Steinbach; plusieurs de nos résidents viennent ici. C'est une très belle communauté, très accueillante, mais ce n'est pas chez nous. Plusieurs de nos jeunes vont travailler à Winnipeg et reviennent, ils font partie de la communauté, mais ne travaillent pas dans leur communauté. Pour attirer les immigrants, il faudrait avoir des commerces, des entreprises. Les écoles sont les plus grands employeurs à Ste-Anne et le domaine de la santé est un très grand employeur. Mais nous devons générer différents besoins.

Je voudrais dire que je peux sincèrement voir des lueurs d'espoir dans nos communautés avec les dernières élections. Je ne veux pas politiser, mais je sais que la municipalité et la ville ont déjà eu une rencontre conjointe pour envisager comment ils peuvent justement attaquer les différents défis.

[Traduction]

Le sénateur Mahovlich : Monsieur Annis, Brandon existe depuis longtemps. L'immigration augmente-t-elle ou diminue-t-elle dans cette région?

M. Annis : À l'échelle nationale, la plupart des immigrés qui arrivent au Canada se retrouvent à Montréal, à Toronto et à Vancouver.

Le sénateur Mahovlich : Les immigrants vont s'installer dans les grandes villes.

M. Annis : Ça a toujours été le cas. Cependant, il y a un certain nombre d'années, le Manitoba a conclu une entente fédérale-provinciale et a créé le programme des candidats provinciaux. C'est un programme selon lequel la province peut attirer des immigrants dans ses collectivités. Je crois que le Manitoba est sans doute l'un des meilleurs exemples de la façon novatrice, créative

to other than urban centres. In fact, almost 40 per cent of immigrants to this province do not come just to Winnipeg; they are disbursed throughout the province.

Steinbach is one of the hot spots in terms of immigration to a rural setting. Brandon is moving in that direction, in large part because a Maple Leaf Foods plant pushes it. If they go to a second shift, there will be an enormous demand for labour that is not there locally. It is an example where communities can become engaged as almost an economic development strategy or resource for industry or business to attract immigrants. The Provincial Nominee Program is a way in which they can be more actively engaged and indeed, it is working.

Senator Gustafson: What percentage of the people you work with are in problems because of family breakup?

[Translation]

Ms. Beaumont: I can honestly tell you that in our school, we have more separated families than families with both parents at home. I can find out the percentage if you wish. I am not sure I want to know what it actually is. If we look primarily at preschool, kindergarten, first, second and third grades, I would say that 30 to 40 per cent of the homes have broken up.

[English]

Senator Gustafson: That is a very difficult situation to deal with. You know, we can give a lot of good ideas and good suggestions, but it is so important to educate children in their formative years. It seems that there is a breakdown in our society of many of the things that used to be very strong. The Mennonite community is one example of strong traditions. I do not know the answer; can you enlighten me.

[Translation]

Ms. Beaumont: I can honestly say that I could see having more classes for parents with their children at the school. Parents would learn alongside their children and, even if they come from a broken home, we are able to work together. It is not easy because parents are not at home, some children have two homes and it is not a good thing. We just have to think differently. Our society has changed. We can no longer think traditionally when our society is in evolution. We must adapt with time. We cannot give up and say that things are not like they used to be. We have to live in the present with what we have, in order to be able to make progress. We can do it. We need the resources, the time, to be creative and above all to work together. We cannot continue to be territorial. We must work together. We cannot change our initiatives because we believe they are the best. We absolutely must continue with these initiatives.

d'attirer des immigrants ailleurs que dans des centres urbains. En fait, près de 40 p. 100 des immigrants au Manitoba ne viennent pas tout simplement à Winnipeg; ils sont dispersés partout dans la province.

Steinbach est comme un aimant pour les immigrants qui souhaitent s'installer dans une région rurale. Brandon est en train de le devenir aussi, en grande partie en raison de l'usine des Aliments Maple Leaf. Si elle décide d'ajouter un deuxième quart de travail, cela créera une très forte demande de main-d'œuvre qui n'est pas disponible dans la région. Voilà l'exemple d'une collectivité qui s'est engagée dans une stratégie de développement économique en quelque sorte ou qui sert de ressource pour l'industrie ou le secteur des affaires qui veulent attirer des immigrants. Le Programme des candidats des provinces est un moyen pour elle de s'engager plus activement et il donne des résultats.

Le sénateur Gustafson : Quel pourcentage de vos clients ont des problèmes en raison de l'éclatement des familles?

[Français]

Mme Beaumont : Je peux honnêtement vous dire qu'à notre école, nous avons beaucoup plus de familles séparées que de familles avec deux parents à la maison. Le pourcentage, je pourrais vous le sortir, si vous le demandez. Je ne suis pas certaine que je voudrais le savoir vraiment. Si on regarde surtout la jeune enfance, maternelle, première, deuxième et troisième année, je dirais que de 30 à 40 p. 100 sont de foyers fractionnés.

[Traduction]

Le sénateur Gustafson : C'est une situation très difficile. Vous savez, nous pouvons donner beaucoup de bonnes idées et de bonnes suggestions, mais c'est tellement important de former les enfants lorsqu'ils sont jeunes. Il semble y avoir une dégradation de beaucoup de choses qui étaient très fortes auparavant dans notre société. La collectivité mennonite est un exemple d'un groupe qui a de fortes traditions. Je ne connais pas la réponse; pouvez-vous éclairer ma lanterne.

[Français]

Mme Beaumont : Je peux honnêtement vous dire voir davantage d'initiatives où on a des cours pour les parents avec leurs enfants à l'école. Les parents apprennent avec leurs enfants et, même si le foyer est fractionné, on est capable de travailler en partenariat. Ce n'est pas évident parce que les deux parents ne sont pas à la maison, certains enfants ont deux maisons, ce n'est pas positif. Il faut juste penser différemment. Notre société a changé. On ne plus penser traditionnellement avec une société changeante. Il faut changer avec le temps. On ne peut pas se lever les bras et dire : ce n'est plus comme c'était. Il faut vivre en 2007, avec ce que nous avons, pour être capable d'aller plus loin. Nous sommes capables. Il faut avoir les ressources, le temps, être créatif et surtout travailler ensemble. Il ne faut plus tirer chacun de notre côté la couverture. Il faut être ensemble. Nos initiatives ne doivent pas être changées parce que nous croyons que ce ne sont les meilleures. Il faut absolument continuer ces initiatives.

As for day care services, I know I said I did not want to get political. But honestly, day care services were very well established. We must keep contributing to systems that are able to generate this energy. We absolutely must continue to be able to get them. We must not break them up. I am sorry, I was a little emotional.

[English]

Senator Gustafson: This community has been dealing with agriculture profit. What is happening now is that the commodity prices, at the level that they are, do not create a profit when you consider the input costs and so on. We are facing a situation that is much more serious than I have ever seen. I have spent 27 years in both the House and the Senate and I have never seen this. I can tell you, I get as many calls from Manitoba as I do from Saskatchewan, I suppose, because I represented the area for 14 years in the House. We have farmers who are desperate, and they should not be.

One of the things that this committee has been suggesting is a Canadian farm bill. We have got so many little things, doing a little here and a little there, and it just does not seem to work. We announce a program here, and unless we get some kind of a farm bill comparable to what the Americans have, there is no use even discussing the subject as far as I am concerned, because it is that serious.

Mr. Annis: I concur. It is an enormously serious issue and I understand that rural poverty is the mandate of this committee. Rural poverty is the mandate, beyond simply the policy of agricultural producers. With that in mind, my orientation is how to create a vibrant rural Canada, with agriculture as only one of the important sectors that make up the whole. One way to help agriculture is through diversification of income from sources other than agriculture.

There are a number of programs to achieve this objective. The Canadian Agricultural Skills Service program, the CASS program, and the Parklands region in this area, through the Community Futures Organization, has an innovative pilot project that way to assist farmers who are in financial difficulty. Rather than looking at how to improve the financial situation from on-farm, is to look to off-farm sources. That strategy is very important to take because ultimately the local farmer is not going to change global commodity prices. Instead, the farmers can work on creative ways to supplement or have other sources of income and supports for their whole family.

I think we need to work forward on many platforms. I am not convinced that rural Canada would be in wonderful financial shape if the agricultural sector were in excellent shape. To some extent, the better off a farm family is, the less reliant it is in terms of the community around them, because the farms are so large, the technology so great, that nine out of 10 people around them are not on the farm. It is what is happening to the rest of that

Pour les services de garde, je sais que j'ai dit que je ne voulais pas politiser. Mais les services de garde, sincèrement, avaient quelque chose de très bien établis. Il faut continuer à donner aux systèmes capables de générer ces énergies. Il faut absolument continuer d'être capable de les avoir. Il ne faut pas les fractionner. Je m'excuse, j'étais un peu passionnée.

[Traduction]

Le sénateur Gustafson : Cette collectivité fait face au problème du bénéfice agricole. Le problème, étant donné le niveau actuel des prix des denrées et des coûts des intrants, il n'est pas possible de réaliser un bénéfice. Je n'ai jamais auparavant été témoin d'une situation aussi grave. J'ai passé 27 ans à la Chambre et au Sénat et je n'ai jamais rien vu de tel. Je peux vous dire que je reçois autant d'appels du Manitoba que de la Saskatchewan, probablement parce que j'ai représenté la région à la Chambre des communes pendant 14 ans. Il y a des agriculteurs qui sont désespérés, et ne devraient pas l'être.

Notre comité a suggéré notamment l'adoption d'une loi agricole. Nous avons des tas de petites mesures, nous bricolons par ci et par là et ça ne semble pas fonctionner. Nous annonçons des programmes, mais à moins d'avoir une loi agricole comparable à celle des Américains, je trouve qu'il ne sert à rien même d'en discuter, tellement la situation est grave.

M. Annis : Je suis d'accord. C'est une question extrêmement grave et je crois savoir que le mandat de votre comité est de s'occuper de la pauvreté rurale. La question c'est la pauvreté rurale qui va bien au-delà d'une simple politique à l'intention des producteurs agricoles. Cela étant, ce que je cherche c'est le moyen de créer des régions rurales dynamiques, où l'agriculture n'est qu'un des secteurs importants. Un des moyens d'aider l'agriculture c'est de trouver d'autres sources de revenu qui ne soient pas liées à l'agriculture.

Il y a un certain nombre de programmes dont c'est l'objectif. Les Services canadiens de développement des compétences en agriculture, le programme SCDC, en collaboration avec l'organisation d'aide au développement des collectivités ont lancé un projet pilote novateur pour aider les agriculteurs qui connaissent des difficultés financières. Au lieu de chercher des moyens d'améliorer la situation financière de l'exploitation agricole, il faut chercher des sources de revenu non agricole. Cette stratégie est très importante puisqu'au bout du compte le producteur local n'a aucune influence sur le prix mondial des denrées. À la place, les agriculteurs peuvent chercher des moyens créateurs d'augmenter leur revenu et d'aider l'ensemble de leur famille.

Je pense que nous devons avancer sur plusieurs fronts en même temps. Je ne suis pas convaincu que la santé financière du Canada serait éclatante si le secteur agricole était prospère. Dans une certaine mesure, plus une famille agricole est à l'aise, moins elle dépend de la collectivité alentour, parce que les exploitations agricoles sont tellement vastes et la technologie tellement poussée, que neuf personnes sur dix dans leur entourage ne résident pas

community, where their kids go to school, where they have to get health services, we have to have vibrant rural communities and that is much greater than an agricultural issue.

Senator Gustafson: We put a lot of emphasis on education, but once they are educated, they do not come back to the farm. I mean, it is serious here. It is a lot more serious in Africa. I have been in Africa, and certainly education is good. Do not get me wrong, but the minute they get an education, they are gone to another country. We face similar problems here.

I have a problem with why a farmer should have to keep two jobs, work 16 hours a day, 18 hours a day to make a living, when we do not demand that of anybody else in society. We heard that from B.C. to Alberta, Saskatchewan. When farmers appear, many of them, most of them, have off-farm jobs.

Senator Mahovlich: Senator Gustafson has made an excellent point. He studied this problem for many years and he compares this to the United States and to France and European countries. Do their farmers go and get another job? No, they are subsidized. American farmers are subsidized to encourage them to stay on the farm. What we want our farmers to do is stay on that farm and farm the land. We will find immigrants to take the other jobs. I think that is what we need. Farmers need equalization, not a hand-out, just to be equal with France and the other countries.

The Chairman: We thank you very much for your concern and your passion for what you are doing. We will now welcome our second panel.

Verna Beardy, Director, New Beginnings: Poverty is more than a lack of money. It often also involves a lack of knowledge and strategies to successfully interact within mainstream society and to meet one's needs. This lack of knowledge and strategies can include not knowing how to do a job search, how to apply for a job, how to prepare for a job interview, and then how to become a valuable employee to retain a job. This lack of knowledge extends to care of a rental house or apartment, and to being a good neighbour in order to avoid eviction. Hence, the poor often become victims of the worst landlords. This lack of knowledge certainly also extends to not knowing how to help one's children succeed in school, resulting in a perpetuation of the poverty cycle, so that generation after generation grow up on welfare. This cycle can be broken.

In 1995, the Canadian Government acted upon research done on Head Start in the U.S.A., the Perry preschool study, which demonstrated that intervention in the lives of three and four year olds would bring life-long, life-changing results. The Perry

sur la ferme. C'est ce qui arrive dans le reste de la collectivité, où leurs enfants vont à l'école, où ils se procurent leurs services de santé, qui fait que nous devons avoir des collectivités rurales dynamiques et ça c'est une question beaucoup plus vaste que l'agriculture.

Le sénateur Gustafson : Nous mettons beaucoup l'accent sur l'éducation, mais une fois que les jeunes ont fini leurs études, ils ne retournent pas à la ferme. C'est grave. C'est encore plus grave en Afrique. Je suis allé en Afrique et l'éducation c'est certainement une bonne chose. Ne pensez pas que je dise le contraire, mais dès qu'ils ont terminé leurs études, ils s'en vont dans un autre pays. Nous avons des problèmes semblables ici.

Je n'arrive pas à comprendre pourquoi un agriculteur serait obligé d'avoir deux emplois, de travailler 16 ou 18 heures par jour pour gagner sa vie, alors que nous ne demandons à personne d'autre d'en faire autant. On nous l'a dit en Colombie-Britannique, en Alberta, en Saskatchewan. Lorsque des agriculteurs comparaissent, la plupart d'entre eux nous disent qu'ils ont des emplois non agricoles.

Le sénateur Mahovlich : Ce que dit le sénateur Gustafson est très juste. Il a étudié la question pendant de nombreuses années et il a fait la comparaison avec les États-Unis, la France et d'autres pays européens. Est-ce que leurs agriculteurs sont obligés de se trouver un autre emploi? Non, ils sont subventionnés. Les Américains subventionnent leurs agriculteurs pour les encourager à rester sur la ferme. Ce que nous souhaitons, c'est que nos agriculteurs restent sur leur ferme pour l'exploiter. Nous trouverons des immigrants pour combler les autres emplois. Je pense que c'est cela qu'il faut. Les agriculteurs ont besoin d'une forme de péréquation, pas de charité, pour être simplement à égalité avec la France et les autres pays.

La présidente : Nous vous remercions beaucoup de votre intérêt et de la passion que vous mettez dans ce que vous faites. Nous allons maintenant accueillir notre deuxième groupe de témoins.

Verna Beardy, directrice, New Beginnings : La pauvreté, ce n'est pas simplement le manque d'argent. Souvent, c'est aussi un manque de connaissances et de stratégies pour interagir avec succès au sein de la société et de répondre à ses besoins. Ce manque de connaissances et de stratégies, cela peut vouloir dire qu'on ne sait pas comment chercher un emploi, comment présenter une demande, comment se préparer à une entrevue, et puis comment devenir un bon employé pour conserver son emploi. Cette absence de connaissances s'étend à l'entretien d'une maison ou d'un appartement loués et au moyen d'être un bon voisin pour éviter d'être évincé. Ainsi, les pauvres deviennent souvent victimes des pires propriétaires. Ce manque de connaissances s'étend aussi bien sûr au fait qu'on ne sait pas comment aider ses enfants à réussir à l'école, ce qui perpétue le cycle de la pauvreté, de sorte que de génération en génération ils grandissent en recourant à l'aide sociale. On peut briser ce cycle.

En 1995, le gouvernement du Canada s'est inspiré d'une recherche effectuée dans le cadre du programme Head Start aux États-Unis, à la prématernelle Perry, qui a montré que l'intervention auprès des enfants de trois et quatre ans pouvait

preschool study followed a group of children to the age of 27 and compared them to peers in the same neighbourhoods who did not attend preschool. These children came from at-risk homes, yet after two years of preschool they went on to be considerably more successful than their peers. They went on to graduate from school, launch careers, purchase homes and vehicles, and even had more stable marriages. Many of their non-preschool peers experienced numerous arrests resulting in costs to the judicial system. They dropped out of school, ended up on welfare, and had broken relationships and marriages. The preschool graduates became taxpayers, whereas their non-preschool peers became a drain on the judicial and welfare system. The Perry preschool study quantified findings estimating that over participants' life times, the public receives a \$7.16 return for every dollar it originally invested.

On the strength of this data, in 1995 the Canadian Government launched the Aboriginal Head Start Initiative. I have been privileged to work in one of these Aboriginal Head Start projects since 1996. I have been pleasantly surprised to see more immediate results. I see parents of the preschool children transform before my eyes. Many of the parents of our preschool children dropped out of school in junior high, became parents, and went on welfare. Their self-esteem is very low, lacking the knowledge and confidence to venture into the workforce.

Aboriginal Head Start with its six components, culture and language, education, health promotion, nutrition, social support and parental involvement, equip people to improve their lives. Parents become empowered, set goals for themselves and begin to improve their lives. The culture and language component improves their self-esteem. The education component teaches them how to help their children be successful in school. The Aboriginal Head Start graduate's parents join school parent councils and become proactive within their communities. Actually, the parent council of one of the schools in our city is made up almost entirely of our alumni. The nutrition and health promotion components teach parents how to maintain good health for themselves and their families. This will result in a future savings to the health care system. The social support component introduces families to agencies and services to improve their quality of life. Many parents go back to school, launch careers and become productive taxpayers.

The Perry preschool study quantified findings of a \$7.16 return for every dollar invested in preschool. Those gains are based on returns from the children's lives as they enter adulthood. At New Beginnings, we see gains in the parents' lives within a few years of involvement with Aboriginal Head Start. Consequently, the actual dollar return is more immediate and is much, much

avoir pour résultat de changer leur vie de manière durable. L'étude de la prématernelle Perry a permis de suivre un groupe d'enfants jusqu'à l'âge de 27 ans et de comparer le résultat avec ceux d'enfants du même âge vivant dans les mêmes quartiers et qui n'étaient pas allés à la prématernelle. Ces enfants venaient de familles à risque, où après deux ans de prématernelle, ils avaient déjà considérablement plus de succès que leurs pairs. Ils ont terminé l'école, ont fait carrière, ont acheté des maisons et des véhicules et avaient même des mariages plus stables. Bon nombre de leurs pairs qui n'étaient pas allés à cette prématernelle ont été arrêtés à plusieurs reprises, ce qui a entraîné des coûts pour le système judiciaire. Ils ont abandonné l'école, se sont retrouvés au bien-être, ont eu des relations et des mariages instables. Ceux qui étaient allés à la prématernelle sont devenus des contribuables, alors que l'autre groupe est devenu un fardeau pour le système judiciaire et le système de bien-être social. L'étude de la prématernelle Perry a quantifié ses constatations et a estimé que pendant la vie des participants, le public reçoit un rendement de 7,16 \$ pour chaque dollar investi.

Sur la foi de ces données, le gouvernement canadien a lancé le Programme d'aide préscolaire aux Autochtones en 1995. J'ai le privilège de participer à un de ces projets depuis 1996. J'ai eu l'agréable surprise de voir des résultats immédiats. Je vois les parents d'enfants d'âge préscolaire se transformer devant mes yeux. Bon nombre des parents des enfants qui participent au programme ont abandonné l'école au niveau intermédiaire, sont devenus parents et assistés sociaux. Ils avaient très peu d'estime de soi et n'avaient ni les connaissances ni la confiance nécessaire pour se lancer sur le marché du travail.

Le Programme d'aide préscolaire aux Autochtones a six composantes : culture et langage, éducation, promotion de la santé, nutrition, soutien social et participation parentale qui donnent aux participants les outils nécessaires pour améliorer leur vie. Les parents se sentent responsabilisés, se fixent des objectifs et commencent à améliorer leur vie. La composante culture et langue rehausse leur estime de soi. La composante éducation leur montre comment aider leurs enfants à réussir à l'école. Les parents des enfants qui participent au programme d'aide préscolaire aux Autochtones deviennent membres des conseils de parents et jouent un rôle actif dans leurs collectivités. En fait, le conseil de parents de l'une des écoles de notre ville est composé entièrement de personnes qui ont eux-mêmes participé au programme lorsqu'ils étaient enfants. Les composantes de nutrition et de promotion de la santé enseignent aux parents à assurer leur santé et celle de leur famille. Cela produira des économies futures pour les systèmes de soins de santé. La composante soutien social établit un lien entre les familles et les organismes et services qui peuvent les aider à améliorer la qualité de leur vie. De nombreux parents retournent à l'école, font carrière et deviennent des contribuables productifs.

L'étude de la prématernelle Perry a montré que chaque dollar qu'on y investit produit un rendement de 7,16 \$. Ces gains ont été calculés en fonction de l'amélioration de la vie de ces enfants lorsqu'ils deviennent adultes. À New Beginnings, nous constatons des gains dans la vie des parents après quelques années de participation au Programme d'aide préscolaire aux Autochtones.

higher than that stated in the Perry preschool study. If Canada invests millions now, it will reap returns of billions beginning in the near future.

In 1995, Canada launched a modest Aboriginal Head Start Initiative with spaces for 5,000 children. That is across Canada, 5,000 children. Recently the Federal Government weakened the Aboriginal Head Start by placing it within the Public Health Agency of Canada, where it must compete for funding with pandemic preparedness. Suppose Head Start was expanded to make spaces for all Canadian children living in poverty, Canada would make a giant stride toward eliminating poverty.

As I stated in the beginning, poverty is much more than a shortage of money. Most people living in poverty lack the knowledge and strategies to effectively utilize the agencies and services available to them. Programs like Head Start help people learn about those services and teach them strategies to use them effectively to step up out of poverty. Head Start works and I beseech the government to expand Head Start programs and help more people step up out of poverty.

Laurel Gardiner, Northern Co-Chair, Manitoba Food Charter: I would like to thank you for coming here to dialogue with us about the import issue of rural poverty.

In the package I have distributed there are six factors that I believe to be the most damaging factors about our existing welfare system in Canada. On the second page are eight recommendations of what I believe would make major gains using that same amount of money, basically looking at how we can turn a bad investment into a good investment. The two attachments are the minimum wage rates across Canada. I am pleased to show you Manitoba's minimum wage is going up to \$8.00 an hour in April, but it is extremely low. On the last page is the human development index, which rates Manitoba First Nations as the least developed of all groups in Canada.

I was in a quandary as to whether to talk to you about the facts or to tell you some stories about how I came to know these issues. People advised me to go with the stories, so that is what I am going to do and I hope these stories will burn the urgency of this poverty onto your hearts. Both of these stories came out of Pukatawagan, Manitoba, but the comments about welfare apply right across the board, whether in the inner city, rural, northern, First Nations or off reserve. It is more about human nature than it is about status.

Par conséquent, le rendement monétaire réel est plus immédiat et beaucoup, beaucoup plus élevé que ne l'indiquait l'étude de la prématernelle Perry. Si le Canada investissait des millions aujourd'hui, il toucherait des dividendes de milliards de dollars dans un avenir rapproché.

En 1995, le Canada a lancé un modeste programme d'aide préscolaire aux Autochtones en créant des places pour 5 000 enfants. Cinq milles places dans tout le Canada. Récemment, le gouvernement fédéral a affaibli le Programme d'aide préscolaire aux Autochtones en en confiant la responsabilité à l'Agence de santé publique du Canada où il doit faire concurrence au programme de préparation à une pandémie pour obtenir des fonds. Supposons que le programme d'aide préscolaire soit élargi pour inclure tous les enfants canadiens qui vivent dans la pauvreté, le Canada ferait un pas de géant vers l'élimination de la pauvreté.

Comme je le disais au début, la pauvreté c'est beaucoup plus qu'un manque d'argent. La plupart des gens qui vivent dans la pauvreté n'ont pas les connaissances et les stratégies qui leur permettraient d'utiliser efficacement les agences et les services disponibles. Les programmes comme le programme d'aide préscolaire aident les gens à découvrir ces services et leur enseignent des stratégies pour les utiliser efficacement pour se sortir de la pauvreté. Le programme d'aide préscolaire donne des résultats et j'exhorte le gouvernement à l'élargir afin d'aider un plus grand nombre de personnes à se sortir de la pauvreté.

Laurel Gardiner, coprésidente du Nord, Manitoba Food Charter : J'aimerais tout d'abord vous remercier d'être venus ici pour discuter avec nous de cette importante question qu'est la pauvreté rurale.

Dans les documents que j'ai distribués, il y a les six facteurs qui d'après moi nuisent le plus à notre système d'aide sociale. À la deuxième page il y a huit recommandations qui d'après moi permettraient de réaliser des gains importants en dépensant la même somme; il s'agit donc essentiellement d'un moyen de transformer un mauvais investissement en un bon investissement. Les deux annexes montrent le salaire minimum dans les différentes régions du Canada. Je suis heureuse de pouvoir vous dire que le salaire minimum au Manitoba va passer à 8 \$ l'heure en avril, mais c'est extrêmement bas. À la dernière page se trouve l'indice du développement humain, selon lequel les Premières nations du Manitoba constituent le groupe le moins développé au Canada.

Je ne savais pas trop si je devais vous présenter les faits ou vous raconter comment j'ai appris à connaître ces questions. On m'a conseillé de vous raconter ces histoires et c'est ce que je vais faire; j'espère qu'elles imprimeront au fond de vos cœurs l'urgence du problème de la pauvreté. Les deux histoires que je vais vous raconter se sont passées à Pukatawagan, au Manitoba, mais mes commentaires sur l'aide sociale s'appliquent partout, que ce soit dans les centres-villes, les régions rurales, le Nord, les Premières nations ou hors réserve. Elles illustrent davantage la nature humaine plutôt que la condition sociale.

I was fresh out of nursing school in Pukatawagan in 1978, and the chief decreed that all able-bodied men would have to go to work for their welfare entitlement. They were working on all kinds of jobs in the community. They had a sawmill, a market garden, they were cutting a firebreak, they were catching fish, they were feeding fish to pigs, they had cows. They all had to start work on May 1, every man, unless they had a sick slip from the nursing station. On that first morning, every achy body part was aching and we had standing room only at our nursing station. I did not sign the sick slips unless the men were legitimately sick and the men had to go to work.

At first, these men were very ticked off. They did not want to go to work and they were just stomping up the road. The second week, the men were resigned to go to work and they were dragging their buns up the road. By the third week, I could see the beginning of a spring in the step of some of them men; they were walking with their chins up. The wives were down at the store buying bread and bologna, because they had to make lunch for their husbands. The kids had to go to bed at night because dad had to get his sleep. Mom had to get up in the morning to make the sandwiches, so she might as well get the kids up and get them to school.

I do not know how many of you are familiar with Manitoba's history, but Pukatawagan in 1978 was called Dodge City; we were the murder capital of Canada. We had nine murders in the 14 months. It was a rough place, but within one month, we had a 75 per cent drop in our crime rate.

Another community, Keeseekoowenin, had a 90 per cent drop in its crime rate in one month. At the nursing station, we had a 50 per cent drop in our after-hours calls. We lost the calls related to alcohol-related violence and injury. People still got sick but you know just the normal colds and stuff.

Without doing anything drastically different with any of the programs, other than putting the men to work, we had health sector gains, justice sector gains and education sector gains. It was powerful watching it. The home school coordinator could not remember a May and June where the kids had stayed in school. It was amazing to see.

In August, a social worker came to town and told them that no one had to work for welfare in Canada; one guy quit, and three guys quit and 15 guys quit, and pretty soon, everybody quit. The market garden froze in the field, pigs and cows were not fed, the sawmill was still, and the murder rate went right back up again.

I went back to school and learned to be a teacher. Five years later, I was back in Puk teaching school, health and home economics, and so this is my second story.

Je venais de terminer mes études d'infirmière à Pukatawagan en 1978 lorsque le chef a décrété que tous les hommes physiquement aptes seraient obligés de travailler pour recevoir leurs prestations de bien-être. Ils ont fait toutes sortes de travaux dans la collectivité. Ils travaillaient à la scierie, dans une exploitation maraîchère intensive, ils abattaient des arbres pour faire un coupe-feu, ils pêchaient, ils donnaient du poisson à manger aux cochons, ils élevaient des vaches. Ils devaient tous, sans exception, commencer à travailler le 1^{er} mai, à moins d'avoir un certificat du poste de soins infirmiers. Le premier matin, tous les petits bobos se sont réveillés et les hommes se bousculaient dans notre poste de soins infirmiers. Je n'ai pas signé de certificats de soins sauf si les hommes étaient vraiment malades, sansquoi ils ont dû aller travailler.

Au début, ces hommes étaient très fâchés. Ils ne voulaient pas aller travailler et ils sont partis en bougonnant. La deuxième semaine, les hommes s'étaient résignés à devoir travailler et ils se traînaient pour aller travailler. La troisième semaine, j'ai commencé à constater que certains d'entre eux allaient travailler d'un pas un peu plus allègre; ils marchaient la tête haute. Leurs femmes allaient au magasin acheter du pain et de la mortadelle pour préparer le déjeuner de leurs maris. Les enfants devaient se coucher le soir parce que leur père avait besoin de dormir. Maman devait se lever le matin pour préparer les sandwiches donc autant réveiller les enfants et les envoyer à l'école.

Je ne sais pas combien d'entre vous connaissez l'histoire du Manitoba, mais en 1978 Pukatawagan s'appelait Dodge City et était la capitale du meurtre au Canada. Nous avons eu neuf meurtres en quatorze mois. C'était un endroit difficile, mais en l'espace d'un mois, le taux de criminalité avait baissé de 75 p. 100.

Dans une autre collectivité, à Keeseekoowenin, le taux de criminalité a chuté de 90 p. 100 en un mois. À notre poste de soins infirmiers, le nombre d'appels en dehors des heures de travail a diminué de 50 p. 100. Nous ne recevions plus d'appels pour des incidents de violence et de blessures liées à l'alcool. Les gens tombaient encore malades, mais il s'agissait de rhumes et d'autres maladies normales.

Sans rien faire de tellement différent dans quelque programme que ce soit, sans rien faire d'autre que de faire travailler les hommes, nous avons réalisé des gains dans le secteur de la santé, dans le secteur de la justice et dans le secteur de l'éducation. C'était fascinant à voir. Le coordonnateur de l'enseignement à domicile ne se rappelait pas d'autres mois de mai et juin où les enfants étaient à l'école. C'était incroyable.

En août, un travailleur social est venu en ville et leur a dit que personne n'était obligé de travailler pour recevoir des prestations de bien-être social au Canada. Un homme a démissionné, puis trois, puis quinze et avant longtemps tout le monde avait démissionné. L'exploitation maraîchère est restée en friche, personne ne nourrissait plus les cochons et les vaches, la scierie était silencieuse et le taux de meurtre a remonté en flèche.

Je suis retournée aux études pour devenir enseignante. Cinq ans plus tard, j'étais de retour à Puk où j'enseignais les soins de santé et l'enseignement ménager et c'est donc ma deuxième histoire.

I was teaching health and family life, and sex education was a part of the course. On this particular day, the Grade 9 and Grade 10 boys were in my class and we were talking about what men and women did in their families. These boys, they all knew what women should do; they should cook and clean and look after the kids. They also knew what the men should do; the men should work to support the family. All of these boys told me that. Two of these boys, Fred and Bruce, were already fathers, and so they should work to support the family. Meanwhile, I knew that 80 per cent of the families in Puk were on welfare. How does this image of man as provider work with the reality that is outside the door? Finally I said is there not anything else? I said what kind of work? They said wage jobs. So I said, well, what other work could they do to provide for their families? What about hunting? Well, that is on the weekend. It is still all wage perception of provider. I finally said to them what does a man do for the family if he is on welfare. It was like I had hit them in the gut. They were quiet and they were usually yappy. Finally, Fred from the back of the class said, and excuse my language, but he said, "He fucks the old lady." I said, "Fred that is not nice." He said, "Ms. Gardiner, that is all there is." I realized that I made these boys face their own uselessness, and I pulled myself together, and then afterwards I went into the teacher's room and I cried.

All of the damages that I put on this next page here grew out of those two learnings about what we need to do to go ahead, and what it is about welfare that is killing people, especially men.

My summary is that welfare is a bad investment. We have \$163 million of welfare coming into First Nations every year that is doing nothing besides putting bread on the table and making people sick. Welfare creates damage; it incurs extra cost to fix these damages; it produces no additional benefits; it leverages no additional resources.

I recommend a national inquiry into your Social Union Framework Agreement, SUFA, and the provincial welfare policies spawned off that policy. I recommend that we turn welfare into a good investment that redeploys this \$160 million to \$200 million of welfare that we receive in Manitoba every year, combine it with partner resources from employment and training and economic development, and put it to use in human development, community service and economic development.

Dr. Jan Roberts, Medical Officer of Health, South Eastman Health: Good morning, ladies and gentlemen. I will be speaking to the handout that you have on poverty and rural health.

J'enseignais la santé et la vie familiale, et l'éducation sexuelle faisait partie du programme. Un jour, les garçons de 9^e et 10^e année étaient dans ma classe et nous parlions de ce que les hommes et les femmes font dans leurs familles. Ces garçons, ils savaient tous ce que les femmes doivent faire : elles doivent cuisiner et nettoyer et s'occuper des enfants. Ils savaient également ce que les hommes doivent faire : ils doivent travailler pour subvenir aux besoins de leurs familles. Tous ces garçons m'ont dit la même chose. Deux de ces garçons, Fred et Bruce, étaient déjà pères de famille et ils devaient donc travailler pour subvenir aux besoins des leurs. Or, je savais que 80 p. 100 des familles de Puk vivaient de l'aide sociale. Comment pouvaient-ils concilier cette image de l'homme qui subvient aux besoins des siens et la réalité de leur vie quotidienne? Enfin, je leur ai demandé s'il n'y avait pas autre chose? J'ai demandé quel genre de travail. Ils ont répondu : des emplois rémunérés. Alors j'ai dit, eh bien quelles autres formes de travaux peuvent-ils faire pour subvenir aux besoins de leurs familles? La chasse? Eh bien, ça c'est pour la fin de semaine. Pour eux, subvenir aux besoins de la famille veut dire gagner un salaire. Enfin, je leur ai demandé ce qu'un homme fait pour sa famille lorsqu'il est assisté social. C'est comme si je leur avais donné un coup de matraque. Ils sont restés silencieux alors qu'ils étaient d'habitude plutôt bavards. Enfin, Fred, assis au fond de la classe a dit, excusez ma grossièreté, mais il a dit : « Baise la vieille ». J'ai dit, « Fred, ce n'est pas bien de dire cela ». Il m'a répondu : « Madame Gardiner, il n'y a rien d'autre ». Je me suis rendue compte que j'avais forcé les garçons à affronter leur propre inutilité, puis je me suis ressaisie mais par la suite, dans le salon des enseignants, j'ai pleuré.

Tous les dommages dont je parle sur la page suivante proviennent des deux leçons que j'ai apprises à propos de ce que nous devons faire pour aller de l'avant, et l'aspect de l'aide sociale qui tue les gens, surtout les hommes.

J'en conclus que l'aide sociale est un mauvais investissement. On verse actuellement 163 millions de dollars en aide sociale par an aux Premières nations, ce qui contribue uniquement à mettre du pain sur la table et à rendre les gens malades. L'aide sociale crée des dommages. Il faut ensuite défrayer des coûts supplémentaires pour réparer ces dommages. L'aide sociale ne crée pas d'avantages additionnels et ne génère pas plus de ressources.

Je vous recommanderais de mener une enquête nationale sur l'Entente-cadre sur l'union sociale, ECUS, ainsi que sur les politiques d'aide sociale provinciales qui ont découlé de cette entente. Je recommande que nous transformions l'aide sociale en un bon investissement. Il faudrait répartir autrement les 160 à 200 millions de dollars en aide sociale que nous recevons annuellement au Manitoba. Il faudrait grouper ces fonds avec ceux que l'on obtient de ressources en matière de développement économique, de formation et d'emploi et les injecter dans le développement économique et humain ainsi que dans le service communautaire.

Dre. Jan Roberts, médecin hygiéniste, Santé Sud-Est Inc. : Bonjour mesdames et messieurs. Je vais me servir du document que vous avez reçu sur la pauvreté et la santé rurale.

Manitoba's rural health regions do indeed differ very widely. Assiniboine is typical of our region in western Manitoba. Its population pyramid shows an aging population. That pyramid is in fact almost rectangular.

Burntwood Regional Health Authority in the far north of the province is a very young population, reflecting the very large contribution of First Nations residents. South Eastman's pyramid is fairly solid throughout all of the age groups, although you will note the narrowing at the waist of the pyramid where our young people move away for education and employment.

As a regional health authority, we have 60,000 residents scattered over 10,000 square kilometres. We are not richly resourced. We have four hospitals, four ambulance sites and seven sites for physician services, two of these itinerant. Health status overall in this region is typical of Southern Manitoba populations and in fact that of Canada overall, whereas Northern Manitoba populations bear extremely high burdens of illness and premature death.

Just the same, we have all the standard major health problems. We have evidence of significant health disparities and we have all the classic rural problems with access like availability and distance transportation and so on.

As in all of Canada, our population is rapidly aging and we are seeing rising numbers of elderly and highly vulnerable seniors. Uncommonly, as you already know, we are experiencing significant in-migration. Almost 10,000 new Manitobans have entered this area since 1999, a half of them under the age of 19, and 60 per cent from overseas. We are at the point now where one in every six of our residents has recently arrived, and this immediate area has seen greater than 20 per cent population increase.

The local health system is having increasing difficulty meeting health needs, particularly for seniors, immigrants and young families. Service availability and accessibility, already relatively low, are steadily diminishing, and we are struggling to keep up let alone make progress towards improving health. We are highly conscious of the fact that health is not the major player, health services are not the major player when it comes to factors that make and keep populations healthy. The lion's share of these factors lies in the social and economic environment. There is a wealth of data showing a socio-economic health gradient, that health, no matter how it is measured, increases steadily along with increasing levels of education, employment and income.

This Manitoba example of life expectancy by income shows steadily diminishing levels of life expectancy, along with steadily diminishing levels of income, which is true for both rural and urban populations.

La santé rurale des régions du Manitoba est très diversifiée. Le cas de l'Assiniboine est typique de l'ouest du Manitoba. Sa pyramide démographique témoigne du vieillissement de la population. La forme de cette pyramide est en fait presque rectangulaire.

L'Office régional de la santé de Burntwood, à l'extrême nord de la province, a une population très jeune, ce qui témoigne du rôle très significatif des Premières nations qui y résident. La pyramide de South Eastman est assez solide pour tous les groupes d'âges, bien que vous verrez qu'elle rétrécit au milieu, car les jeunes quittent la région pour étudier ou pour se trouver un emploi.

Notre administration régionale de la santé compte 60 000 habitants répartis sur plus de 10 000 kilomètres carrés. Nous ne disposons pas de beaucoup de ressources. Nous sommes munis de quatre hôpitaux, de quatre installations ambulancières et de sept installations prodiguant des soins médicaux, dont deux sont itinérantes. L'état de santé de cette région est typique des populations du sud du Manitoba et même du Canada en général, alors que les habitants du nord du Manitoba ont des taux de maladie et de décès prématuré particulièrement élevés.

Nous faisons quand même face aux principaux problèmes de santé du pays. Notre région connaît d'importants écarts de santé et nous faisons face aux problèmes ruraux traditionnels, tels que le manque d'accès ou de disponibilité, le transport sur de longues distances, et cetera.

Comme c'est le cas partout au Canada, notre population vieillit rapidement. Le taux de personnes âgées particulièrement vulnérables augmente constamment. Comme vous le savez déjà, nous recevons beaucoup de nouveaux immigrants. Près de 10 000 nouveaux Manitobains sont arrivés depuis 1999 dont la moitié sont âgés de moins de 19 ans et 60 p. 100 viennent de l'étranger. À l'heure actuelle, un habitant sur six vient d'arriver et notre région a connu une croissance démographique de plus de 20 p. 100.

Le régime de santé local a de plus en plus de mal à satisfaire les besoins en santé de la population, et plus particulièrement des aînés, des immigrants et des jeunes familles. La disponibilité et l'accès aux services, déjà relativement réduits, continuent à chuter. Nous avons de la difficulté à rester en phase sans parler de progresser pour améliorer la santé. Nous savons très bien que la santé et les services de santé ne constituent pas les facteurs principaux qui font en sorte qu'une population soit en bonne santé. Cela dépend surtout du milieu économique et social. Une masse de données portant sur un gradient de santé socioéconomique indiquent que la santé, peu importe comment elle est évaluée, augmente lorsque les niveaux d'éducation, d'emploi et de revenu croissent.

L'exemple du Manitoba pour l'espérance de vie par rapport au revenu révèle que celle-ci diminue parallèlement à la baisse de revenu. C'est le cas à la fois pour les populations rurales et urbaines.

This socioeconomic gradient in health is explained only in part by health practices. There is a significant role played by socioeconomic stress, low income, few opportunities and little control. These have biological effects that are actually cumulative over years.

In this area, as in all parts of rural Manitoba, socioeconomic levels are relatively low. Average employment income is well below the Manitoba average across almost all of our municipalities. With two people working, and well over 70 per cent of families, including preschool families, have two people working, most municipalities manage to get the median household income up to or beyond the Manitoba average, but there is a huge gradient across municipalities. You will note that the income gap between the poorest and the richest of our municipalities is greater than the median household income for that poorest municipality.

Our workers tend to be far more likely to be in blue collar than white collar occupations. Across all of rural Manitoba, education levels are much lower than they are in Winnipeg. A much higher percentage of residents lack a high school certificate, and at the other end a much lower percentage have post-secondary qualifications.

We know that reducing societal inequities improves health, not just for the poorest members, but also across the entire population. This does not imply the redistribution of wealth, but rather the recognition that responsibility for reducing inequalities cross those sector lines. We must find ways of working together to give people from all levels opportunities for learning and developing coping skills. We must work together to help teach life and employment skills and help to build community understanding and strong community support systems.

We realize that this is going to be central to improving the health of rural populations and will have far greater impact than the health care system acting alone. It promises what an illness care system cannot, and that is a sustainable improvement in population health through wellness.

Senator Mercer: You presented us with some interesting facts, strong stories and statistics that mean a lot to us. Are you proposing or suggesting that welfare programs, social assistance programs now have a work component to them to, for the self-esteem side, for, well, all of the things that you mentioned in your stories. Is that what your recommendation?

Ms. Gardiner: Absolutely Senator, work and/or training, salary bases or training allowances, one or the other.

Senator Mercer: Are you suggesting that if we had a work component to Social Assistance that the Social Assistance level change be higher for those who work, put in work time as opposed to those who do not? I just want to make sure I understand you correctly.

Ce gradient de santé socioéconomique ne s'explique qu'en partie par les pratiques de santé. Le stress socioéconomique, les faibles revenus, le manque d'opportunités et le peu de contrôle jouent un rôle considérable. Ils entraînent des incidences biologiques qui ont un effet cumulatif avec le temps.

Dans cette région, ainsi que partout au Manitoba rural, les niveaux socioéconomiques sont relativement faibles. Dans la plupart de nos municipalités, le revenu moyen est très inférieur à la moyenne manitobaine. Lorsque deux personnes travaillent dans un ménage — dans plus de 70 p. 100 des familles, y compris les familles préscolaires, les deux parents travaillent —, la plupart des municipalités parviennent à avoir un revenu familial moyen supérieur ou égal à la moyenne manitobaine. Il y a en revanche beaucoup de disparité entre les municipalités. Vous constaterez que l'écart de revenu entre les municipalités les plus pauvres et les plus riches est plus élevé que le revenu familial moyen de la municipalité la plus pauvre.

Notre main-d'œuvre est beaucoup plus susceptible d'occuper un poste de col bleu que de col blanc. Les niveaux d'éducation au Manitoba rural sont beaucoup plus bas qu'à Winnipeg. On y trouve beaucoup moins de personnes munies d'un diplôme d'études secondaires ou universitaires.

Nous savons qu'en réduisant les inégalités sociales on améliore la santé non seulement des plus pauvres mais de toute la population. Cela ne veut pas dire qu'il faille redistribuer la richesse, mais il faut reconnaître que la réduction des inégalités est une responsabilité intersectorielle. Nous devons trouver des moyens de travailler ensemble pour donner aux gens de tous les milieux des occasions d'apprentissage et de développement des capacités d'adaptation. Nous devons trouver des moyens de travailler ensemble pour enseigner des compétences professionnelles et personnelles et pour aider à favoriser une compréhension communautaire et un système robuste de soutien communautaire.

Ce sera essentiel pour améliorer la santé des populations rurales et cela aura une incidence bien plus marquée que si le régime de soins de santé agissait seul. Ce système promet ce que le régime de santé ne peut procurer et c'est une amélioration durable de la santé des gens.

Le sénateur Mercer : Vous nous avez donné des faits intéressants, relaté des histoires convaincantes et fourni des statistiques importantes. Est-ce que vous proposez que les programmes d'aide sociale comprennent une composante reliée au travail pour améliorer l'estime de soi et toutes les choses que vous avez mentionnées dans vos histoires. Est-ce votre recommandation?

Mme Gardiner : Tout à fait. Je songeais au travail et/ou à la formation, aux bases salariales ou aux allocations de formation, l'un ou l'autre.

Le sénateur Mercer : Est-ce que vous suggérez que si on incluait un volet travail à l'aide sociale, le niveau d'aide sociale devrait être plus élevé pour ceux qui travaillent par rapport à ceux qui ne travaillent pas? Je veux m'assurer de bien vous comprendre.

Ms. Gardiner: The main thing is to get people moving, doing something. Whether people are allowed to volunteer, we have had welfare recipients, not in First Nations but in the city, being told they can not volunteer to help out at the school or they will be cut off welfare. They have to stay home if they are going to be on welfare; this is wrong. You know, there are many ways you can be of service to your community, that will benefit the community, that there is no budget to pay for but it makes the community a better place and it gives you something useful to do and something to put on a resume. It is not always necessarily that it is paid work, but they should be allowed to volunteer to help where they can.

Senator Mercer: If you tie that with what Verna told us, you are absolutely right. It makes sense because she has told us about the change in parents getting involved because of the preschool.

Ms. Gardiner: I have seen Verna's program work; it is awesome. What it does for those parents is awesome; they get out there and it gives them so much confidence.

Senator Mercer: Verna, the \$100 a month that the current government has provided into the program versus the agreement between the Government of Manitoba and the Government of Canada for a previous program to provide new spaces, the question is, is the \$100 having any effect?

Ms. Beardy: No.

Senator Mercer: Would the old program be stronger?

Ms. Beardy: The old program would be stronger. It is not enough to help working families who have children in day care, like their bills, \$100 does little towards their bills. Families that are at home, okay, every \$100 does help, but the reality is that we need more daycare spaces. So you think the greater good would have been to enlarge the daycare spaces.

Senator Chaput: Dr. Roberts you said that 70 per cent of the parents needed to work, both parents were working to enable them to have a decent salary. Did I hear correctly, is it 70 per cent?

Dr. Roberts: Well, my comment was simply the proportion of people, families with two people working.

Senator Chaput: You talked about immigration, I believe, in this part of Manitoba. Did you say that the increase in population, there was an increase of 20 per cent because of new Canadians?

Dr. Roberts: In Steinbach and area, the increase has been 20 per cent since 1999.

Senator Chaput: Could you tell us how it has been working in this part of Manitoba, how the immigrants were received and how the services are administered? Is it a success story, if I may ask?

Mme Gardiner : L'essentiel, c'est de rendre les gens actifs. On a dit à des bénéficiaires d'aide sociale — et je parle du cas des villes et non pas des Autochtones — qu'ils allaient perdre leurs prestations d'aide sociale s'ils aidaient bénévolement à l'école. S'ils veulent toucher l'aide sociale, ils doivent rester à la maison. C'est injuste. Il existe de nombreuses façons d'aider sa collectivité sans que l'on soit rémunéré pour le faire. Ça fait en sorte que la collectivité est plus agréable et ça vous donne quelque chose d'utile à faire et à inscrire à son c.v. Je ne parlais pas nécessairement d'un travail rémunéré, mais du fait que les gens devraient avoir le droit d'aider et de se porter bénévoles.

Le sénateur Mercer : Si l'on songe à ce que Verna nous a dit, vous avez tout à fait raison. C'est logique. Elle nous a parlé des changements chez les parents qui s'impliquaient à cause de la prématernelle.

Mme Gardiner : J'ai vu que le programme de Verna fonctionne. Il est fantastique. C'est génial pour les parents; ça leur donne tellement confiance en eux.

Le sénateur Mercer : Verna, j'aimerais parler de l'allocation mensuelle de 100 \$ que le gouvernement actuel offre au programme par rapport à l'entente qui avait été conclue entre les gouvernements du Manitoba et du Canada pour offrir plus de places en garderie. Est-ce que ces 100 \$ sont utiles?

Mme Beardy : Non.

Le sénateur Mercer : Est-ce que l'ancien programme aurait plus d'effet?

Mme Beardy : Oui, l'ancien programme aurait plus d'incidence. Il ne suffit pas d'aider les familles dont les parents travaillent et qui ont des enfants en garderie, à payer leurs factures parce qu'un montant de 100 \$ ne va pas vraiment régler le problème. Pour les familles qui sont à la maison, très bien, chaque montant de 100 \$ peut aider, mais la réalité est que nous avons besoin de plus de places de garderie. Donc, dans l'intérêt commun, il aurait fallu augmenter le nombre de places en garderie.

Le sénateur Chaput : Madame Roberts, vous avez dit que 70 p. 100 des parents devaient travailler, afin de disposer d'un salaire convenable. Ai-je bien entendu, vous avez dit 70 p. 100?

Dre Roberts : Eh bien, je parlais simplement de la proportion des personnes, des familles dont deux membres travaillent.

Le sénateur Chaput : Je crois que vous avez parlé d'immigration dans cette région du Manitoba. Avez-vous dit que 20 p. 100 de l'augmentation de la population était attribuable aux nouveaux Canadiens?

Dre Roberts : À Steinbach et dans la région, l'augmentation a été de 20 p. 100 depuis 1999.

Le sénateur Chaput : Pouvez-vous nous dire comment cela a fonctionné dans cette région du Manitoba, comment les immigrants ont été reçus et comment les services ont été offerts? Diriez-vous qu'il s'agit d'une réussite?

Dr. Roberts: I am only qualified to speak to the health piece. On the other hand, it seems like it is very much a positive thing all around. However, one sees more clearly that the people who are immigrating to the area are going to affect the prosperity of the community and we depend very much upon them for that prosperity. Almost all of the immigrants coming to Manitoba now are doing so under the Refugee Sponsorship Program. How we manage and the services we provide to these families now are going to affect the health and well-being of our communities in the future.

Senator Mahovlich: Verna, is there some way that we can look at how the government weakened your Head Start program by putting it within the Public Health Agency? Maybe we could do a little study when we get back to Ottawa. Do they have a reason why they did this? Was it too costly?

Ms. Beardy: I do not know their reason; I just know the aftermath. Now we are competing with pandemic preparedness. The national office has been severely weakened by just withdrawing funding and putting it elsewhere. We were in a better position under Health Canada rather than the Public Health Agency of Canada.

Senator Mahovlich: Was your program successful?

Ms. Beardy: The Aboriginal Head Start Initiative has been a great success in Thompson, Wabowden and in Thicket Portage; I have three sites. We meet with counterparts across the province who report similar gains in parents and families. Never mind the gain; we know the children are going to be much more successful. We see gains within a few years, in that the families, the parents become transformed and we have seen those gains in all the Head Start Programs across Canada. This is an investment; it is not just an expense, but also an investment. Put in \$1 million now, you are going to gain a billion soon, within years. You do not have to wait a lifetime or for the adulthood of the child, it happens much sooner. The weakening of such programs, for political reasons is sad indeed.

Senator Mahovlich: Well, maybe we can look at that.

Ms. Beardy: Yes, and look beyond just our Aboriginal children to all the poor children of Canada, all of the families.

Senator Mahovlich: How are they doing in Baker Lake as far as education is concerned?

Ms. Beardy: I cannot answer that question as I only get to speak with other Head Starts within the Province of Manitoba. My Head Start program is off reserve and I cannot comment on the on reserve program.

Dre Roberts : Je ne peux vous parler que de l'aspect santé. En outre, il semble que cela ait été en général très positif. Toutefois, il est facile de voir plus clairement que les immigrants qui s'établissent dans la région auront une influence sur la prospérité de la collectivité, et nous dépendons beaucoup d'eux pour cette prospérité. Presque tous les immigrants qui s'établissent au Manitoba à l'heure actuelle le font en vertu du Programme de parrainage des réfugiés. La façon dont nous gérons et fournissons les services à ces familles à l'heure actuelle aura des effets sur la santé et le bien-être de notre collectivité à l'avenir.

Le sénateur Mahovlich : Verna, serait-il possible de constater à quel point le gouvernement a affaibli votre programme d'aide préscolaire aux Autochtones en le confiant à l'Agence de santé publique? Peut-être pourrions-nous procéder à une courte étude lorsque nous rentrerons à Ottawa. Vous ont-ils donné une raison pour avoir agi ainsi? Le programme coûtait-il trop cher?

Mme Beardy : Je ne connais pas leur raison; je connais simplement les résultats. Nous sommes maintenant en concurrence avec la planification en cas de pandémie. Le bureau national a été sévèrement affaibli par le simple fait qu'on a retiré une partie du financement pour l'affecter ailleurs. Notre situation était meilleure lorsque nous étions régis par Santé Canada, plutôt que par l'Agence de santé publique du Canada.

Le sénateur Mahovlich : Votre programme atteignait-il ses objectifs?

Mme Beardy : Le Programme d'aide préscolaire aux Autochtones a connu beaucoup de succès à Thompson, à Wabowden et à Thicket Portage; j'ai trois endroits. Nous rencontrons nos homologues de toute la province qui signalent des gains semblables chez les parents et les familles. Peu importe le gain, nous savons que les enfants réussiront beaucoup mieux. Nous voyons des gains en quelques années; les familles, les parents changent et nous avons vu ces gains dans tous les programmes d'aide préscolaire aux Autochtones du Canada. C'est un investissement, pas seulement une dépense. Investissez un million de dollars aujourd'hui, et vous aurez bientôt un milliard de dollars, en quelques années. On n'a pas à attendre toute une vie ou que l'enfant atteigne l'âge adulte, ça se passe beaucoup plus tôt. Il est vraiment triste qu'on ait affaibli ces programmes pour des raisons politiques.

Le sénateur Mahovlich : Eh bien, peut-être pourrions-nous étudier la question.

Mme Beardy : Oui, et ne vous limitez pas aux cas de nos enfants autochtones, considérez celui de tous les enfants pauvres au Canada, de toutes les familles.

Le sénateur Mahovlich : Quelle est la situation à Baker Lake pour ce qui est de l'éducation?

Mme Beardy : Je ne peux pas répondre à cette question, puisque je ne m'entretiens qu'avec d'autres représentants des programmes d'aide préscolaire aux Autochtones du Manitoba. Mon programme d'aide préscolaire aux Autochtones s'applique à l'extérieur de la réserve et je ne peux pas faire de commentaires sur le programme à l'intérieur de la réserve.

Senator Zimmer: The impact of your presentations is very pronounced. In the 1960s, I did work in Thompson at Inco and, of course, I know exactly where Pukatawagan is.

My question relates to the welfare system. It is almost a negative program that says, do not work and you will get welfare. Do any of you have any recommendations how we get beyond that negative program? It is an age-old program.

Ms. Gardiner: Both on and off reserve, provincial welfare policy allows welfare dollars to be used for training allowances, but it is rarely implemented. If the welfare worker can get a lady to get a job washing dishes for \$7.60 an hour, she would rather than she did that than pay welfare for two years to go to school to get her business administration diploma or something like that, that could permanently get the family off welfare.

The trouble with minimum wage jobs is that you are sending them without the adequate skill and income base. If they get another mouth to feed, they cannot handle it. I could not live on \$7.60 an hour. We must try to use the welfare that we know is coming in. Where will that person be in five years if she does not go to school? People will still be there in five years if we do not use the welfare dollars for training allowances. We must use the money and combine it with the existing HRDC employment and training money, and the economic development money coming in, to take a strategic look at mobilizing people. That is what it is about and it is possible. There are communities where it has been done, and one of them is The Pas, Manitoba.

Senator Zimmer: Dr. Roberts or Ms. Beardy, do you want to add to that?

Ms. Beardy: I agree whole-heartedly with what Laurel said.

Senator Mercer: I am always interested when somebody tells us the minimum wage. I always do the math and \$8.00 an hour, which it will be in April in Manitoba, at a 40-hour week, works out to \$16,640 a year. If you are a single parent or a parent of more than one child, it is pretty difficult to survive on that amount of money.

Laurel, I have had a difficult time with this workfare idea. Would it be better, I am trying to find a way to take the learnings that you have and combine them with my civil libertarian attitude that we can not force people to do work. The Province of Ontario has had workfare. Have you examined that? This committee has not visited Ontario, but it would be a good question for us to ask when we are there.

Le sénateur Zimmer : Vos exposés ont beaucoup d'impact. Dans les années 60, j'ai travaillé pour Inco à Thompson et, bien entendu, je sais exactement où se trouve Pukatawagan.

Ma question porte sur le système d'aide sociale. Il s'agit presque d'un programme négatif qui envoie le message selon lequel il ne faut pas travailler pour pouvoir toucher des prestations d'aide sociale. L'un d'entre vous aurait-il des recommandations à faire pour contourner ce programme négatif? C'est un programme très ancien.

Mme Gardiner : Que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur des réserves, la politique provinciale en matière d'aide sociale permet que les prestations d'aide sociale soient utilisées comme allocations de formation, mais cette possibilité est rarement mise en application. Si un employé de l'aide sociale peut aider une dame à obtenir un emploi consistant à laver la vaisselle pour 7,60 \$ l'heure, l'employé préférerait que la dame choisisse cet emploi plutôt que de lui verser des prestations d'aide sociale pendant deux ans afin qu'elle puisse aller à l'école et obtenir son diplôme en administration des affaires, par exemple, ce qui pourrait permettre à la famille de cesser d'avoir recours à l'aide sociale de façon permanente.

Le problème avec un emploi rémunéré au salaire minimum, c'est qu'on envoie des personnes sur le marché du travail sans les compétences ou le revenu de base nécessaire. Si ces gens ont une autre bouche à nourrir, ils ne peuvent pas le faire. Je ne pourrais pas survivre avec seulement 7,60 \$ l'heure. Nous devons tenter de faire bon usage des prestations d'aide sociale dont nous sommes conscients du versement. Où cette personne sera-t-elle dans cinq ans si elle ne va pas à l'école? Les gens resteront au même point et ils en seront toujours au même point dans cinq ans si nous n'utilisons pas les prestations d'aide sociale comme allocations de formation. Nous devons utiliser cet argent et le combiner avec les fonds existants de DRHC affectés à l'emploi et à la formation, ainsi qu'avec les fonds du développement économique qu'on reçoit, afin de trouver une façon stratégique de mobiliser les gens. C'est ce qu'il faut faire, et c'est possible. Cela a été fait dans certaines collectivités, comme par exemple à The Pas, au Manitoba.

Le sénateur Zimmer : Docteur Roberts ou madame Beardy, avez-vous quelque chose à ajouter?

Mme Beardy : Je suis tout à fait d'accord avec ce que Laurel a dit.

Le sénateur Mercer : Je suis toujours curieux lorsque quelqu'un nous parle du salaire minimum. Je fais toujours les calculs, et 8 \$ l'heure, qui sera le salaire minimum au Manitoba en avril, à 40 heures par semaine, totalise 16 640 \$ par année. Il est très difficile de survivre avec ce salaire pour un parent seul ou un parent ayant plus d'un enfant.

Laurel, j'ai du mal à accepter l'idée du travail obligatoire. Serait-il mieux... j'essaie de trouver une façon de combiner votre expérience et mon attitude de défenseur des libertés civiles, selon laquelle nous ne pouvons pas forcer les gens à travailler. La province de l'Ontario a un programme de travail obligatoire. L'avez-vous examiné? Notre comité ne s'est pas rendu en Ontario, mais il pourrait s'agir d'une bonne question à poser lorsque nous y serons.

I am a firm believer that the way out of poverty is through education. Would it be better if we said that able people must take a training or education program? Obviously, there are certain people who are not able to participate.

Ms. Gardiner: I believe that the employment and training offices and the welfare offices should come together, and that each client should be helped to their greatest level of potential. We have an awesome protected workshop in Thompson that does wonderful furniture with people that are mentally challenged. These guys are so empowered, they are so proud of themselves, and they are working to their max. That is what we want to encourage, is for people to work to their max, whatever that is.

Senator Mercer: I think it is not just in the Aboriginal community, but also in all communities of economically disadvantaged people. One of the problems, I do a lot of work in the inner city of Halifax. The biggest problem that we have with many of the young people, and we have heard it from other people across the country, is they do not have role models. There are few people who are a success from their community. So if they do not see success, they do not know that they can be successful.

Ms. Gardiner: That is true.

Senator Mercer: It seems to me, I think your idea of co-locating the social services obviously in the employment office is a good one, because it should go hand-in-hand, but there should also be, I think, a bigger educational component.

Ms. Gardiner: My seventh recommendation deals with step off programs. Right now, welfare in Canada is all or nothing and there is no integrated way to get off it. I recommend certain steps like when you first get back to work and do not earn quite as much as you earned on welfare and you get to keep more than \$150 before it starts to be clawed back. Second, I recommend that in the next step, you do not collect your basic needs, but welfare will pay the rent, the utilities, and your health benefits. In the third step, you work, you pay the rent, but if you need them, you can use those health benefits, like the glasses and the drugs. That stepping off system sees people gradually paying their own bills and getting off welfare.

Senator Mercer: You are introducing some logic into the program; we will have none of that.

Senator Mahovlich: I am from Northern Ontario, and religion played a part in my upbringing. When I look here in Steinbach and I see the Mennonites, I wonder if their religion plays a big

Je crois fermement que le moyen de se sortir de la pauvreté est l'éducation. Serait-il préférable de dire que les personnes compétentes doivent suivre un programme de formation ou d'éducation? Bien entendu, certaines personnes ne sont pas en mesure de participer à un tel programme.

Mme Gardiner : Je crois que les bureaux d'emploi, de formation et d'aide sociale devraient se regrouper, et que chaque client devrait être aidé dans toute la mesure de ses moyens. À Thompson, nous avons un remarquable atelier protégé qui fabrique des meubles extraordinaires en employant des gens ayant une déficience intellectuelle. Ces personnes peuvent faire tant de choses, elles sont si fières d'elles-mêmes, et elles travaillent au maximum de leur capacité. C'est ce que nous souhaitons encourager, que les personnes travaillent au maximum de leur capacité, peu importe ce qu'est ce maximum.

Le sénateur Mercer : Je crois que ce n'est pas seulement dans les communautés autochtones, mais aussi dans toutes les communautés de personnes désavantagées sur le plan économique. L'un des problèmes, je le vois parce que je fais beaucoup de travail dans le centre-ville de Halifax. Le plus grand problème que l'on affronte avec un grand nombre de jeunes, et nous en avons entendu parler par d'autres partout au pays, c'est qu'ils n'ont pas de modèle à émuler. Peu de gens réussissent dans leur communauté. Donc, si ces jeunes ne voient pas de réussite, ils ne savent pas qu'ils peuvent réussir.

Mme Gardiner : C'est vrai.

Le sénateur Mercer : Il me semble que votre idée de loger les services sociaux dans un bureau d'emploi est bonne, parce que ces deux éléments devraient aller de pair, mais ils devraient également y avoir, selon moi, une dimension éducative plus importante.

Mme Gardiner : Ma septième recommandation porte sur les programmes d'aide pour ceux qui veulent cesser d'avoir recours à l'aide sociale. À l'heure actuelle, pour ce qui est de l'aide sociale au Canada, c'est tout ou rien et il n'y a aucune façon intégrée qui permette de s'en retirer. Je recommande certaines étapes; par exemple, lorsqu'on retourne au travail et qu'on ne touche pas tout à fait l'équivalent de ce que l'on obtenait par le biais de l'aide sociale, qu'on puisse garder plus de 150 \$ avant que l'argent ne commence à être récupéré par le gouvernement. Deuxièmement, je recommande que dans le cadre de la prochaine étape, on ne puisse pas avoir de prestations couvrant les besoins fondamentaux, mais que l'aide sociale paie le loyer, les services et les soins de santé. Dans le cadre de la troisième étape, la personne travaille et paie le loyer, mais au besoin, elle peut utiliser les prestations de soins de santé, par exemple pour acheter des lunettes et des médicaments. Ce programme aiderait les gens à commencer graduellement à payer leurs propres factures et à ne plus avoir besoin de l'aide sociale.

Le sénateur Mercer : Vous introduisez une certaine logique dans ce programme; qu'on ne nous en parle pas.

Le sénateur Mahovlich : Je viens du nord de l'Ontario, et la religion a joué un rôle important dans ma jeunesse. Je regarde la situation de Steinbach et je vois les Mennonites, et je me demande

part in their success. I wonder if they instil in their young a sense of belief. Do you think education has anything to do with success? Is it important for us?

Dr. Roberts: We believe that it has a great deal to do with it. In fact, if you look around South Eastman, there are churches not just in Steinbach, in Mennonite communities, but everywhere. We are giving a session on an unrelated subject with two ministerial folk, and we are amazed to find that our invitation list is 140 long. Why does South Eastman, with so many factors working against it, have the good health status that it does? We believe the answer lies in its social support systems and social cohesion that makes such a difference in this region

Ms. Beardy: I would like to speak to Aboriginal spirituality. As an observer and student of history, we know when Canada initially made contact with Aboriginal people, they were telling Aboriginal people, give up your spirituality and embrace the churches.

In 1996, I began to work with Aboriginal Head Start, and as I went to the initial meetings where Health Canada was advising people how to establish Aboriginal Head Start, I was dismayed to see nothing has changed. Only now the government people were pushing Aboriginal people to go back into what was perceived as their traditional spirituality. I was dismayed because it is not respecting the intelligence of Aboriginal people to make choices for themselves and their families regarding spirituality.

I am a Treaty Indian and have been immersed in that culture. What many people are propounding as traditional spirituality is imported from the southern U.S. Our Cree people say that their ancestors did not do many of those particular things; they have their practices but not those. Here the Health Canada people were telling people working in Aboriginal Head Start to do these things in the Head Starts, like promote that. So again, they are telling people, Aboriginal people, you are not smart enough to make your own spiritual choices, the government now is going to tell you. I thought that was sad. Some Head Starts have proceeded and done that.

The Ma-Mow-We-Tak Friendship Centre in Thompson has been very wise. They recognized that error, and so they established a policy whereby the friendship respects individual people, Aboriginal people too. They can make their own spiritual choices. They respect individuals' rights to make their spiritual choices. So we do not force these things in our Head Start.

si leur religion a un grand rôle à jouer dans leur réussite. Je me demande s'ils inculquent à leurs jeunes leurs croyances. Croyez-vous que l'éducation ait quoi que ce soit à voir avec la réussite? Est-ce important pour nous?

Dre. Roberts : Nous croyons qu'elle a énormément d'importance. En fait, si on jette un coup d'œil à South Eastman, il y a des églises non seulement à Steinbach, dans les collectivités mennonites, mais partout. Nous donnons une séance d'information sur un autre sujet avec deux personnes du ministère, et nous avons été surpris de voir que notre liste d'invitations comporte 140 noms. Pourquoi South Eastman a-t-elle un aussi bon bilan de santé, alors qu'elle fait face à autant de facteurs négatifs? Nous croyons que la réponse réside dans ses systèmes de soutien social et dans la cohésion sociale qui fait une telle différence dans la région.

Mme Beardy : J'aimerais parler de la spiritualité autochtone. À titre d'observatrice et d'étudiante en histoire, je sais que lorsque le Canada a établi les contacts initiaux avec les peuples autochtones, on disait aux Autochtones de tourner le dos à leur spiritualité et d'embrasser les églises.

En 1996, j'ai commencé à travailler avec le Programme d'aide préscolaire aux Autochtones, et lorsque je me suis rendue aux premières rencontres, où Santé Canada conseillait les gens sur la façon d'établir le programme, j'ai été abasourdie de voir que rien n'avait changé. Aujourd'hui, les représentants du gouvernement poussaient les Autochtones à se tourner à nouveau sur ce qui était perçu comme étant leur spiritualité traditionnelle. J'ai été abasourdie, parce que c'est insulter l'intelligence des Autochtones, qui sont capables de faire des choix pour eux-mêmes et leur famille en matière de spiritualité.

Je fais partie des Indiens visés par un traité et j'ai été immergée dans cette culture. Ce que bien des gens considèrent comme de la spiritualité traditionnelle a été importé du sud des États-Unis. Les Cris disent que leurs ancêtres ne faisaient pas un grand nombre de ces choses; ils avaient leurs propres pratiques. Ici, les représentants de Santé Canada disaient aux gens qui travaillaient pour le Programme d'aide préscolaire aux Autochtones d'agir d'une certaine façon dans le cadre du programme, par exemple de promouvoir un élément en particulier. Donc, encore une fois, ils disent aux gens, aux Autochtones, qu'ils ne sont pas assez intelligents pour faire leurs propres choix spirituels, que le gouvernement leur dira quoi faire. J'ai trouvé cela affligeant. Certains programmes d'aide préscolaire aux Autochtones ont agi ainsi.

Les représentants du centre d'amitié Ma-Mow-We-Tak, à Thompson, ont été très sages. Ils ont reconnu cette erreur, et ils ont créé une politique dans le cadre de laquelle l'amitié respecte chaque personne, y compris les Autochtones. Ils peuvent prendre leurs propres décisions quant à leur spiritualité. Ils respectent les droits individuels de prendre les décisions quant à leur spiritualité. Nous ne forçons pas ces notions dans notre Programme d'aide préscolaire aux Autochtones.

There are people in Thompson and surrounding areas doing various things like sweat lodges and smudging ceremonies. If people inquire, we can direct them to where they can find that.

Many Aboriginal people want to remain with the various churches. I think it is a matter of, again, being patronizing. Let us not do that. Aboriginal people have wisdom; let them choose their spiritual choices for themselves.

Senator Mahovich: In Thompson are the elders teaching the youth about their spirituality, or is that washed off the map.

Ms. Beardy: Again, it is imported. Some elders have been taken to conferences in Arizona and such and come back with those teachings. Actually, the elders are victims of the residential school fiasco, so they are wounded people. Some are clinging to the churches and some are not. Some of the elders have just been trained in the U.S. spirituality.

Senator Mahovich: We have lost something here.

Ms. Beardy: We have lost something. There is a lot of woundedness.

Senator Mahovich: I know. I was on an Aboriginal committee and one time we had before us some witnesses, and this was a band from around Cornwall, and the first thing that started our meeting was this elder brought in her daughter and the daughter said a prayer before our meeting. I thought, gosh, that was great. We got off on the right foot.

Ms. Beardy: They still start meetings with prayer.

Senator Mahovich: Laurel, do you want to comment on religion?

Ms. Gardiner: Well, I believe that churches can be a help on the way out of the pit, but I do think, that I have on my paper on the first page there, that role loss equals soul loss. When you take away the provider role, you rip a lot out of a man. It is a multi-sectoral solution. You have to put together the ropes of social development programs, the ropes of employment and training, the ropes of church, the ropes of school. You tie those ropes together and that is what gets people out of the pit.

The Chairman: Literacy brought me to Steinbach. You have touched on a great number of issues and concerns. It took 15 years before the Aboriginal community had a national association. We almost were afraid it was going to go when there were some cuts made last fall in Ottawa on Aboriginal programs, which they are now continuing to support for at least the next year.

I am just wondering, in this area where education and everything else is so important, are your programs helpful? Are there enough programs? What kind of programs bring in young people but also older people to help them get that extra piece that makes life a little easier?

Certaines personnes à Thompson et dans les régions avoisinantes font différentes choses, comme des cérémonies de suerie et de purification. Si les personnes le demandent, nous pouvons les diriger à des endroits où ils pourront y assister.

De nombreux Autochtones veulent demeurer au sein des différentes églises. Je crois qu'il s'agit d'une question, encore une fois, de condescendance. Ne faisons pas cela. Les Autochtones ont de la sagesse; laissons-les choisir eux-mêmes leur vie spirituelle.

Le sénateur Mahovich : À Thompson, les aînés enseignent-ils aux jeunes la spiritualité, ou cet enseignement a-t-il été abandonné?

Mme Beardy : Encore une fois, c'est importé. Certains aînés se sont rendus à des conférences en Arizona, par exemple, et sont revenus avec ces enseignements. En fait, les aînés sont les victimes du fiasco des pensionnats, et ce sont des personnes blessées. Certains se raccrochent aux églises, d'autres non. Certains aînés ont simplement appris la spiritualité aux États-Unis.

Le sénateur Mahovich : Nous avons perdu quelque chose de ce côté là.

Mme Beardy : Oui, nous avons perdu quelque chose. Il y a de nombreuses blessures.

Le sénateur Mahovich : Je sais. J'ai fait partie d'un comité autochtone et, à un moment donné, nous avons entendu des témoins, provenant d'une bande de la région de Cornwall, et au début de la réunion, une aînée avait amené sa fille, qui a fait une prière avant la réunion. Je me suis dit que c'était remarquable. Nous étions partis du bon pied.

Mme Beardy : Ils commencent toujours les réunions avec une prière.

Le sénateur Mahovich : Laurel, avez-vous quelque chose à dire au sujet de la religion?

Mme Gardiner : Eh bien, je crois que les églises peuvent aider certaines personnes à s'en sortir, mais je crois aussi, comme c'est indiqué sur la première page de mon document, que la perte du rôle égale la perte de l'âme. Lorsqu'on retire à un homme le rôle de fournisseur, on l'émascule énormément. Il s'agit d'une solution multisectorielle. Il faut réunir les programmes de développement social, l'emploi et la formation, l'église, et l'école. En reliant tous ces éléments ensemble, on aide les gens à se sortir du trou.

La présidente : L'alphabétisation m'a amenée à Steinbach. Vous avez abordé un grand nombre de questions et de préoccupations. Il a fallu 15 ans pour que la communauté autochtone se dote d'une association nationale. Nous craignons presque qu'elle disparaisse lorsque Ottawa a imposé des compressions l'automne dernier, aux programmes pour les Autochtones, qui sont maintenant reconduits pour au moins la prochaine année.

Je me demande si, dans ce domaine où l'éducation et les autres éléments sont si importants, vos programmes sont utiles. Y a-t-il suffisamment de programmes? Quel type de programmes réunissent les jeunes, mais également les plus âgés, afin de les aider et de leur donner ce coup de pouce qui rend leur vie un peu plus facile?

Ms. Beardy: Not enough.

The Chairman: Not enough.

Ms. Beardy: When the government capped education funding for Aboriginal people it really slowed down progress.

The Chairman: Was that a provincial program?

Ms. Beardy: No, the Mulroney government capped funding of Aboriginal education, and just at the time when enough Aboriginal people were graduating from high school and preparing to go to university and become successful, at that point the government capped post-secondary funding. It really slowed the progress of Aboriginal people to become self-sufficient.

Ms. Gardiner: There is not enough, but the pots are not combined effectively and efficiently with the existing resources. It is easy to sit there and say not enough, not enough, not enough, give us more. There are multiple benefits to be gained by combining resources. If you are going to co-locate, so that you can use both pots and both sets of staff toward mobilizing people, you could do much more, a lot more bang for the existing bucks. Then I think, yes, we would still need more but I think we need to demonstrate that we have taken these existing resources as far as we can go with them. We have combined them as effectively and creatively as we can and we still need more. Until that first combining pots and programs happens, I think the government should be pushing and forcing and developing incentives for communities and for provinces to blend those programs. Until that happens, I would like to see how far we can go with what we have. The Pas really did well and their people are moving off welfare and into the workforce.

The Chairman: From your perspective, Jan, and you are more in the health area again, I am curious about the literacy issues as they affect how people react and are able to react to the kind of programs that you are offering.

Dr. Roberts: Well, I am hearing so many things that overlap with what we do. But of course the thing about communities is that they do not live in sectors, they live as groups in communities so that naturally everything touches everything else in the end. With this data, you might think that there is an obligation on us to put our money where our mouth is, so to speak.

Indeed, we have seen our responsibility as that as the information holders, we had better be sharing it as widely as we can with communities. We are also the only organization in this region that has a region-wide mandate. We think it is our responsibility, too, to facilitate the bringing together of disparate community groups and organizations that have common interests.

In talking about these concepts here in the second part of the presentation, it is dry stuff, and people glaze over quickly, but in focusing conversation around it, we have focused on literacy. All

Mme Beardy : Pas suffisamment.

La présidente : Pas suffisamment.

Mme Beardy : Lorsque le gouvernement a plafonné le financement pour l'éducation des Autochtones, les progrès ont beaucoup ralenti.

La présidente : S'agissait-il d'un programme provincial?

Mme Beardy : Non, le gouvernement Mulroney a plafonné le financement de l'éducation des Autochtones, au moment même où suffisamment de jeunes autochtones obtenaient leur diplôme d'études secondaires et se préparaient à aller à l'université et à réussir; le gouvernement a alors plafonné le financement postsecondaire. Cela a beaucoup entravé le processus entrepris par les Autochtones pour devenir autosuffisants.

Mme Gardiner : Il n'y a pas suffisamment de programmes, mais les ressources existantes ne sont pas combinées de façon efficace et efficiente. Il est facile de ne rien faire et de dire que les ressources sont insuffisantes et qu'il faut nous en donner plus. La combinaison des ressources comporte de nombreux avantages. On pourrait faire beaucoup plus en réunissant plusieurs services au même endroit, afin de pouvoir utiliser toutes les ressources et tout le personnel en vue de mobiliser les gens, on en aurait alors beaucoup plus pour notre argent. Je crois que par la suite, oui, nous aurions encore besoin de plus de ressources, mais je crois qu'il est important de démontrer que nous avons tiré le maximum des ressources existantes. Nous les avons combinées de façon efficace et créative, nous avons agi de notre mieux et il nous en faut encore plus. Jusqu'à ce qu'on ait commencé à regrouper les programmes et les ressources, je crois que le gouvernement devrait pousser, forcer et élaborer des incitatifs pour les collectivités et les provinces, en vue d'amalgamer ces programmes. Jusqu'à ce que cela se produise, j'aimerais voir tout ce que nous pouvons faire avec les moyens dont nous disposons. The Pas a très bien réussi, et ses habitants délaissent l'aide sociale pour se tourner vers le marché du travail.

La présidente : Puisque vous œuvrez dans le domaine de la santé, Jan, pourriez-vous m'expliquer comment le niveau d'alphabétisation de vos clients influence leur façon de voir les programmes que vous leur offrez?

Dr. Roberts : Les commentaires traitent de choses qui, souvent, vont au-delà de notre mandat. Il ne faut pas oublier que les communautés ne sont pas organisées par secteurs; ce sont des groupes qui partagent plusieurs intérêts qui s'entrecroisent. Ces données vous porteront peut-être à croire que nous ne devons pas tout simplement nous contenter de faire de beaux discours, mais qu'il nous faut aussi agir.

Effectivement, notre responsabilité en tant que détenteurs de cette information nous oblige à la partager avec les collectivités. De plus, nous sommes la seule organisation de la région à détenir un mandat régional. Nous croyons également qu'il nous incombe de faciliter le rapprochement de groupes et d'organisations différents qui partagent des intérêts communs.

Nous faisons état de ces notions dans la deuxième partie de notre exposé; mais ce n'est pas ce qu'il y a de plus passionnant. Donc, pour capter l'intérêt du public, nous insistons sur l'aspect

of the concepts in here are embodied in that one area of literacy, in its very broadest sense. However, literacy is what determines your socioeconomic status today, and it will be a determinant to the socioeconomic status of your children and have that generational effect. There are so many more things wrapped up in that word, socioeconomic status.

You do have to go very far in this region to find people that do not have the bonny good health that the statistical charts show. In fact, by sharing the information that we have and bringing together many, many groups in the community to talk about literacy from various angles, there have been some wonderful conversations and achievements in this region.

You will hear this afternoon from Elaine Wilson from Arbogate, who began a preschool parent and child program where there was absolutely nothing. Schools do not deliver preschool services at the provincial level. You will hear some wonderful stories from her.

Our responsibility was to share our information with the local municipal council, for example, who made a commitment to sponsoring that program, with the school board at Seine River School Division so that they could understand what was going on with their own children and what Arbogate was asking for.

Seine River School Division is a marvellous example of a literacy focused division. They really get it. They have invested a great deal in the literacy of their children from the early years on.

This is the kind of work that we need to do for health. If you take that pie chart, it is twice as important as anything we will accomplish in a lifetime of working in the regular health system.

The Chairman: It sounds as though things have moved forward on this issue. Through what programmes, does it come mainly on the local level; does it come from the provincial government? Is the provincial government showing an activist interest in this now? It has been pretty good here in Manitoba in comparative terms.

Dr. Roberts: Yes, it has been good, but when we talk about recognizing that the responsibility crosses all sector levels, there is not an area of the community, I mean churches or agriculture or anything that is listed that does not have a vested interest in the literacy of people. In fact, we have gone the route, and Laurel's conversation recently reminded me of doing with what we have, because it is the working together that makes the difference. We see the health and education programs sharing resources in order to implement new programming, not with new dollars though, just doing different things with old dollars in order to have new programs.

I think a wonderful provincial level example is the Healthy Child Committee of Cabinet in Manitoba. That includes five government departments, Health, Finance, Justice, Family Services and Housing, and I always forget the fifth. It is through that committee that all funding for not just early years

alphabétisation. Toutes les notions se rapportent à une définition très large du mot. Puisque c'est l'alphabétisation qui détermine le statut socioéconomique, il va s'en dire qu'elle influencera aussi celui des enfants, c'est-à-dire, de l'autre génération. Ce terme — statut socioéconomique — comporte plusieurs éléments.

Il faut chercher très loin dans cette région pour trouver des gens qui ne sont pas pétants de santé, comme en témoignent ces graphiques. De fait, en partageant l'information et en réunissant ces groupes pour parler de questions entourant l'alphabétisation, nous avons provoqué des conversations intéressantes et inspiré des réalisations importantes dans notre région.

Cet après-midi, vous entendrez Elaine Wilson, qui représente Arbogate; elle a lancé un programme pour parents-enfants à un endroit où il n'existait absolument rien. Les écoles n'offrent aucun service préscolaire au niveau provincial. Elle aura des choses très intéressantes à vous raconter.

Nous avons la responsabilité de partager cette information avec le conseil municipal local, qui, par exemple, s'est engagé à parrainer le programme, de concert avec le conseil scolaire de la division de Seine River; notre intervention leur a permis de comprendre ce qui se passait chez leurs propres enfants et ce qu'Arbogate leur demandait.

La division scolaire de Seine River est un merveilleux exemple d'une division qui est axée sur l'alphabétisation. Ils ont tout compris. Dès le bas âge, les enfants ont accès au programme d'alphabétisation.

C'est le genre de choses que nous devons faire dans le domaine de la santé. Ce que vous voyez sur ce diagramme circulaire est deux fois plus important que tout ce que nous pourrions faire en consacrant notre vie entière au système traditionnel de santé.

La présidente : Nous avons l'impression que vous avez réalisé des progrès sur ce plan. S'agit-il de programmes qui sont offerts surtout au niveau local? Le gouvernement provincial a-t-il aussi un rôle à jouer et s'intéresse-t-il activement à la question? Les résultats au Manitoba sont positifs, comparativement aux autres endroits.

Dre. Roberts : Oui, les résultats sont positifs, mais puisque la responsabilité couvre tous les secteurs, aucun intervenant dans notre collectivité, ni les églises, ni le secteur agricole, ni tout autre secteur énuméré ici n'est exclu lorsqu'il est question du niveau d'alphabétisation de la population. Nous avons choisi une démarche, et en écoutant Laurel, je me suis souvenue de la raison pour laquelle nous avons agi ainsi, puisque c'est le fait de travailler de concert qui est l'élément clé. Nous croyons que les programmes de santé et d'éducation doivent partager leurs ressources afin de mettre au point de nouveaux programmes, non pas avec un budget supplémentaire, mais en utilisant les budgets traditionnels pour en faire quelque chose de neuf.

À mon avis, le Comité ministériel pour Enfants en santé au Manitoba est un excellent exemple au niveau provincial. Cinq ministères y siègent : Santé, Finances, Justice, Services à la famille et logement, et j'oublie toujours le cinquième. Tous les fonds, pas seulement pour la petite enfance, peu importe l'organisme ou le

children now flows, no matter to which organization or department. That has made a huge difference in cohesiveness and what can be achieved. We have made great strides in this province with regard to early years and we regard that. That is delivered through health.

Senator Zimmer: In these issues, we are always looking outwards; sometimes we do not look inwards, back to values, family values, home, schoolwork, spirituality. We are in the world and decade of BlackBerries and cell phones and Ipods, and we are caught up in this modern world.

I think part of the success may be, and I would like your comments on this, a combining of values with the resources and the fibre of it. Steinbach is a living example of a great community whereby the Mennonite community within Steinbach really strengthens those values.

Very briefly, what are your comments as far as looking inwards and combining with the resources with these family values?

Ms. Gardiner: When you look at the determinants of health, income and social status is number one, social connectedness is number two, level of education is number three, I think housing and environment is number four, I think. The First Nations took a bit hit with the boarding schools, where a big part of the damage was not what happened in the school, but in taking the child out of the family. That hurt the family cohesiveness and connectedness between generations in the communities. I am not negating the bad things that happened inside the schools, but in terms of ripping the community apart, taking the kids away and then trying to put them back 10 years later was hugely damaging and left kids without role models. When you are housed in a dorm, you do not learn how to parent. You learn how to parent from watching your parents, for better or worse. The second most important determinant of health took a huge hit through the boarding school system.

What you said is important and I do not think I could say it any better. For the First Nations, I think that is one of the sources of the damage, is that pulling apart of family. That is really hard to replace back in again, once it has been pulled apart, once you have ripped the fabric of a community. What you notice about Steinbach is this community really has not been ripped, but many communities have.

Dr. Roberts: The more fully we can support young families, the stronger our community fabric will be. In other words, if they are to live, they need to work, and then I think that they need to be able to do that and parent well at the same time.

Senator Gustafson: It seems that we are living in a time when governments want to control us, or there is more government control all the time. We are controlled almost from the cradle to the grave. It seems to me that takes away the initiative of people to work, to accomplish on their own and so on. In addition, much of our society was built on that initiative. I would like to hear your comments.

ministère, passent par ce comité. Cela a fait une énorme différence sur le plan de la cohésion et des résultats possibles. Cette province a fait d'énormes progrès en ce qui concerne la petite enfance, et c'est important. La santé assure la prestation.

Le sénateur Zimmer : Nous regardons toujours vers l'extérieur par rapport à ces questions; parfois, nous ne regardons pas vers l'intérieur, le retour aux valeurs, valeurs de la famille, de la maison, des devoirs, de la spiritualité. Nous vivons dans le monde et dans la décennie des BlackBerry, des cellulaires et d'Ipod, et nous vivons dans ce monde moderne.

J'aimerais savoir ce que vous en pensez, mais, à mon avis, le succès peut être attribuable en partie à la fusion des valeurs et des ressources pour en devenir la pierre angulaire. Steinbach est un exemple vivant d'une collectivité merveilleuse où la communauté mennonite au sein de Steinbach renforce vraiment ces valeurs.

Très brièvement, que diriez-vous de cette idée de se tourner vers l'intérieur et de fusionner ces ressources avec ces valeurs familiales?

Mme Gardiner : Quand on considère les facteurs déterminants de la santé, le revenu et la condition sociale sont au premier rang. L'interdépendance sociale est deuxième, le niveau d'éducation est troisième et je crois que le logement et l'environnement sont quatrième. Les Premières nations ont essayé un coup dur avec les pensionnats, où le plus grand tort n'était pas ce qui s'est passé dans les pensionnats, mais plutôt le fait de retirer l'enfant de sa famille. Cela nuit à la cohésion familiale et l'interdépendance entre les générations au sein des collectivités. Je ne nie pas les méfaits qui se sont produits aux écoles, mais le fait de déchirer en deux la collectivité, d'enlever les enfants et ensuite de les y réinsérer 10 ans plus tard a causé de graves préjudices et a laissé des enfants sans modèles à émuler. Quand on vit dans un pensionnat, on n'apprend pas à devenir parent. On apprend à être parent en regardant ses propres parents, pour le meilleur ou pour le pire. Le deuxième déterminant de la santé a lourdement souffert à cause du système des pensionnats.

Ce que vous avez dit est important et je n'aurais pas pu mieux l'exprimer. En ce qui concerne les Premières nations, le déchirement des familles est une des causes du préjudice. Une fois qu'on a déchiré le tissu de la communauté, il est très difficile de le réparer. Steinbach n'est pas vraiment une collectivité qui a été déchirée, mais c'est le cas de plusieurs autres.

Dre. Roberts : Plus l'on soutiendra nos jeunes familles, plus forte sera notre collectivité. En d'autres termes, pour vivre, ses membres doivent travailler, et donc pouvoir le faire et aussi être un bon parent en même temps.

Le sénateur Gustafson : Apparemment nous vivons à une époque où les gouvernements souhaitent nous contrôler, ou il y a de plus en plus de contrôles gouvernementaux. Nous sommes contrôlés presque du berceau à la tombe. À mon avis, cela nuit au désir des gens de travailler, de réussir et ainsi de suite. De plus, notre société a été construite en grande partie grâce à ce désir. J'aimerais entendre ce que vous avez à dire à ce sujet.

Ms. Beardy: In the Aboriginal community, trapping was a livelihood for many years, but, as you know, fur became politically incorrect. Farming has always been an acceptable practice, but with the low prices and other factors beyond people's control, it does not matter how much initiative they may have.

Ms. Gardiner: It is hard to mobilize couch potatoes; I have the same trouble with my 13 year old. When you look at the communities, it is usually the people over 65 years that are out of bed early in the morning. The kids are in bed until noon. That is not anything that goes across any kind of First Nation, on reserve, off reserve, that is just a general comment. If I am going to do well at welfare, I have to sell how incapable I am and how much I lack. If I am going to do well at work, I have to sell you on how capable I am and on my potential. For somebody to move from welfare, where they have to be skilled at being skill-less, to the workforce, it is like an 180-degree turnaround in the gears of your mind. It is very hard to do. It is quite an adjustment. A person's worldview and self-image are very resistant to change.

People need to have significant repeated experiences with success before they can really believe that they are successful and before they can believe that they can take risks. The small steps part is important, you know.

Senator Gustafson: There was a good example of that today in the front page of *The Globe and Mail*. China has now passed legislation that citizens can own their own property; and there is pride in that, and they have come a long way. At the end of that article, it said that it is working well for China. It will likely even challenge many of the other economic countries.

Senator Mahovlich: There was one term about maybe six or seven months ago, we passed 40 bills. In Africa, Kenya passed one bill; I believe it was in five years. We may have a lot of legislation, and maybe we are legislating ourselves to death, I do not know, but when I look around, I think we are doing pretty well compared to other countries. I think as the population grows, we need more legislation. We are going to need more as we go along.

You are mentioning, well, you know, we used to hunt for furs, but that was years ago. Times change, people change, so we have to move with the times. I think as the population grows, you are going to need more laws to control things — better ones too.

The Chairman: I agree senator, and we will need a better understanding of the law.

Ms. Beardy: If fur prices are rising, there is greater interest for more young people to get involved in the fur industry.

Senator Mahovlich: There will still have to be some control.

Ms. Beardy: It is still like a hobby farm, you do it on weekends.

Mme Beardy : Dans une collectivité autochtone, le piégeage était un moyen de subsistance pendant de nombreuses années, mais comme vous le savez, la fourrure n'est pas orthodoxe de nos jours. L'agriculture a toujours été acceptable, mais étant donné les bas prix et d'autres facteurs indépendants de notre volonté, l'esprit d'initiative ne compte plus.

Mme Gardiner : Il est difficile de mobiliser des télézards; j'ai le même problème avec mon adolescent de 13 ans. Quand on considère les collectivités, normalement ce sont les gens de plus de 65 ans qui se lèvent tôt. Les enfants dorment jusqu'à midi. Ce commentaire ne s'applique pas aux Premières nations, vivant dans les réserves ou à l'extérieur des réserves, c'est un commentaire général. Si je veux obtenir des prestations d'aide sociale, je dois vanter mon absence de moyens de toutes sortes. Si je veux réussir au travail, je dois vanter mes capacités et mon potentiel. Afin de quitter les rangs des assistés sociaux, qui sont habiles à être incompetents, devenir un employé, il faut changer complètement de mentalité. C'est extrêmement difficile à faire. C'est une adaptation difficile. Notre vision du monde et notre image de nous-mêmes sont très réfractaires au changement.

Les gens doivent réaliser un certain nombre d'expériences réussies avant de vraiment croire qu'ils ont du succès et qu'ils peuvent prendre des risques. Vous savez, la question des petits pas, c'est important.

Le sénateur Gustafson : On en trouvait un bon exemple aujourd'hui sur la première page du *Globe and Mail*. La Chine a adopté une loi permettant à ses citoyens de posséder leur propre propriété; une certaine fierté en découle, et ils ont beaucoup progressé. À la fin de l'article, on dit que cela donne de bons résultats pour la Chine. Ce pays va même probablement entrer en concurrence avec beaucoup d'autres pays industrialisés.

Le sénateur Mahovlich : Il y a six ou sept mois, nous avons adopté 40 projets de loi lors d'une session. En Afrique, le Kenya a adopté un seul projet de loi, je crois que c'était en l'espace de cinq ans. Nous avons peut-être beaucoup de lois, nous légiférons peut-être même trop, je ne sais pas, mais lorsque l'on se compare à d'autres pays, je crois que nous faisons un assez bon travail. Nous aurons besoin de nouvelles lois en raison de notre population croissante. Avec le temps, il nous en faudra encore davantage.

Vous dites que naguère nous chassions les animaux pour leur fourrure, mais c'est chose du passé. Les temps ont changé, les gens ont changé, il faut donc s'adapter aux nouvelles réalités. Je pense, étant donné la croissance démographique, que nous allons avoir besoin de plus de lois pour contrôler les affaires — et de meilleures lois aussi.

La présidente : Je suis d'accord, sénateur, et nous devons avoir une meilleure compréhension de la loi.

Mme Beardy : Si le prix des fourrures augmente, les jeunes auront plus d'intérêt à investir dans l'industrie de la fourrure.

Le sénateur Mahovlich : Nous aurons quand même besoin de certains contrôles.

Mme Beardy : C'est comme une ferme d'agrément, c'est pour les fins de semaine.

The Chairman: I wish to thank you all for your participation here today. This has been an interesting session.

The committee adjourned.

STEINBACH, MANITOBA, Friday, March 9, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 12:46 p.m. to examine and report on rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Before we start, I would like to welcome Mr. Toews, who is the head of the Treasury Board for the Government of Canada. This is his area, and we are very pleased that he has taken the time to attend here.

I know that you would support every word we are saying, Mr. Toews.

Hon. Vic Toews, Member of Parliament: So far.

The Chairman: So far.

This afternoon, we have with us Louise Lawrie, who will present as an individual; we also pleased to have with us Allan Gaudry, who is the vice-chair of the Manitoba Commercial Inland Fishers Federation. As well, Muriel Bugera is here; Ms. Bugera is the economic development officer of the Chaboillé Community Development Corporation.

Welcome, all. We look forward to hearing what you have to say, following which there will be a question period by senators. Our committee will produce a report that will draw a focus on rural Canada. We know you have had — like every other part of Canada we have been through — difficulties, but there is a spirit that is absolutely strong and is not going away.

Louise, please proceed.

Louise Lawrie, as an individual: Thank you for the opportunity to speak to the committee today. I did struggle with determining what to say, and in the end I have decided to share some observations and a story similar to Laurel's from Pukatawagan.

I have lived in the north, primarily in Churchill, for most of my life; I have also spent some extended time at Tadoule Lake, a small reserve one hour west by air from Churchill. The conditions in each community are different. The poor in Churchill are not on the streets. Through family and/or friends, they have a roof over their head and they have food to eat. The hardships faced by those living in Tadoule Lake are much harsher. Children do go hungry and help is harder for them to receive.

I have a few observations and experiences to share with you. One is about a senior who for many years lived in Nova Scotia, came to Churchill and found herself totally destitute. She came

La présidente : Je veux vous remercier tous de votre participation aujourd'hui. Nous avons eu une réunion intéressante.

La séance est levée.

STEINBACH, MANITOBA, le vendredi 9 mars 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 12 h 46, pour examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Avant de commencer, j'aimerais souhaiter la bienvenue à M. Toews, président du Conseil du Trésor du Canada. M. Toews vient de la région, et nous sommes très heureux qu'il ait pris le temps d'assister à la réunion.

Je suis sûre que vous êtes d'accord sur tout ce que nous disons, monsieur Toews.

L'honorable Vic Toews, député : Jusqu'ici, oui.

La présidente : Bien entendu.

Cet après-midi, nous accueillons Louise Lawrie, qui témoignera à titre personnel; Allan Gaudry, vice-président de la Manitoba Commercial Inland Fishers' Federation, et Muriel Bugera, agente de développement économique de la Corporation de développement communautaire Chaboillé.

Bienvenue à tous. Nous attendons avec intérêt les témoignages et nous passerons ensuite aux questions des sénateurs. Le comité rédigera un rapport axé sur les régions rurales du Canada. Nous savons que la population rurale du Manitoba, comme celle de toutes les autres provinces que nous avons visitées, éprouve des difficultés, mais elle fait preuve d'une ténacité formidable et inébranlable.

Vous avez la parole, Louise.

Louise Lawrie, à titre personnel : Je vous remercie de m'avoir donné l'occasion de témoigner devant votre comité aujourd'hui. J'ai eu de la difficulté à déterminer ce que j'allais dire, mais j'ai finalement décidé de faire quelques observations et de raconter une histoire semblable à celle de Laurel, qui vient de Pukatawagan.

J'ai habité presque toute ma vie dans le Nord, principalement à Churchill, et j'ai aussi vécu longtemps à Tadoule Lake, une petite réserve située à l'ouest de Churchill, à une heure de trajet en avion. Les conditions de vie diffèrent d'une collectivité à l'autre. À Churchill, les pauvres ne vivent pas dans la rue. Grâce à l'aide de leur famille et de leurs amis, ils sont logés et nourris. Les obstacles auxquels se heurtent ceux de Tadoule Lake sont beaucoup plus graves. Les enfants souffrent de la faim et il leur est plus difficile d'obtenir l'aide dont ils ont besoin.

J'ai quelques observations et anecdotes dont j'aimerais vous faire part. Une, en particulier, concerne une aînée qui, après avoir vécu longtemps en Nouvelle-Écosse, a déménagé à Churchill,

with only the clothes on her back and over \$1,000 in debt. Her income was just over \$1,000 a month. It was her family that ran up her debt, as well as the credit card companies who extended credit to her. Her friends in Churchill stood beside her. She is now quite comfortable in an apartment of her own with a little bit of money in the bank.

Throughout the North, there are ongoing negotiations with Manitoba Hydro and with federal government land claims and bands that are put into a co-management position. Huge amounts of monies are spent on meetings and negotiations, but the actual communities see very little benefit. Most of the dollars go out of the community.

In the north, we have very high freight rates. I did notice in the report the portion about freight rates going down, but certainly not in our part of the woods. High freight rates result in very high food costs. It is troubling to me that liquor in the liquor store costs the same as it does in Winnipeg, but a quart of milk will cost you double what it would in Winnipeg.

Our Northern medical system has very high health costs. We have a lot of local doctors and nurses that come up for a short period of time. Those doctors and nurses do not get to know the community and the patients are not really receiving the care they need. The system has to change; a longer-term time commitment is required. If the medical people were to stay for longer periods of time, the cost to our medical system would be quite a bit lower.

The nutrition education program at this point is not really working. We are still facing, in our hospital, one week a month of dental surgery for the young children from the North. We have an increase in diabetics, although we have a lot of education programs, and for some reason they are not having the effect that we really need.

In the 1970s, a Churchill prefab plant was operating. Up to that time, work was pretty well seasonal; in other words, unemployment was very high. The employment office in our community was proactive. When the program was set up, if the workers did not turn up for work, the people from the employment office went to pick the workers up. To this day, some of them laugh about it, feeling they might as well get up and go to work, because, if not, somebody will be knocking at their door.

The pay day ritual was quite intense. It was a case of a person picking them up, helping them cash their cheques and paying the rent and groceries. Several of these people are now contributing members of the community with good work ethics. A lot of people in our communities need this type of support.

complètement démunie, endettée de plus de 1 000 \$ et ne possédant que les vêtements qu'elle portait sur le dos. Elle ne touchait qu'un peu plus de 1 000 \$ par mois. C'était à cause de sa famille, et des sociétés émettrices de cartes de crédit qui lui avaient accordé un crédit, qu'elle s'était endettée. Ses amis de Churchill lui ont donné un coup de main. Aujourd'hui, elle mène une vie agréable dans son propre appartement et dispose d'un peu d'argent en banque.

Partout dans le Nord, les négociations se poursuivent entre Manitoba Hydro, les négociateurs fédéraux chargés des revendications territoriales et les bandes tenues de faire de la cogestion. Des sommes faramineuses sont dépensées pour les réunions et les négociations, mais les collectivités elles-mêmes en profitent très peu, car la majeure partie de l'argent ne reste pas dans la collectivité.

Dans le Nord, les frais de transport sont énormes. J'ai vu, dans le rapport, que ces frais diminuent, mais ce n'est pas du tout le cas dans notre région. Le coût élevé du transport entraîne une très forte augmentation du prix des aliments. Je suis troublée de voir qu'ici, l'alcool se vend au même prix qu'à Winnipeg, alors qu'un litre de lait coûte le double de ce que vous paieriez là-bas.

Les coûts des soins de santé dans le Nord sont très élevés également. Nous avons beaucoup de médecins et d'infirmières qui viennent pour de courtes périodes, et cela les empêchent de bien connaître la communauté. Du coup, les patients ne reçoivent pas vraiment les soins dont ils ont besoin. Le système doit changer; il faut exiger un engagement à plus long terme car si le personnel médical reste en région plus longtemps, les coûts associés au système de santé diminueraient considérablement.

Jusqu'ici, le programme d'éducation en matière de nutrition ne donne pas les résultats escomptés. Nous sommes toujours aux prises avec le fait que l'hôpital doit prévoir une semaine de chirurgies dentaires par mois pour les jeunes enfants venant du Nord. Le nombre de personnes atteintes de diabète augmente en dépit des nombreux programmes de sensibilisation à cette maladie; pour une raison quelconque, ils ne semblent pas avoir l'effet voulu.

Dans les années 1970, une usine de préfabrication a ouvert ses portes à Churchill. Auparavant, le travail était en grande partie saisonnier; autrement dit, le taux de chômage était très élevé. Le bureau de placement avait mis sur pied un programme proactif : si les travailleurs ne se présentaient pas au travail, des employés du bureau allaient les chercher. Encore aujourd'hui, cette approche fait rire certains travailleurs, qui estiment qu'il vaut mieux qu'ils se rendent au travail, sinon quelqu'un verra à ce qu'ils y aillent.

Les jours de paye étaient assez chargés. Il fallait aller chercher les employés et les aider à encaisser leur chèque pour qu'ils puissent payer le loyer et l'épicerie. Beaucoup d'entre eux sont maintenant des membres à part entière de la collectivité et font preuve d'une grande conscience professionnelle. Dans nos régions, de nombreuses personnes ont besoin de ce genre de soutien.

The policies will not eradicate poverty; rather, best practices will help to alleviate poverty. The supports that are given have to come with expectations. If daycare is provided for a child and the mother is not working, the mom should be coming to daycare to help out.

Income security, with an expectation of community work, should be part of them receiving that support. Volunteering in the breakfast program, enrolling in adult upgrading, getting some skills so that they can become part of the work force, and this will change the attitude and certainly change the dynamics of the family.

We need to revise our practices to make a difference, to ensure that each dollar spent results in a positive change in the lives of the members of our community. We need cooperation between the different agencies, so that rather than duplicating some of the services, we can actually expand the services and make a difference in the lives of the young people and the seniors and families in our communities.

The Chairman: Thank you very much.

We will now hear from Mr. Gaudry.

Allan Gaudry, Vice-Chair, Manitoba Commercial Inland Fishers' Federation: Good afternoon. The commercial fishing industry is a vital part of Manitoba's economy and has been for the past 200 years. It was of the first industries in the Manitoba, along with the fur trade. In many Aboriginal communities, commercial fishing is the only economy that provides employment opportunities.

In 2005, the Manitoba Commercial Inland Fishers' Federation, MCIFF, was formed as a province-wide body to create a unified voice, to protect interests and address and overcome challenges faced by fishers in Manitoba. The MCIFF is comprised of 12 board directors, province-wide, and a chairperson. The MCIFF is mandated to promote, lobby and negotiate agreements, subject to the will of the fishers, to oversee policies and operations of governments, and to ensure the Freshwater Fish Marketing Corporation, FFMC, and other corporations are accountable to the fishers of Manitoba.

The newly formed federation has taken positive steps to address and identify challenges and concerns of fishers and to ensure that proper measures are clearly researched and examined as they relate to freight cost, fuel cost, funding for fishers and interest rates on loans. The fishers federation is also supported and recognized by other groups acting on their behalf for the fishers of Manitoba.

The MCIFF has the support of the First Nations and Metis nation as they move towards a comprehensive review of FFMC and its policies, secure long-term funding and establish working relationships with industry and government departments. The

Les politiques ne vont pas permettre d'éradiquer la pauvreté. Toutefois, les pratiques exemplaires pourront aider à l'atténuer. Ceux qui bénéficient des services d'aide doivent accepter certaines obligations. Si une femme au chômage envoie son enfant à la garderie, elle devrait prêter main-forte aux éducatrices.

Les prestataires de la sécurité du revenu devraient être tenus de faire du travail communautaire. Ils pourraient faire du bénévolat pour le programme des petits-déjeuners, suivre des cours de perfectionnement ou acquérir des compétences afin d'intégrer le marché du travail, ce qui contribuerait à changer leur attitude et certainement la dynamique familiale.

Nous devons modifier nos pratiques afin d'avoir un impact bénéfique et nous assurer que chaque dollar dépensé entraîne en bout de ligne un changement positif dans la vie des membres de notre collectivité. Les différents organismes doivent collaborer afin d'éviter d'offrir des services identiques et d'élargir la gamme des services qu'ils offrent, et ainsi améliorer le sort de nos jeunes et de nos aînés, bref de nos familles.

La présidente : Je vous remercie beaucoup.

Nous allons maintenant entendre M. Gaudry.

Allan Gaudry, vice-président, Manitoba Commercial Inland Fishers' Federation : Bonjour. L'industrie de la pêche commerciale est un des principaux moteurs de l'économie manitobaine, et ce depuis 200 ans. Elle a été l'une des premières industries au Manitoba, comme le commerce de la fourrure. Dans bon nombre de collectivités autochtones, la pêche commerciale constitue le seul secteur d'activité offrant des possibilités d'emploi.

En 2005, la Manitoba Commercial Inland Fishers' Federation a été formée en tant qu'organisme provincial dans le but de permettre aux pêcheurs du Manitoba de parler d'une seule voix, de protéger leurs intérêts et de les aider à affronter et à surmonter les difficultés. La fédération est dirigée par un conseil d'administration composé de 12 membres, venant d'un peu partout dans la province, et d'un président. Elle a pour mandat d'exercer des pressions et de négocier des ententes, selon les demandes des pêcheurs, de surveiller les politiques et les activités des gouvernements, et de s'assurer que l'Office de commercialisation du poisson d'eau douce, l'OCPED, et d'autres organismes rendent des comptes aux pêcheurs manitobains.

Cette fédération nouvellement créée a adopté de bonnes mesures à l'égard des difficultés et des préoccupations que vivent les pêcheurs. Elle a aussi veillé à ce que les mesures relatives aux frais de transport, au prix du carburant, au financement accordé aux pêcheurs et aux taux d'intérêt sur les prêts découlent d'une réflexion approfondie de sorte qu'elles soient appropriées. La fédération est également appuyée et reconnue par d'autres organismes représentant les pêcheurs manitobains.

La fédération a l'appui des Premières nations et des Métis, qui veulent un examen exhaustif de l'OCPED et de ses politiques, obtenir un financement à long terme et établir des relations de travail avec l'industrie et les ministères. Elle a aussi adopté

federation has several supporting resolutions outlining the relevant issues that need to be addressed by government and decision makers.

The Freshwater Fish Marketing Act mandates the FFMC to purchase all commercially caught fish in Manitoba, Saskatchewan, Alberta, NWT and parts of Northwestern Ontario. The Freshwater Fish Marketing Cooperation is a federal crown corporation created in 1969. The FFMC is modeled after the Canadian Wheat Board. The FFMC is the buyer, processor and marketer of freshwater fish for Manitoba, Saskatchewan, Alberta, NWT and parts of Northern Ontario. The mandate of the corporation is to purchase fish harvested and offered for sale, to increase fish trades and to increase returns to fishermen.

The FFMC serves approximately 3,500 fishers and approximately 80 per cent are Aboriginal fishers. FFMC hires 35 agents to deal with the fishers, fishing 300 to 500 lakes, and landing their catch at one of 75 delivery points scattered through FMCC's trade and market territory. Manitoba is considered to have the largest commercial fishery within the jurisdiction of the FFMC.

The MCIFF board of directors, with input from members, has outlined the following priorities. Elected board members to the FFMC; regional processing; disaster assistance; and where the dams have been created to allow fish migration in those river systems, it has obstructed the fish from moving into different lakes due to dams being constructed to control lake levels.

There are 11 positions on the board that are Order-in-Council appointments — five appointed on recommendations of the participating provincial governments. The corporation has six directors that are fishers and Aboriginal. The corporation employs 350 seasonal employees. That is about it.

The Chairman: Thank you very much.

We will now hear from Muriel Bugera.

Muriel Bugera, Economic Development Officer, Chaboillé Community Development Corporation: As I prepared for my presentation this morning, I also had a dilemma in determining how to put my message across. Rural poverty is such a multifaceted issue, and I personally have a problem recognizing it, as the rose-coloured glasses that I look through for community development and for farming allow me to see a rural poverty that is nevertheless rich.

I therefore proceeded to read your interim report, "Understanding Freefall: The Challenge of the Rural Poor," which I found truly grasped the essence of the problems and solutions. So if I could not tell you anything you did not know, then what was left for me to do was to talk about my experience as an economic development officer and as a farmer. After all,

plusieurs résolutions concernant les problèmes auxquels doivent s'attaquer le gouvernement et les décideurs.

En vertu de la Loi sur la commercialisation du poisson d'eau douce, l'OCPED a pour mandat d'acheter tous les produits de la pêche commerciale du Manitoba, de la Saskatchewan, de l'Alberta, des Territoires du Nord-Ouest et de certaines régions du nord-ouest de l'Ontario. L'Office, société d'État créée en 1969, a une structure calquée sur celle de la Commission canadienne du blé. Il achète, conditionne et commercialise le poisson d'eau douce des régions précédemment citées, et a pour mission d'acheter le poisson pêché à des fins commerciales ainsi que d'accroître le commerce du poisson et les revenus des pêcheurs.

L'OCPED sert approximativement 3 500 pêcheurs, dont environ 80 p. 100 sont autochtones. L'organisme emploie 35 agents chargés de traiter directement avec les pêcheurs, qui prennent du poisson dans 300 à 500 lacs différents et débarquent leurs prises à l'un des 75 points de livraison répartis sur l'ensemble du marché couvert par l'Office. Le Manitoba est considéré comme le plus gros producteur du territoire visé par l'OCPED.

Après avoir consulté ses membres, le conseil d'administration de la MCIFF a déterminé les priorités suivantes : avoir des membres élus au sein du conseil d'administration de l'OCPED; transformer le poisson dans la région; prévoir une intervention en cas de catastrophe; et enfin, le problème suivant : on a construit des barrages pour permettre la migration des poissons dans le réseau hydrographique, mais ces barrages, qui permettent de contrôler les niveaux des lacs, ont eu comme conséquence d'empêcher les poissons de se rendre dans certains de ceux-ci.

Le conseil d'administration de l'OCPED est formé de 11 membres nommés par décret — cinq le sont sur recommandation des gouvernements provinciaux participants. L'Office compte six directeurs qui sont à la fois pêcheurs et Autochtones, ainsi que 350 employés saisonniers. C'est à peu près tout.

La présidente : Merci beaucoup.

Nous allons maintenant entendre Muriel Bugera.

Muriel Bugera, agente de développement économique, Corporation de développement communautaire Chaboillé : Ce matin, alors que je me préparais pour mon allocution, j'éprouvais un dilemme quant à la façon de transmettre mon message. La pauvreté rurale est un problème qui comporte de multiples facettes, et que j'ai personnellement du mal à reconnaître. En effet, le regard optimiste que je porte sur le développement communautaire et l'agriculture me permet d'y voir une certaine richesse.

J'ai donc lu votre rapport provisoire intitulé : « Comprendre l'exode : lutte contre la pauvreté rurale », qui m'a semblé saisir véritablement l'essence des problèmes et des solutions. Ainsi, si je ne pouvais rien vous apprendre que vous ne sachiez déjà, il ne me restait qu'à parler de mon expérience en tant qu'agricultrice agente de développement économique. Après tout, dans le

your report does state that your committee is looking forward to meeting residents in areas that have shown some success in fighting against rural decline and rural poverty.

First of all, I think it is important to review the definition of community economic development. It aims to improve the long-term economic viability of communities. It involves managing economic change to effectively meet a community or area's needs and objectives through emphasis on self-help, participation, partnerships and control. It is based on a bottom-up philosophy that relies on using the community's own resources, people, capital, management, creativity and pride to improve economic well-being.

The first step is for rural communities to recognize that they have a problem that needs addressing and that, if they do not address it, no one else will. In my community of 4,000 residents, which is the St. Pierre-Jolys/St. Malo area located just 20 minutes southwest of here, we undertook an intense consultation process with our residents. As a matter of fact, it was partially funded by the rural secretariat. This process helped to bring to light two underlying issues that were holding us back, the fear of growing and changing and the fear of losing our francophone language and culture. We were only able to take steps towards action once we faced these issues and confronted in our minds that we would be worse off if we did not do anything.

So having made our commitment to grow, we then proceeded to paint a picture of what we wanted to be like, to look like, many years down the road. We did a community assessment and proceeded to build on our strengths and eliminate our weaknesses. We developed action plans, prioritized them, implemented them, and continue to repeat and revisit this process. This year, we are celebrating 10 years of uninterrupted and diligent work.

What have we to show for this? Well, we organized ourselves as a region, two rural municipalities, the Village of St. Pierre-Jolys and the Regional Municipality of de Salaberry, in order to ensure a critical mass of services and attractions and to work more collaboratively with our neighbouring communities. We created a community development corporation and hired a full-time staff, myself, to keep focused on changes because they do not happen over night. Having staff also took pressure off the volunteers.

We participated in the establishment of a bilingual services centre in our community, so federal, provincial, employment and community resources would be at a local level. We are nurturing our leaders and all human resources by looking at different ways of providing training through local and urban schools, and video-conferencing capabilities. We develop relationships with partners who play a supportive role in our development, federal and

rappel, votre comité se déclare impatient de rencontrer les résidents des régions ayant obtenu certains résultats dans leur lutte contre l'exode rural et la pauvreté dans les campagnes.

Mais d'abord, je pense qu'il est important de revoir la définition de développement économique communautaire. Celui-ci vise à accroître la viabilité économique à long terme de nos communautés, et suppose une gestion des changements économiques destinée à répondre efficacement aux objectifs et aux besoins d'une région ou d'une communauté en insistant sur l'autonomie, la participation, les partenariats et le contrôle. Le développement économique des communautés est fondé sur une approche ascendante, c'est-à-dire que ces dernières doivent faire appel à leurs propres ressources — personnes, capital, gestion, créativité et fierté — pour améliorer leur bien-être économique.

La première chose que les communautés rurales doivent faire, c'est reconnaître qu'elles doivent régler leur problème elles-mêmes, car personne d'autre ne s'en chargera. Dans ma communauté de 4 000 personnes de la région de St. Pierre-Jolys-St. Malo, située à seulement 20 minutes au sud-ouest d'ici, nous avons mené des consultations intensives auprès de nos résidents. Ces consultations, en fait, étaient partiellement financées par le secrétariat rural. Le processus a permis de mettre en lumière deux problèmes sous-jacents qui nous empêchaient de progresser, soit la peur de croître et de changer ainsi que la crainte de perdre notre culture et notre langue, le français. Ce n'est qu'une fois que nous avons affronté ces problèmes et pris conscience que si nous restions les bras croisés, les choses seraient encore pires, que nous avons été capables de passer à l'action.

Après avoir pris cet engagement en faveur de notre croissance, nous avons décrit ce que nous voulions devenir, ce à quoi nous voudrions ressembler dans de nombreuses années. Nous avons fait une évaluation communautaire et avons entrepris de tirer profit de nos forces en éliminant nos faiblesses. Nous avons élaboré des plans d'action, que nous avons placés en ordre de priorité puis mis en œuvre, et nous continuons de répéter et de revoir ce processus. Cette année, nous célébrons 10 années de travail ininterrompu et assidu.

Quels sont les résultats tangibles de nos actions? Eh bien, nous avons fait de nos deux communautés rurales, le village de St. Pierre-Jolys et la municipalité régionale de Salaberry, une région afin de nous assurer une masse critique de services et d'attraits et de collaborer plus étroitement avec les communautés environnantes. Nous avons créé une société de développement communautaire et embauché du personnel à temps plein, dont moi-même, pour suivre de près l'évolution des changements, car ceux-ci ne se produisent pas du jour au lendemain. Le fait d'avoir du personnel a par ailleurs permis d'alléger le fardeau des bénévoles.

Nous avons participé à la création d'un centre de services bilingues dans notre communauté pour que les ressources fédérales, provinciales, professionnelles et communautaires soient disponibles au niveau local. Nous favorisons l'épanouissement de nos leaders et des ressources humaines en cherchant divers moyens d'offrir de la formation, que ce soit dans les écoles locales ou urbaines ou par vidéoconférence.

provincial government departments, the Economic Development Council for Manitoba Bilingual Municipalities, Community Futures, and the Canada/Manitoba Business Service Centre. We set up our own broadband service by creating a regional communications cooperative, recently partnering with neighbouring municipalities to help make it stronger. We are assisting one of our local hog farmers to get bio-gas off the ground by nurturing relationships with the provincial and federal governments. We have created a formal agreement with the provincial government to be able to use the local provincial park during the off-season, to encourage more year-round winter activities. We worked with neighbouring municipalities to bring the Trans Canada Trail south of Winnipeg using the historical route of a Red River cart trail. We have even taken on the challenge of rural physician retention.

I could go on and on and then start on the list of yet-to-dos. The point I want to make is that once we reaffirmed that doing nothing meant that we would be worse off, and once the leaders made an unwavering commitment to the picture that the community helped to paint, the rest became the journey and the partners who joined us.

Your presence here today speaks loudly to the recognition that the problem of rural poverty exists, and your interim report states that it is part of a larger issue, that of rural Canada's relative economic and demographic decline. Your report goes on to describe why rural Canada is important and how Canada will be worse off with only an urban Canada.

I shall quote from the reports, in part:

. . . many people like the lifestyle of rural areas. . . . If we lose our rural communities, we lose that option value. . . . we lose something not only for today but for centuries. . . . In that sense, a healthy rural Canada helps to promote a stronger environment. Another reason is cultural; we lose much of our heritage when we lose our rural communities.

Your report, however, also provides evidence of underlying issues that are preventing a progressive approach to rural growth. Here are some excerpts from your report that demonstrate these issues. "Our rural areas are in relative, if not in a many cases an absolute decline. It is a difficult task to try and stand in the way of that or reverse it; the process is pretty irresistible." Some witnesses placed limits on how much governments should do to keep rural regions alive through economic development or job creation programs. "Instead government programs should encourage labour mobility and help those who are able to leave to find employment elsewhere." And finally, . . ." proponents of this view also believe that rural areas will likely experience large absolute population and employment declines in coming decades. It is,

Nous entretenons des liens avec des partenaires qui nous appuient dans notre développement : les ministères fédéraux et provinciaux, le Conseil de développement économique des municipalités bilingues du Manitoba, l'Aide au développement des collectivités et le Centre des services aux entreprises Canada-Manitoba. Nous avons créé notre propre service à large bande en mettant sur pied une coopérative régionale de communication, et avons récemment établi un partenariat avec les municipalités environnantes afin de renforcer ce service. Nous aidons l'un des producteurs porcins de la région à tirer du biocarburant de ses terres, en partenariat avec les gouvernements provincial et fédéral. Nous avons conclu une entente officielle avec le gouvernement provincial nous permettant d'utiliser le parc provincial régional durant la morte saison, de manière à encourager la tenue d'activités toute l'année, hiver compris. Nous avons collaboré avec les municipalités avoisinantes pour qu'au sud de Winnipeg, le Sentier transcanadien passe par un chemin de charroi historique de Red River. Nous avons même relevé le défi de garder les médecins dans les campagnes.

Je pourrais continuer ainsi encore longtemps, puis vous dresser la liste de tout ce qu'il nous reste à accomplir. Mais je tiens à souligner que ce n'est qu'une fois que nous avons réaffirmé que rester les bras croisés ne ferait qu'empirer notre sort, et que les dirigeants ont pris l'engagement indéfectible d'atteindre les objectifs fixés par la communauté, que l'aventure a commencé et que des partenaires se sont joints à nous.

Votre présence ici aujourd'hui prouve qu'il y a une prise de conscience du problème de la pauvreté rurale, qui, comme l'indique votre rapport provisoire, participe d'une problématique encore plus vaste, celle du déclin économique et démographique relatif du Canada rural. Dans votre rapport, on décrit également pourquoi le Canada rural est important, et en quoi il est essentiel au Canada urbain.

Je vous cite quelques passages du rapport :

[...] les gens sont nombreux à aimer le mode de vie qui existe dans les régions rurales [...] Si nous perdons nos collectivités rurales, nous perdons cette option. [...] Nous le perdons non seulement aujourd'hui, mais encore pour des siècles. [...] En ce sens, la bonne santé du Canada rural favorise la bonne santé de l'environnement. Il y a une autre raison, qui est culturelle : nous perdons une bonne part de notre patrimoine si nous perdons nos collectivités rurales.

Par ailleurs, votre rapport fait état de problèmes sous-jacents qui empêchent d'adopter une démarche progressiste à l'égard de la croissance rurale. Voici certains extraits de votre rapport qui le démontrent : « Nos régions rurales vivent un déclin relatif — voire absolu, dans bien des cas. Il est difficile d'essayer de contrer cette tendance ou de la renverser... ce phénomène est pour ainsi dire irrésistible. » Certains témoins ont fixé des limites quant à la mesure dans laquelle les gouvernements devraient s'efforcer de garder les campagnes en vie au moyen du développement économique ou de programmes de création d'emplois : « Les programmes gouvernementaux devraient donc favoriser la mobilité de la main d'œuvre et aider ceux qui peuvent s'en aller à trouver du travail ailleurs ». Et, finalement : « les partisans de

therefore, unrealistic to try to sustain services in these areas. Governments should focus instead on preparing for eventual depopulation.”

I believe the solution to rural poverty starts with an unwavering commitment to rural population growth, or urbanization will continue and Canada will be worse off. The next step is to have a clear picture of what rural Canada will look like in the future and to start working towards that picture.

Professor Sentance warns that, as the population dwindles, you get to the point at which governments are not willing to support infrastructure and that infrastructure must be in place in order for opportunities to take place. He said that rural Canada, small towns, will get nowhere without facilities or businesses. To me, it means that an investment has to be made now, before we lose more ground.

Now, allow me to put my French farmer’s hat on.

[*Translation*]

I firmly believe that that formula can be used in the agricultural sector. My work, and especially my experience in community and economic development, have certainly helped me these past years to meet the challenges on the farm. Once again, your preliminary report captured the critical situation farmers are facing, however, I wonder if people understand the real nature of the crisis. It is worrisome when you can count on the fingers of your hand the number of young people in a rural school who live on a farm. Who is going to produce tomorrow’s food?

I consider that our family is lucky, because our oldest son wants to continue to operate our farm, but it is clear that he will be doing it in his own way. Already, in order to maintain his interest, we have begun animal production and organic farming. All we knew was grain farming, and these changes have not been easy. Our animal farm saw the light of day thanks to the resources we sought out to help us to create a new undertaking with a neighbouring family that had the same needs as we did. So, in 2002 we purchased a herd of 30 Alberta Angus cows and today we have about 100, which we raise without hormones. As for organic farming, we took a training program from the Canadian Agricultural Skills Service, and retained the services of a marketing consultant. Our organic golden flax will soon be on the shelves of specialty stores and the label will give some information about us. We do not expect to be able to make a living solely from the income from our herd and organic production. Rather, we are trying to reduce our expenditures.

ce point de vue croient également que les régions rurales connaîtront probablement d’importantes baisses absolues de la population et de l’emploi dans les prochaines décennies. Il serait donc peu réaliste d’essayer de maintenir des services dans ces régions. Les gouvernements devraient plutôt se préparer en vue d’un éventuel dépeuplement. »

Je pense que la solution au problème de la pauvreté rurale commence par un engagement indéfectible à l’égard de la croissance démographique dans les campagnes, faute de quoi, le phénomène d’urbanisation se poursuivra, au détriment du Canada. La prochaine étape consiste à se représenter clairement ce à quoi devrait ressembler le Canada rural dans l’avenir, et à tâcher de travailler dans ce sens.

Le professeur Sentance fait une mise en garde en disant qu’à mesure que la population diminue, on en arrive au point où les gouvernements ne veulent plus soutenir les infrastructures. Or, il faut qu’il y en ait pour mettre toutes les chances de notre côté. À défaut d’installations ou d’entreprises, les petites villes du Canada rural sont vouées à la disparition. À mes yeux, cela signifie qu’on doit investir immédiatement, avant de perdre davantage de terrain.

Maintenant, je vais parler en tant qu’agricultrice francophone.

[*Français*]

Je crois fermement que cette formule peut être utilisée dans le secteur agricole. Mon travail et surtout mon expérience avec le développement communautaire et économique, m’ont sûrement aidée ces dernières années quant aux défis de la ferme. Encore une fois, votre rapport préliminaire a saisi le pouls de la situation critique des fermiers, cependant je ne sais pas si on comprend la vraie crise. C’est inquiétant quand on peut compter sur une main le nombre de jeunes dans une école rurale qui vivent sur une ferme. Qui produira la nourriture de demain?

Je considère notre famille chanceuse car notre fils aîné veut continuer le travail sur la ferme, mais c’est clair qu’il ne le fera pas de la même façon que nous. Déjà, dans le but de maintenir son intérêt, nous nous sommes lancés dans l’élevage d’animaux et dans la production biologique. Pour nous, qui avons seulement connu la production de grains, les changements n’ont pas été faciles. C’est pour cela que notre ferme d’animaux a vu le jour grâce aux ressources que nous avons été cherchées, pour nous aider à créer une nouvelle entreprise avec une famille voisine qui avait les mêmes besoins que nous. Donc en 2002, nous avons acheté un troupeau de 30 vaches Angus de l’Alberta et aujourd’hui, nous en avons une centaine que nous élevons sans ajouter des hormones. Quant à la culture biologique, nous avons suivi la formation du programme « Services canadiens de développement des compétences en agriculture » et avons sollicité le service d’un consultant en marketing. Notre lin doré biologique sera bientôt sur les étagères des magasins spécialisés et l’étiquette décrira un peu qui nous sommes. Nous ne nous attendons pas de vivre seulement des revenus des animaux et de la production biologique. Nous recherchons plutôt la baisse des dépenses.

Of course, we are not the only ones to be exploring new avenues, but the statistics in your report bear witness to the fact that there are far more farmers who choose to leave the farm. In 1931, 67 per cent of the rural population lived on farms, while in 2001, that figure had dropped to 11 per cent.

So one thinks about the steps of economic community development. One wonders: first, is there a firm commitment to agriculture in Canada? Second, will the picture that has been drawn of the situation be followed by an action plan?

If one refers once again to your interim report, one reads:

Dr. Apedaile argues we cannot leave our farmers at the mercy of market forces: “[F]armers are needed in this country, and they are needed for all kinds of reasons. Therefore the pricing of the services that they produce is not discovered and we think that they are probably therefore not important.”

As Dr. Cummings reminded us, hardship on the farm is leading to a situation where “farming is seen as a life with few prospects [and] where depression, crisis and/or debt seriously impact many farm families.”

Just as rural communities must recognize that their situation will get worse if they do nothing, by the same token the country will lose if we do not commit to increasing the number of small, medium and large farms that sell to local, national and international markets, or even only produce for family consumption. By using the community and economic development recipe, assistance to farmers should aim to identify strengths and weaknesses, build on the one and address the other, and provide expertise to assist with the latter. The more we manage to increase the number of farms, the greater our success in attacking rural poverty and the decline of the rural population will be.

[English]

In closing, I think it is only fitting that I use Dr. Freshwater’s words, as quoted in your report:

There is a belief about rural people that they are independent, they have a high degree of community, they are willing to cooperate and bring about change. That is true, but they have very limited resources. The things that we ask them to do when things are downloaded from national and provincial governments to rural areas, in many ways, are more than they can manage.

In other words, rural communities themselves must come up with economic development and poverty-alleviation ideas that are best suited to their particular needs. The federal and provincial governments can then help with funding, policy design and

Bien sûr, nous ne sommes pas les seuls à s’aventurer sur de nouvelles pistes, mais les statistiques dans votre rapport attestent qu’il y en a bien plus qui choisissent de quitter la ferme. En 1931, 67 p. 100 de la population rurale vivait sur une ferme, tandis qu’en 2001, il y en a seulement 11 p. 100.

Donc on retourne aux étapes du développement communautaire économique. On se demande : premièrement, est-ce qu’il y a un engagement ferme pour l’agriculture au Canada? Deuxièmement, est-ce qu’on a dessiné le portrait pour ensuite développer le plan d’action?

Si on se réfère encore une fois à votre rapport préliminaire, on peut lire :

M. Apedaile estime que nous ne pouvons pas laisser les agriculteurs à la merci des forces du marché : « Ce pays a besoin de cultivateurs, pour toutes sortes de raisons [...] Par conséquent, la valeur des services que fournissent les cultivateurs n’est pas mise en évidence et nous concluons qu’ils ne sont probablement pas importants. »

Comme nous l’a rappelé M. Cummings, les difficultés sur les fermes ont donné lieu à une situation dans laquelle « l’agriculture est perçue comme une vie où il y a peu d’avenir et où la dépression, les crises et/ou les dettes perturbent gravement de nombreuses familles.

Tout comme les communautés rurales doivent reconnaître que leur sort s’aggravera s’ils ne font rien, de même le pays sera perdant si nous ne nous engageons pas à augmenter le nombre de fermes, petites, moyennes et grandes visant le marché local, national et international ou même pour la consommation familiale seulement. En utilisant la recette du développement communautaire et économique, l’aide aux fermiers devrait viser à identifier les forces et les faiblesses, bâtir sur l’un et adresser l’autre, fournir de l’expertise pour ces fins. Plus on réussit à augmenter le nombre de fermes, plus on s’attaquera à la pauvreté rurale et au déclin de la population rurale.

[Traduction]

En guise de conclusion, je pense qu’il convient de reprendre les propos du docteur Freshwater, tels qu’on les cite dans votre rapport :

On croit souvent que les ruraux sont indépendants, qu’ils ont un esprit collégial poussé et sont prêts à coopérer et à réaliser des changements. Cela est vrai, mais leurs ressources sont très limitées. Le fardeau que nous leur demandons d’assumer lorsque les gouvernements nationaux et provinciaux se déchargent sur eux de certaines de leurs responsabilités peut, de bien des façons, dépasser leurs capacités.

Autrement dit, ce sont les communautés rurales elles-mêmes qui doivent trouver des solutions de développement économique et de réduction de la pauvreté adaptées à leurs besoins particuliers. Par la suite, les gouvernements fédéral et

implementation if and where need be. Dr. Jean put it succinctly: “The best rural policies are those managed in collaboration with the rural communities.”

Honourable senators, I leave you with one final community economic development tip. If you want to know what your future will look like, create it. I say, let's create it together.

The Chairman: Thank you all very much.

Senator Zimmer: Thank you for your presentations. They were very insightful, and candour is appreciated.

Ms. Lawrie, you talked about revising practices, and you indicated that one of them was to cooperate with departments. Are there any other practices you want to expand on or maybe move into? In terms of the practices you have put in place to solve some of the problems, have you had any success or have you been able to measure any of them at this point, or is it too early to tell?

Ms. Lawrie: The example that I gave of the Churchill prefab plant involved cooperation between the provincial, federal and municipal levels of government. The approach may not have been allowed in bigger centres, in terms of actually picking up the people for work, if they did not turn up, and holding their hand as they paid their bills, but it did make a big difference in our community. In a matter of just two, three years, we had functioning families, and there was a pride that you noticed in the children at school. They had bikes and things that the other children had because their families did have a steady job. Petty theft and those sorts of activities went down. It made a marvellous difference for the period of time the prefab plant operated.

Unfortunately, the powers that be felt that it was not feasible to continue it, although locally we did feel that there was a market in the north for houses. We feel that, had the right people been in favour of it, it could have continued. Nevertheless, there are still families that are contributing members in the community, who have trades that are still carrying them through as far as providing for their families go. We had some unique methods in our community, methods that may be frowned on in larger jurisdictions. I think they are worth looking at.

We have one family with a child who is disabled, and that child is in daycare. Neither parent is working. I do not understand why we cannot say to the parents, “This service is there for your child, but we want you to come in with your child” — for a specific number of hours a week. The parents will learn parenting skills; they will become better parents themselves. The encouragement for people to get some income assistance, with the expectation that they can go out and work and not lose their income security, is an important change that should take place.

provinciaux pourront intervenir en offrant du financement ou en élaborant et en mettant en œuvre des politiques, au besoin. Le docteur Jean résume cette idée ainsi : « les meilleures politiques rurales sont celles administrées en collaboration avec les communautés rurales ».

Honorables sénateurs, je vous laisse sur ce conseil en matière de développement économique communautaire : si vous voulez savoir à quoi ressemblera votre avenir, créez-le. J'ajouterais à cela : créons-le ensemble.

La présidente : Merci beaucoup à vous tous.

Le sénateur Zimmer : Chers témoins, merci de vos exposés. Ils sont très instructifs, et leur sincérité m'a plu.

Madame Lawrie, vous avez parlé de revoir les pratiques actuelles, dont celle qui concerne la collaboration avec les ministères. Y a-t-il d'autres pratiques que vous souhaiteriez développer ou adopter? Et celles que vous avez établies pour résoudre certains problèmes, ont-elles donné des résultats probants? Avez-vous pu les mesurer jusqu'ici, ou est-il encore trop tôt?

Mme Lawrie : L'usine de préfabriqués de Churchill, dont j'ai parlé, est un exemple de coopération entre les gouvernements provincial et fédéral ainsi que l'administration municipale. Dans les grands centres, on n'aurait peut-être pas pu procéder ainsi, c'est-à-dire carrément aller chercher les gens chez eux s'ils ne se présentaient pas au travail et les tenir par la main pendant qu'ils payaient leurs factures, mais cela a changé bien des choses dans notre communauté. En seulement deux ou trois ans, nos familles étaient fonctionnelles, et chez les enfants, à l'école, on pouvait noter une certaine fierté. Ils possédaient des bicyclettes, par exemple, comme les autres enfants, parce que leurs parents avaient un emploi stable. Les larcins isolés et autres actes de ce type avaient diminué. Pendant que l'usine de préfabriqués était exploitée, on avait observé des changements extraordinaires.

Malheureusement, les dirigeants de l'entreprise ont jugé qu'elle n'était plus viable, même si, au niveau local, nous estimions que dans le Nord, il existait un marché pour les maisons. Selon nous, si des personnes influentes s'étaient prononcées en faveur de la poursuite de l'entreprise, on aurait pu continuer. Néanmoins, il reste tout de même des familles qui participent activement au développement de la communauté, et des gens qui continuent d'exercer leur métier pour subvenir aux besoins des leurs. Dans notre communauté, nous avons recouru à certaines méthodes uniques, qu'on aurait pu critiquer dans de plus grandes municipalités. Mais je crois que cela vaut la peine de les considérer.

L'une de nos familles a un enfant handicapé, qu'on a placé en garderie. Aucun des parents ne travaille. Je ne vois pas pourquoi nous ne pourrions pas leur dire : « Ce service est là pour votre enfant, mais nous aimerions que vous y passiez un certain nombre d'heures par semaine avec lui ». Le père et la mère pourraient ainsi acquérir des compétences parentales et devenir de meilleurs parents. Encourager les gens à aller travailler sans qu'ils perdent pour autant leur sécurité de revenu est un changement important qu'il faut envisager.

Senator Zimmer: Thank you. Actually, all three presentations are very innovative, very positive, and it is very refreshing to hear that.

Ms. Bugera, your presentation was very innovative. You took the initiative to create a 10-year plan and actually went through some of your innovative ideas. Have you gone beyond that, done a further 10-year plan, where you measure deliverables or what your objectives are? As well, are you keeping the various levels of government posted on your innovative ideas and your deliverables and successes, especially the municipal level, based on the education, economics, resources, development and family values? Are you keeping them posted and working mainly with the municipal level, which is really here on the ground?

Ms. Bugera: Yes. We were created by the municipal council as a tool for economic development. Municipal councils are only part of the tool; they focus on the infrastructure. However, in terms of a global approach, a multi-sectoral approach, as we have heard already before this morning, there needs to be a coordinating arm that looks at all of the aspects of the community. The municipal council sits on our community development board; they give us input as to where they would want us to go.

You are talking about the future. After 10 years, we feel that we have addressed the community needs enough to get the ball rolling where we can focus a little bit more on the economy and helping our businesses, and that is what our municipal governments are asking us to do now. So that will be more of the focus in the next 10 years.

Senator Zimmer: That is very innovative, and it should be a role model for many other regions in the province.

Senator Chaput: Ms. Lawrie, you talked about — and I quote, “Getting skills do change attitudes.” We agree with that. In a perfect world, to change attitudes, where would you start and what would be the priorities?

Ms. Lawrie: It has to be through education — a practical approach, but also very encouraging. I am talking about an approach similar to the prefab plant approach. I do not have a problem with knocking on the doors, making sure the children are at school, continually talking with the parents about the importance of nutrition and well-rested children and children attending school — trying to get the parents involved that way. I prefer that approach over having several people working with the family — a probation officer, a social worker. Some families have numerous people working with them. To me, it is an imposition. I would support fewer people working with the families, a total approach. When too many people are involved — often they have so many families to work with that the outcome is limited in terms of any

Le sénateur Zimmer : Merci. En fait, vos trois déclarations respectives étaient très innovantes et fort positives; elles nous ont agréablement surpris.

Madame Bugera, vous avez tenu des propos très novateurs. Vous avez pris l’initiative d’élaborer un plan d’action étalé sur 10 ans et mis en pratique certaines de vos idées audacieuses. Avez-vous prévu ce qui viendrait après ces dix années, et conçu un autre plan dans le cadre duquel vous mesureriez les résultats et établiriez des objectifs? Par ailleurs, tenez-vous les divers ordres de gouvernement au courant de vos idées originales, des résultats que vous obtenez et de vos réussites, surtout sur le plan municipal, en fonction de valeurs relatives à l’éducation, à l’économie, aux ressources, au développement et aux familles? Les tenez-vous informés, et faites-vous appel à leur participation, surtout au niveau municipal, sur le terrain?

Mme Bugera : Oui. Le conseil municipal a fait de nous un outil de développement économique. Les conseils municipaux ne sont qu’une partie des moyens mis en œuvre; ils se concentrent sur les infrastructures. Cependant, pour ce qui est de l’approche globale, multisectorielle, comme nous en avons déjà entendu parler avant ce matin, il faut un organe de coordination qui tienne compte de tous les aspects de la communauté. Le conseil municipal siège à notre conseil de développement communautaire; ses membres nous indiquent ce qu’ils aimeraient qu’on fasse.

Vous parlez de l’avenir. Maintenant que dix années se sont écoulées, nous estimons avoir suffisamment répondu aux besoins de la communauté pour laisser les choses suivre leur cours et nous concentrer un peu plus sur l’économie et l’aide aux entreprises. C’est d’ailleurs ce que nos administrations municipales nous demandent de faire, maintenant. Ce sera donc notre principal objectif pour les 10 prochaines années.

Le sénateur Zimmer : C’est très novateur, et cela devrait servir d’exemple à bien d’autres régions de la province.

Le sénateur Chaput : Madame Lawrie, vous avez parlé — et je vous cite — de : « l’acquisition de compétences pour changer les attitudes ». Nous sommes pour. Dans un monde idéal, pour changer les attitudes, par quoi commenceriez-vous, et quelles seraient vos priorités?

Mme Lawrie : Il faudrait commencer par l’éducation — c’est une approche pratique, mais aussi très stimulante. Je parle ici d’une approche similaire à celle adoptée dans le cas de l’usine de préfabriqués. Je ne vois aucun inconvénient à ce qu’on frappe aux portes pour s’assurer que les enfants vont à l’école, ni à ce qu’on discute constamment avec les parents de l’importance d’une saine alimentation, du repos et de l’assiduité scolaire — en tentant ainsi de gagner leur collaboration. Je préfère cette approche à celle qui consiste à faire suivre une famille par de nombreuses personnes, comme un agent de probation ou un travailleur social. C’est d’ailleurs le cas de certaines familles. Je trouve cette approche contraignante. Je serais favorable à un nombre réduit de travailleurs auprès des familles ainsi qu’à une démarche globale.

positive changes. I think an whole approach, where, say, a general practitioner will work with the family to try to make a difference, instead of all of the specialists that they call in right away.

Senator Chaput: Mr. Gaudry, you talked about your board of directors being elected by the membership. Who is the membership of MCIFF, the fishers, the communities?

Mr. Gaudry: The fishers are the members.

Senator Chaput: How many members do you have, approximately?

Mr. Gaudry: Our federation has 1,000 active members. There are about 3,500 licensed fishers in Manitoba, but our federation is only a year and a few months old. It is growing.

Senator Chaput: When you say you are supported and recognized by other groups acting on behalf of the fishers, can you give me examples of those other groups?

Mr. Gaudry: The Assembly of Manitoba Chiefs is a strong supporter; SCO, the Southern Chiefs Organizations is also a supporter. As well, we have the support of the municipalities where the fishing economy is huge in their community.

[Translation]

Senator Chaput: Ms. Bugera, you mentioned at one point in your presentation that some people had recommended investing in the rural sector. You said that you were in agreement with that idea and that investments were needed. Based on your experience, where should those funds be invested? What would be the priority areas, if we are to continue to develop and build on what has already been done?

Ms. Bugera: For us, roads are a priority. We are on Route 59, which is parallel to Route 75, which goes directly to Mexico from Winnipeg. We feel that Route 59 needs investments which would really help all of the southeast of Manitoba. Without roads we cannot really develop industry. Residents are scared to travel and so they decide to work in the big cities. Visitors, tourists, are often afraid to use roads that are not in good repair, so they choose to travel the roads they know. So for us, roads are a very high priority.

Senator Chaput: If you had to choose a second priority, and if we had a lot of funds, what would that be?

Ms. Bugera: If there were a lot of funds, I would say that education and training are the basis of everything. Education is never lost. People must be developed, trained in community development. That concept is fundamental. Few people understand it, whether they be advisers, politicians, or workers in non-profit organizations; it is important that this concept be understood by everyone who lives in rural areas, and even urban

Lorsqu'il y a trop d'intervenants... Souvent, ceux-ci effectuent le suivi d'un si grand nombre de familles que les changements positifs sont limités. Je pense qu'une approche globale consistant à ce que, disons, un généraliste travaille avec la famille pour tenter de changer les choses, serait préférable à tous ces spécialistes appelés en renfort.

Le sénateur Chaput : Monsieur Gaudry, vous avez parlé d'un conseil d'administration élu par les membres. Qui sont les membres de la MCIFF? Des pêcheurs, des représentants des collectivités?

M. Gaudry : Des pêcheurs.

Le sénateur Chaput : Combien sont-ils, environ?

M. Gaudry : Notre fédération compte 1 000 membres actifs. Il y a environ 3 500 pêcheurs titulaires d'un permis au Manitoba, mais notre fédération n'existe que depuis un an et quelques mois. Elle est en croissance.

Le sénateur Chaput : Vous dites que vous avez le soutien et la reconnaissance d'autres groupes qui agissent au nom des pêcheurs; pourriez-vous m'en citer des exemples?

M. Gaudry : L'Assemblée des chefs du Manitoba est un de nos vifs partisans; la SCO, la Southern Chiefs Organization, nous soutient aussi. Nous avons également l'appui des municipalités où le commerce de la pêche occupe une place importante.

[Français]

Le sénateur Chaput : Madame Bugera, vous avez mentionné à un moment donné dans votre présentation que des gens avaient recommandé d'investir dans le secteur rural. Vous disiez que vous étiez d'accord avec cette idée, qu'il faut des investissements. Selon votre expérience où devrait-on investir des fonds? Qu'est-ce qui serait prioritaire pour continuer à se développer ou ajouter à ce qui a déjà été fait?

Mme Bugera : Pour nous, les routes sont une priorité. Nous sommes situés sur la 59 qui est parallèle à la 75, qui va directement au Mexique de Winnipeg. On trouve que la route 59 a besoin d'investissement pour vraiment aider tout le sud est du Manitoba. Sans les routes, on ne peut vraiment pas développer les industries. Les résidents ont peur de voyager, alors ils décident de travailler dans les grosses villes. Les visiteurs, les touristes ont souvent peur d'emprunter les routes qui sont moins bonnes, ils vont rester là où ils sont plus habitués. Alors pour nous, les routes c'est une grande priorité.

Le sénateur Chaput : Une autre priorité, s'il y en a une deuxième, si on avait beaucoup de fonds?

Mme Bugera : Si on avait beaucoup de fonds, je suis d'accord que l'éducation et la formation sont la base de tout. Vous ne perdez jamais en éducation. Il faut développer les gens, former les gens dans le développement communautaire. Ce concept est à la base de tout. Peu de gens comprennent le concept, que ce soit des conseillers, des politiciens, des gens qui travaillent dans des organisations à but non lucratif, pour tout le monde qui demeure

ones. Education and training, however, will really help people to be able to move forward. This would be the area I would invest in as a second priority.

Senator Chaput: Would you include the trades in that training priority?

Ms. Bugera: Certainly. We can sometimes be creative. We are lucky because we have created a partnership with the province. We receive funds on an annual basis for education and training. Education, training and community development go together. This allows us to move ahead with proactive projects to meet the needs of the community. One of the projects we created last year was an exploration of trades for women. Then we developed a program where women could explore all sorts of trades in urban colleges. Afterwards, if they chose one, they could join an apprenticeship program. This year I think we are going to open this up to young people and others, but this was something specific for women, because there needs to be a lot of attitudinal changes in the workplace in this regard. When you integrate women into the trades, that is really an interesting project.

Senator Chaput: In the case of your personal experience on the farm, you decided to diversify because you wanted your son to continue your work. What would it take to encourage other people to do likewise; is there something that could be done to encourage more families to do so, and thus allow us to keep our farms, to keep people in the rural areas and perhaps even to interest our young people in going back to the farm? Is there something in your experience that you have seen which you could suggest?

Ms. Bugera: I attended a Department of Agriculture session on new techniques for the upcoming generation of farmers. It was really good. You get help from a consultant because it is difficult for people on a family farm to talk to each other. In any case, a consultant comes to help you; he helps you assess your skills and your vision for the future. We have to learn to tap into the interests and skills of the family members to know in which direction the farm should go. You cannot just think that because your grandparents and parents did things a certain way, nothing will change. You really have to be ready to change, you have to change. All of the market indicators tell us so. But this is not something everyone does in the same way. It has to be analyzed on a farm-by-farm basis; you have to see what is best for your farm, according to your skills. It is important to get people from outside the family, a neighbour, a cousin, young people in the rural community who really want to work on the farm but may not have had the opportunity of being born into a family farm. We have to develop the possibilities because it is crucial that we ensure the survival of agriculture, of our farms. We cannot limit ourselves to what we know; we have to look to the future and what needs to be done.

dans le rural même urbain, il est important de connaître ce concept. Mais l'éducation et la formation vont vraiment aider les gens à pouvoir avancer. C'est dans ce domaine que j'aurais investi comme deuxième priorité.

Le sénateur Chaput : Est-ce que vous mettez les métiers dans cette formation?

Mme Bugera : Certainement. Nous pouvons être créatifs parfois. Nous sommes chanceux parce que nous avons créé un partenariat avec la province. Nous recevons des fonds à chaque année pour l'éducation et la formation. L'éducation, la formation et le développement communautaire vont ensemble. Cela nous permet d'avancer avec des projets proactifs pour répondre aux besoins de la communauté. Un de ces projets qu'on a créé l'année dernière, c'est une exploration des métiers pour les femmes. Puis on a développé un programme où les femmes pouvaient explorer toutes sortes de métiers liés aux collèges urbains. Après, si elle en choisit un, elle peut suivre la formation d'apprentissage. Cette année, je pense qu'on va l'ouvrir à des jeunes et autres, mais pour les femmes c'est quelque chose de spécifique parce qu'il y a beaucoup de changements d'attitude dans le milieu de travail qui doivent être faits. Quand on intègre les femmes dans les métiers, c'est vraiment un projet intéressant.

Le sénateur Chaput : Dans le cas de votre expérience personnelle à la ferme, vous avez décidé de diversifier parce que vous vouliez que votre fils continue. Qu'est-ce que cela prendrait pour encourager d'autres personnes à le faire, est-ce qu'il y a quelque chose qui pourrait être fait pour encourager de plus en plus les familles à le faire, puis garder ainsi nos fermes, nos gens chez nous et nos jeunes qui seraient intéressés à y revenir. Est-ce qu'il y a quelque chose que vous avez vu dans votre expérience en ce sens?

Mme Bugera : J'ai assisté à une session du ministère de l'Agriculture concernant les nouvelles techniques pour la succession. C'est vraiment bien. On reçoit l'aide d'un consultant parce que c'est difficile pour des gens sur une ferme familiale de se parler. En tout cas, un consultant vient nous aider; il nous fait faire l'analyse de nos compétences et nos visions pour le futur. Nous devons apprendre à utiliser l'intérêt et les compétences des gens de la famille pour savoir dans quelle direction la ferme devrait aller. On ne peut pas juste penser parce que nos grands-parents et nos parents ont fait les choses d'une certaine façon que l'on ne change plus. Il faut vraiment dire que l'on est prêt à changer, il faut qu'on change. Puis tous les indices du marché nous le disent. Mais ce n'est pas quelque chose que tout le monde fait de la même façon. Il faut vraiment analyser ferme par ferme, puis voir ce qui est le mieux pour notre ferme, selon nos compétences. Il est important d'aller chercher des gens de l'extérieur de la famille, un voisin, un cousin, un jeune dans la communauté rurale qui veut vraiment travailler sur la ferme mais qui n'a pas eu la chance d'être né sur une ferme familiale. Il faut développer les possibilités, parce qu'il est important d'assurer la survie de l'agriculture, de la ferme. Il ne faut pas se limiter à ce qu'on connaissait mais nous devons regarder ce qu'il faut faire dans le futur.

[English]

Senator Mercer: Thank you, all three of you for being here. We have heard some very interesting and innovative things.

Mr. Gaudry, we have heard a lot about global warming; we have seen some of its effects in our travels over the past few weeks. Has global warming had a direct effect on the fishery here in Manitoba as well? I will ask my second question of you at the same time. Have the mercury levels in the fish changed dramatically for better or worse in the last couple of years?

Mr. Gaudry: Climate change has affected our winter fishery. In the last six years, we have not been able to fish in the month of November. Prior to that, we could be on that lake fishing on the 15th of November. For that reason, we believe that global climate change is happening. It denies us opportunity to harvest at an appropriate time, when the fish are in the shores and the bays. Once that opportunity is missed, an income is missed. That opportunity is no longer there once the lake freezes over in December. The last few years, the lake has frozen by the 2nd or 4th of December, so the whole month of November, or part of that month, is missed opportunity.

Changes have to come with management of the fishery. We have to lobby governments to allow us to fish in that open water fishery; however, lobbying is not easy when they are concerned about sustainability of the crops of fish. Hence, it is a challenge to lobby government to allow for change. It is not a change that happened because we caused it; it was something that was caused by other than the fishing industry. So climate change is real and we believe it is having an effect on our fishery.

As far as the quality of fish, Lake Winnipeg is getting a lot of attention, for phosphorous, nitrous. A lot has not had an effect on the fishery — the quality of the fish is still very good.

Our concern is that governments blame the fishery on overharvesting; that is where governments point the finger. We are an easy target. We are harvesting the crops of fish in a lake. All a sudden, if the crop is not there, the fingers are pointing, well, they overharvested. That is an easy way out. At the same time, if the fishery does collapse, research needs to be done; hopefully fingers will be pointed in other directions. Perhaps the quality of water has impacted the fishery. We need to do that research, we need that data collection. So far, it has not affected our fishery; our fishery is still healthy fish.

Senator Mercer: Ms. Bugera, I want to ask about the schools in your community. We have seen schools that would be a key indicator of the downturn or the rebirth of rural areas. Has the enrolment in your schools, particularly your high school, gone up or down, and has the graduation level, percentage-wise, changed dramatically?

[Traduction]

Le sénateur Mercer : Je vous remercie, tous les trois, d'être ici. Vous nous avez fait part de choses très intéressantes et novatrices.

Monsieur Gaudry, nous avons beaucoup entendu parler du réchauffement de la planète; nous avons constaté quelques-uns de ses effets au cours de nos déplacements des dernières semaines. Le réchauffement a-t-il eu un effet direct sur les pêches au Manitoba également? Je vais vous poser tout de suite ma deuxième question. Les niveaux de mercure dans le poisson ont-ils changé considérablement, pour le meilleur ou pour le pire, au cours des dernières années?

M. Gaudry : Le changement climatique nuit à la pêche d'hiver. Depuis six ans, nous sommes incapables de pêcher en novembre. Auparavant, nous pouvions pêcher sur le lac le 15 novembre. Nous croyons, pour cette raison, que le changement climatique est bel et bien en train de se produire. Il nous empêche de capturer le poisson à une période propice, lorsqu'il se trouve sur les côtes et dans les baies. Lorsqu'on rate cette occasion, on perd un revenu. Cette occasion a disparu depuis que le lac gèle en décembre. Depuis quelques années, le lac gèle le 2 ou le 4 décembre, alors c'est tout le mois de novembre, ou du moins une partie, qui est perdu.

La gestion des pêches doit être changée. Nous devons faire des pressions sur les gouvernements pour qu'ils nous permettent de pêcher dans ces eaux libres; toutefois, ce n'est pas facile d'exercer des pressions quand on est préoccupé par la durabilité des pêches. C'est donc un défi d'amener le gouvernement à faire les choses autrement. Ce n'est pas un changement que nous avons causé; il a été occasionné par autre chose que l'industrie des pêches. Le changement climatique est donc réel et nous croyons qu'il a un effet sur nos pêches.

Pour ce qui est de la qualité du poisson, le lac Winnipeg retient beaucoup l'attention, à cause des niveaux de phosphore et d'azote. Dans bien des cas, il n'y a pas eu d'effet sur les pêches — la qualité du poisson est encore très bonne.

Nous redoutons que les gouvernements nous accusent de faire une pêche excessive; les gouvernements nous montrent du doigt. Nous sommes une cible facile. Nous prenons le poisson qui se trouve dans un lac. Or, si soudainement le poisson disparaît, on nous accuse d'avoir fait une pêche excessive. C'est une échappatoire facile. En même temps, si les pêches s'effondrent, des travaux de recherche doivent être faits; les blâmes seront dirigés ailleurs, du moins je l'espère. Peut-être que la qualité de l'eau a un effet sur les pêches. Nous devons effectuer ces recherches, prélever des données. Jusqu'à présent, nos pêches n'ont pas été affectées; le poisson est encore en santé.

Le sénateur Mercer : Madame Bugera, j'aimerais vous poser des questions sur les écoles de votre localité. Nous avons vu des écoles qui seraient d'excellents indices du déclin ou de la renaissance des secteurs ruraux. Les inscriptions dans vos écoles, en particulier à l'école secondaire, ont-elles augmenté ou diminué et le taux de diplomation a-t-il beaucoup changé?

Ms. Bugera: We have been maintaining our amounts and are slightly increasing at this time. Therefore, not dramatic changes, but as long as it does not go down, we are happy — no, we are not happy with just settling.

Senator Mercer: Do you have a hospital in your community?

Ms. Bugera: Yes.

Senator Mercer: Have you been able to retain the doctors and nurses that you need for the hospital?

Ms. Bugera: We have a continuing problem with that. I made a bit of a reference to it. I have also been on a health action committee since regionalization took place in our province, in order to make sure that we were well informed about what that did to our communities because, as you may know, hospital boards were dissolved at that time. We wanted to make sure that we had community members who were still knowledgeable about what was happening. We have had many challenges. We have always been working closely with South Eastman Health and are in the process of developing a medical clinic that has been started up by a community in another area in Manitoba, which is very successful. We are trying to model on an already winning formula. We want the community to be much more involved in running the medical clinic, and then the doctors can be a little more hands-off from the Regional Health Authority. We believe this might be a solution.

In our case, people would think we are only half an hour from Winnipeg and in one of the largest areas in Southeast Manitoba where the population is increasing. What is the problem? The problem is that we can attract physicians, but we have trouble maintaining them. Physicians in rural areas are overworked: They are responsible for emergency, on-call and regular medical situations. If there are not enough physicians, they just get burned out. Then we have to replace them, which is not a very good situation. Therefore, we are looking at putting in place a more sustainable solution and working with South Eastman Health to do that.

Senator Mercer: Thank you. Ms Lawrie, you are right. It does not work in cities this way, but you have to be impressed when the employment officer picks you up to make sure you get to work. I like those kind of bureaucrats; they are few and far between.

You are talking about people going to school as well. When I was young, we had truant officers; if you did not show up at school, they came to find you. Perhaps that is what you are suggesting we go back to. I am not suggesting it is a bad thing. If it gets people in school and to work when they are supposed to be, maybe it is necessary.

Ms. Lawrie: I believe some of the supports that we have in place are sitting in the offices. They have to get out from behind the desk and give support in the family homes as much as possible. It looks good on paper that we have all these people that

Mme Bugera : Nous avons conservé les mêmes chiffres et nous connaissons une légère hausse à l'heure actuelle. Il n'y a donc pas eu de changements importants, mais pourvu que les chiffres ne baissent pas, nous sommes contents — en fait, nous ne nous contentons pas du statu quo.

Le sénateur Mercer : Y a-t-il un hôpital dans votre localité?

Mme Bugera : Oui.

Le sénateur Mercer : Avez-vous réussi à retenir les médecins et les infirmières dont vous avez besoin à l'hôpital?

Mme Bugera : Nous avons toujours un problème à ce chapitre. J'en ai fait un peu allusion. J'ai également fait partie d'un comité d'action en santé depuis que la régionalisation a eu lieu dans notre province, pour que nous soyons bien informés de ce que cela représentait pour nos collectivités parce que, comme vous le savez peut-être, les conseils d'administration des hôpitaux ont été dissous à ce moment-là. Nous voulions être certains que des membres de la collectivité étaient encore au courant de ce qui se passait. Nous avons eu de nombreux défis. Nous avons toujours travaillé en étroite collaboration avec Santé Sud-Est Inc. et nous sommes en train de mettre sur pied une clinique médicale à l'image d'une clinique qui a été créée dans une autre localité au Manitoba, qui connaît un grand succès. Nous nous inspirons d'une formule gagnante. Nous voulons que la communauté s'occupe davantage de la gestion de la clinique médicale, pour que les médecins aient moins à faire avec l'Office régional de la santé. Nous croyons que cela pourrait être une solution.

Dans notre cas, on pourrait penser que nous sommes seulement à une demi-heure de distance de Winnipeg, dans l'une des plus grandes régions du sud-est du Manitoba où la population augmente. Où est le problème? Le problème, c'est que nous pouvons attirer des médecins, mais nous avons de la difficulté à les retenir. Les médecins en milieu rural sont surchargés : ils doivent veiller aux urgences, se présenter sur appel et s'occuper des cas médicaux ordinaires. S'il n'y a pas assez de médecins, ils s'épuisent. Il faut alors les remplacer, ce qui n'est pas une situation idéale. Nous voulons donc mettre en place une solution plus durable et nous travaillons en collaboration avec Santé Sud-Est Inc. à cette fin.

Le sénateur Mercer : Merci. Madame Lawrie, vous avez raison. Les choses ne fonctionnent pas de cette façon dans les villes, mais vous devez être impressionnée lorsque l'agent d'emploi vient vous chercher pour s'assurer que vous vous rendez au travail. J'aime bien ce type de bureaucrates; ils se font rares.

Vous parlez aussi des gens qui vont à l'école. Lorsque j'étais jeune, nous avions des agents de discipline; si vous ne vous présentiez pas à l'école, ils venaient vous chercher. Vous proposez peut-être que nous revenions à ce système. Je ne dis pas que c'est une mauvaise chose. Si on amène ainsi les gens à l'école et au travail lorsqu'ils doivent y être, c'est peut-être nécessaire.

Mme Lawrie : Je crois que l'aide que nous avons en place se cache en partie dans les bureaux. Les agents doivent sortir de leur bureau et soutenir les familles autant que possible. Les choses paraissent bien sur papier, quand on voit que nous avons toutes

are supporting the families and the people getting out to work. However, if they are not out making that direct contact, it does not have the effect that it should.

Senator Mercer: They are doing this; they are shuffling the paper.

Ms. Lawrie: Yes.

Senator Mercer: It is a frustration that we all have with the process.

Senator Gustafson: I have some questions about the fishing business. I am a dirt farmer and know nothing about fishing. How long is your fishing season?

Mr. Gaudry: Our winter fishery is November 1 to March 15 on Lake Manitoba. Lake Winnipeg is September 1 to October 30 — that is a fall fishery. Also, there is a spring fishery around the end of May to the end of June. Lake Winnipegosis has a fishery from July 15 to the end of September. Different lakes have different season dates, but some lakes have a winter fishery, which is challenged with climate change.

Senator Gustafson: A fisherman obviously has a boat. How many people work on a boat?

Mr. Gaudry: Usually, one fisher has one or two helpers.

Senator Gustafson: He has one or two helpers?

Mr. Gaudry: Yes.

Senator Gustafson: What would be an average income?

Mr. Gaudry: An average would be around \$25,000 to \$30,000. Some fishers have larger quotas that they can harvest; they can have an income of \$40,000 to \$50,000. However, as the prices decline, as we have seen in the past, there is more pressure on volume to maintain that \$40,000 or \$50,000 income. Of course, extra volume harvesting is a challenge because the province is managing it and saying that we cannot have that opportunity to harvest. How do we maintain that income as prices decline?

Senator Gustafson: You have a commodity that could spoil. Have you got a ready market all the time?

Mr. Gaudry: The market is a year round market; it is Freshwater Fish Marketing Corporation, FFMC. The majority of the market is in the winter. They buy the fish in June, July, August and September. Most of it is stored in the freezers. It is hard to compete with the Great Lakes during those months because they have a great fishery and better quality. Our concern is the quality we have at the FFMC. We believe that we should be moving the processing part to a regional processing plant in the communities where it would create jobs and a better quality fish. When Lake Winnipeg opens their fishery, the volume of fish comes in through the plant; they can not process that fish, so it is frozen, in the round or in its dressed form, and then gutted and filleted later on — such as now. Therefore, that causes quality problems. We believe there has to be some change and revised review of the policy of the FFMC.

ces personnes qui aident les familles et les gens à se rendre au travail. Toutefois, s'il n'y a pas ce contact direct, on n'obtient pas l'effet escompté.

Le sénateur Mercer : Ils font cela; ils brassent du papier.

Mme Lawrie : Oui.

Le sénateur Mercer : C'est frustrant pour nous tous.

Le sénateur Gustafson : J'ai quelques questions au sujet des pêches. Je suis un cultivateur de la terre et je ne connais rien en matière de pêche. Combien de temps dure votre saison de pêche?

M. Gaudry : La pêche d'hiver dure du 1^{er} novembre au 15 mars sur le lac Manitoba. La pêche sur le lac Winnipeg va du 1^{er} septembre au 30 octobre — c'est une pêche d'automne. Il y a aussi la pêche du printemps qui commence à la fin de mai et se termine à la fin de juin. Sur le lac Winnipegosis, la pêche dure du 15 juillet à la fin de septembre. Les saisons de pêche diffèrent d'un lac à l'autre, mais il y a une pêche d'hiver sur certains lacs qui est compromise par le changement climatique.

Le sénateur Gustafson : Un pêcheur possède évidemment un bateau. Combien de personnes travaillent sur un bateau?

M. Gaudry : Habituellement, un pêcheur a un ou deux aides.

Le sénateur Gustafson : Il a un ou deux aides?

M. Gaudry : Oui.

Le sénateur Gustafson : Quel serait un revenu moyen?

M. Gaudry : Un revenu moyen serait d'environ 25 000 à 30 000 \$. Certains pêcheurs ont de plus gros quotas et peuvent toucher un revenu de 40 000 à 50 000 \$. Toutefois, comme les prix diminuent, comme nous l'avons vu par le passé, il faut augmenter le volume pour maintenir ce revenu. Évidemment, l'augmentation des prises constitue un défi parce que la province gère les volumes et dit que nous ne pouvons pas faire cela. Comment pouvons-nous maintenir ce revenu si les prix diminuent?

Le sénateur Gustafson : Vous avez un produit qui pourrait se perdre. Pouvez-vous l'écouler en tout temps?

M. Gaudry : Le marché est ouvert à l'année; il s'agit de l'Office de commercialisation du poisson d'eau douce, l'OCPED. Le gros du marché se fait l'hiver. L'Office achète le poisson en juin, juillet, août et septembre. La majeure partie est entreposée dans des congélateurs. Il est difficile de concurrencer les Grands Lacs durant ces mois-là, parce qu'ils ont une bonne pêche et du poisson de meilleure qualité. La qualité qu'offre l'OCPED nous préoccupe. Nous croyons que la transformation devrait se faire dans un établissement régional, ce qui permettrait de créer des emplois et d'améliorer la qualité du poisson. Lorsque la pêche ouvre sur le lac Winnipeg, le volume de poisson arrive à l'établissement; on ne peut pas le traiter, alors on le congèle entier ou habillé, puis il est éviscéré et coupé en filet plus tard — comme maintenant. Par conséquent, cela affecte la qualité. Nous croyons que la politique de l'OCPED doit être modifiée et revue.

Senator Gustafson: When this committee was in the Maritimes, they told us they would take their fish and ship it to China, and it would be processed and shipped back. Do you do that too?

Mr. Gaudry: They did that, but the quality was not there. When the fish is frozen once or twice and then brought back and put in the market, the quality is not there. It was shipped to China to be deboned. There is no equipment designed to debone fish; it has to be done manually. They did that as an experiment, because the labour is very cheap in China. It was shipped there to see what kind of product would come back. It only lasted a few months, a few shipments and that was it.

Senator Gustafson: When you are ice fishing, I have often wondered how you get the net from one hole to another.

Mr. Gaudry: We have under-ice crawlers that pull the line in, and then once the line is under the ice, the net can be put in.

Senator Mahovlich: Ms. Lawrie, you mentioned that we have a problem with diabetes, that there is an increase in diabetes. What are we doing about that?

Ms. Lawrie: They have set up dieticians that are working with families and individuals. Again, in our instance, in Churchill, the person is sitting in the health centre waiting for people to come in; they have to get out from behind their desks, go to the homes and work with them on their diet.

Senator Mahovlich: They have to work on their diet?

Ms. Lawrie: Their diet, yes, most definitely — and exercise. It just has to be a more proactive approach. It looks good on paper, but if all of these supports are having no effect, the method has to be changed.

Senator Mahovlich: Ms. Bugera, with respect to infrastructure, you were saying the government's priority has to be to build the infrastructure in order to succeed.

Ms. Bugera: For us, where we are at this point, yes. I am not saying that for other communities the infrastructure has to be put in right away. First, communities have to go through the process of wanting to change and of realizing that they have a part in that role; that they have to do something also. After those steps, they would see who they can work with to create a critical mass. Then they would put a plan into place as to where their priorities are and what they will do one step at a time to improve their situation.

Senator Mahovlich: I came from Northern Ontario, and we had a great recreational system; Lions Clubs and different Rotary Clubs. We had an arena that was built by the mines. It was very good for community morale, to keep everybody active. Is this a priority?

Le sénateur Gustafson : Lorsque le comité était dans les Maritimes, on nous a dit que le poisson était expédié en Chine, où il était transformé avant d'être réacheminé ici. Faites-vous cela également?

M. Gaudry : On l'a fait, mais la qualité n'y était pas. Lorsque le poisson est congelé une fois ou deux, puis ramené et mis sur le marché, la qualité n'y est pas. Le poisson était expédié en Chine pour l'extraction des arêtes. Il n'y a pas de machine conçue pour séparer les arêtes de la chair; cette opération doit se faire manuellement. On a fait cela à titre expérimental, parce que la main-d'œuvre est très bon marché en Chine. On a expédié le poisson là-bas pour voir quel type de produit allait revenir. L'expérience a duré quelques mois seulement, quelques envois, et c'était terminé.

Le sénateur Gustafson : Pour la pêche sur glace, je me suis souvent demandé comment vous tendiez le filet d'un trou à l'autre.

M. Gaudry : Nous utilisons des dispositifs sous la glace qui tirent la ligne à l'intérieur; une fois que la ligne se trouve sous la glace, le filet peut être installé.

Le sénateur Mahovlich : Madame Lawrie, vous avez parlé d'une augmentation des cas de diabète. Que faisons-nous à ce sujet?

Mme Lawrie : Des diététistes ont été embauchés pour travailler avec les familles et les particuliers. Dans notre cas, à Churchill, la personne est assise au centre de santé et attend que les gens viennent la consulter; ces diététistes doivent sortir de leur bureau, se rendre dans les foyers et travailler avec les gens pour modifier leur régime alimentaire.

Le sénateur Mahovlich : Ils doivent modifier leur régime alimentaire?

Mme Lawrie : Leur régime alimentaire, absolument — et faire de l'exercice. Il faut tout simplement une approche plus proactive. Les choses paraissent bien sur papier, mais si toute cette aide ne donne aucun résultat, il faut changer de méthode.

Le sénateur Mahovlich : Madame Bugera, concernant l'infrastructure, vous avez dit que la priorité du gouvernement doit être d'ériger l'infrastructure si on veut réussir.

Mme Bugera : Pour nous, là où nous en sommes, c'est exact. Je ne dis pas que pour d'autres collectivités, l'infrastructure doit être mise en place immédiatement. D'abord, les collectivités doivent souhaiter un changement et prendre conscience qu'elles ont un rôle à jouer à cet égard; qu'elles doivent faire quelque chose également. Après ces étapes, elles verraient avec qui elles pourraient travailler pour créer une masse critique. Puis elles auraient à établir un plan pour définir leurs priorités et les mesures à prendre, une étape à la fois, pour améliorer leur situation.

Le sénateur Mahovlich : Je suis originaire du nord de l'Ontario, où il y avait un excellent système récréatif, des clubs Lions et différents clubs Rotary. Nous avons un aréna qui avait été construit par les mines. C'était très bon pour le moral de la collectivité, pour garder tout le monde actif. Est-ce une priorité?

Ms. Bugera: Recreational centres are very important to the communities, just as every other sector. However, we have seen that where hockey was number one before and the arenas were being used almost all year round, now they are not and people are much more diversified in their recreational activities. Therefore, in our area, we have identified a great need to develop programs in order to use the infrastructure facilities that we have year round for all ages of our population. Again, it is a change of attitude. If we want to try to keep our arena alive, by offering hockey for a few months when very few people play hockey, then, no, we will not be able to do that. We need to assess what is the reality of today and what we need to do in order to keep up. However, we do need some government assistance. We have proposals in now for funding to do renovations for a more geothermal energy saving facility, et cetera. We need to partner with governments for this type of infrastructure.

Senator Mahovlich: Very good. Mr. Gaudry, a few years ago there was a crisis that developed in this area — I believe it was the Devils Lake situation. How did the FFMC react to that, and what is the outcome? Is that still going on, or have we solved that problem?

Mr. Gaudry: The Devils Lake diversion of water to the Red River was a big concern. The concern is about the unknown species of fish or other micro-organisms that will get through the system and end up in our waters. Will that have an effect on our fishery? There was not enough research done on the quality of water of those lakes, which is coming into our lake, and there is concern. In the last few months, or year or so, I have heard nothing of it. It was a big issue at one time, but, all of a sudden, it is pretty quiet. What happened? Is that fear still there? I believe it is. The quality of the water in Lake Winnipeg is getting all of the attention right now.

Senator Mahovlich: Is that what your federation is concerned about?

Mr. Gaudry: Yes.

Senator Zimmer: Ms. Bugera, if I am not mistaken, you have talked about tourism and economic development in your ten-year program. Do you not have some very famous festival that occurs in St. Pierre-Jolys every year? It is a great marketing opportunity for you to advise our visiting Senators. They may come back, and you might be able to get your economic development to be spiked when they come back. Take 30 seconds to tell them about your world-famous festival.

Ms. Bugera: The famous festival we have in St. Pierre-Jolys is the national frog jumping contest. In 1970 — when Manitoba had its centennial celebrations, I believe — the Queen came to St. Pierre-Jolys. The council of the day wanted to think of something very special so she would not forget St. Pierre-Jolys. Frogs and French people, it was a natural fit. They created a competition where the frog gets a chance to jump three times, and the one that jumps the furthest wins a prize. To this day, that is still the focus of our festival on the long weekend of August, and

Mme Bugera : Les centres récréatifs sont très importants pour les collectivités, comme tout autre secteur. Toutefois, là où le hockey était la principale activité et que les arènes étaient utilisés presque toute l'année, ce n'est plus le cas et les activités récréatives sont beaucoup plus diversifiées. Par conséquent, dans notre région, nous avons déterminé qu'il faut absolument mettre au point des programmes pour utiliser nos installations toute l'année, pour tous les groupes d'âge. Encore une fois, il s'agit d'un changement d'attitude. Notre arène ne pourra pas rester vivant si nous offrons du hockey pendant quelques mois à un petit groupe de personnes seulement. Il faut voir la réalité d'aujourd'hui et ce que nous devons faire pour garder le rythme. Toutefois, nous avons besoin d'une certaine aide gouvernementale. Nous avons des demandes de financement pour des travaux de rénovation qui permettraient d'économiser davantage l'énergie géothermique, et cetera. Nous devons conclure des partenariats avec les gouvernements pour ce type d'infrastructure.

Le sénateur Mahovlich : Très bien. Monsieur Gaudry, il y a quelques années, une crise a éclaté dans cette région — je crois que c'était au sujet du lac Devils. Comment l'OCPED a-t-il réagi devant cette situation et que s'est-il produit? Le problème existe-t-il toujours ou a-t-il été réglé?

M. Gaudry : Le détournement de l'eau du lac Devils vers la rivière Rouge a soulevé de grandes inquiétudes. On se préoccupe des espèces inconnues de poisson ou d'autres microorganismes qui passeront dans le réseau et aboutiront dans nos eaux. Auront-ils un effet sur nos pêches? On n'a pas fait assez de recherches sur la qualité de l'eau de ces lacs, qui se déverse dans notre lac, et c'est ce qui est inquiétant. Je n'ai rien entendu à ce sujet depuis des mois, voire depuis un an. La question a fait beaucoup de bruit à un certain moment mais, tout à coup, on n'en parle plus. Qu'est-il arrivé? Cette crainte existe-t-elle encore? Je crois que oui. La qualité de l'eau du lac Winnipeg reçoit toute l'attention à l'heure actuelle.

Le sénateur Mahovlich : Est-ce ce qui inquiète votre fédération?

M. Gaudry : Oui.

Le sénateur Zimmer : Madame Bugera, si je ne me trompe pas, vous avez parlé de tourisme et de développement économique dans votre programme décennal. N'y a-t-il pas un festival très connu qui a lieu à Saint-Pierre-Jolys chaque année? Vous avez une excellente occasion d'en faire la promotion devant vos visiteurs. Les sénateurs pourraient revenir et vous pourriez peut-être voir votre développement économique prendre son envol à ce moment-là. Prenez 30 secondes pour leur parler de votre festival de renommée mondiale.

Mme Bugera : Le célèbre festival qui se tient à Saint-Pierre-Jolys est un concours national de sauts de grenouilles. En 1970 — lorsque le Manitoba célébrait son centenaire, je crois — la Reine est venue à Saint-Pierre-Jolys. Le conseil de l'époque voulait organiser une activité très spéciale pour qu'elle n'oublie pas Saint-Pierre-Jolys. Les grenouilles et la communauté francophone, c'était une combinaison naturelle. Ils ont créé un concours où les grenouilles ont la chance de sauter trois fois, et celle qui saute le plus loin gagne un prix. Jusqu'à présent, c'est encore le clou de

the kids are really excited about it. Do not worry; if you do not want to bring your own frog, we also rent frogs. Thank you very much for the opportunity.

Senator Zimmer: Absolutely. When you were talking economic development, we could not miss the opportunity.

The Chairman: That, unfortunately, conflicts with the Taber Cornfest in Alberta.

Senator Mercer: What is the prize? What does the frog get?

Ms. Bugera: It is the jockey — the person — that wins the prize.

Senator Mercer: Are these big frogs?

Ms. Bugera: They are not allowed to be touched. However, on the Saturday, it is for the kids, and it is really a lot of fun to see these kids handling the frogs. On the Sunday, it is VIPs, and Mr. Toews has already been one of our jockeys. It is politicians, VIPs and business people that day, and there is always a competition as to who will be dethroned.

The Chairman: If there are no further questions, it remains for me to thank you all so much. We definitely have learned. In addition to the frogs, you have given us a lot of good information and many insights. We are very happy that you could come. I know that you have concerns behind your words; we will be doing our very best to spread those words around.

We are drawing to the end of our hearings today. However, I wish to welcome Elaine Wilson, the principal of Arborgate School. She is here on behalf of herself and the school. We are looking forward to your remarks.

Elaine Wilson, Principal, Arborgate School — La Broquerie: Thank you very much. Good afternoon. I was asked by our school division if I would come and share a bit about what we have done at Arborgate School due to the issues of poverty and our families coming from isolated rural communities. I guess with no one on either side me, I will be answering all of the questions and I cannot even say pass.

The Chairman: Then you are on a roll.

Ms. Wilson: I am on a roll. You have some notes in front of you. I will just highlight some of the information, as I know you have been here a long day. From there, maybe you will have questions.

I phoned Luc Brémault, the principal of St. Joachim School, to ask him questions before I came. St. Joachim is the kindergarten to Grade 12 French school in the community. We do not have much connection, except that we share busing services, so from time to time we do need to work together to resolve busing behaviours that happen periodically among our students. We are

notre festival, qui a lieu le long weekend du mois d'août, et les enfants en raffolent. Ne vous inquiétez pas; si vous ne voulez pas amener votre propre grenouille, nous en louons également. Merci beaucoup de me donner la chance d'en faire la promotion.

Le sénateur Zimmer : Très bien. Puisque vous avez parlé de développement économique, nous ne pouvions pas manquer cette occasion.

La présidente : Malheureusement, le festival a lieu en même temps que le Taber Cornfest, en Alberta.

Le sénateur Mercer : Quel est le prix à gagner? La grenouille gagne quoi?

Mme Bugera : C'est le conducteur — la personne — qui gagne le prix.

Le sénateur Mercer : Est-ce que ce sont de grosses grenouilles?

Mme Bugera : Il est interdit de les toucher. Toutefois, le samedi, ce sont les enfants, et c'est vraiment amusant de les voir manipuler les grenouilles. Le dimanche, ce sont les invités de marque, et M. Toews a déjà été un de nos conducteurs. Ce sont des politiciens, des invités de marque et des gens d'affaires ce jour-là, et il y a toujours une compétition pour savoir qui sera détrôné.

La présidente : S'il n'y a pas d'autres questions, il me reste à vous remercier infiniment. Nous avons beaucoup appris. En plus des grenouilles, vous nous avez beaucoup informés et éclairés. Nous sommes ravis que vous ayez pu venir ici. Je sais que vous avez des préoccupations; nous ferons de notre mieux pour transmettre vos messages.

Notre séance tire à sa fin. Toutefois, j'aimerais souhaiter la bienvenue à Elaine Wilson, directrice de l'école Arborgate. Elle est ici pour parler en son nom personnel et au nom de son école. Nous vous écoutons.

Elaine Wilson, directrice, École Arborgate — La Broquerie : Merci beaucoup. Bonjour. Notre division scolaire m'a demandé de vous parler un peu de ce que nous avons fait à l'école Arborgate devant les problèmes de pauvreté et le fait que nos familles viennent de collectivités rurales isolées. Comme je suis seule ici, j'imagine que je devrai répondre à toutes les questions sans pouvoir passer mon tour.

La présidente : Alors c'est votre jour de chance.

Mme Wilson : En effet. Vous avez des notes devant vous. Je vais seulement faire ressortir certains faits, car je sais que la journée a été longue pour vous. De là, peut-être aurez-vous des questions à me poser.

J'ai téléphoné à Luc Brémault, le directeur de l'école St. Joachim, pour lui poser des questions avant de venir. St. Joachim est une école d'expression française de la communauté qui enseigne aux enfants de la maternelle à la 12^e année. Nous n'avons pas beaucoup en commun, à part le fait que nous partageons les services de transport par autobus, alors de temps à

trying very hard to have a close working relationship with the schools in the community; that is one of the goals this year for our school, but it is a work in progress.

Arborgate is a kindergarten to Grade 8 English school. I have been there for 12 years. When I arrived, the school had 109 students; since then we have grown to 285 students and we still growing. We presently have seven portables and two more are being built on site. We will probably request two more for next year. Of all of these portables, five will not be attached to the building, which of course gives us a whole new set of problems.

Ninety-four per cent of our children are bused because they come from remote rural communities: St. Labre, Woodridge, Sandilands, Marchand, and the town of La Broquerie. Thirty-three per cent of our student population for this year are EAL students, formerly known as ESL students. EAL students are students for whom English is an additional language, as opposed to ESL, where English is the second language. Twenty-five per cent of our students are identified as Aboriginal. We do have more Aboriginal students than that in our school, but we cannot record the data if the parents have not identified them as being Aboriginal, which is something we are working on.

Arborgate is a rich school community as we have children coming from several cultures. Just this past year we had three more Dutch families join our school, and we already had four Dutch families.

Forty-eight per cent of our kindergarten children enter school with very weak school readiness skills. They do not have book handling skills. There are few resources in the home, so they have not had storytime, learning rhymes and so on before they come to school. That has a huge impact on our programming at the school, because they are starting out so far behind and it takes us a long time to help them to get up to grade level.

A high percentage of our families are of very low socio-economic status. Many of our parents do not have post-secondary education, and there are also many who do not have education beyond Grade 9.

St. Joachim has a French-speaking daycare attached to their building. We do not have an English-speaking daycare in the community. Therefore, if our parents are working or would want to access daycare, they would have to travel to Steinbach, which of course would add to the cost, and distance also is an issue for them. It is difficult for parents to find babysitting arrangements because of the rural area.

We find that our parents are committed. They support the school. We have excellent working relationships with them. The problem is that many of them work long hours, so by the time

autre, nous devons travailler ensemble pour résoudre des comportements qu'affichent périodiquement certains élèves dans les autobus. Nous essayons très fort d'entretenir des rapports très étroits avec les écoles de la communauté; c'est l'un des objectifs cette année pour notre école, mais c'est un travail en cours.

Arborgate est une école d'expression anglaise qui enseigne de la maternelle à la 8^e année. J'y suis depuis 12 ans. À mon arrivée à cette l'école, elle avait 109 élèves; depuis, nous avons grandi et avons maintenant 285 élèves et leur nombre ne cesse de croître. Nous avons actuellement sept bâtiments transportables, les deux autres sont construits sur place. Il nous en faudra probablement deux autres de plus pour l'année prochaine. De tous ces bâtiments, cinq ne seront pas rattachés au bâtiment principal, ce qui évidemment nous pose toutes sortes de problèmes.

Quatre-vingt-quatorze pour cent de nos élèves sont transportés par autobus, parce qu'ils habitent dans des communautés rurales isolées : St. Labre, Woodridge, Sandiland, Marchand et La Broquerie. Trente-trois pour cent de nos élèves, cette année, sont des jeunes pour qui l'anglais est une langue complémentaire, qu'on appelait auparavant langue seconde. Pour eux, l'anglais est une langue additionnelle, par opposition à une langue seconde. Vingt-cinq pour cent de nos étudiants sont inscrits comme Autochtones. Notre école a plus que cela d'étudiants autochtones, mais nous ne pouvons inscrire ces données si les parents ne les ont pas identifiés comme étant Autochtones, et nous sommes en train de travailler là-dessus.

Arborgate est un riche milieu scolaire, puisque nous avons des enfants aux cultures variées. L'année dernière seulement, trois nouvelles familles hollandaises se sont jointes à notre école, et nous en avons déjà quatre.

Quarante-huit pour cent de nos enfants de la maternelle arrivent à l'école très peu préparés pour l'expérience. Ils n'ont pas d'habiletés pour manipuler les livres. Il y a peu de ressources à la maison, alors ils n'ont pas eu d'histoires au coucher, de comptines, et cetera, avant d'arriver à l'école. Cela a une incidence énorme sur le programme d'enseignement, parce qu'ils commencent avec un tel retard, et il nous faut beaucoup de temps pour les aider à arriver au niveau de la première année.

La situation socioéconomique d'un fort pourcentage de nos familles est très faible. Un grand nombre de nos parents n'ont pas fait d'études postsecondaires, et il y en a aussi beaucoup qui n'ont pas dépassé la 9^e année.

St. Joachim a une garderie d'expression française annexée au bâtiment. Nous n'avons pas de garderie anglaise dans la communauté. Par conséquent, si nos parents travaillent ou s'ils voulaient accéder à une garderie, il leur faudrait aller jusqu'à Steinbach, ce qui bien évidemment s'ajouterait aux coûts, et la distance est aussi un problème pour eux. Il est difficile pour les parents de trouver des gardiennes, parce que c'est une région rurale.

Nous trouvons que nos parents sont engagés. Ils appuient l'école. Nous entretenons avec eux d'excellents rapports. Le problème, c'est qu'un grand nombre d'entre eux travaillent de

they get home late at night it is difficult for them to get back to the school to take part in school programs, access the library or assist their children in the evenings.

Our school community has strong family values and the parents do want what is best for their children, but often they do not know how to access the resources that are available to them. Our children come from homes that have limited resources. The children do not have books in their homes that they can read for pleasure other than the books that they sign out from the school library.

After my first year at the school, I was aware that we needed to address these needs. Not only were the children not coming to school prepared, but also the tears, the crying, the parents' anxiety were huge when they were bringing their little ones to kindergarten. Many of these children had never been away. Steinbach was probably the furthest they had been from their home. The oldest child in each family had never been in the school building. The parents did not know each other, since because of distance they do not know their neighbours. These children were growing up in homes that were isolated, with few resources and with parents who were not able to network and just talk about the regular problems they have with their children.

We saw this as a huge problem, so the resource teacher and I started a program called Little Ones Reading at Arborgate. This brought the children and their parents in. It started with three parents and their children. Once a month, just to bring them in, we dressed up the resource teacher as Barney and several other story book characters, read a story to the children, and then the children were able to sign out three or four books that they could have at home for the month. We also encouraged the parents to sign out some books for themselves. At that time, we did not have a parent resource library, but we have been trying to build one up.

That program was so successful that the parents wanted to come more often and there were more parents attending, so the program started to grow. Each year, again using school personnel, we increased the program to add new components, so now the children were either going to the gym or doing a craft. Nutrition was a big part of the program, teaching the parents what a healthy snack and healthy lunches look like. We brought in our speech and language clinician. She would often work with the parents while we were doing activities with the children. Then we also increased the time to two days a week.

However, we found that our school just could not support this program. The numbers were getting too large, so our personnel could not keep up with their own regular duties. We had to look at something else to do.

Dr. Jan Roberts and I were in close communication at that time because we had Growing Minds going on in our school for eight weeks, and so we started talking about ways that we could

longues heures, alors quand ils arrivent à la maison tard le soir, il leur est difficile de revenir à l'école participer au programme scolaire, utiliser la bibliothèque ou aider leurs enfants en soirée.

Notre communauté scolaire a de solides valeurs familiales et les parents veulent vraiment ce qu'il y a de mieux pour leurs enfants, mais souvent, ils ne savent pas comment accéder aux ressources qui sont à leur disposition. Nos enfants viennent de familles aux moyens limités. Ils n'ont pas de livres chez eux qu'ils peuvent lire pour le plaisir, à part ceux qu'ils empruntent à la bibliothèque de l'école.

Après ma première année à l'école, je savais qu'il fallait que nous répondions à ces besoins. Non seulement les enfants arrivaient-ils à l'école sans être préparés, mais aussi les crises, les pleurs des enfants, l'angoisse des parents étaient énormes quand ils amenaient leurs petits à la maternelle. Bon nombre de ces enfants n'avaient jamais été bien loin. Steinbach était probablement le plus loin qu'ils avaient été de chez eux. L'aîné de chaque famille n'était jamais entré dans l'école. Les parents ne se connaissaient pas les uns les autres, parce qu'à cause de la distance, ils ne fréquentent pas leurs voisins. Ces enfants grandissaient dans des maisons isolées, avec peu de ressources et avec des parents qui ne pouvaient pas réseauter ou tout simplement discuter des problèmes habituels qu'on peut avoir avec des enfants.

Nous avons vu que c'était un problème énorme, alors l'enseignant-ressource et moi-même avons lancé un programme appelé Little Ones Reading at Arborgate. Cela a attiré les enfants et leurs parents. Nous avons commencé avec trois parents et leurs enfants. Une fois par mois, simplement pour les faire venir, l'enseignant-ressource revêtait un habit de Barney ou de divers autres personnages de contes et lisait une histoire aux enfants, et alors les enfants pouvaient emprunter trois ou quatre livres qu'ils pouvaient rapporter chez eux pour le mois. Nous avons aussi encouragé les parents à emprunter des livres pour eux-mêmes. À ce moment-là, nous n'avions pas de bibliothèque-ressource pour les parents, mais nous avons entrepris depuis lors d'en constituer une.

Ce programme a remporté un tel succès que les parents voulaient venir plus souvent, et qu'ils sont venus en plus grand nombre, alors le programme a pris de l'ampleur. Chaque année, encore avec le personnel de l'école, nous avons élargi le programme pour y ajouter de nouvelles composantes, alors les enfants allaient soit au gymnase, soit faire un bricolage. La nutrition était un élément important du programme, pour enseigner aux parents de quoi avait l'air un goûter sain. Nous avons fait venir notre orthophoniste et spécialiste de la langue. Nous travaillons souvent avec les parents tout en faisant des activités avec les enfants. Ensuite, nous avons aussi augmenté la fréquence à deux jours par semaine.

Toutefois, nous avons constaté que notre école ne pouvait tout simplement pas assumer ce programme. La participation devenait trop importante, alors notre personnel ne pouvait plus s'acquitter de ses fonctions normales. Il nous fallait trouver autre chose.

Le Dre Jan Roberts et moi-même entretenions des rapports étroits à cette époque, parce que nous avions Growing Minds à notre école, un programme de huit semaines, alors nous avons

get funding. We needed someone to teach the program, because we could not use the school personnel anymore. We also wanted to increase the program to offer it more often at Arborgate, as well as to offer it in Woodridge and Marchand, because those parents were not able to access the program. They had no way of getting there or, again, the cost of getting there was prohibitive. Dr. Roberts and I put together a presentation. She had all of the data and I had the stories about the families and the need and also how important literacy programming is before children come to school.

We went to the Rural Municipality of La Broquerie; we talked to the people in Marchand and Woodridge, and they gave us the community hall; we went to Seine River School Division. We got funding from all of these sectors to allow us to hire a part-time person, a parent in the program who moved from Winnipeg and really had a passion for preschool children, even though her own children were already in school full time.

That was the start of our program in our satellite communities. We are happy to say that we now have over 40 children in this preschool program that we call LOLA, Little Ones Learning at Arborgate. Many of the LOLA parents are now serving on our parent advisory council. They are sharing babysitting, and many of them also socialize with one another. It is heart-warming to see their lives change simply because of a preschool parent/child program. They go to community events together, they phone each other, they help out in the school wherever possible. For us it is a real success story.

From the children's point of view, we do not have tears anymore on the first day of school. In fact, we have another problem: when those children come into the school, they think they own the school. When they are there for LOLA, the way they walk down the hall, they know exactly where they are going, whether it is the library or the gym. One time they got to the gym and there was a Grade 8 class that was not quite finished, and one little boy said, "It is our turn; we have gym time now." He did not care whether it was Grade 8 kids in there or not; it was preschool gym time and he was going to let them know.

Another interesting part is that we offer the program Tuesday morning and Wednesday night at Arborgate. That allows the dads or working parents to come. We also have grandparents come with their children. It has been very beneficial to our parents in those ways as well.

Another issue we had at Arborgate School was the early bus ride for many of our children. Parents often had to leave for work early if they worked out of the home, so they were not there when their children were getting ready for school. They did not know whether their children had breakfast. Also, because of poverty in the home, there was not food for these children to eat when they

commencé à parler de moyens d'obtenir un financement. Il nous fallait quelqu'un pour enseigner le programme, parce que nous ne pouvions plus compter sur le personnel de l'école. Nous voulions aussi augmenter le programme pour l'offrir plus souvent à Arborgate, et aussi l'offrir à Woodridge et Marchand, parce que les parents de ces villes n'avaient pas accès au programme. Ils n'avaient pas de moyen pour s'y rendre ou, encore une fois, le coût pour le faire était prohibitif. Le Dre Roberts et moi-même avons préparé une présentation. Elle avait toutes les données et j'avais toutes les histoires sur les familles et les besoins, et aussi sur l'importance de programmes d'alphabetisation avant que les enfants arrivent à l'école.

Nous sommes allés à la municipalité rurale de La Broquerie; nous avons parlé aux gens de Marchand et de Woodridge, et ils nous ont cédé le centre communautaire; nous sommes allés à la division scolaire de Seine River. Nous avons obtenu des fonds de tous ces secteurs afin de pouvoir embaucher une personne à temps partiel, un parent du programme qui était venu de Winnipeg et avait vraiment une passion pour les enfants d'âge préscolaire, même si ses propres enfants étaient déjà à l'école à temps plein.

C'est ainsi qu'a commencé notre programme dans nos communautés satellites. Nous sommes heureux de pouvoir dire que nous avons maintenant 40 enfants inscrits à ce programme préscolaire, que nous appelons LOLA, pour Little Ones Learning at Arborgate. Bien des parents de LOLA siègent maintenant à notre conseil consultatif des parents. Ils se partagent la garde des enfants, et bon nombre d'entre eux se fréquentent socialement. Il est réjouissant de voir leur vie ainsi changer tout simplement grâce à un programme préscolaire parents-enfants. Ils assistent ensemble à des activités communautaires, ils se téléphonent, ils s'entraident à l'école autant que possible. Pour nous, c'est un véritable succès.

Du côté des enfants, nous n'avons plus de pleurs le premier jour d'école. De fait, nous avons un autre problème : quand ces enfants viennent à l'école, ils s'y sentent les maîtres. Quand ils sont là pour LOLA, à la manière dont ils déambulent dans les couloirs, on voit qu'ils savent exactement où ils vont, que ce soit à la bibliothèque ou au gymnase. Un jour, en arrivant au gymnase, ils y ont trouvé une classe de 8^e année qui n'avait pas tout à fait terminé, et un petit garçon a dit « C'est notre tour, le gym est à nous maintenant ». Peu lui importait que ce soient là des élèves de huitième année; c'était l'heure de la gymnastique préscolaire, et il tenait à ce qu'ils le sachent.

Un autre aspect intéressant, c'est que nous offrons le programme le mardi matin et le mercredi soir, à Arborgate. Cela permet aux pères ou aux parents qui travaillent d'y assister. Nous avons aussi des grands-parents qui viennent avec leurs petits-enfants. Ce programme a été très bénéfique pour nos parents de cette manière aussi.

Un autre problème que nous avons eu à l'école Arborgate a été celui du trajet en autobus, tous les matins, pour bon nombre de nos enfants. Les parents devaient souvent partir pour le travail tôt s'ils travaillaient en dehors de la maison, alors ils n'étaient pas là quand leurs enfants se préparaient pour l'école. Ils ne savaient pas si les enfants avaient pris le petit-déjeuner. Aussi, à cause de la

got to school. We were already addressing the academic needs in literacy by having strong literacy programs and our preschool program, but we knew we needed to do something else as well.

Last year we applied for a grant through the Manitoba Council on Child Nutrition and through the Breakfast for Learning program, and we received \$3,600. We also got that grant again this year. We have had several donations from local businesses, such as Hytek Feeds Co-op Ltd. in La Broquerie and businesses in Steinbach. We get donations from our parents and from our parent advisory council. Also, the staff love to wear jeans on Friday, and if they do they make a donation. Everyone makes a donation, though, just because they care about the kids. We do get a lot of money in as donations. It costs 85 cents a day for every child who eats a breakfast at school.

We trained our Grade 8 students in their leadership program to deliver the breakfast bins. The staff prepare the bins the night before, except for items such as milk or hot items, like porridge. The Grade 8 kids come to school, off the bus, show up at the canteen, pick up the bins, and away they go in pairs to each of the classrooms. This has been very good for the Grade 8s, because they also have to help the preschoolers so they are learning to show empathy towards the little ones. It is just wonderful to see them bending over to help a child spread cheese whiz on a bun or pour their juice. And the Grade 8 kids are feeling very good about themselves.

It has also made a big difference in behaviour. We have to remember that many of these students are on the bus for over an hour, but they have a purpose when they get to school. We do not have Grade 8 behaviour issues. They deliver that breakfast. It is quiet in the school, and everybody has had their breakfast within ten minutes. Once a month we have a special breakfast for the children as well.

Our third concern is that we would like to break the cycle of poverty for our students and their parents. Therefore, we are embarking on a new program next year to give our students a career and life skills. We have done a lot with career education already with our kindergarten to Grade 8 students. About eight of our Grade 6 students every year attend the Career Trek program, and they go for 20 Saturdays. They experience over 80 careers at three of the post-secondary institutions in Winnipeg. This program has really opened the eyes of our students and parents. There is a family day for the parents. They experience the same careers, one Saturday a month. There is also an information day, so that they know that distance and finances need not be a barrier to pursuing post-secondary education.

pauvreté à la maison, il n'y avait pas de goûter que ces enfants pouvaient manger en arrivant à l'école. Nous répondions déjà aux besoins d'apprentissage avec de solides programmes d'alphabétisation et notre programme préscolaire, et nous savions qu'il fallait faire encore plus.

L'année dernière, nous avons fait une demande de subvention au Manitoba Council on Child Nutrition et par le biais du programme Breakfast for Learning, et nous avons reçu 3 600 \$. Nous avons reçu cette subvention encore cette année. Nous avons reçu plusieurs dons d'entreprises locales, comme Hytek Feeds Co-op Ltd. de La Broquerie, et d'entreprises de Steinbach. Nous recevons des dons de nos parents, et du conseil consultatif des parents. Aussi, le personnel aime bien porter des jeans le vendredi, et ceux qui en portent font un don. Tout le monde fait un don, cependant, tout simplement par intérêt pour les enfants. Nous recevons beaucoup d'argent en dons. Il en coûte 0,85 ¢ par jour par enfant pour fournir le petit-déjeuner à l'école.

Nous avons donné une formation à nos élèves du programme de leadership de la huitième année pour servir les petits-déjeuners. Le personnel prépare les plateaux la veille au soir, sauf pour les choses comme le lait ou les plats chauds, comme le gruau. Les enfants de 8^e année arrivent à l'école, descendent de l'autobus, se présentent à la cantine, ramassent les plateaux et se rendent par paires dans chacune des salles de classe. Cela a été très bon pour les élèves de huitième, parce qu'ils doivent aussi aider les enfants d'âge préscolaire et ainsi ils apprennent à faire preuve d'empathie à l'égard des tout petits. C'est merveilleux de les voir se pencher au-dessus d'un enfant pour l'aider à étaler du Cheese Whiz sur un petit pain ou verser son jus. Et les élèves de huitième année en tirent beaucoup d'orgueil.

Tout cela a fait aussi une grande différence dans les comportements. Il ne faut pas oublier que bon nombre de ces élèves passent plus d'une heure en autobus, mais ils ont un objectif quand ils arrivent à l'école. Nous n'avons pas de problèmes de comportement chez les élèves de 8^e année. Ils livrent le petit-déjeuner. C'est calme à l'école, et tout le monde reçoit son petit-déjeuner en dix minutes. Une fois par mois, nous avons un petit-déjeuner spécial pour les enfants aussi.

Notre troisième préoccupation, c'est que nous aimerions rompre le cycle de la pauvreté chez nos élèves et leurs parents. C'est pourquoi nous lançons un nouveau programme l'année prochaine pour munir nos élèves des habilités professionnelles et pour la vie. Nous avons déjà beaucoup fait avec notre programme d'orientation de carrière, déjà, avec les élèves de la maternelle à la 8^e année. Environ huit de nos élèves de sixième année, chaque année, suivent le programme Career Trek, qui dure vingt samedis. Ils font l'expérience de plus de 80 carrières, à trois des établissements postsecondaires de Winnipeg. Ce programme a vraiment ouvert les yeux de nos élèves et des parents. C'est une journée familiale pour les parents. Ils font l'expérience des mêmes carrières, un samedi par mois. Il y a aussi une journée d'information, pour qu'ils sachent que la distance et les finances ne doivent pas être des obstacles à la poursuite d'études postsecondaires.

For next year we want to build on this. We want to work with the Career Trek personnel. We have developed a program for our students so that we can give them the life skills, the core ethical values, and the interpersonal skills that they will need in pursuing a job. We also want to allow them to experience some of the careers hands-on in the school and also on field trips. We want to work very closely with the parents and the community so that the parents also know what their children are studying at school, what resources we are giving them, how they can access those resources. We also work closely with Ste. Anne Collegiate with our transition program, so this will lead into the career development program.

Another thing we are doing is the family literacy night, to bring in parents again to promote literacy. We also have a strong character education program and Aboriginal programming for our children.

Senator Mercer: Thank you very much for being here. This is an extremely interesting program and it shows what some innovation can do; and it does not appear to have cost a lot of money for these innovations. Am I right in that?

Ms. Wilson: It does not need to, but then we are limited as to how much we can expand the programs. But we have tried to be creative in finding the funding to address the needs that we see in our school. With the preschool parent/child program, if we had more funding, we would certainly love to be able to offer it more than one morning a week in Woodridge and Marchand, because we feel that we are just barely meeting the needs in those two rural communities. We feel that we are meeting the needs in Arborgate, but with more resources, we would be able to expand the program to offer it more often. Right now we are transporting resources back and forth from the school to those two areas, because we do not have enough resources to leave the resources in the community hall. Instead, we have to share resources. Yes, we can make it work on a limited budget, but it would be great to think that we could also expand.

Senator Mercer: You have 285 students. How many are in kindergarten?

Ms. Wilson: This year we have 28 in kindergarten and we have 30 registered for next year.

Senator Mercer: This was leading me to my daycare question. If you had an English child care centre attached to the school, or somehow associated with the school, it probably would not be big enough to accommodate everybody, but probably not everybody needs to be accommodated either.

Ms. Wilson: No, everybody would not need to be accommodated, because again distance prevents both parents working — often they have only one vehicle — so not all the children would be in daycare. A nursery program would be great. That was something else we started this year, one morning a week.

Pour l'année prochaine, nous voulons en faire encore plus. Nous voulons travailler avec le personnel de Career Trek. Nous avons conçu un programme pour nos élèves, pour leur inculquer des aptitudes élémentaires, les valeurs d'éthique fondamentales, et les aptitudes interpersonnelles dont ils auront besoin pour avoir un emploi. Nous voudrions aussi qu'ils fassent l'expérience de ce métier, à l'école, et aussi dans le cadre de sorties éducatives. Nous voulons travailler en très étroite collaboration avec les parents et la communauté pour que les parents sachent aussi ce que leurs enfants étudient à l'école, les ressources que nous leur offrons, comment ils peuvent accéder à ces ressources. Nous travaillons aussi étroitement avec le collège Ste. Anne, dans le cadre du programme de transition, ce qui mène au programme de développement professionnel.

Il y a une autre chose que nous faisons, et c'est la soirée d'alphabétisation des familles, pour faire venir des parents encore une fois pour promouvoir l'alphabétisation. Nous avons aussi un solide programme de formation personnelle et un programme autochtone pour nos enfants.

Le sénateur Mercer : Merci beaucoup d'être venue. C'est un programme très intéressant, et il démontre ce que peut faire la créativité; ces innovations ne semblent pas avoir coûté très cher. Est-ce vrai?

Mme Wilson : Ça n'a pas besoin de coûter cher, mais tout de même, nous sommes limités dans l'expansion des programmes. Nous avons toutefois essayé d'être créatifs dans la recherche des fonds nécessaires pour répondre aux besoins que nous cernons dans notre école. Avec le programme préscolaire parents-enfants, si nous avions plus de fonds, nous aimerions certainement beaucoup pouvoir l'offrir plus qu'un matin par semaine à Woodridge et à Marchand, parce que nous pensons que nous répondons tout juste aux besoins des habitants des communautés rurales. Nous avons l'impression de répondre aux besoins à Arborgate, mais avec plus de ressources, nous pourrions élargir le programme et l'offrir plus souvent. Actuellement, nos ressources font le va-et-vient entre l'école et ces deux municipalités, parce que nous n'avons pas assez de ressources pour les laisser dans le centre communautaire. Au lieu de cela, nous devons partager les ressources. Oui, c'est possible avec un budget limité, mais il serait fantastique de penser qu'on peut aussi élargir le programme.

Le sénateur Mercer : Vous avez 285 élèves. Combien sont d'âge préscolaire?

Mme Wilson : Cette année, nous avons 28 élèves en maternelle et 30 sont inscrits pour l'année prochaine.

Le sénateur Mercer : Cela m'amène à ma question sur les services de garde. Si vous aviez une garderie d'expression anglaise annexée à l'école, ou associée d'une façon ou d'une autre avec l'école, elle ne serait probablement pas assez grande pour répondre aux besoins de tout le monde, mais probablement n'est-ce pas tout le monde qui a besoin de ces services non plus?

Mme Wilson : Non, ce n'est pas tout le monde qui en a besoin à cause, comme je le disais, de la distance qui empêche les deux parents de travailler — souvent ils n'ont qu'un véhicule — alors ce ne sont pas tous les enfants qui seraient en garderie. Un programme de pouponnière serait fantastique. C'est quelque

Part of our problem is that we are so very crowded. For example, we offer our nursery program one morning a week. It is in the music room, so we are offering it when music is not happening in the school. We are trying to be creative but at the same time meet the needs of these children. We have ten children in the nursery school program.

Senator Mercer: I made an automatic linkage between your 48 per cent of children entering kindergarten with limited reading skills, little or no book handling skill and weak literacy skills with the high percentage of families with low economic status and very little post-secondary education for the parents. Is that the direct link that you make as well?

Ms. Wilson: I am sorry, is that what?

Senator Mercer: The high rate of children coming into kindergarten with poor book handling skills, do you link that directly to the educational level of the parents?

Ms. Wilson: Yes, partly. I am not sure that parents realize that literacy really starts the day the child is born and how important that is. At our school we give a book, *Read to Your Bunny*, to every family in the catchment area with a newborn, and I write a note in there encouraging the parents to start reading to their child the day that child is born. Our parents want to do the right thing, and I am not sure that they have realized why they may have struggled in school. The parents are becoming much more aware of the importance of literacy happening in the home even before a child comes to school.

Senator Mercer: I am impressed by the integration of the parents and the children in the program, and also the use of the library. Have you had difficulty obtaining supplies, including new books for the library?

Ms. Wilson: We have used some of the money we have received through grants, from South Eastman Health for example. We also receive donations. Every year we have purchased books, not only for children but also parenting resources, so that is how we built up our school library to accommodate the preschool program.

Senator Mercer: There is a program that involves some members of the RCMP across the country helping to supply books to school libraries. I apologize for not knowing the program's name, but I will try to it to you at some point.

In your breakfast program, 75 per cent of your students have breakfast every morning. That is an extremely high percentage. Are the other 25 per cent of students coming to school fed and not hungry?

Ms. Wilson: Either they have had breakfast at home or they do not like what is served that day. Now, when it is yogurt day, pancake day, or French toast, that percentage increases

chose d'autre que nous avons commencé cette année, un matin par semaine. Une partie de notre problème, c'est que nous avons tellement de clientèle. Par exemple, nous offrons notre programme de pouponnière un matin par semaine. C'est dans la salle de musique, alors nous l'offrons quand il n'y a pas de cours de musique à l'école. Nous essayons d'être créatifs, tout en répondant aux besoins de ces enfants. Nous avons dix enfants inscrits au programme scolaire de pouponnière.

Le sénateur Mercer : J'ai automatiquement fait un lien entre vos 48 p. 100 d'enfants qui entrent en maternelle avec des aptitudes limitées en lecture, peu ou pas d'aptitudes pour manier les livres et un faible niveau d'alphabétisation avec le haut pourcentage de familles dont la situation économique est précaire, et dont les parents ont fait très peu d'études secondaires. Est-ce que vous y voyez, vous aussi, ce lien direct?

Mme Wilson : Excusez-moi, quelle est la question?

Le sénateur Mercer : Le taux élevé d'enfants qui arrivent en maternelle avec de piètres aptitudes pour manier les livres, est-ce que vous faites un lien direct entre ceci et le niveau d'instruction des parents?

Mme Wilson : En partie. Je ne suis pas sûre que les parents soient conscients de l'importance d'être capable de lire et d'écrire et que l'acquisition de ces compétences commence en réalité dès la naissance. À notre école, nous remettons à chaque famille de notre territoire qui a un nouveau-né un livre intitulé *Read to your Bunny*, et j'y mets une note encourageant les parents à commencer à lire à leur enfant dès le premier jour. Nos parents veulent bien faire, mais je ne suis pas sûre qu'ils se rendent compte de la raison pour laquelle ils éprouvaient des difficultés à l'école. Les parents prennent de plus en plus conscience de l'importance de la littératie à la maison, même avant l'arrivée de l'enfant à l'école.

Le sénateur Mercer : L'intégration des parents et des enfants dans le programme, de même que le recours à la bibliothèque, m'impressionnent. Est-ce difficile d'obtenir les fournitures, y compris de nouveaux livres pour la bibliothèque?

Mme Wilson : Nous nous sommes servis de certains fonds que nous avons obtenus dans le cadre de subventions, de South Eastman Health par exemple. Nous avons aussi reçu des dons. Chaque année, nous avons acheté des livres, non seulement pour les enfants, mais également pour aider les parents. C'est ainsi que nous avons monté notre bibliothèque pour répondre aux besoins du programme des enfants d'âge préscolaire.

Le sénateur Mercer : Il existe un programme dans le cadre duquel certains membres de la GRC d'un peu partout au pays contribuent à fournir des livres aux bibliothèques d'école. Je m'excuse, mais le nom du programme m'échappe pour l'instant. Je vais essayer de vous l'obtenir.

Dans le cadre de votre programme des petits déjeuners, 75 p. 100 de vos élèves mangent à l'école tous les matins. C'est un pourcentage fort élevé. Les autres 25 p. 100 ont-ils déjà mangé lorsqu'ils arrivent à l'école, de sorte qu'ils n'ont pas faim?

Mme Wilson : Soit qu'ils ont pris un petit déjeuner à la maison, soit que ce qui est servi ce jour-là ne leur plaît pas. Les jours où nous servons du yogourt, des crêpes ou du pain doré, les

dramatically. How many children eat depends on what is on the menu, but the average is 75 per cent, and the other 25 per cent do not eat for different reasons.

Senator Mercer: Do you have difficulty with your breakfast program catering to ethnocultural needs or desires? We have a pretty mixed population in this country and not everybody eats the same as we English and French Canadians.

Ms. Wilson: We have not noticed that that is a problem. We might have a problem, for example, on the day we serve green eggs and ham for St. Patrick's Day, but we definitely would make some of the egg and cheese sandwiches without ham. So we are sensitive to the other religions that are in our school. We have not noticed the cultures being a factor.

Senator Mercer: Thank you very much. Congratulations on a good program.

Senator Zimmer: Thank you for your presentation. Just a point of clarification, when you are talking about portables, are you talking about transportable rooms, like trailers?

Ms. Wilson: They are called high quality portables. They are actually gorgeous classrooms on the inside, but they are what we used to know as a hut.

Senator Zimmer: Are they joined and can they be moved?

Ms. Wilson: They can be moved. In fact, we are hoping we will have a new building, a new school for Grade 5 to Grade 12, in three to four years. That is in the works right now. We are waiting for the official announcement. I think then they would be moved. They can all be moved, even those that are attached.

Senator Zimmer: Would you then not use the portables anymore?

Ms. Wilson: We would then have school for kindergarten to Grade 4. Whether there would still need to be portables depends on the enrolment, or they could renovate the school and add on to accommodate the enrolment at that time.

Senator Zimmer: You mentioned that for 33 per cent of your students English is an additional language. I notice that a large percentage are German, Aboriginal, Dutch, Paraguayan and Asian. As they progress through to Grade 12, does that percentage change whereby English becomes the first language?

Ms. Wilson: Yes. We have noticed that at what grade level children arrive at our school determines how quickly they actually become proficient in their language. If we get the children in kindergarten, by about Grade 3 or Grade 4 they have got a pretty good handle on the English language. If the children come at say

pourcentages augmentent sensiblement. Le nombre d'enfants qui prennent leur petit déjeuner à l'école est fonction du menu, mais en moyenne, le taux est de 75 p. 100. Les autres 25 p.100 ne mangent pas à l'école pour différentes raisons.

Le sénateur Mercer : Dans le cadre de votre programme de petits déjeuners, éprouvez-vous des difficultés à répondre aux besoins ou aux préférences alimentaires d'autres groupes ethnoculturels? La population au Canada est plutôt mixte, et ce n'est pas tout le monde qui mange comme nous, les Canadiens anglophones et francophones.

Mme Wilson : Nous n'avons pas remarqué de problème particulier. Ainsi, le jour où nous servons des œufs et du jambon verts pour la Saint-Patrice, cela pose peut-être un problème, mais nous prévoyons alors des sandwiches aux œufs et au fromage, sans jambon. Nous portons donc attention aux besoins des autres groupes confessionnels dans notre école. Nous n'avons pas remarqué de problème sur le plan culturel.

Le sénateur Mercer : Je vous remercie beaucoup. Je vous félicite de cet excellent programme.

Le sénateur Zimmer : Je vous remercie de votre exposé. Simplement pour avoir un éclaircissement, quand vous parlez de classes portables, de salles mobiles, parlez-vous de salles de classe qu'on peut déplacer, comme des roulottes?

Mme Wilson : On les appelle des classes mobiles haut de gamme. En fait, à l'intérieur, elles sont magnifiques, mais ce sont ce que nous appelions auparavant des unités extérieures.

Le sénateur Zimmer : Sont-elles reliées entre elles et peuvent-elles être déplacées?

Mme Wilson : Elles peuvent être déplacées. En fait, nous espérons avoir d'ici trois ou quatre ans un nouvel immeuble qui abritera les classes de la 5^e à la 12^e année. C'est un projet en cours. Nous attendons qu'on en fasse l'annonce officielle. Nous pourrions à ce moment-là les déplacer. Elles peuvent toutes être déplacées, même celles qui sont reliées à l'immeuble.

Le sénateur Zimmer : Faudrait-il alors que vous cessiez d'utiliser les salles de classe mobiles?

Mme Wilson : Nous pourrions alors y installer des classes allant de la maternelle à la 4^e année. Le besoin de recourir aux salles mobiles dépendrait du nombre d'inscriptions, ou encore on pourrait rénover l'école et y construire des annexes en fonction du nombre d'inscriptions.

Le sénateur Zimmer : Vous avez mentionné que, pour 33 p. 100 de vos élèves, l'anglais est une langue complémentaire. Je remarque qu'un fort pourcentage de votre population est de souche allemande, autochtone, néerlandaise, paraguayenne et asiatique. À mesure que cette clientèle se rapproche de la 12^e année, le pourcentage varie-t-il au point où l'anglais devient la langue d'usage?

Mme Wilson : Nous avons remarqué que le niveau d'entrée des enfants à notre école détermine avec quelle rapidité ils maîtriseront réellement la langue. Si les enfants nous arrivent à la maternelle, en 3^e ou en 4^e année, ils maîtrisent assez bien l'anglais. Par contre, s'ils nous arrivent en 4^e ou en 5^e, il leur faut

Grade 4 or Grade 5, it takes anywhere from three to five years before they are really feeling comfortable. That is because of the content of the materials they are learning. They have to understand the vocabulary and the content. They have not grown up with the experiences that are referred to in the textbooks, so the support has to be there longer. This is the first year that we do have funding up to four years — in the past it was three years — and that will make a huge difference, because we were having to pull from other resources in our school in order to fund these students.

Senator Zimmer: They say it is phenomenal what children learn in the first six years of life.

Ms. Wilson: Absolutely.

Senator Zimmer: Then the earlier you get them, the better it is?

Ms. Wilson: They are sponges, yes.

Senator Zimmer: Exactly. You talked about the low percentage of parents with post-secondary education. You said that the parents work collaboratively with the children and that the program provides a network for the parents. Is there an opportunity for the parents also to increase their education while they are working with their children, or because of economic reasons are they unable to do that?

Ms. Wilson: There definitely is an opportunity for them to increase their education. I think having the Red River College in Steinbach will address that issue. A number of parents have had children in the Career Trek program, and that has opened their eyes as well. Several parents have told me that they wish they had had that opportunity; they wish they had known that it was possible to pursue post-secondary education. Some parents have gone back to school because of the Career Trek program. That is why we want to work closely with the parents and not give only to the children the information about believing in yourself, having your dreams and goals and the resources. We want to have parent meetings next year so that our parents get the same message, because it is never too late for them to improve their status.

Senator Zimmer: Thank you, Ms. Wilson. It is always nice to hear good stories and this is a good story. I wish you the best for the future for your school.

Senator Chaput: I want to follow up on Senator Zimmer's question. You said that 33 per cent of the student population is EAL, that is English as an additional language, which in my mind means English is their second language and those kids speak another language first; right? Could there be a link between that 33 per cent and the fact that 48 per cent of the kindergarten children have very weak literacy skills? Would there be a link in between the two?

Ms. Wilson: There is a link, but even prior to our immigrant families moving in, a high percentage of preschool children were coming to school not ready.

de trois à cinq ans avant de se sentir vraiment à l'aise en anglais. C'est dû au contenu de la matière qu'ils apprennent. Il faut qu'ils en assimilent le vocabulaire et le contenu. Ils n'ont pas grandi dans un milieu où ils étaient exposés aux expériences décrites dans les manuels, de sorte qu'il faut leur offrir du soutien plus longtemps. C'est la première année, cette année, que nous recevons du financement pour quatre ans — dans le passé, il était seulement de trois ans —, ce qui fera une énorme différence parce que jusqu'ici, il nous a fallu trouver ailleurs, dans le budget de notre école, les fonds pour aider ces élèves.

Le sénateur Zimmer : La capacité d'apprendre durant les premières six années de vie est paraît-il phénoménale.

Mme Wilson : Vous avez raison.

Le sénateur Zimmer : Donc, plus ils entrent tôt à l'école, mieux c'est?

Mme Wilson : Ces enfants sont comme des éponges, effectivement. Ils absorbent tout.

Le sénateur Zimmer : Justement. Vous avez parlé du faible pourcentage de parents qui ont fait des études postsecondaires. Vous avez aussi dit que les parents travaillent en collaboration avec les enfants et que le programme leur offre un réseau d'entraide. Offre-t-on aussi aux parents la possibilité de parfaire leurs connaissances pendant qu'ils travaillent avec leurs enfants, ou des raisons économiques les en empêchent-elles?

Mme Wilson : Ils ont nettement la possibilité de parfaire leurs connaissances. À mon avis, l'établissement Red River College à Steinbach réglerait ce problème. Les enfants de plusieurs parents sont passés par le programme Career Trek, ce qui leur a également ouvert les yeux. Plusieurs parents m'ont dit qu'ils auraient aimé avoir pu profiter eux-mêmes d'un pareil programme lorsqu'ils étaient aux études. Ils auraient aimé savoir qu'il était possible de faire des études plus poussées. Certains parents sont retournés aux études en raison du programme Career Trek. C'est pourquoi nous souhaitons travailler de près avec eux et ne pas dire seulement aux enfants qu'il faut croire en soi, avoir des rêves et des buts dans la vie et profiter des ressources offertes pour les réaliser. L'an prochain, nous souhaitons organiser des réunions d'information pour les parents afin de leur transmettre le même message, parce qu'il n'est jamais trop tard pour s'améliorer dans la vie.

Le sénateur Zimmer : Madame Wilson, je vous remercie. Il est toujours agréable d'entendre parler de succès, et votre école en est un. Je souhaite à toute l'école de réussir dans ses projets.

Le sénateur Chaput : Dans la foulée de la question posée par le sénateur Zimmer, vous avez dit que, pour 33 p. 100 des élèves, l'anglais est une langue complémentaire, ce qui me dit que l'anglais est leur langue seconde et que ces enfants ont une autre langue maternelle. C'est bien cela? Pourrait-il y avoir un lien entre ces 33 p. 100 d'élèves et le fait que 48 p. 100 des enfants de la maternelle ont de très faibles capacités de lecture et d'écriture? Est-il possible qu'il y ait un lien entre les deux?

Mme Wilson : Il existe un lien, mais même avant l'arrivée de nos familles immigrantes, un fort pourcentage d'enfants d'âge préscolaire n'étaient pas prêts lorsqu'ils arrivaient à l'école.

Senator Chaput: Where do the children go to school after Grade 8?

Ms. Wilson: The Grade 9 students go to Ste. Anne Collegiate.

Senator Chaput: Is that the English school in Ste. Anne?

Ms. Wilson: Yes.

Senator Chaput: How long have you had this special program?

Ms. Wilson: Do you mean the LOLA, the preschool?

Senator Chaput: Yes.

Ms. Wilson: About eight years, and it has evolved.

Senator Chaput: Do you know of other schools in Manitoba that do the same thing or have a similar program?

Ms. Wilson: Actually, because of the success of the LOLA program at Arbogate, the division has supported a program just like it in Richer, and our program coordinator and myself work closely with the personnel at Richer School. They started a program last year very similar to this. Now this year the Ste. Anne Elementary School is starting a program, so they have been over observing our program. So not only have we expanded to other satellite areas in the division, but we have also been able to expand to two other schools in the surrounding communities.

Senator Chaput: I would like to congratulate you and your colleagues. I had heard of your program but I did not know the extent of the good work that you do.

Ms. Wilson: Thank you. It has been rewarding and a very strong team effort.

Senator Mahovlich: Thank you, Ms. Wilson, and congratulations. That is a wonderful story. I think I heard on the radio a couple of days ago that you are allowed 25 students in the classroom. I think there were 40 kids in some of my classes when I was in school, and I felt I never got enough attention. How do you feel about that?

Ms. Wilson: I have to be careful. I feel that any number over 25 students is maintaining in a classroom. Our division is very supportive of low numbers in the early years, and they try hard to keep our early years classes, kindergarten to Grade 4, at around 21 or 22 students. When we get into the middle years classrooms it becomes difficult. This year we have classrooms with 28 and 30 students. It is not ideal. If we have enough staffing, the first thing we do, which we did this year, is split our Grade 7 and 8 class for at least the math and language arts, because we feel that those are two core subject areas that the students need.

Le sénateur Chaput : Où les enfants vont-ils à l'école après la 8^e année?

Mme Wilson : À partir de la 9^e, les élèves vont au Ste-Anne Collegiate.

Le sénateur Chaput : Est-ce l'école anglophone à Ste-Anne?

Mme Wilson : Oui.

Le sénateur Chaput : Depuis combien de temps avez-vous en place ce programme spécial?

Mme Wilson : Parlez-vous du programme LOLA, celui pour les enfants d'âge préscolaire?

Le sénateur Chaput : Oui.

Mme Wilson : Cela fait huit ans environ, et il a évolué depuis lors.

Le sénateur Chaput : Savez-vous si d'autres écoles manitobaines font la même chose ou offrent un programme analogue?

Mme Wilson : En fait, à cause du succès remporté par le programme LOLA à Arbogate, la division a appuyé un programme de même nature à Richer, et notre coordonnateur de programme et moi-même travaillons de près avec le personnel de l'école Richer. Celle-ci a mis sur pied un programme très analogue au nôtre l'an dernier. Cette année, ce sera le tour de l'école primaire Ste. Anne, qui a suivi l'évolution de notre programme. Donc, non seulement notre programme s'est-il étendu à d'autres secteurs satellites de la division, mais nous avons également pu élargir notre programme à deux autres écoles des localités voisines.

Le sénateur Chaput : J'aimerais vous féliciter, vous et vos collègues. J'avais entendu parler de votre programme, mais j'ignorais l'étendue de l'excellent travail que vous faites.

Mme Wilson : Je vous remercie. C'est un travail très enrichissant, et il est le résultat d'un très grand travail d'équipe.

Le sénateur Mahovlich : Madame Wilson, je vous remercie et je vous félicite également. Quelle belle histoire! J'ai entendu à la radio, il y a quelques jours, je crois, que le nombre maximal d'élèves permis par classe est de 25. Il y avait, je crois, 40 enfants dans certaines de mes classes quand j'étais à l'école, et j'avais toujours le sentiment de ne pas avoir suffisamment d'attention. Quelle est votre opinion à ce sujet?

Mme Wilson : Il va falloir que je pèse mes mots. À mon avis, tout nombre qui excède 25 élèves par classe est excessif. Notre division est très favorable à un faible nombre d'élèves dans la classe durant les premières années, et elle s'efforce vraiment de tenir ce nombre dans les premières années, soit de la maternelle à la 4^e, à 21 ou 22 élèves. Par contre, pour les années intermédiaires, c'est plus difficile. Cette année, nous avons des classes de 28 et de 30 élèves. Ce n'est pas l'idéal. Quand nous avons suffisamment de personnel, la première chose que nous faisons et que nous avons faite cette année est de scinder nos septième et huitième années au moins pour les cours de mathématiques et des arts de la langue, parce qu'à notre avis, ce sont là les deux matières de base dont ont besoin les élèves.

You are right that once those numbers get up there it is not ideal. Also, it is not only numbers, it is the composition of our classrooms. For example, we have a class that has eight EAL students. We would have a level 3 funded student with an EA in the classroom. We could have as many as six or seven level 1 students in that classroom. They do not have funding but they need special programming.

We need to look not only at the numbers but at the class composition and what we are expecting our teachers to do. The burnout rate for our new teachers is about five years because of their huge responsibilities and the difficult workload. Even now, at this time of the year, there is huge stress because they are all wondering whether they have a job for next year, compounded with report card writing and the challenges that they face in their classrooms. I have not been in the classroom for a while, but I really give credit to the teachers because they are so caring and dedicated and they work such long hours because they could have six math programs and five reading groups all going on at one time. That is the nature of their job right now.

Senator Mahovlich: I think the government was going to put in a ceiling at 25 students or something like that.

Ms. Wilson: That would be great.

Senator Mahovlich: They would recommend it anyway. At what age, at what grade do the English students learn French?

Ms. Wilson: In our school we do exposure to French starting in kindergarten, and we have the basic French program right up to Grade 8. Even our young children are getting some French: our preschool teacher is teaching a little French song and she teaches them the numbers in French and English.

Senator Mahovlich: And the French students, English?

Ms. Wilson: We do not have French students in our school.

Senator Mahovlich: At St. Joachim?

Ms. Wilson: Yes, the students at St. Joachim learn English.

Senator Gustafson: When your students reach high school, you move them to another school. Is that right?

Ms. Wilson: Yes.

Senator Gustafson: Do they go to school half of the time and work half of the time? What do they work at?

Ms. Wilson: St. Joachim, the French school, offers the alternative program. The principal there told me that the students get jobs that they may be interested in, a career they may be interested in, or it could be just a job to help them support themselves while they are in school. It could be jobs that are available in the community. Ste. Anne also has an alternative

Vous avez raison d'affirmer qu'une fois qu'on dépasse ce nombre, ce n'est pas l'idéal. De plus, ce n'est pas seulement une question de chiffres, mais aussi de composition des classes. Par exemple, nous avons une classe qui compte huit élèves de niveau 1 pour lesquels l'anglais est une langue complémentaire. Nous pourrions avoir dans la classe un élève de niveau trois pour lequel l'anglais est une langue complémentaire. Il n'existe pas de financement pour ces élèves, mais ils ont besoin de programmes spéciaux.

Il faut s'interroger non seulement sur le nombre d'élèves dans les classes, mais sur la composition de celles-ci également et sur nos attentes à l'égard des enseignants. Au bout de cinq ans, nos nouveaux enseignants souffrent souvent d'épuisement professionnel, en raison des énormes responsabilités qu'ils assument et de la lourdeur de leur charge de travail. Même maintenant, à cette période-ci de l'année, ils subissent beaucoup de stress parce qu'ils se demandent tous s'ils vont avoir un emploi l'an prochain, plus le fait qu'ils doivent s'occuper des bulletins et des problèmes auxquels ils sont confrontés dans leurs classes. Je n'ai pas été dans une classe depuis un bout de temps, mais je lève vraiment mon chapeau aux enseignants qui se dévouent tellement et qui travaillent de si longues heures parce qu'ils peuvent donner six cours de mathématiques et s'occuper de cinq groupes de lecture à la fois. C'est la nature de leur travail actuellement.

Le sénateur Mahovlich : Le gouvernement devrait plafonner le nombre d'élèves par classe à 25 à peu près.

Mme Wilson : Ce serait merveilleux.

Le sénateur Mahovlich : Il pourrait le recommander de toute façon. À quel âge, en quelle année, les élèves anglophones apprennent-ils le français?

Mme Wilson : Dans notre école, ils sont exposés au français dès la maternelle, et nous offrons le cours de base en français jusqu'en huitième. Même nos jeunes enfants apprennent du français : l'enseignante de la prématernelle leur apprend une petite comptine en français et leurs chiffres en français et en anglais.

Le sénateur Mahovlich : Et l'inverse, quand les étudiants francophones apprennent-ils l'anglais?

Mme Wilson : Notre école n'a pas d'élève francophone.

Le sénateur Mahovlich : À St. Joachim?

Mme Wilson : Oui. Les élèves de St. Joachim apprennent l'anglais.

Le sénateur Gustafson : Quand vos élèves atteignent le niveau secondaire, ils doivent changer d'école, n'est-ce pas?

Mme Wilson : Oui.

Le sénateur Gustafson : Partagent-ils leur temps entre les cours et le travail? À quoi travaillent-ils?

Mme Wilson : L'école francophone St. Joachim offre le programme alternatif. La directrice m'a dit que les étudiants se trouvent un job dans un secteur qui les intéresse peut-être, où ils pensent peut-être faire carrière, ou ce pourrait être simplement un job qui les aide à payer leurs dépenses pendant qu'ils sont à l'école. Par exemple, ils pourraient occuper des emplois dans la

program, but I am not sure of the percentage or the amount of time they are in school and the amount of time they are working as an apprentice.

Senator Gustafson: Maybe I should not say what I am about to say, but I take my hat off to the teachers because I think they have come a long way. When we went to school, if a student was a slow learner sometimes he was made the example for the whole school. That might have been an isolated condition. As I said, teachers have come a long way in dealing with students who have difficulty learning, and there are many of those students. I take my hat off to you.

Ms. Wilson: Thank you. You are so right. At our school we keep saying that we are there to make a difference in every child's life. We are teaching a whole child; we are not teaching Grade 5 math, we are teaching the child where they are at. In addition to those important skills, we need to give these children strong core ethical values. They need to know what it is to have someone who empathizes with them, who will show them respect. It is important that as adults we role model these values for the children.

To add to what you said, we presently have our Grade 7 and 8 class split for math and language arts. We also have a literacy program where we are pulling out our middle years students to give them extra literacy support. We agonized over whether to do that, because we did not want in any way to harm these children's self-esteem, but we knew that if we did not reach them in small groups or a small class then we would miss the boat. So we took the plunge. We were very careful about what teacher we chose and about how the homeroom teachers would present it to the students. It is a success story. I have been in the classroom a few times. I have also heard the Grade 7 and 8 boys ask, "Is our group meeting today?", when a Grade 5 teacher pulls them out for literacy support. It has become so encouraging for them, because they are meeting success probably for one of the first times in their education lives, and at a late age.

I was in the small Grade 7 and 8 classroom, and it was a thrill to see students whom I had never seen share anything in class or ask a question before now working with the teacher and proud of their accomplishments. They were proud to show me some of the things they had done and they were asking great questions.

I think a key is how we approach it and the climate we have in the school. Our students know that what we stand for is that we all have strengths, and we all have weaknesses, and we work together to help each other. That is the message that all students need to hear, and they need to see that we also walk the talk.

collectivité. Ste. Anne a aussi un programme alternatif, mais je ne suis pas sûre de la répartition du temps passé en salle de classe et au travail, comme apprenti.

Le sénateur Gustafson : Je ne devrais peut-être pas dire ce que je m'apprete à dire, mais je lève mon chapeau aux enseignants parce que je crois qu'ils ont beaucoup changé. Quand nous allions à l'école, si un élève avait parfois l'esprit un peu lent, on en faisait un exemple pour toute l'école. Ce n'était peut-être pas un cas isolé. Comme je l'ai dit, les enseignants ont beaucoup appris sur la façon de traiter des élèves qui ont des troubles d'apprentissage, et ils sont nombreux. Je vous lève mon chapeau.

Mme Wilson : Je vous remercie. Vous avez tellement raison. À notre école, nous répétons constamment que nous sommes là pour avoir une influence sur la vie de chaque enfant. Nous enseignons à tout l'être; nous n'enseignons pas les mathématiques de 5^e, nous enseignons aux enfants là où ils se situent. En plus de ces importantes compétences, il faut leur transmettre de fortes valeurs morales. Il faut leur montrer ce que c'est que d'avoir de l'empathie, la façon de traiter les autres avec respect. Nous jouons le rôle de modèle auprès des enfants pour leur apprendre ces valeurs.

Pour renchérir sur vos propos, notre 7^e et notre 8^e sont actuellement scindées pour les cours de mathématiques et des arts du langage. Nous avons aussi un programme de littératie dans le cadre duquel nous choisissons certains élèves des années intermédiaires pour les soutenir un peu plus dans ce domaine. Nous nous sommes longtemps interrogés sur l'utilité de le faire, parce que nous ne souhaitons pas saper l'estime de soi de ces enfants; mais nous savions que si nous ne réussissions pas à les atteindre en petits groupes ou dans une petite classe, nous raterions le coche. Nous avons donc pris la décision d'aller de l'avant. Nous avons été très prudents quand est venu le temps de choisir l'enseignant et de décider de la façon dont les enseignants des classes d'attache présenteraient la situation aux élèves. C'est une réussite. Je suis allée dans la salle de classe quelques fois. J'ai aussi entendu des garçons de 7^e et de 8^e demander si c'est aujourd'hui que le groupe se rencontre, quand un enseignant de 5^e les fait sortir de la classe pour l'aide à la littératie. Cette aide les a tellement encouragés parce que, pour la première fois probablement de leur vie scolaire et à un âge tardif, ils obtiennent de bonnes notes.

J'ai visité la petite classe de 7^e et 8^e et j'ai été ravie de voir des élèves que je n'avais jamais vu prendre part à quoi que ce soit en classe ou poser une question auparavant travailler avec l'enseignant et être fiers de leurs accomplissements. Ils étaient fiers de me montrer ce qu'ils avaient fait et ils posaient d'excellentes questions.

La clé du succès, selon moi, réside dans l'approche et le climat qui est créé à l'école. Nos élèves savent que nous avons pour principe que nous avons tous des points forts et des points faibles et qu'il faut travailler à s'entraider. C'est là le message que tous les élèves ont besoin d'entendre et il faut qu'ils nous voient joindre le geste à la parole.

The Chairman: I wish we could clone you and your teachers and send them across the country. This is one of our foundation issues, and good for you.

Ms. Wilson: Our teachers are amazing.

Senator Mercer: I want to follow up on Senator Mahovlich's question about class sizes. Earlier you told me that you have 28 kindergarten students this year and 30 registered for next year. What size would your kindergarten classes be?

Ms. Wilson: Our division allows us to split the kindergarten class at 26, so we will have two small kindergarten classes, all day every other day, because of transportation costs.

Senator Mercer: Does that mean the children come all day every other day, as opposed to coming half a day every day?

Ms. Wilson: Yes.

Senator Mercer: I like that. To follow up on the chair's comment about cloning you, we cannot clone you, but I would hope that the system has asked you to do a paper or to help write the curriculum for this type of program so that it can be copied in other schools, because you are a rare breed and we need to preserve that. One way we can do that is by designing a program using Arborgate as a model. Have they asked you to do that?

Ms. Wilson: No, they have not.

Senator Mercer: They should.

Ms. Wilson: I think it has to be the belief system. We are very careful when I am interviewing who we bring onto our team. They have to have a strong desire to make a difference in children's lives. They have to have the belief system that every child can succeed. A big part of it is the philosophy of the team we are working with, and I do not think that it is something that you can make someone do. We have noticed that some who may have been there before the climate totally changed certainly sense it and know that they need to do business differently if they are going to survive in the school as well.

Senator Mercer: That is good. Thank you.

Senator Chaput: I am not sure how to ask this question, but here it goes. We heard from a previous witness about the fact that in the region of Ste. Anne, I believe, there are more and more children from broken homes being placed into families. I guess we can call them foster parents, and many of those families would be taking in children because they have low income, sometimes, and they want to raise the family income also. What does that do to a school? Does having those children from broken families placed into low-income families add additional work for the teachers? How do you, and they, cope with that?

La présidente : Comme j'aimerais pouvoir vous cloner, vous et vos enseignants, et envoyer toutes ces copies un peu partout au Canada. C'est là un de nos problèmes fondamentaux, et je vous félicite.

Mme Wilson : Nos enseignants sont vraiment stupéfiants.

Le sénateur Mercer : J'aimerais en revenir à la question posée par le sénateur Mahovlich au sujet de la taille des classes. Tout à l'heure, vous m'avez dit que vous aviez 28 élèves inscrits à la maternelle cette année et 30 inscrits pour l'an prochain. Combien y aura-t-il d'élèves par classe de maternelle?

Mme Wilson : La division nous permet de créer une deuxième classe de maternelle dès que le nombre d'élèves atteint 26, de sorte que nous aurons deux petites classes de maternelle dont les élèves viendront aux deux jours, en raison du coût du transport.

Le sénateur Mercer : Cela signifie-t-il que les enfants fréquentent l'école une journée complète, tous les deux jours, plutôt que de venir une demi-journée chaque jour?

Mme Wilson : Oui.

Le sénateur Mercer : Voilà qui me plaît. Quant au souhait exprimé par la présidente de pouvoir vous cloner, c'est impossible à faire, mais j'espère que le système vous a demandé d'écrire un papier ou de contribuer à élaborer le programme de ce genre d'enseignement pour que d'autres écoles puissent vous imiter, car vous êtes une espèce rare qu'il faut conserver. Une façon de le faire est de concevoir un programme qui prendrait Arborgate comme modèle. Vous a-t-on demandé de le faire?

Mme Wilson : Non, ils ne l'ont pas fait.

Le sénateur Mercer : Ils le devraient.

Mme Wilson : Je crois que c'est dû au système de croyance. Quand je rencontre un éventuel employé, je suis très prudente. Il faut qu'il ait manifestement le désir d'avoir une influence sur la vie des enfants. Il faut qu'il croit que chaque enfant peut réussir. Le succès repose en grande partie sur la façon de penser de l'équipe avec laquelle nous travaillons, et je ne crois pas que ce soit quelque chose qui peut être imposé. Nous avons remarqué que ceux qui étaient peut-être là avant que survienne ce changement le perçoivent sûrement. Ils savent qu'il faut qu'ils s'y prennent autrement s'ils veulent survivre à l'école.

Le sénateur Mercer : Voilà qui est bon. Je vous remercie.

Le sénateur Chaput : Je ne suis pas trop sûre de la manière de m'y prendre pour poser la question, mais enfin, je vais me lancer. Nous avons entendu un témoin antérieur nous parler du fait que, dans la région de Ste. Anne je crois, il y a de plus en plus d'enfants de familles désunies qui sont placés en famille d'accueil. Je suppose qu'on pourrait parler de parents de famille d'accueil, et que bon nombre de ces familles accueilleraient des enfants parce qu'elles ont de faibles revenus et souhaitent parfois les augmenter. Quel impact cela a-t-il sur l'école? Le fait que ces enfants de familles désunies soient placés en famille d'accueil à faible revenu accroît-il la charge de travail des enseignants? Comment vous et vos employés vous en tirez-vous?

Ms. Wilson: In our school we actually have a low percentage of foster children. Presently we have 10 out of 285 students. We received two more in the last two weeks. It is the baggage that these children come with that has an effect on the school, and we really have to make sure that we have all of our ducks in order before day one, because we feel strongly that on their first day in the school they need to know that they will be set up for success. We have to have the supports in place and the programming in place before they even start day one.

We are very fortunate with the foster families we have in our area. I cannot think of one that is not in it for the right reason. I did work in Ste. Anne for six years. I can honestly say it is a different picture in Ste. Anne.

Senator Chaput: Your school is kindergarten to Grade 8, and then the children are transferred to the other school in Ste. Anne.

Ms. Wilson: Yes, to the high school for Grade 9.

Senator Chaput: Then it could be an entirely different climate for those kids from your school to the other school.

Ms. Wilson: It is, and it has been, but the principal from Ste. Anne Collegiate and I have been working together to make the transition smooth for our students. She has also worked extremely hard to try to change the climate in the high school. When our students go there, they do very well. They seem to take the good academic study skills and the leadership skills, and the majority just fly. Of course, there will always be those whom we feel we did not quite get to where we would have liked them to be before they left our school. Some of the issues we see they take with them. However, the majority do very well. Our transition program starts day one of Grade 8; we are talking high school with these kids right from the first day, telling them this is what we are getting you ready for. We have meetings with the schools. The teachers have four meetings a year to discuss curriculum and programming.

The Chairman: Thank you very much, Ms. Wilson. This is a huge issue in our country and, as I think I have said before, Manitoba has been one of the leading provinces in how they tackle learning and literacy. It is good to see that it is still going along well, and we thank you and all of those with whom you work.

Ms. Wilson: Thank you very much for this opportunity.

Mme Wilson : En fait, dans notre école, il y a un faible pourcentage d'enfants provenant de familles d'accueil. Actuellement, nous en avons dix sur une clientèle de 285. Nous en avons accueilli deux autres durant les deux dernières semaines. C'est plutôt le bagage que traînent ces enfants qui a un impact sur l'école et il faut vraiment faire en sorte que tout est prêt avant la première journée, parce que nous avons la conviction profonde que dès leur première journée à l'école, il faut que ces enfants sachent qu'on veut qu'ils réussissent. Il faut avoir en place des soutiens et les cours nécessaires avant même qu'ils ne commencent l'école.

Nous sommes très chanceux d'avoir les familles d'accueil que nous avons dans notre secteur. Aucune d'entre elles selon moi n'est là pour les mauvaises raisons. J'ai travaillé à Ste. Anne pendant six ans. Je peux honnêtement affirmer que c'est une situation tout à fait différente.

Le sénateur Chaput : Votre école prend en charge les élèves de la maternelle à la 8^e année, après quoi ils sont transférés à une autre école, à Ste-Anne.

Mme Wilson : Oui, dès la 9^e année, ils fréquentent l'école secondaire.

Le sénateur Chaput : Par conséquent, ils vont se retrouver dans un contexte tout à fait différent.

Mme Wilson : C'est vrai, et ce fut le cas, mais la directrice de Ste. Anne Collegiate et moi travaillons en tandem pour que la transition se fasse sans heurt pour nos élèves. Elle a vraiment travaillé très fort pour changer le climat dans l'école secondaire. Quand nos élèves commencent à la fréquenter, ils s'en sortent fort bien. Ils semblent avoir un bon rendement scolaire et acquérir des qualités de leadership, et la majorité s'en sort fort bien. Naturellement, il y en aura toujours que nous aurons l'impression de ne pas avoir tout à fait réussi à aider comme nous l'aurions aimé avant qu'ils quittent notre école. Ils emportent avec eux certains des problèmes que nous avons observés. Toutefois, la majorité s'en sort fort bien. Notre programme de transition commence dès la première journée de la 8^e année; nous commençons à parler avec ces élèves du passage à l'école secondaire dès la première journée, en leur disant que c'est ce à quoi ils se préparent. Nous organisons des rencontres avec les écoles. Les enseignants ont quatre rencontres par année pour discuter des cours et de l'enseignement.

La présidente : Madame Wilson, je vous remercie beaucoup. C'est là un énorme problème au Canada et, comme je crois l'avoir dit déjà, le Manitoba est vraiment une province exemplaire dans la façon dont elle aborde l'apprentissage et la littératie. Il est bon de savoir que ce travail se poursuit toujours, et nous vous en remercions, vous et tous ceux avec lesquels vous travaillez.

Mme Wilson : Je vous remercie beaucoup de m'avoir permis de prendre part à ce débat.

The Chairman: Well, colleagues, I hate to say it but it appears that our day is over as far as this meeting is concerned. It has truly been a wonderful day and we have had extraordinary people speaking to us about some of the very difficult issues that we have been studying. We thank all of you who have helped us and all of you who have listened. I thank the media which has stayed loyal here for quite some time.

The committee adjourned.

La présidente : Chers collègues, j'ai le regret de vous annoncer que notre audience tire à sa fin. Ce fut vraiment une journée fort intéressante, et nous avons eu des témoins extraordinaires qui sont venus nous parler de certaines questions fort épineuses que nous étudions. Je tiens à remercier tous ceux qui nous ont aidés, de même que tous ceux qui ont écouté les témoignages. Je remercie également les représentants des médias qui ont été très assidus.

La séance est levée.

Thursday, March 8, 2007 (afternoon session)

Keewatin Career Development Corporation:

Randy Johns, Chief Executive Officer.

Thickwood Hills Business and Learning Network:

Marie Prebushewski, Executive Director.

Agriculture Producers Association of Saskatchewan:

Marvin Scauf, Policy Manager;

Ken McBride, President.

National Farmers Union:

Marilyn Gillis, Women's Advisor.

As an individual:

Dan Hoover.

Saskatchewan Association of Rural Municipalities:

Ray Orb, Director.

Carlton Trail Regional College:

Rob Barber, Chief Executive Officer.

Friday, March 9, 2007 (morning session)

Municipality of Steinbach:

Chris Goertzen, Mayor.

Rural Development Institute, Brandon University:

Robert Annis, Director.

Pointe-des-Chênes School:

Dolores Beaumont, Director.

New Beginnings:

Verna Beardy, Director.

Manitoba Food Charter:

Laurel Gardiner, Northern Co-Chair.

South Eastman Health:

Dr. Jan Roberts, Medical Officer of Health.

Friday, March 9, 2007 (afternoon session)

As an individual:

Louise Lawrie.

Manitoba Commercial Inland Fishers' Federation:

Allan Gaudry, Vice-Chair.

Chaboillé Community Development Corporation:

Murielle Bugera, Economic Development Officer.

Aborgate School — La Broquerie:

Elaine Wilson, Principal.

Le jeudi 8 mars 2007 (séance de l'après-midi)

Corporation de promotion de carrière Keewatin :

Randy Johns, directeur général.

Thickwood Hills Business and Learning Network :

Marie Prebushewski, directrice générale.

Agriculture Producers Association of Saskatchewan :

Marvin Scauf, directeur des politiques;

Ken McBride, président.

Syndicat national des cultivateurs :

Marilyn Gillis, conseillère pour femmes.

À titre personnel :

Dan Hoover.

Association des municipalités rurales de la Saskatchewan :

Ray Orb, directeur.

Collège régional Carlton Trail :

Rob Barber, président-directeur général.

Le vendredi 9 mars 2007 (séance du matin)

Municipalité de Steinbach :

Chris Goertzen, maire.

Institut d'aménagement rural, Université de Brandon :

Robert Annis, directeur.

École Pointe-des-Chênes :

Dolores Beaumont, directrice.

New Beginnings :

Verna Beardy, directrice.

Manitoba Food Charter :

Laurel Gardiner, coprésidente du Nord.

Santé Sud-Est Inc. :

Dre Jan Roberts, médecin hygiéniste.

Le vendredi 9 mars 2007 (séance de l'après-midi)

À titre personnel :

Louise Lawrie.

Manitoba Commercial Inland Fishers' Federation :

Allan Gaudry, vice-président.

Corporation de développement communautaire Chaboillé :

Murielle Bugera, agente de développement économique.

École Aborgate — La Broquerie :

Elaine Wilson, directrice d'école.



If undelivered, return COVER ONLY to:

Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*

Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Thursday, March 8, 2007 (morning session)

Action Committee on the Rural Economy:

Germain Dauk, Member.

Community Futures Sagehill:

Dianne Olchowski, Chief Executive Officer.

Kenaston & District Chamber of Commerce:

Mary Lou Whittles, President.

*Mid-Saskatchewan Community Futures Development Corporation/
Regional Economic Development Authority:*

Russ McPherson, Economic Development Officer;

Jim Tucker, General Manager.

As an individual:

Linda Nosbush, Chair, Ministerial Advisory Board of Early Learning and Child Care for the Minister of Learning, and Fellow, National Council for Early Child Development.

Northern Development Board Corporation:

Dean Desjarlais, Chief Executive Officer.

(Continued on previous page)

TÉMOINS

Le jeudi 8 mars 2007 (séance du matin)

Comité d'action sur l'économie rurale :

Germain Dauk, membre.

Community Futures Sagehill :

Dianne Olchowski, première dirigeante.

Chambre de commerce du district de Kenaston :

Mary Lou Whittles, présidente.

*Mid-Saskatchewan Community Futures Development Corporation/
Regional Economic Development Authority :*

Russ McPherson, agent de développement économique.

Jim Tucker, directeur général.

À titre personnel :

Linda Nosbush, présidente du Conseil consultative ministériel sur l'apprentissage en bas âge et la garde des enfants, pour le ministre de l'Apprentissage et membre du Conseil national pour le développement des enfants en bas âge.

Northern Development Board Corporation :

Dean Desjarlais, directeur général.

(Suite à la page précédente)